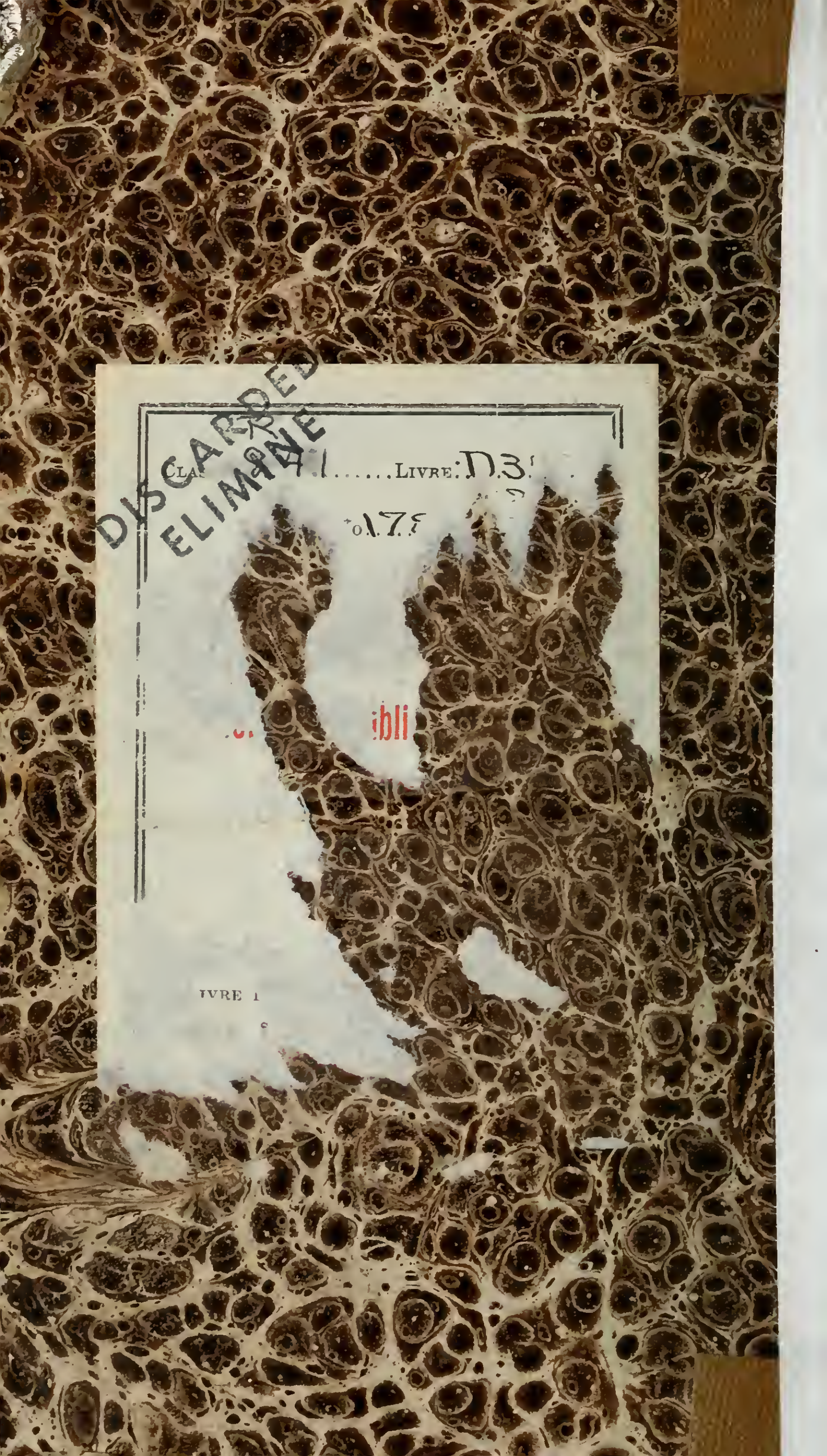
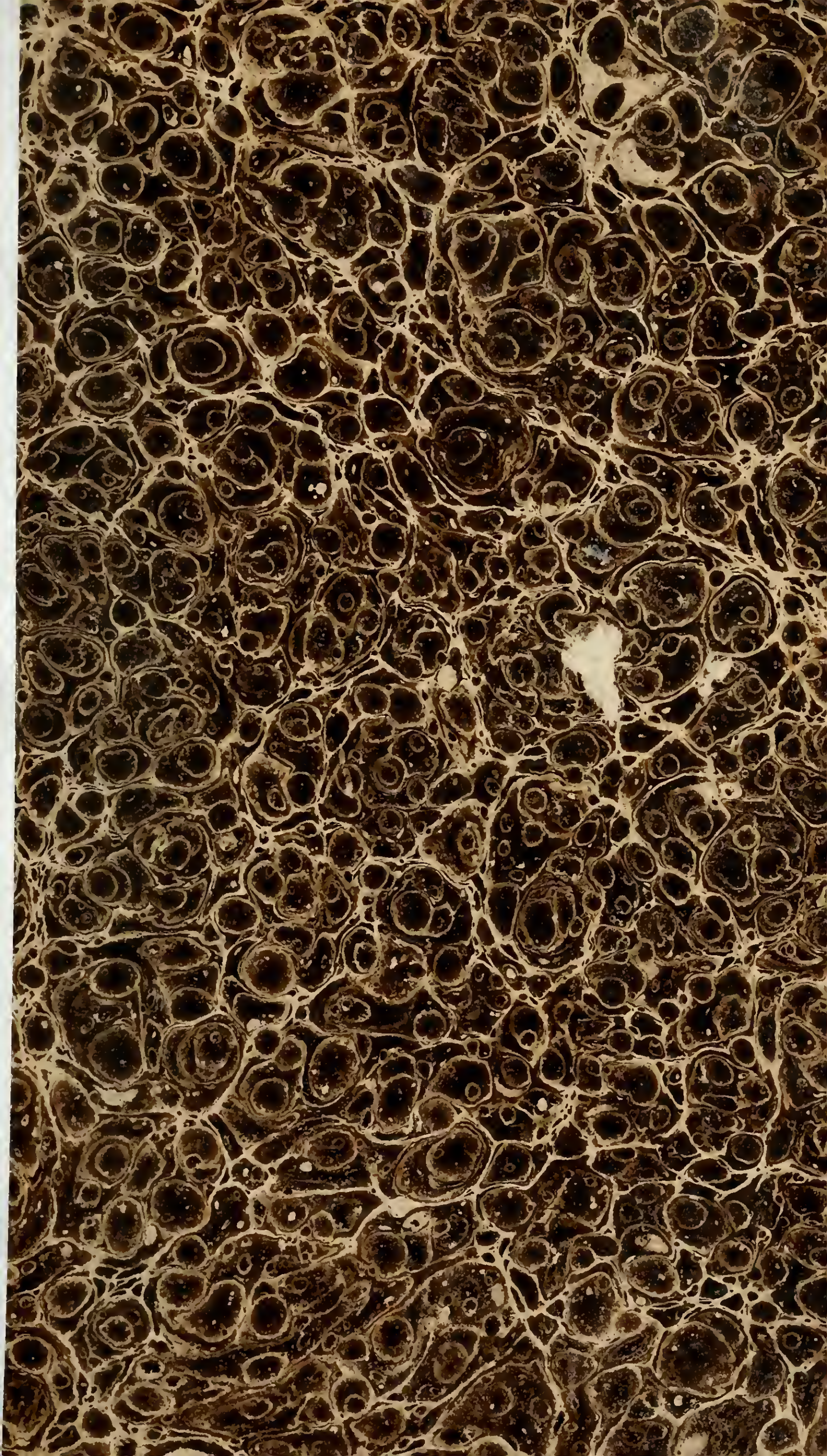

U d'/of OTTAWA
39003013015812



DISCARDED
ELIMINÉ
LIVRE: D3
IVRE



ŒUVRES
DE DELILLE.

TOME II.

IMPRIMERIE DE LACHEVARDIERE,
RUE DU COLOMBIER, 30.



MILTON

ŒUVRES

DE DELILLE,

PRÉCÉDÉES

D'UNE NOTICE SUR SA VIE ET SES OUVRAGES

PAR P.-F. TISSOT,

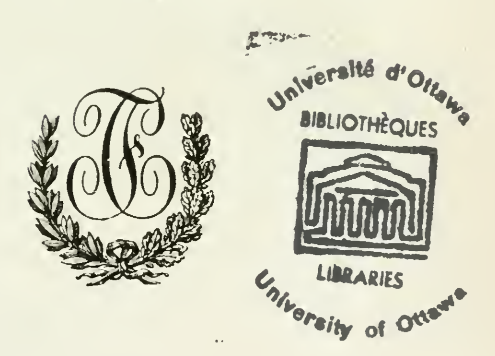
PROFESSEUR AU COLLÉGE DE FRANCE, ET AUTEUR

DES ÉTUDES SUR VIRGILE.

TOME II.

L'ÉNÉIDE,

TOME PREMIER.

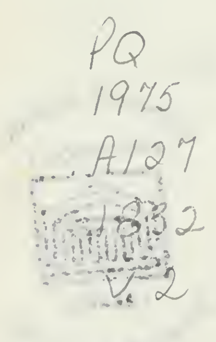


PARIS,

FURNE, LIBRAIRE ÉDITEUR,

QUAI DES AUGUSTINS, N° 39.

1832.


PQ
1975
A127
1832
V. 2

ÉPITRE DÉDICATOIRE

A S. M. ALEXANDRE Ier,

EMPEREUR DE TOUTES LES RUSSIES.

Modèle heureux des potentats,
Des législateurs et des sages,
L'amour de vos sujets, l'orgueil de vos états,
Agréez les nouveaux hommages
D'un poète déjà connu par vos bienfaits,
Qui loua rarement, et ne flatta jamais :
D'un pénible travail cet espoir me console.
Tel que l'aimant fidèle au pôle,
Qui montre au nautonier et sa route et le port,
Par un instinct secret dirigé vers le nord,
A travers l'Océan, dans sa prison flottante
Montre pour votre zone une amitié constante.
Ainsi, par un attrait impérieux et doux,
Des cœurs bien nés la boussole fidèle,
La reconnaissance, m'appelle
Vers vos climats, et se tourne vers vous.
Autrefois ma muse rustique
Vous présenta, de ses modestes mains,
Des fruits de son clos poétique,
Et quelques fleurs de ses jardins :
Au lieu de ce tribut fragile,
Je vous offre aujourd'hui le laurier de Virgile ;
Non ce laurier profane et mensonger
Que sur le Pausilype au crédule étranger

L'intérêt vend, et que l'erreur achète;
Mais le laurier dont ce fameux poète
Orna le front du second des Césars,
Lorsque, vainqueur des discordes civiles,
Il relevait les temples et les villes,
Ressuscitait les lois, et ranimait les arts.

Du poète romain téméraire interprète,
J'écoutai trop mon audace indiscrète;
Mais peut-être un rayon de son feu créateur
Anima quelquefois son faible imitateur:
Sous votre zone glaciale
Ainsi l'aurore boréale,
Quand le soleil absent diffère son retour,
Triomphe de la nuit, et console du jour.

Virgile, ignoré de nos belles,
Quelquefois de nos beaux esprits,
Dans des estampes infidèles
Avait perdu son brillant coloris:
Si de ses peintures vivantes
J'ai conservé quelques touches savantes,
Que votre accueil en soit le prix.

Dans vos loisirs, si j'en dois croire
Cette légère déité
Qui, pour vous, abjurant son infidélité,
Déjà de vos vertus parle comme l'histoire,
Vous cultivez les arts; et, dans le même temps
Où vous dictez vos lois sur la terre et sur l'onde,
A ces soins importans qui font le sort du monde
Vous dérobez quelques instans

Pour les donner à la langue divine
Et de Corneille et de Racine.
Un jour, si mon désir des dieux est avoué,
Partout se répandra cette langue immortelle ;
Car le langage où vous êtes loué
Doit devenir la langue universelle.

Si dans le nord un Virgile nouveau,
Pour vous, de l'épopée allume le flambeau,
Il n'aura plus à peindre un prince déplorable,
Roi fugitif d'un peuple misérable,
De malheurs en malheurs jeté par les destins ;
Ni quelques barques vagabondes
Au gré d'Éole errantes sur les ondes,
Et demandant un port à des climats lointains ;
Mais un grand peuple heureux dans sa patrie,
Riche de vos vertus et de son industrie,
Mais vos sujets et vos vaisseaux,
Heureux instituteurs d'un monde encor barbare,
Par le commerce le plus rare,
Et des échanges tout nouveaux,
Portant des mœurs et des lois au Tartare,
Et rapportant ses grains et ses troupeaux.

C'est sur les pas de mon modèle,
C'est en son nom que ma muse aujourd'hui,
Son admiratrice fidèle,
Ose solliciter l'appui
D'un prince humain, sensible et juste.
Virgile est mon Mécène ; et qui peut mieux que lui
Me protéger auprès d'Auguste ?
Mais, quoi ! vous comparer à ce Romain fameux,

N'est-ce point blesser votre gloire?
Plus d'une cruauté, plus d'un crime honteux,
Aux yeux de l'avenir a souillé son histoire :
Il proscrivit Ovide; il livra Cicéron;
En couronnant Tibère il prépara Néron.
Votre gloire en naissant, calme, innocente et sage,
Éclata sans tempête, et brilla sans nuage.
D'un beau jour du printemps, tel le jeune soleil,
Sous un ciel paisible et vermeil
Ouvrant et poursuivant sa course,
Et, pour tous les climats divers
D'abondance et de joie inépuisable source,
N'enlève les vapeurs dans l'empire des airs
Que pour les rendre à la terre embrasée
En salutaire pluie, en fertile rosée;
Des couleurs sur la terre épanche le trésor,
Se lève dans la pourpre et se couche dans l'or;
De sa douce lumière enveloppe le monde,
S'annonce à l'univers avec un front serein,
Endort les vents et tranquillise l'onde,
Joint les bienfaits du soir aux bienfaits du matin,
Rend les prés aux troupeaux, et les fleurs à l'abeille;
Permet aux zéphyrs seuls de suivre son chemin,
Et ne répond au genre humain
Ni des tempêtes de la veille,
Ni des torrens du lendemain :
Tel descend le bonheur de votre rang sublime.
Daignez donc m'accorder votre indulgente estime,
Et que Virgile en costume français,
Pour jouir d'un nouveau succès,
Passant de ces belles contrées
Sur vos plages hyperborées,

Obtienne encor dans le palais des Czars
Les honneurs qu'il reçut à la cour des Césars.
Il n'y trouvera pas la maîtresse du monde,
En crimes, en vertus, en désastres féconde,
Vil ramas, en naissant, de peuplades sans nom;
Au sortir du berceau comme un jeune lion
Dévorant tout sur son passage,
Au milieu de la paix jouet d'un long orage,
Échappant par la guerre à la dissension;
Tourmentant en tous sens ses lois républicaines,
Payant la liberté de se choisir des chaînes
Par la discorde et la sédition;
Se lassant d'un bonheur tranquille;
Soumise dans les camps, factieuse à la ville;
Par des décrets gouvernant le soldat,
A la fougue du peuple opposant les auspices,
Sage dans son sénat, folle dans ses comices,
Sur la foi d'un oiseau s'élançant au combat,
De succès en succès hâtant sa décadence;
Par les excès du luxe, enfant de l'abondance,
Vengeant les rois qu'elle immola;
Du levant pour le nord entassant l'opulence,
Et sous Verrès pillant pour Attila;
Dans sa fougueuse adolescence
Secouant tour à tour les entraves des lois;
Et le joug populaire, et le sceptre des rois;
Cédant, ressaisissant sa fière indépendance;
Reine, tyran, esclave, et rebelle à la fois;
D'une moitié des ses antiques droits
Déshéritant le Tibre, enrichissant Byzance;
Tous les vices minant cette double puissance;
Enfin de ce colosse immense

L'édifice orgueilleux s'écroulant sous son poids.

Au lieu de Rome antique et défaillante,
Il y verra la jeunesse brillante
De votre empire florissant,
Sous vos heureuses lois chaque jour s'accroissant,
Le pouvoir protecteur, la force bienfaitrice,
Le commerce enhardi, le crédit assuré,
La clémence marchant auprès de la justice,
Et des sujets heureux sous un maître adoré.

Le commerce long-temps sur vos bords tributaires
Porta des rives étrangères
Leur richesse empruntée et leur luxe vénal :
Aujourd'hui, défiant le faste oriental,
Vous offrez à nos yeux votre pompe indigène :
Enorgueilli de son luxe natal,
Du superbe Paris Pétersbourg est rival ;
Et la Néva roule égale à la Seine ;
Vos monts vous donnent des métaux,
Vos bois des mâts, vos rochers des cristaux ;
Vos mers vous ont soumis leurs ondes orageuses ;
Dans vos cités, vos ports, vos arsenaux,
Que de grands monumens, que de hardis travaux !
Du savoir embarqué sur vos nefs voyageuses
Les promenades courageuses
Reconnaissent le monde, et cherchent sur les eaux
Des continens et des peuples nouveaux.
Enfin, pour achever d'embellir vos rivages,
Les beaux arts, de la paix aimables nourrissons,
Greffent des fruits plus doux sur des tiges sauvages,
Et sèment de fleurs vos glaçons.

Oui, vainement la nature sévère
Autour de vous entasse les frimas,
Les lieux où vous régnez sont toujours sûrs de plaire;
Les bonnes lois font les climats.
Ainsi du bien public l'édifice s'élève;
Ce que Pierre entreprit Alexandre l'achève.
Votre âge même, ornement du pouvoir,
Nourrit la confiance, entretient l'allégresse;
D'un long bonheur il donne la promesse:
Le présent a ses biens, l'avenir son espoir.
Des âges qui naîtront vous semez la richesse:
Et, certain de jouir, enchanté de prévoir,
Le peuple qu'à vos lois enchaîne le devoir,
En voyant vos vertus bénit votre jeunesse.

Jadis le voyageur qui du pied d'un coteau
Voyait jaillir un limpide ruisseau
Bordé de fleurs, et dans sa course
Aux champs fertilisés distribuant son eau,
Saluait sa naïade, et, cherchant son berceau,
Courait avec respect l'adorer dans sa source;
Et moi, d'un si vertueux fils
Pourrais-je séparer sa bienfaisante mère?
Non, les mêmes penchans tous deux vous ont unis.
Heureuse quand l'état prospère,
Sans chercher des grandeurs l'appareil fastueux,
C'est dans un fils sage et respectueux
Qu'elle se plaît à se voir honorée;
Son cœur dans vos vertus, et ses yeux dans vos traits
Trouvent son image adorée
Et le plus doux de ses portraits.
Parmi les biens dont se compose

Votre gloire, votre bonheur,
Si vous pouviez regretter quelque chose,
Votre auguste moitié remplirait votre cœur :
Sa beauté, du pouvoir rehausse la splendeur;
Sa tendre amitié vous repose
Des soins gênans de la grandeur :
Vos dons, versés par elle, en ont plus de douceur;
C'est le miel exprimé d'un calice de rose.
Pour moi, je n'oublîrai jamais
Vos augustes faveurs, mon seul titre de gloire;
Et ma muse sera, grâces à vos bienfaits,
Une des filles de Mémoire.

LETTRE

DE M. LE COMTE DE STROGONOFF,

Grand Chambellan de S. M. l'Empereur de toutes les Russies,
Conseiller privé actuel, Sénateur, Directeur de l'Académie des beaux-arts
Et de toutes les bibliothèques impériales,
Chevalier de Saint-André et de Saint-Alexandre,
etc., etc.,

A M. DELILLE,

QUI LUI AVAIT ENVOYÉ DES EXEMPLAIRES DE LA NOUVELLE ÉDITION DU POÈME DES JARDINS.

Saint-Pétersbourg, le 12 février 1802.

Monsieur,

J'ai reçu avec un vif intérêt votre nouvelle édition du poème des *Jardins*. Ce présent que vous avez fait aux lettres est plus précieux encore pour moi, puisqu'il est un don de l'amitié; il me retrace les momens agréables que j'ai passés avec son auteur : ce souvenir mêle une douce émotion au plaisir que j'éprouve à sa lecture. Vous me placez, monsieur, au nombre de vos juges. Depuis long-temps ils se sont réunis à vos admirateurs; c'est le seul titre dont je puisse être jaloux : souffrez que je refuse le premier; il serait usurpé, et je sens trop que je ne le dois qu'à l'illusion de l'amitié.

J'ai suivi, monsieur, vos intentions : c'est avec un vrai plaisir que j'ai déposé aux pieds de Leurs Majestés Impériales l'ouvrage d'un auteur qui n'a jamais souillé sa plume par l'adulation et la licence. LL. MM. II. ont agréé avec bonté l'hommage que vous leur avez fait; elles m'ont chargé d'être leur interprète, et de vous faire parvenir les témoignages de leur satisfaction.

Le public, avide de tout ce qui sort de votre plume, suit vos travaux, et attend avec impatience que vous lui prodiguiez vos ri-

chesses : hâtez-vous de le satisfaire ; il sera généreux d'augmenter ses jouissances lorsque vous ne pouvez accroître votre gloire. J'ai lu des fragmens du poème de l'*Imagination;* ils sont brillans et pleins de feu. C'est au poète, monsieur, à décrire ses domaines : qui mieux que vous peut connaître leur étendue? On nous assure que le poème de *la Pitié*, et une traduction complète de l'*Énéide*, sont le fruit de vos veilles : quelle vaste entreprise ! Tous vos momens, monsieur, sont donc consacrés à la postérité ? Permettez que nous rivalisions avec elle, et satisfaites notre juste impatience. Songez, monsieur, lorsque vous publierez ces écrits, que vous avez ici bien des admirateurs et un ami. Je m'appuie de tous ces titres auprès de vous, et je vous prie de croire à la vivacité des sentimens que vous ne cesserez jamais de m'inspirer.

Je suis avec le plus sincère attachement, etc.

(M. Delille ayant écrit à M. le comte de Strogonoff pour le prier de demander à S. M. I. la permission de lui dédier sa traduction de l'*Énéide*, M. le comte lui écrivit la lettre suivante.)

Saint-Pétersbourg, le 20 mai 1802.

Monsieur,

Je suis chargé par S. M. I. de vous annoncer qu'elle agrée l'hommage que vous lui faites de votre traduction de l'*Énéide.* Elle lit vos ouvrages; et, regardant la gloire attachée à la protection accordée aux lettres comme un des apanages du trône, son goût et ses devoirs se réunissent pour accueillir votre demande. Je vous ai instruit, monsieur, du plaisir que S. M. I. éprouve à lire vos vers, et je vous ai fait connaître les droits que vous avez à ses bontés. Vous me comparez à Mécène; j'envie son sort; il passa sa vie avec Virgile, et c'est avec regret que je vous écris : heureux ceux qui vous entendent !

Je passe, monsieur, à des temps moins éloignés, et permettez qu'en réfléchissant à l'état des lettres en France à la fin du règne de Louis XIV, je vous fasse observer que, dans un siècle si fécond en beaux génies, le seul Boileau nous laissa un poème. Malgré la

beauté des vers et les grâces prodiguées à cet ouvrage charmant, la frivolité du sujet lui assignait difficilement un rang auprès de ses modèles; et les Français, en le citant, prouvaient même leur indigence. Vous étiez destiné, monsieur, à faire pencher la balance en leur faveur : vous composez quatre poèmes; et, luttant avec Virgile, la poésie n'a pour vous aucune entrave; vous triomphez de l'aridité d'un poème didactique, et l'*Énéide*, qu'il n'avait pu achever, devient en peu d'années une de vos propriétés. Votre vie est une suite de travaux littéraires : vous quittez votre patrie, l'Angleterre vous offre un asile; vos conquêtes s'étendent sur vos hôtes [1]; Milton est semblable à l'or surchargé d'alliage, votre main est le creuset qui doit l'épurer.

Je vous remercie des détails que vous me donnez sur votre position et sur vos occupations; ils sont très précieux pour l'amitié. Continuez, monsieur, à m'instruire de ce qui vous intéresse; vous ne connaîtrez jamais tous ceux qui vous admirent; mais j'aurais le droit de vous taxer d'injustice, si vous ne me placiez point à la tête de tous ceux qui vous aiment.

J'ai l'honneur d'être avec un tendre attachement, etc.

[1] Delille annonçait à M. le comte de Strogonoff qu'il travaillait à une traduction du *Paradis perdu*.

PRÉFACE.

Voltaire a dit : « Si c'est Homère qui a fait Virgile, c'est son » plus bel ouvrage. » Suivons cette idée. Un des plus intéressans spectacles qu'on puisse observer, c'est l'impression du génie sur le génie. J'aime à me représenter le poète latin, au moment où il fit la première lecture de l'*Iliade*, plein de l'inspiration qu'il venait de recevoir, méditant un poème qui devait procurer aux Romains un nouveau triomphe sur la Grèce, évoquant de l'oubli Énée perdu dans la foule des guerriers troyens, si un nom cité par Homère peut être oublié; je me plais à voir ce jeune poète lisant au théâtre les premiers essais de son *Énéide*, enivrant la superbe Rome du récit de ses victoires, Auguste de celui de ses triomphes et de sa gloire; j'aime à voir le rival d'Homère accueilli par une acclamation générale, et faisant oublier aux Romains les représentations théâtrales, les gladiateurs et les pantomimes, pour jouir de la peinture de leurs brillantes destinées.

Une des qualités les plus indispensables de l'épopée, c'est que le sujet en soit national. Les besoins de la vanité ne sont ni les moins sentis, ni les moins communs. Les peuples sont comme les particuliers et les familles : tous entendent avec plaisir l'histoire de leurs aïeux ou de leurs fondateurs, comme un enfant voit avec plus d'intérêt la maison paternelle et ses terres patrimoniales, que les plus belles possessions étrangères. Aussi les deux poèmes d'Homère ont-ils, sous ce rapport, un grand avantage. Celui de Virgile n'en a pas moins : son sujet, comme national, est heureusement choisi. Les Romains étaient, au moins autant que les Grecs, flattés de leur origine, et de tout ce qui était favorable à leur orgueil généalogique. Le poète était en cela secondé par toutes les traditions populaires : elles étaient pour lui un moyen naturel de caresser toutes les vanités. Jules César se plaisait à faire croire que son prénom

venait d'Iule, fils d'Énée; Auguste, son fils adoptif, n'abandonna point cette prétention. Une foule de familles aimaient à se perdre dans la nuit des temps. Les Claudius voulaient remonter jusqu'à Clausus; les Memmius jusqu'à Mnesthée (*genus à quo nomine Memmi*); les Cluentius jusqu'à Cloanthe; et les différens auteurs de ces familles illustres goûtaient, en lisant Virgile, le plaisir d'y voir leurs fondateurs jouer un rôle distingué. Enfin, la nation elle-même prenait sa part de ce que l'antiquité et le merveilleux de cette origine pouvaient avoir de flatteur. Un grand nombre de fêtes religieuses ou civiles, le culte de Vesta, celui de Cybèle et de presque tous leurs dieux, les cérémonies avec lesquelles on proclamait la paix ou la guerre, les armes des guerriers, les vêtemens des pontifes, avaient passé des Troyens et des Grecs aux Romains; et ce n'était pas la partie de leur héritage dont ils se croyaient le moins honorés. A cela se joignait une foule d'oracles et de prophéties qui, mettant les destinées romaines sous la garde et sous la protection des dieux, donnaient à ce peuple plus d'éclat et de dignité, et disposaient d'avance les nations à recevoir plus volontiers ses lois et à reconnaître sa souveraineté. Les Romains avaient si bien senti cet avantage, qu'ils en témoignèrent une reconnaissance solennelle, en déchargeant de toutes sortes d'impôts les sujets de l'ancienne Troie; et il semblait que cet affranchissement ajoutât à l'authenticité de leur origine.

Qu'on me permette quelques observations qui ont le double objet, et de faire sentir les principales beautés de l'*Énéide*, et de répondre à quelques critiques accréditées par des littérateurs célèbres.

Virgile a trouvé dans son sujet des moyens que n'avait pas Homère. Celui-ci était nécessairement resserré dans la Grèce; Virgile embrasse à la fois la Grèce et l'Italie : on entend dans toute l'*Énéide* le retentissement de la chute de Troie. Un empire à détruire, voilà le sujet d'Homère : ce grand empire détruit, et se relevant en Italie sous un nouveau nom et sous de meilleurs auspices, le monde entier promis à sa domination, voilà le sujet de Virgile. Il s'est placé

entre le tombeau de Troie et le berceau de Rome; et, par une multitude d'oracles, par les prophéties d'Anchise, et l'ingénieuse fiction du bouclier forgé par Vulcain, il a pu suivre les grandes destinées de cette superbe capitale, depuis la louve de Romulus jusqu'aux aigles romaines, depuis le chaume royal du bon Évandre jusqu'aux pompes du Capitole. Si toute sa fable, si tous ses évènemens eussent été empruntés de la Grèce, il aurait manqué de nouveauté: le fonds en était usé par Homère et d'autres écrivains. C'était l'arrivée d'Énée en Italie qui ouvrait devant lui un champ vaste et nouveau.

L'antique Ausonie, patrie de Saturne, et berceau de l'âge d'or dont elle conservait encore la simplicité, un autre climat, un autre gouvernement, une autre religion, d'autres costumes, d'autres mœurs, d'autres armures, rajeunissaient ce que son sujet avait de trop antique. On ne pouvait plus que glaner dans la Grèce; il y avait à moissonner en Italie : cependant il lui était permis de recueillir, et de semer dans son récit tout ce que l'histoire fabuleuse des Grecs offrait de plus intéressant. De plus, les traditions populaires qui unissaient ensemble, par des parentés et des alliances, les familles grecques et latines les plus illustres, constataient, indépendamment des oracles, les droits d'Énée, les opposaient à ceux du jeune héros d'Ardée, et augmentaient l'intérêt national.

Le Tasse, celui de tous les poètes épiques qui, par la disposition de son plan et la grandeur imposante des caractères, s'est le plus rapproché d'Homère, n'a pas négligé de flatter la vanité de ses compatriotes, non seulement en nommant les premiers auteurs des plus illustres familles d'Italie, mais encore en répandant dans toutes les parties de son poème les idées de féerie et de chevalerie qui dominaient alors dans ces contrées comme dans le reste de l'Europe. D'ailleurs, la peinture des croisades devait plus particulièrement intéresser les peuples d'Italie, qui possédaient dans leur capitale le chef suprême de la chrétienté.

Milton n'est point un poète national; il est le poète du monde chrétien; c'est dans le jardin d'Éden que sa muse religieuse semble

avoir planté cet arbre céleste dont les rejetons se sont étendus dans l'univers entier. Les premiers hommages offerts à l'Être Suprême, la première transgression de la loi divine, le premier châtiment, l'innocence primitive perdue, la race des humains proscrite, la grande perspective de la rédemption future, tout ce qu'il y a pour l'homme d'espérance et de crainte, de crimes et de vertus, de bonheur et de malheur dans le présent et dans l'avenir, la terre continuellement en commerce avec le ciel : voilà le sublime sujet de Milton. Eh! quel autre peut lui être comparé?

Une qualité non moins indispensable dans l'épopée, c'est la variété. La raison en est simple : l'action, source de l'intérêt et de la curiosité, étant distribuée dans tout le poème à de grands intervalles, ne peut attacher autant que celle d'une tragédie, resserrée dans un court espace, et marchant avec rapidité vers le dénouement. C'est à cet inconvénient qu'il faut remédier, dans le poème épique, par une immense variété d'objets, de scènes, d'évènemens, et de personnages qui entretiennent l'attention et excitent la curiosité. Le Tasse, voyageant avec un de ses amis, et parvenu sur le sommet d'une montagne très élevée, d'où se découvrait une vaste campagne, lui disait : « Vois-tu ces montagnes, ces rochers, ces forêts » sauvages, ces vallons cultivés et fertiles, ces beaux pâturages, ces » cascades écumantes, ce fleuve majestueux, ces ruisseaux lim- » pides, cette foule de perspectives riches et variées? Voilà mon » poème. »

Ce qui manque le plus à l'auteur de *la Henriade*, poème beaucoup trop admiré à sa première apparition, et beaucoup trop décrié depuis, c'est ce charme de la variété. Il est aisé de voir que, lorsque Voltaire écrivit cet ouvrage, il ne connaissait guère que les livres, Paris et la cour : la morale, la philosophie, la politique, voilà les objets qui reparaissent sans cesse dans son poème. La nature tout entière se trouve dans les grands poèmes épiques. La poésie d'Homère, de Virgile, de Milton, et du Tasse lui-même, avait été fécondée par de longs voyages et par une grande variété de scènes. L'inconstance naturelle au cœur humain fait qu'il n'aime pas à se

reposer long-temps sur les mêmes objets : la peinture de la campagne et les occupations champêtres lui rendent nécessaire le tableau des grands chocs des nations et des grands orages de l'âme; ce trouble et ces agitations lui donnent le besoin de revenir à des idées plus innocentes et plus douces. C'est au milieu des délices du Paradis terrestre, décrites par Milton en vers ravissans, que l'ange Raphaël raconte aux premiers hommes les grandes discordes des cieux, et les terribles combats des bons et des mauvais anges; c'est au milieu de la description des batailles qu'Herminie est emportée par son cheval vers les habitations champêtres, et qu'elle prête une oreille avide aux sons des pipeaux rustiques; c'est de la scène sanglante des combats que Jupiter détourne ses regards pour les arrêter avec complaisance sur les mœurs douces et hospitalières d'une tribu éthiopienne, uniquement occupée des soins du labourage et des troupeaux. Dans Virgile, la description des combats est précédée du tableau de la vie pastorale du bon roi Évandre. Excepté la rencontre du vieillard de Jersey, que fait Henri IV dans le premier livre de la *Henriade*, rien de pareil ne se trouve dans ce poème. Il est inutile de répéter ici ce que j'ai dit plus haut des moyens que le sujet de Virgile lui a fournis pour produire la plus grande variété possible, et de ce que son imagination a su ajouter à ces moyens; peut-être est-il plus important de répondre à quelques critiques de l'*Énéide*.

SUR LE MERVEILLEUX.

Je suis loin de penser, à l'exemple de Marmontel, que le merveilleux n'est pas essentiel à la poésie épique : c'est lui qui met à la disposition du poète tous les lieux, tous les évènemens, tous les hommes, le ciel, la terre et les enfers; lui seul peut satisfaire ce besoin que nous avons de choses extraordinaires; lui seul peut, au gré du poète, retarder, précipiter, prolonger l'action épique; et quoi qu'en ait dit l'admirateur passionné de Lucain, les Caton, les César les Pompée, tous les héros de l'histoire ancienne et moderne, ne sauraient tenir lieu de l'intervention de la Divinité. Sans ce com-

merce de protection d'une part, et d'obéissance de l'autre, il n'y a plus entre le ciel et la terre que l'attraction et les lois du mouvement ; tout rentre dans l'ordre des évènemens communs et ordinaires, dont l'imagination est bientôt dégoûtée. Aussi toutes les jouissances de l'amour décrites par les poètes n'approchent pas des amours de Jupiter et de Junon sur le mont Ida. Le nuage d'or dont cette déesse, comme reine des airs, enveloppe ses amours chastes et mystérieuses, est, sans contredit, ce qui plaît le plus à l'imagination du lecteur. Vénus est la déesse de la beauté et la mère des Grâces; cela n'empêche pas qu'Homère ne l'ait entourée de sa ceinture magique, l'une des plus admirables inventions de ce grand génie, plus merveilleux lui-même que tous ses dieux.

Le seul inconvénient que pourrait avoir le merveilleux, ce serait que les hommes, étant subordonnés aux puissances célestes, ne parussent que des instrumens et des machines. Aussi le poète doit-il éviter dans ses fictions de montrer les volontés et les passions de ses héros, sources si fécondes d'intérêt, impérieusement maîtrisées par un pouvoir suprême; car alors tout intérêt est détruit ou singulièrement affaibli. Lorsque Homère nous peint Achille irrité par le superbe Agamemnon, portant la main sur son épée, il nous représente la déesse de la Sagesse arrêtant ce héros; mais bientôt après il rend cette âme tendre et féroce à toute son irritabilité naturelle : l'implacable Achille se retire dans sa tente, prive l'armée de sa présence, et ne sort de son repos que pour venger Patrocle, terrasser Hector, et le traîner autour des murailles de Troie. Ainsi le lecteur jouit à la fois de tout ce qu'a d'imposant l'intervention des dieux, et de tout ce qu'ont d'intéressant les mouvemens d'une âme ardente et passionnée.

Le poète doit aussi avoir grand soin de mettre en équilibre les secours merveilleux que reçoivent les principaux personnages. Ainsi, dans Virgile, Énée est protégé par Vénus, Turnus par Junon et (dans tout ce qui précède sa mort) par sa sœur Juturne, qui est elle-même une divinité subalterne, à la vérité, mais conduite par la reine des dieux.

Il faut convenir que le merveilleux d'Homère est quelquefois petit et mesquin. Lorsqu'un héros laisse tomber son épée, il est peu séant de faire venir une déesse pour la ramasser et la lui rendre. Il ne convient pas non plus aux dieux d'inspirer le courage ou l'épouvante aux guerriers introduits sur la scène des combats : ce genre de fiction dégrade à la fois les dieux et les hommes. Concluons de ces observations que le merveilleux ne doit commencer que là où les hommes cesseraient de nous intéresser par eux-mêmes.

L'*Énéide* nous offre le merveilleux dans toute sa pompe et dans toute sa dignité. Les fictions de Virgile ont plus de noblesse et de convenances que celles du poète grec. Lorsque Énée rencontre au pied des autels l'odieuse Hélène, fléau de l'Asie et de l'Europe, il est prêt à expier dans son sang tous les maux de sa patrie. Alors Vénus vient l'arrêter. Et à qui convenait-il mieux qu'à la déesse des amours et de la beauté de protéger l'épouse de Pâris ? A qui convenait-il mieux qu'à la mère du héros de lui épargner la honte du meurtre d'une femme ? Voilà le merveilleux dans toute sa perfection.

Cependant on ne peut nier qu'en général Homère n'ait été, sous le rapport du merveilleux, plus favorisé que Virgile par la croyance de son siècle. Plus d'illusions semblent l'avoir inspiré. La religion païenne était alors dans toute sa vigueur ; les grands et le peuple étaient également crédules : c'est l'époque favorable pour l'épopée. On n'a peut-être pas assez réfléchi sur la nécessité de la bien choisir ; mais, si j'en juge par la nature de l'esprit humain et par l'exemple d'Homère, de Virgile, et de ceux qui les ont plus ou moins heureusement imités, les temps les plus propres à ce genre de composition sont ceux qui sont placés entre un reste de croyance au merveilleux et un commencement de lumière ; car il faut intéresser à la fois, et ceux dont l'imagination a besoin d'être amusée par des évènemens extraordinaires, et ceux qui, observateurs plus attentifs, veulent trouver dans un poème les arts, les mœurs, les lois, la religion, et les caractères différens des hommes, des peuples et des âges. Aussi l'on peut dire que le Tasse et Milton écrivirent leurs poèmes dans des siècles tels que le poète épique pouvait les désirer :

l'Angleterre et l'Italie étaient alors religieuses jusqu'à la superstition. Dans ces siècles où l'on croyait encore aux sorciers, aux revenans, l'une s'enorgueillissait de Locke et de Newton, l'autre de Machiavel, de Guichardin et de Fra-Paolo; le Tasse, comme nous l'avons observé, avait encore, de plus que Milton, les enchantemens et la féerie, dont il a su tirer tant d'avantages. Voltaire, sous le rapport de l'épopée, est moins heureux que ses prédécesseurs : son sujet est bien national; mais son héros est trop près de nous. L'histoire, qui a prodigué tant de richesses à ses modèles, ne lui a donné que des entraves, et a beaucoup resserré pour lui la carrière de la fiction et du merveilleux. Presque tout ce qu'il aurait pu feindre aurait été repoussé par les premiers souvenirs de l'éducation et par les premières impressions de l'histoire. C'est ce qui m'a fait dire dans le poème de l'*Imagination*, chant v :

O Voltaire! combien ton sort fut moins heureux!
Ton sujet, un peu triste, est trop près de nos yeux,
Est trop près de nos temps. L'histoire rigoureuse
Sans doute effaroucha la fable ingénieuse,
Qui, loin de nous montrant la riche fiction,
Se plaît dans le vieil âge, et vit d'illusion :
Aussi tu préféras, dans ton style sévère,
La plume de Tacite à la lyre d'Homère.

Virgile, qui a pris son héros dans l'antiquité fabuleuse, a été plus heureux que Voltaire, mais beaucoup moins qu'Homère, le Tasse et Milton; il écrivait dans un temps qui peut-être se prêtait moins au merveilleux que l'on peut tirer de la religion. Déjà plusieurs systèmes philosophiques, et le poème de Lucrèce, avaient porté atteinte à la croyance publique : le serment, le culte, l'influence des dieux, Junon, Jupiter, tous les dieux étrangers, avaient perdu de leur pouvoir sur les esprits. Il y avait long-temps que Flaminius avait discrédité les poulets sacrés qui, depuis tant d'années, avaient guidé l'aigle romaine. Aussi Virgile a-t-il écrit un poème politique.

C'est ici le lieu d'examiner s'il est vrai, comme on l'a prétendu tant de fois, que le caractère d'Énée soit l'éloge allégorique d'Au-

guste, et qu'il ait été tracé sur son modèle. Je ne puis être de cette opinion. Énée est guerrier et navigateur; rien de semblable dans Octave. Énée, emportant son père et ses dieux, emmenant sa femme, son fils et quelques Troyens échappés à l'embrasement de leur patrie, va fonder au-delà des mers un empire nouveau. Auguste se rend maître presque absolu de l'ancienne république romaine. Énée se montre partout humain et compatissant : Auguste, dans l'infâme convention faite avec ses collègues Lépide et Antoine pour l'abandon réciproque de leurs victimes, sacrifia lâchement son tuteur, et Cicéron, le plus ardent et le plus puissant promoteur de sa nouvelle domination. Aucun de ces traits ne se trouve dans le caractère d'Énée : de quelque côté qu'on l'envisage, tout est grandeur et générosité. Lorsqu'un courtisan d'Octave le louait de sa ressemblance avec le guerrier troyen, sa conscience devait démentir cette flatterie par de terribles réclamations.

IMITATION.

On a accusé Virgile de n'être qu'un servile imitateur d'Homère. Ce qui a pu le jeter dans cette imitation fréquente, c'est que les Grecs étaient devenus en tout les modèles des Romains ; mais la différence des âges et des peuples, et plus encore le génie de Virgile, ont dû donner, même aux traits imités, un caractère nouveau; et l'esprit aime à franchir la distance qu'a mise entre les mêmes idées une exécution rendue différente par tant de causes et tant de circonstances. On se plaît à retrouver les Romains dans les Grecs, et les Grecs dans les Romains, et à distinguer ce qui appartient à chaque peuple et à chaque siècle. Dans les descriptions que le poète latin nous fait des exploits et des temps héroïques, on reconnaît la manière d'un poète plus moderne, habitant de la capitale du monde, formé par une cour polie, par les études qu'il avait faites à Athènes, et par son commerce habituel avec les philosophes, alors très accrédités et très nombreux à Rome. Enfin, les amours de Didon, la descente d'Énée aux enfers, etc., etc., ont une telle supériorité sur les morceaux imités d'Homère, que Virgile n'a jamais été plus original que dans cette imitation.

SUR LES ANTIQUITÉS.

On ne peut s'étonner assez de l'espèce de mépris avec lequel M. de La Harpe a traité la partie des origines italiennes et romaines, dont le poème de Virgile est le dépôt le plus précieux et le plus riche. Ce poème peut être regardé comme le *cicerone* le plus exact et le plus intéressant pour ceux qui voyagent dans cette belle partie de l'Europe. Partout il a lié à l'histoire d'Énée les lieux les plus célèbres de ce pays. C'est sur le mont Caïète qu'est inhumée sa nourrice, qui lui a donné son nom; le plus fameux trompette de son armée a donné le sien au promontoire de Misène; un autre cap a reçu celui de Palinure, l'un de ses plus habiles pilotes, qui périt malheureusement dans la mer de Sicile. Enfin, un habitant de l'Italie pouvait, l'*Énéide* à la main, parcourir cette contrée tout entière, en trouvant à chaque pas de grands souvenirs et d'illustres monumens des antiquités du Latium, des évènemens militaires, politiques ou religieux, et arriver de port en port, de ville en ville, presque de village en village, jusqu'à la ville impériale.

M. de La Harpe serait-il le seul qui n'eût pas senti le charme de ce bel épisode d'Évandre, admiré par tous les gens de lettres? Ce bon roi, parent d'Énée, et bientôt son allié, habite dans un coin de l'Italie un palais de chaume; sa musique est le chant des oiseaux perchés sur son toit; son trône est une chaise d'érable; son lit, quelques feuilles recouvertes d'une peau de lion; sa garde, deux chiens fidèles qui l'accompagnent dans ses courses. Toute la campagne qui environne sa petite ville est encore inculte et sauvage; mais c'est là que doit être un jour l'emplacement de Rome. Des troupeaux bêlent ou mugissent encore dans ces lieux agrestes; mais là doit exister un jour le *Forum romanum*, théâtre de la gloire de Cicéron, où se traiteront les plus grands intérêts du peuple souverain; là sera le magnifique quartier des Carènes, couvert encore de pâturages, de buissons et de ronces, qui doivent faire place aux palais des Crassus, des Lucullus, et devenir le rendez-vous du luxe, et le siége de la magnificence de Rome. Évandre, en montrant ces

lieux à Énée, n'oublie aucun de ceux qui seront un jour célèbres. Il lui montre le bois d'Argilète, la porte Carmentale, ainsi appelée du nom de la prêtresse qui avait prophétisé les grandeurs de Rome; cette roche Tarpéienne, destinée à une si terrible célébrité, et ce superbe Capitole d'où devaient partir, pour tous les royaumes du monde, la paix ou la guerre, des couronnes ou des fers. Déjà les habitans du pays ne voyaient qu'avec respect cette roche fameuse et le bois qui l'environnait; déjà ils étaient persuadés qu'une divinité habitait dans ces lieux; déjà, dans leur orgueilleuse superstition, ils avaient cru voir plus d'une fois Jupiter lui-même assis sur un nuage, secouer sa redoutable égide, et faire gronder son tonnerre, qui semblait proclamer la puissance romaine. Je doute que les Grecs aient pu trouver dans aucun passage de l'*Iliade* une peinture de leurs antiquités aussi intéressante pour eux que celle-ci l'était pour les Romains; et s'il s'agit de poésie, quoi de plus sublime que ces contrastes admirables entre l'état obscur et sauvage de ces lieux, et la splendeur des pompes triomphales qui leur étaient réservées?

CARACTÈRES.

Je ne me chargerai pas de justifier le caractère d'Énée, objet de tant de critiques mal fondées et de vaines déclamations. Il suffira de citer ici l'apologie sans réplique qu'en a faite l'abbé Desfontaines: « Le caractère d'Énée est à couvert de toute critique juste et sen- » sée; c'est un caractère parfait, qui allie la bonté avec la fermeté, » l'austérité avec la douceur, la valeur avec la politique; c'est un » prince religieux dont la valeur n'est point effrénée, qui sait triom- » pher de ses passions, et vaincre l'amour pour obéir au ciel et pour » se rendre digne de sa haute destinée. Il est aussi brave que Turnus » son rival, mais d'une autre espèce de bravoure, puisqu'elle est » prudente et réfléchie, qu'elle n'est ni féroce ni fougueuse comme » celle de son ennemi. Dire que le héros de l'*Iliade* est au-dessus » du héros de l'*Énéide*, c'est une pensée très fausse, puisque le » héros de l'*Iliade* est très vicieux; et qu'au contraire celui de

» l'*Énéide* est un prince accompli, de quelque côté qu'on le con-
» sidère. »

C'est dommage que celui qui a justifié Virgile comme critique, l'ait si souvent maltraité comme traducteur.

J'observerai que dans ce passage, d'ailleurs très raisonnable, Desfontaines ne rend pas assez de justice au caractère d'Achille. L'idée seule de l'absence de ce héros, rendant inutiles tous les efforts de la Grèce, est parmi les conceptions épiques l'une des plus sublimes que l'on connaisse : on peut dire que l'action tout entière du poème est remplie d'Achille absent; les vices même de son caractère lui donnent un nouvel éclat, et de nouveaux moyens au poète. Il ne suffit pas qu'un caractère soit moral, il faut qu'il soit poétique, et celui du héros de l'*Iliade* l'est au plus haut degré. On peut en suivre le développement dans le progrès de l'action de ce poème. « Achille a juré de ne sortir de sa tente et de son repos que
» lorsque les Grecs seraient réduits aux dernières extrémités. Lors-
» que déjà de grands dangers les environnent, il refuse encore de
» les secourir en personne, mais il leur envoie son ami Patrocle
» avec ses armes divines. A peine les Troyens ont aperçu l'aigrette
» d'Achille, qu'ils fuient épouvantés. » Idée vraiment grande et digne d'Homère. « Patrocle périt dans le combat; alors Achille,
» transporté de fureur, et brûlant de toute la rage de l'amitié dés-
» espérée, oublie l'injure d'Agamemnon, quitte sa tente, et court
» le venger. » Toute cette marche est admirable, parce qu'elle met en contraste de grands défauts et de grandes qualités. J'ai essayé, dans le poème de l'*Imagination*, de rendre tout ce que le caractère d'Achille a de plus frappant sous ce rapport vraiment poétique:

J'admire de sang-froid le sage Idoménée,
Et le prudent Ulysse, et le pieux Énée :
Mais qu'on me montre Achille, Achille, âme de feu,
Dont la rage est d'un tigre, et les vertus d'un dieu;
D'amitié, de fureur héroïque assemblage, etc.

Par le même artifice, lorsque Achille reçoit les ambassadeurs grecs envoyés pour le fléchir, Homere suppose que cet homme im-

placable traite peu favorablement Ulysse et Ajax, mais qu'il accorde l'hospitalité la plus affectueuse à son gouverneur Phénix. Tous ces contrastes concourent merveilleusement à faire ressortir l'admirable composition du caractère d'Achille. Je n'en suis pas moins d'un avis différent de ceux qui admirent aveuglément tous les défauts de ce personnage. Homère n'a pas le droit de nous faire aimer la peinture d'une nature dégradée : le beau idéal est le premier modèle de tous les artistes et de tous les poètes.

Mais revenons au caractère d'Énée : on a supposé, dans l'intention de le déprécier, que ce héros ne se présente que comme un fugitif qui vient injustement usurper le trône, et traverser les amours de Turnus et de Lavinie ; mais Virgile a eu soin de fonder ses droits à l'empire sur la volonté des dieux, manifestée par les oracles, et même sur la consanguinité. Quant aux amours de Turnus et de Lavinie, il n'en est pas dit un seul mot dans toute l'*Énéide :* ce n'est pas de l'amour que Virgile a donné à Turnus, c'est de l'ambition. On reproche aussi à Énée de la cruauté, et on allègue en preuve le meurtre de Turnus. Mais comment n'a-t-on pas vu que c'est là que le poète a mis un goût exquis et une convenance admirable ? Turnus, prêt à recevoir le coup mortel, s'est jeté aux pieds d'Énée, pour lui demander, non pas la vie, mais la consolation d'être porté dans le tombeau de ses pères. Énée est prêt à lui faire grâce, lorsqu'il aperçoit sur le corps de son ennemi le baudrier du jeune Pallas égorgé par Turnus. A cette vue, sa fureur se réveille, et il l'immole sans pitié, en disant : « Ce n'est pas moi qui te tue, c'est Pallas. »

Pallas te hoc vulnere, Pallas
Immolat...

Æn., lib. XII, v. 948.

Voilà, je crois, le personnage d'Énée suffisamment justifié. Mais on a prétendu qu'en général Virgile, sous le rapport des caractères, était resté fort inférieur à Homère. « Une foule de héros, nous dit-on, se signalent dans l'*Iliade ;* chacun a sa physionomie particulière, et cette richesse est un des principaux mérites de ce poème ; tandis que, dans Virgile, Énée seul est remarquable par

ses grandes qualités. » Des gens de goût ont, à mon avis, complètement justifié Virgile à cet égard. On se rappelle ce qui arriva lorsque la France eut le malheur de perdre le grand Turenne : Louis XIV nomma plusieurs officiers généraux, qu'on appela plaisamment *la monnaie de M. de Turenne*. De grands hommes d'état et de conditions différentes ont souvent entre eux des rapports inattendus. Homère a fait comme Louis XIV : Achille, par son absence, étant mort pour l'armée, Homère l'a, pour ainsi dire, monnayé, en mettant à sa place Diomède, les deux Ajax, Idoménée, etc. Mais Énée étant toujours présent, tout a dû lui être subordonné, excepté son adversaire Turnus, qui, pour l'honneur même de son rival, a dû être digne de lui.

D'ailleurs, on ne peut pas même raisonnablement reprocher à Virgile une pénurie réelle de caractères ; on peut même assurer que les caractères subalternes de ce poète ont quelque chose de supérieur à ceux d'Homère. Tout le génie de celui-ci n'a pu empêcher que ses héros, nés dans le même pays, se battant pour la même cause, contre les mêmes ennemis, avec le même courage et les mêmes armes, n'eussent entre eux une grande ressemblance. Rien de pareil dans Virgile. J'observerai, de plus, que beaucoup de lecteurs passionnés d'Homère restent indécis sur Achille et Hector, que même les partisans de ce dernier sont les plus nombreux : aussi Virgile, frappé de cette idée, paraît-il avoir voulu retracer Achille dans Turnus, et Hector dans Énée. Amate, mère de Lavinie, dont le caractère n'a été remarqué par aucun critique, méritait de l'être. Virgile a peint en elle le sentiment maternel avec une justesse, une vérité et une nouveauté de couleur qu'on ne trouve dans aucun poème. Cet amour, dans Amate, a deux caractères bien frappans que l'on ne voit dans aucun autre tableau de la maternité, et ces deux caractères sont également dans la nature. Une mère a non seulement une tendresse de dévouement qui la porte à se sacrifier elle-même pour sauver sa fille d'un grand danger, mais encore un sentiment de ses droits, qui lui fait regarder comme un outrage qu'on en dispose sans son aveu. Aussi, lorsqu'Amate s'a-

dresse aux mères d'Italie pour les engager à se joindre à elle, elle s'écrie : « O vous, qui que vous soyez, mères d'Italie, si vous êtes » encore jalouses des droits de la maternité, écoutez-moi, et joi- » gnez-vous à moi. »

Tout ce qui suit est d'une fécondité d'imagination, d'une verve de style admirable. Le poète suppose que les femmes du Latium célébraient dans ce moment la fête de Bacchus : Amate y conduit sa fille, et la mène dans les forêts pour se mêler à leurs chants bachiques et la consacrer à leur dieu. Cette fiction, en associant sa fureur et son délire à l'ivresse sacrée des prêtresses de Bacchus, semble imprimer quelque chose d'auguste aux sentimens d'orgueil et de tendresse qui l'animent et qui l'égarent.

Les détracteurs de Virgile les plus obstinés n'ont pu nier que le caractère de Turnus n'eût un grand éclat; plusieurs même le lui ont reproché, comme effaçant celui d'Énée. Aucun d'eux n'a rendu assez de justice à celui de Mézence; aucun d'eux ne paraît avoir senti combien ce prince barbare et irréligieux, qui se vante de ne connaître d'autres dieux que son bras et son épée, forme un contraste admirable avec le caractère pieux et bienfaisant d'Énée. L'on n'a pas rendu plus de justice aux caractères de Latinus et de Lavinie. Virgile a eu soin de prévenir les reproches que l'on fait à celui de ce prince, en le représentant comme un roi affaibli par l'âge et le malheur; et le caractère religieux qu'il lui a donné s'accorde parfaitement avec celui d'Énée.

Quant à Lavinie, quelque effort qu'eût fait Virgile pour donner à son caractère autant d'intérêt qu'à celui de Didon, il n'aurait pu y réussir. M. de La Harpe a oublié que l'hymen de cette princesse, brigué par Énée, n'est qu'un hymen politique et religieux, et Lavinie rentre alors dans la classe des princesses destinées à un mariage étranger; elle est élevée dans le palais de la reine, et ne paraît qu'une ou deux fois en public, entre son père et sa mère, avec toute la modestie et la pudeur qui conviennent à son sexe, à son âge et à sa position,

Oculos dejecta decoros.

Lib. XI, v. 480.

Enfin, Homère ne nous a montré dans ses héros que des hommes faits : Virgile a le mérite particulier d'avoir peint les guerriers dans un âge encore tendre,

> Qui goûtent, tout sanglans, le plaisir et la gloire
> Que donne aux jeunes cœurs la première victoire.
>
> RACINE, *Bajazet*, act. I, sc. I.

Tels sont Euryale, Nisus, et Pallas confié par son père Évandre au monarque troyen pour apprendre, sous sa conduite, le métier de la guerre; surtout le jeune Lausus, qui défend son père avec tant de dévouement, et dont la piété filiale fait un si beau contraste avec l'inhumanité et l'impiété de Mézence. L'intérêt que Virgile a su inspirer pour lui est tel, qu'il se réfléchit jusque sur le tyran odieux qui lui a donné le jour. On est tenté, en le pleurant, d'oublier le supplice barbare qu'avait inventé ce monstre, et dont Virgile fait une peinture si énergique : on se plaît à voir tomber, des yeux de ce tyran féroce, des larmes paternelles.

Ascagne lui-même, tout enfant qu'il est, mérite d'être remarqué par la manière naturelle et vraie dont Virgile l'a introduit sur la scène. Il le peint d'abord, dans le premier livre, comme un enfant tellement beau, que l'Amour, par l'ordre de Vénus, emprunte ses traits pour se présenter à la cour de Didon. Dans le quatrième livre, Virgile, en peignant Ascagne, qu'il associe à la foule des chasseurs, semble avoir voulu se conformer au portrait qu'Horace a tracé de l'enfance, quand il peint les différens âges :

> Gaudet equis canibusque, et aprici gramine campi.
>
> *Ars poet.*, v. 162.
>
> At puer Ascanius mediis in vallibus acri
> Gaudet equo; jamque hos cursu, jam præterit illos,
> Spumantemque dari pecora inter inertia votis
> Optat aprum, aut fulvum descendere monte leonem.
>
> *Æn.*, lib. IV, v. 156 et seq.
>
> Ascagne, aiguillonnant un coursier plein de cœur,
> Court, vole, va, revient, et dans sa jeune ardeur
> Voudrait qu'un fier lion, un sanglier sauvage
> Vînt d'un plus beau triomphe honorer son courage.

On aime à voir dans ce jeune chasseur ces premiers symptômes d'ardeur et de courage, prémices de sa valeur future. Enfin, Virgile est admirable dans le récit qu'il fait de son premier fait d'armes. C'est au géant Numanus, fier de sa taille et de sa force, et qui, placé au premier rang, prodigue des injures aux Troyens, qu'il oppose cet enfant héroïque; c'est par ses mains que Numanus est terrassé; et Apollon lui-même vient sur un nuage le féliciter de sa victoire :

> Macte nova virtute, puer, sic itur ad astra.
>
> *Æn.* lib. IX, v. 641.

Mais un caractère plus original encore et d'un effet plus nouveau, c'est celui de Camille, imité par le Tasse dans le personnage de Clorinde, copie bien inférieure à l'original. Là se trouve réuni à toute la richesse de l'épopée tout l'intérêt du roman : Camille n'est point une amazone; c'est la fille d'un roi malheureux, banni de ses états. En fuyant, il emporte sa fille, son trésor le plus précieux. Un fleuve débordé l'arrête; les ennemis s'approchent : moins alarmé pour lui que pour sa fille, il l'attache à un javelot, l'enveloppe d'une écorce de liége, d'un bras vigoureux lance le javelot au-delà du fleuve, le passe à la nage, et reprend à l'autre rive son javelot et son enfant. La peinture de l'éducation champêtre et guerrière de Camille est de la plus grande beauté; sa manière de combattre, et le genre de combat dans lequel il la représente, conviennent parfaitement aux qualités qu'il lui a données dans les vers par lesquels il l'annonce. La première de ces qualités est une extrême légèreté à la course; c'est de là qu'il a tiré l'idée du premier exploit de cette héroïne. Un fantassin ligurien lui reproche de combattre à cheval, tandis qu'il combat à pied; son orgueil blessé la détermine à descendre de son coursier : le rusé Ligurien le monte et s'enfuit; Camille court après lui, l'atteint, et l'immole. En un mot, tout en elle intéresse : sa naissance, son éducation, sa vie et sa mort. Mais c'est dans l'original qu'il faut apprendre à sentir tout ce qu'a de touchant cette dernière partie de son histoire.

On sait quel rôle brillant jouent les femmes dans le poème du Tasse. Le courage belliqueux des Amazones était connu de toute

l'antiquité; il paraît étonnant qu'Homère n'en ait fait aucun usage. Ses héros sont de véritables chevaliers; il aurait pu y joindre quelques héroïnes. La timidité et la faiblesse naturelle de ce sexe font ressortir encore mieux le courage de celles qui, franchissant le cercle étroit de leurs goûts frivoles et de leurs occupations paisibles et sédentaires, se montrent dans le champ des combats. Ces êtres intéressans, en partageant les travaux des guerriers, redoublent les jouissances du lecteur, et fournissent une multitude de ressources aux poètes, par les attachemens et les passions qu'elles peuvent inspirer. Telles sont, dans la *Jérusalem délivrée*, Armide, Herminie et Clorinde, dont le poète a tiré un si grand parti. Aussi Voltaire a-t-il dit, après avoir parlé d'Homère :

De faux brillans, trop de magie,
Mettent le Tasse un cran plus bas;
Mais que ne pardonne-t-on pas
Pour Armide et pour Herminie?

Stances sur les poètes épiques, stroph. 3.

Boileau a paru penser de même, lorsqu'il a dit, en parlant du Tasse :

Je ne veux point ici lui faire son procès;
Mais, quoi que notre siècle à sa gloire publie,
Il n'eût point de son livre illustré l'Italie,
Si son sage héros, toujours en oraison,
N'eût fait que mettre enfin Satan à la raison, etc.

Art poét., ch. III.

Virgile ne pouvait guère tirer le même parti de Camille; il se trouvait placé, dans les six derniers livres, entre le souvenir de Didon, pour laquelle il avait épuisé la peinture de tout ce que l'amour a de plus passionné, et la jeune et modeste Lavinie, qu'il nous présente comme une fleur virginale qu'il ne fallait pas permettre au souffle d'un amour profane de flétrir et de décolorer d'avance. Mais l'on voit, par ce que nous en avons déjà dit, que, si Camille n'est point entrée dans l'action comme amante, elle y figure avec un grand intérêt comme guerrière. Le caractère altier

de la reine des Volsques, et la ruse du fantassin ligurien, suffiraient peut-être seuls pour prouver l'injustice de ceux qui prétendent que, dans la peinture des personnages et des combats, Virgile est inférieur à Homère. Je ne puis m'empêcher de faire sur les combats en général, et sur ceux de Virgile en particulier, quelques réflexions qui viendront encore à l'appui de mon opinion.

Les poètes épiques se sont toujours plu à décrire des batailles, et les amateurs de poésies à les lire. La raison en est facile à trouver : la passion la plus forte des êtres animés, c'est l'amour de la vie ; tous ceux qui s'élèvent au-dessus de l'instinct impérieux de la crainte de la mort excitent donc naturellement notre étonnement et notre admiration. Ajoutons que, mieux le poète a su choisir ses personnages, plus ils nous intéressent quand il les expose à de grands dangers; notre intérêt augmente aussi en raison de l'égalité de force et de courage qu'il leur prête pour balancer la victoire. Ceux de Virgile sont également remarquables par cette heureuse combinaison, par la beauté de l'invention et de l'exécution, et surtout par le mérite de la variété : c'est principalement cette dernière qualité qui distingue la seconde partie de son poème. La tradition ne lui fournissant pas cette foule de caractères héroïques qu'Homère a jetés dans ses batailles, il y a suppléé en faisant paraître sur la scène des personnages moins brillans peut-être, mais tous intéressans par les diverses circonstances de leur naissance, de leur état, de leurs mœurs, de leurs costumes, de leur vie ou de leur mort. Tantôt, c'est un enchanteur qui sait dompter la rage des serpens et guérir leurs blessures; les lacs, les fleuves, les montagnes de sa patrie pleurent sa mort. Tantôt, c'est un augure dont les connaissances prophétiques ne le garantissent pas du sort qui l'attend, et qui

Lit tout dans l'avenir, excepté son destin.

Tantôt, c'est un riche avare que le regret de ses richesses enfouies dans la terre, de ses vastes domaines et de son magnifique palais, détermine à se jeter aux pieds du vainqueur pour lui demander la vie. On sent combien ce caractère bas et vil est propre à faire res-

sortir les grandes passions et les sentimens héroïques qui l'environnent. Je ne finirais pas si je rappelais ici tous les détails de ce genre, qui prouvent dans Virgile une fécondité d'imagination au moins égale à celle d'Homère, et qui présentent un si grand fonds d'observations philosophiques parées de tous les charmes de la plus riche poésie. Eh! quelle plus grande variété encore dans les différens genres d'attaque et de défense! C'est tantôt une grande bataille, tantôt une légère escarmouche, tantôt un combat singulier entre deux héros, dont chacun vaut seul une armée; tantôt une embuscade ou une reconnaissance; ailleurs, les Troyens vainqueurs sont vaincus à leur tour, et se présentent aux portes de leur ville, qui leur sont impitoyablement fermées par leurs concitoyens, que la crainte d'admettre l'ennemi a rendus barbares; c'est Turnus qui, lui seul, pénètre dans l'enceinte de leur camp; qui, comme un lion renfermé dans la bergerie, et cherchant à s'échapper, combat seul contre tous les Troyens, s'ouvre un passage, s'élance des remparts dans le Tibre, le traverse à la nage, et rejoint enfin son armée. Aucun passage dans l'*Iliade* n'est supérieur à celui-ci, soit pour la nouveauté de l'invention, soit pour la beauté de l'exécution. Turnus égale presque Achille, et Virgile est véritablement digne du surnom d'*homérique* que lui donnèrent les Romains, et qu'il mérite comme rival et non comme imitateur. On sent que je ne veux parler ici que de la variété et de la richesse que Virgile a mises dans ses combats.

Après ce magnifique tableau, je ne puis me refuser au plaisir d'en citer un autre plus nouveau et plus frappant encore : c'est celui du débarquement des Arcadiens et des Toscans envoyés au secours des Troyens. La difficulté de cette opération militaire, le prodigieux avantage de ceux qui combattent sur terre, les efforts incroyables de ceux qui tentent d'aborder, le danger d'échouer, les vaisseaux engagés dans les bancs de sable brisés contre les rochers; cette foule de guerriers qui tentent l'abordage à la vue de l'ennemi, dans des attitudes et par des moyens différens; les uns s'élançant de leurs vaisseaux sur la grève, les autres posant sur la rive un

pied mal assuré, d'autres appliquant des échelles, ou glissant sur leurs rames; le choc désordonné des deux partis : tout cela est neuf, pittoresque, et n'appartient qu'à Virgile; ce qui est d'autant plus remarquable, que le sujet d'Homère, où l'armée de mer est combinée avec l'armée de terre, amenait naturellement une semblable description qu'il a négligée, et dont il a laissé les honneurs tout entiers à Virgile.

Enfin, Homère a souvent mis ses héros aux prises avec la mort ou le danger, mais jamais avec la douleur : c'est ce que Virgile a fait avec le plus grand succès. Une flèche a dangereusement blessé le héros troyen; on l'emporte du champ de bataille dans sa tente, environné de la consternation et des larmes de son fils et de ses principaux capitaines : lui seul paraît insensible, demande avec instance qu'on le guérisse par les moyens, non les plus doux, mais les plus courts, et qu'on le renvoie au combat, *seseque in bella remittant.* Le médecin Iapis tâche en vain d'arracher la flèche; elle résiste à ses efforts et triomphe de son art. Vénus alors va sur le mont de Crète chercher le dictame, le plus puissant et le plus salutaire des végétaux; une infusion de cette plante détache la flèche, qui tombe d'elle-même. Énée, à peine guéri, prend son fils dans ses bras; et, profitant de la circonstance pour l'instruire par un grand exemple, lui adresse ces mots à la fois touchans et sublimes :

Apprends de moi, mon fils, la route de l'honneur,
D'autres te donneront l'exemple du bonheur.

Tout, dans ce morceau, me paraît supérieur aux plus beaux détails des combats d'Homère. La tendresse filiale, l'amour paternel, de grandes difficultés vaincues dans la description des opérations chirurgicales, la grandeur de l'âme et ses affections les plus tendres, l'intérêt d'un grand danger, la joie du succès, le naturel, le merveilleux, le mérite de l'invention, la beauté des images, l'élégance de l'élocution : tout s'y trouve réuni.

On peut remarquer aussi que, par un art digne de Virgile, il a su, dans cette peinture, placer le médecin lui-même au nombre de ses héros. Il suppose très ingénieusement que Iapis, favori d'Apol-

lon, a reçu de lui le choix de la lyre ou de la médecine. Son père est vieux et infirme, sa tendresse filiale donne la préférence à l'art de guérir. C'est ce même Iapis qui, assuré de la guérison d'Énée, s'écrie :

> Des armes, mes amis ! qu'on lui rende ses armes !

Un tel personnage méritait d'autant plus d'être remarqué, qu'il offre une espèce de contraste entre sa profession bienfaisante et paisible et ses sentimens héroïques et guerriers.

Quelquefois aussi Virgile sait mieux qu'Homère tirer parti du choix de ses héros. Il introduit dans ses batailles des rois, des princes, des capitaines illustres, et, à côté d'eux, des pontifes et des prêtres ; ailleurs, c'est un malheureux pêcheur, un simple fermier, qui,

> Pauvre cultivateur du domaine d'autrui,
> Ne plantait, ne semait, ne cueillait pas pour lui.
> Son fils abandonnant son chaume, sa rivière,
> Et les rets du pêcheur pour la lance guerrière,
> Arraché malgré lui de ses rustiques toits,
> Est venu s'immoler à la cause des rois.

On ne peut nier que le contraste qui résulte de conditions si différentes ne soit extrêmement ingénieux.

Une observation très importante, et qui ajoute à la vérité de celles que je viens de faire, c'est que les dieux, une fois admis dans l'action épique, doivent, comme les hommes, soutenir leur caractère : c'est ce que Virgile a fait avec le plus grand succès. Après avoir rempli ses six premiers livres de la haine de Junon, il ne manque pas de la faire reparaître dans le septième ; et, dans le moment où elle découvre les premières tentatives des Troyens pour s'établir dans l'Italie, dont elle les avait jusqu'alors écartés avec tant d'obstination, il lui prête un discours plein de la même fureur et du même emportement qui l'ont caractérisée dès le début de l'*Énéide*. C'est par son ordre qu'Alecton sort des enfers ; qu'elle porte le trouble, l'épouvante et la rage dans le cœur d'Amate et de Turnus ; qu'elle

dirige une flèche d'Ascagne sur une biche chère à la jeune Sylvie; qu'au bruit de sa trompette infernale elle appelle au combat les paisibles habitans des campagnes, conduit la guerre des cabanes dans les palais, et embrase toute l'Italie.

Pour prouver mon impartialité, j'ajouterai aux éloges que j'ai donnés à l'invention de ces différens personnages quelques observations critiques. Amate, dont le caractère est d'ailleurs très bien conçu et très bien exécuté, meurt peut-être d'une manière peu digne de son rang et du talent de Virgile : elle se pend à une poutre. Un seul vers renferme le récit de cette mort, qui pouvait fournir un tableau très intéressant. Lorsque les grands poètes épiques ou dramatiques prennent le parti de faire périr leurs principaux personnages d'une mort violente et volontaire, ils déploient, si j'ose ainsi dire, toute l'éloquence de la mort; ils font sortir du cœur, à ce dernier moment, les cris du regret, les accens du remords, et l'expression du souvenir déchirant des grandes fautes ou des évènemens malheureux qui ont amené cette catastrophe. C'est ainsi que Virgile a fait mourir Didon : rien de plus pathétique que le discours qu'il lui fait prononcer au moment où elle est prête à se donner le coup mortel. C'est alors que reviennent à sa mémoire toutes les époques heureuses ou malheureuses de sa vie; qu'elle se félicite de ce qu'elle a fait de grand, et qu'elle s'accuse de ses faiblesses. Voilà sur quel modèle devait être tracée la mort d'Amate; ce qui était d'autant plus aisé, que son triple caractère de reine, d'épouse et de mère, était plus fécond en sentimens tendres ou fiers, et tous profondément intéressans. C'est ainsi que Racine, faisant périr Monime du même genre de mort, lui prête un monologue plus touchant que les scènes les plus pathétiques de sa tragédie :

Xipharès ne vit plus, il n'en faut point douter :
L'évènement n'a point démenti mon attente.
Quand je n'en aurais pas la nouvelle sanglante,
Il est mort; et j'en ai pour garans trop certains
Son courage et son nom, trop suspects aux Romains.

. . . .

Et toi, fatal tissu, malheureux diadème,

Instrument et témoin de toutes mes douleurs,
Bandeau que mille fois j'ai trempé de mes pleurs,
Au moins en terminant ma vie et mon supplice,
Ne pouvais-tu me rendre un funeste service?
A mes tristes regards, va, cesse de t'offrir;
D'autres armes sans toi sauront me secourir :
Et périsse le jour et la main meurtrière
Qui jadis sur mon front t'attacha la première.

RACINE, *Mithridate*, act. V, sc. I.

Peut-être aussi Virgile n'a-t-il pas tiré tout le parti possible du rôle accessoire d'Ascagne. Après avoir peint, de la manière la plus heureuse, ce jeune prince, héritier des grands destins de son père, ne pouvait-il pas le placer dans de grands dangers qui auraient produit la plus vive émotion? Il aurait pu, dans quelque description de combats ou d'assauts, le précipiter dans l'onde ou l'entourer de flammes; son père l'aurait arraché à ce péril, l'aurait pris entre ses bras, l'aurait montré aux Troyens, dont il était la plus chère et la plus précieuse espérance. Qu'on mette sur le fond de ce tableau le dessin et les couleurs de Virgile, et je suis assuré qu'il produira le plus grand effet, surtout si Énée, pour sauver son fils, s'expose lui-même à un danger imminent.

SUR LE STYLE DE VIRGILE.

L'Apollon du Belvédère et le style de Virgile sont généralement reconnus pour ce qu'il y a de plus parfait dans les arts. On a souvent comparé Racine au poète latin, mais il y a entre eux la différence qui doit être entre un poète épique et un poète tragique. Le genre de Virgile admettait les sentimens tendres et passionnés que nous admirons dans le poète français; mais les tragédies de celui-ci sont et doivent être étrangères aux descriptions brillantes et pompeuses de la poésie épique.

Il n'y a guère, dans tout le théâtre de Racine, que le combat d'Étéocle et de Polynice, le songe d'Athalie et le récit de Théramène qui approchent des grandes beautés épiques. J'ai tâché, dans les vers suivans, de rendre les caractères du style de Virgile :

Homère déployant sa force poétique,
Dans sa mâle beauté m'offre l'Hercule antique.
Ta muse me rappelle, en ses traits moins hardis,
De la belle Vénus les charmes arrondis.
Ta vigueur sans effort, c'est la grâce elle-même;
Avant de t'admirer, le lecteur sent qu'il t'aime.
Des trésors du génie économe prudent,
Brillant mais naturel, et pur quoique abondant,
Chez toi toujours le goût employa la richesse.
Le goût fut ton génie; et ma fière déesse,
Dont les coursiers fougueux erraient encor sans frein,
A mis pour les guider les rênes dans ta main.

Imagination, ch. V.

Pour faire connaître tout l'artifice du style de Virgile, je ne multiplierai pas les citations. Il suffira de le comparer à Homère, lorsque tous les deux ont exprimé les mêmes idées : tels sont ces deux passages où Pâris est comparé par Homère, dans le sixième livre de l'*Iliade*, et Turnus par Virgile, dans le onzième livre de l'*Énéide*, à un cheval délivré de ses liens. C'est là qu'on peut voir comment Virgile lutte avec succès contre le plus grand des poètes, contre la plus belle des langues, et sait tirer de la sienne des équivalens qui, dans cette comparaison, lui donnent au moins l'égalité. Pour faire mieux ressortir les beautés de Virgile, soyons un instant ses Mévius, parcourons les beautés qu'il a omises, et voyons ensuite celles par lesquelles il a racheté cet oubli : « Comment, aurait dit ce cri- » tique romain, Virgile a-t-il pu oublier cette belle idée d'un cheval » long-temps reposé et abondamment nourri; ce qui, dans un ani- » mal fougueux et robuste, doit produire cette surabondance d'es- » prits animaux qui ajoute à sa vigueur et à son impétuosité natu- » relles? Comment a-t-il cru pouvoir représenter, par un vers » rempli de consonnes, ce beau vers mouillé par la fréquente répé- » tition de l'*iota*, si heureusement imitatif dans cette occasion,

Εἰωθὼς λούεσθαι ἐϋῤῥεῖος ποταμοῖο....

Homère, *Iliade*, liv. VI, v. 508.

Accoutumé à se baigner dans le fleuve qui coule abondamment.

» ce vers, qui représente si bien la fluidité de l'élément dans lequel » il va chercher la fraîcheur du bain accoutumé? C'est là, en effet, » qu'est l'infériorité de Virgile. »

Voyons comment il nous en a dédommagés par ce bel hémistiche : « *Tandem liber equus*, le coursier libre enfin. » Ce dernier mot lui seul n'exprime-t-il pas d'une manière infiniment heureuse l'impatience avec laquelle ce superbe animal a supporté son esclavage et son oisiveté? Cette expression si juste et si poétique, « *Flumine noto*, le fleuve accoutumé, » n'équivaut-elle pas à la supériorité d'harmonie imitative que j'ai remarquée dans le vers d'Homère? Cette épithète est d'autant mieux choisie, qu'on sait à quel point un grand nombre d'animaux sont gouvernés par l'habitude des lieux, des personnes et des choses. Dans les derniers vers de ce passage, combien d'images vives et d'expressions brillantes! Ce frémissement d'un animal fougueux, en pleine jouissance d'une campagne découverte, *campoque potitus aperto*, cette encolure superbe, ce luxe de vigueur et de santé, cette crinière ondoyante qui se joue sur son cou et sur ses épaules, appartiennent uniquement à Virgile. Combien surtout la fin du dernier vers,

Luduntque jubæ per colla, per armos,
Æn., lib. XI, v. 497.

contraste parfaitement, par une sorte d'abandon et de négligence, avec la force et la fermeté du vers qui précède! De plus, on remarquera qu'il n'y a pas, dans ce morceau, une coupe de vers, un repos, qui ne concourent à la plus grande variété possible; plusieurs mots sont rejetés d'un vers à l'autre, de manière à produire le plus grand effet, comme,

Tandem liber equus...
Emicat...
Luxurians...

Ces remarques sont surtout adressées à ceux qui, dans les langues modernes, cherchent à imiter les grands maîtres qui ont écrit dans des langues plus riches et plus poétiques. Virgile est ici le véritable

modèle des traducteurs qui prétendent à l'honneur de l'originalité.

Pope, dans sa belle traduction de l'*Iliade*, a très bien rendu les idées de l'original; mais j'ai été surpris de le voir négliger, dans ce passage, le mérite de l'harmonie imitative et de la variété, si nécessaire à la poésie pittoresque, lorsque sa langue lui en offrait tant de facilité. Presque tous ses vers ont la même coupe et les mêmes repos. Malgré les efforts que j'ai faits pour être plus fidèle, sous ce rapport, ce n'est qu'en tremblant que je transcris ici ma traduction, qui représente si faiblement les beautés du poète latin :

Tel un coursier captif, mais fougueux et sauvage,
Las des molles langueurs d'un oisif esclavage :
Tout-à-coup rompt sa chaîne, et, loin de sa prison,
Possesseur libre enfin de l'immense horizon,
Tantôt fier, l'œil en feu, les narines fumantes,
Demande aux vents les lieux où paissent ses amantes;
Tantôt, par la chaleur et la soif enflammé,
Court, bondit, et se plonge au fleuve accoutumé;
Tantôt, le cou dressé, du pied frappant les ondes,
Pour reprendre à son choix ses courses vagabondes,
Part, et dans un vallon propice à ses ébats,
Battant l'air de sa tête, et les champs de ses pas,
Levant ses crins mouvans que le zéphyr déploie,
Vole, et frémit d'amour, et d'orgueil, et de joie.

Trad. de l'En., liv. XI, v. 707.

Ces citations me conduisent naturellement à quelques observations sur l'artifice des comparaisons si souvent employées dans le poème épique.

SUR LES COMPARAISONS.

J'ai déjà eu occasion de remarquer que les comparaisons, dans la poésie, avaient moins pour objet d'exprimer les rapports qui se trouvent entre des êtres différens, que de produire une sorte de richesse et de variété. Il y a peu de rapport entre Orphée pleurant sa femme et un rossignol pleurant ses petits; mais la peinture que Virgile a tracée de la douleur de cet oiseau est un des passages les plus touchans du bel épisode d'Eurydice et d'Orphée.

Pour produire cette richesse et cette variété, le poète habile compare tantôt un objet moral à un objet physique, tantôt un objet physique à un objet moral, tantôt les hommes aux animaux, tantôt les animaux aux hommes. Citons quelques exemples connus de ces différens genres de comparaisons. Mornay, l'un des héros de la *Henriade*, avait conservé à la cour toute la pureté de son âme, et Voltaire enrichit cette idée par cette belle comparaison:

Belle Aréthuse! ainsi ton onde fortunée
Roule, au sein furieux d'Amphitrite étonnée,
Un cristal toujours pur, et des flots toujours clairs,
Que jamais ne corrompt l'amertume des mers.
Chant IX.

Voltaire a pris cette comparaison au jésuite Lemoine, et l'on peut assurer que c'est un des plus heureux larcins qu'il ait faits; mais il ne doit qu'à lui-même celle qu'on va lire. D'Aumale a reçu un ordre qu'il exécute malgré lui:

Cet ordre qu'il déteste, il va l'exécuter:
Semblable au fier lion qu'un Maure a su dompter,
Qui, docile à son maître, à tout autre terrible,
A la main qu'il connaît soumet sa tête horrible,
Le suit d'un air affreux, le flatte en rugissant,
Et paraît menacer, même en obéissant.
Chant VIII.

Voilà deux modèles parfaits de quelques uns des genres de comparaisons dont je parle.

D'autres fois, par un artifice plus fécond encore, le poète cherche des rapports entre les petits objets et les grands. C'est ainsi que Virgile compare les travaux des abeilles à ceux des Cyclopes:

Tels, aux petits objets si les grands se comparent,
En des corps différens les essaims se séparent:
La vieillesse d'abord préside aux bâtimens,
Dessine des remparts les longs compartimens;
La jeunesse, des murs abandonnant l'enceinte,
Sur le safran vermeil, sur la sombre hyacinthe,

Sur les tilleuls fleuris enlève son butin,
Moissonne la lavande, et dépouille le thym.
. . . .
Tout s'empresse ; partout coule un miel odorant.
Tels les fils de Vulcain, dans les flancs de la terre, etc.

Trad. des Géorgiques, liv. IV.

On sent que le premier charme de cette comparaison est la variété qu'elle produit, et que l'imagination aime à passer de ces faibles animaux, pétrissant la cire et distillant le miel dans leurs humbles cellules, à ces robustes fils de Vulcain, qui, dans leurs forges brûlantes, fatiguent l'enclume et façonnent les métaux.

Par le même artifice, et pour le même but, le poète compare les grands objets aux petits. Ainsi Virgile, après avoir peint les Troyens préparant à l'envi leur départ de Carthage, ajoute :

Ainsi quand des fourmis la diligente armée,
Des besoins de l'hiver prudemment alarmée,
Porte à ses magasins les trésors des sillons,
Leur foule au loin s'empresse, et leurs noirs bataillons,
Par un étroit sentier s'avançant sous les herbes,
Entraînent à l'envi la dépouille des gerbes :
L'une conduit la troupe, et trace le chemin ;
L'autre, non sans efforts, pousse un énorme grain ;
Celle-ci des traîneurs excite la paresse ;
Pour le bien de l'état tout agit, tout s'empresse :
Tous ont leurs soins, leur tâche et leurs emplois divers,
Et d'ardens travailleurs les chemins sont couverts.

Trad. de l'Én., liv. IV, v. 601.

C'est ici que la richesse et la variété sont portées à leur plus haut degré. Vous passez d'un grand peuple à une troupe de fourmis, d'une grande ville à la campagne, d'un port à un champ de blé.

Virgile a quelquefois poussé plus loin encore cette heureuse hardiesse. Dans l'un de ses six derniers livres, si décriés par une tradition collégiale adoptée par M. de La Harpe lui-même, Vulcain, ayant consenti à forger, sur la demande de Vénus, une armure pour le fils de cette déesse, se lève bien avant le retour de la lumière.

Pour exprimer cette diligence, le poète pouvait tirer sa comparaison de l'aurore ou du soleil, ou de quelque autre objet de la nature convenable à la noblesse du personnage. Le besoin de variété l'a conduit à celle qui suit :

A peine un court sommeil a fermé sa paupière,
Le diligent Vulcain devance la lumière :
Et, telle que, rendue à ses soins journaliers,
La sage ménagère à ses humbles foyers
Ranime en haletant la flamme qui sommeille,
Prescrit leur longue tâche aux femmes qu'elle éveille;
Elle-même, ajoutant la nuit à ses travaux,
Aux lueurs d'une lampe exerce ses fuseaux;
Quelquefois, reprenant l'industrieuse aiguille,
Soutient d'un gain permis sa naissante famille,
La pudeur de sa fille et l'honneur de son lit :
Tel le dieu matinal à Vénus obéit.

Trad. de l'Én., liv, VIII, v. 561.

Ainsi le lecteur, en quittant la couche d'or du couple divin, le palais de l'Olympe, les forges de Lemnos, où se forgeaient l'égide de Pallas et les foudres de Jupiter, se trouve transporté, par la magie de cette comparaison, dans l'humble ménage d'une mère de famille laborieuse et vigilante, qui dès le point du jour réveille le feu assoupi sous la cendre, distribue leur tâche journalière aux femmes qui la servent, travaille elle-même pour élever ses enfans en bas âge, et conserver la chasteté conjugale. Voilà un de ces admirables tableaux qui n'appartiennent qu'à Virgile, où il a su réunir sans disparate les idées les plus majestueuses et les plus simples, et tout cela est dû aux traits ingénieux et naïfs d'une comparaison bien choisie.

Enfin, la comparaison a lieu quelquefois entre les objets de la nature et les travaux des arts. Dans un épisode d'un de mes ouvrages, je me proposais de peindre avec des traits nouveaux une jeune beauté. Laissant donc de côté la vivacité, l'enjouement, l'élégance des formes et la régularité des traits, j'ai tâché de la rendre intéressante en la rendant insignifiante, c'est-à-dire en lui donnant une âme neuve, des sens non encore éveillés, un grand calme, et une ex-

trême modestie. C'est ce que j'ai essayé d'exprimer dans cette comparaison, qui m'a paru obtenir le suffrage de plusieurs gens de lettres :

Tout en elle était calme ; un sentiment modeste
Réglait son air, sa voix, son silence, son geste ;
Ses yeux, d'où sa pensée à peine osait sortir,
N'exprimaient rien encore, et faisaient tout sentir.
Ont eût dit qu'en secret sa douce indifférence
D'un ascendant suprême attendait la puissance.
Tel ce chef-d'œuvre heureux de l'amour et des arts,
La jeune Galatée, enchantait les regards,
Lorsqu'essayant la vie et son âme naissante,
N'étant déjà plus marbre, et pas encore amante,
Entr'ouvrant par degrés ses paupières au jour,
Pour achever de vivre elle attendait l'amour.

Imagination, chant II.

Dans ces observations, j'ai tâché de faire sentir tout ce qui constitue la beauté d'un poème épique, et de prouver que Virgile n'a oublié aucun de ces avantages. Il ne me reste plus qu'à réfuter quelques objections faites par des hommes de mérite contre une partie des premiers chants, et surtout contre les six derniers. M. de La Harpe paraît craindre que le cinquième, où Virgile décrit les jeux célébrés en Sicile sur le tombeau d'Anchise, ne refroidisse le lecteur. On aurait pu, avec plus de raison, faire ce reproche au troisième livre, qui ne renferme que la description d'une navigation dans les mers de la Grèce et de l'Italie. Mais le troisième et le cinquième sont également à leur place : l'un est pour le lecteur un agréable repos, après la catastrophe d'un grand empire; l'autre est peut-être encore, à cet égard, plus convenablement placé entre la mort de Didon et la description des enfers : c'est ce livre que Montaigne regarde comme le plus grand effort de la poésie de Virgile.

Examinons enfin s'il est vrai que les six derniers livres soient inférieurs aux premiers pour l'invention, l'intérêt et le style. Je remarquerai d'abord que la plupart des lecteurs français sont tellement accoutumés aux peintures de l'amour théâtral, que l'intérêt cesse pour eux où ces peintures finissent : aussi y a-t-il un grand nom-

bre, non seulement de lecteurs ordinaires, mais de gens de lettres, qui n'ont lu avec plaisir dans l'*Enéide* que le quatrième livre et quelques morceaux du second. Mais ce n'est pas là qu'est l'intérêt de l'action épique; il est dans tout ce qui prépare le dénouement, dans tout ce qui doit décider des destinées d'Énée et de Turnus, et c'est dans les derniers livres que tous ces évènemens se trouvent. La fureur de Junon qui se réveille, le soulèvement de toute l'Italie, l'apparition de Turnus opposant sa valeur, sa naissance, le crédit d'Amate, aux oracles des dieux et aux droits d'Énée, la victoire adroitement balancée dans différens combats, redoublent certainement l'intérêt et la curiosité. C'est dans ces derniers livres que Virgile a sur Homère l'avantage de la moralité; c'est là que sont tracées en grand les plus nobles et les plus tendres affections de l'âme : l'amour paternel et maternel, l'amour filial, la valeur vertueuse, la pitié compatissante et l'amitié héroïque. A l'égard de l'invention, c'est dans les derniers livres qu'il fait paraître ses héros les plus intéressans, et que, sous ce rapport, il a peut-être quelque avantage sur Homère. Tous les héros de celui-ci, de l'aveu même de M. de La Harpe, étaient généralement connus dans la Grèce; presque tous ceux de Virgile, tels que Turnus et Camille, Mézence, Lausus, Pallas, Nisus et Euryale, sont autant de créations. Aussi, jusqu'à ce qu'on connaisse les richesses poétiques de la Grèce avant Homère, il est difficile de décider lequel des deux a porté au plus haut degré le mérite de l'invention. Quant au style, le seul épisode de Cacus serait peut-être une réponse suffisante; mais qui peut compter le nombre des beautés poétiques qui font le charme des six derniers livres, que l'on pourrait regarder comme supérieurs aux premiers par une certaine originalité qui tient à la nouveauté du sujet, et où Virgile se montre pleinement affranchi de la tutelle d'Homère?

Cette traduction m'a été inspirée, non seulement par l'amour de la poésie, mais encore par un sentiment de reconnaissance pour Virgile. J'ai dû à ses *Géorgiques* les premiers encouragemens que j'ai reçus dans la carrière poétique, et dès lors je lui ai voué une es-

pèce de culte : ce sentiment presque religieux m'a soutenu dans ma nouvelle entreprise, non moins effrayante par l'étendue de l'ouvrage que par la perfection décourageante de mon modèle. Je ne me dissimule pas à combien de critiques elle m'expose : quiconque est digne de lire Virgile sent combien il est téméraire d'oser le traduire. Les vers d'un original si parfait, si le lecteur en sent bien les beautés, sont les premiers accusateurs du traducteur infidèle, qui risque de l'être même par trop de fidélité. Pour moi, je m'en suis déjà plus dit à cet égard que les plus rigoureux censeurs ne peuvent m'en dire. Et d'abord je me suis plus d'une fois reproché de n'avoir pu conserver plusieurs des beautés du texte sans alonger la traduction; d'avoir trop souvent remplacé, par une élégance et une rondeur harmonieuses, naturelles à notre langue, la précision énergique d'une langue plus mâle et plus hardie. Les grands poètes, ainsi traduits, sont de l'or passé par la filière, et dont on augmente l'étendue sans ajouter à sa valeur. J'ai dit, dans la préface des *Géorgiques*, qu'une traduction était une dette, et qu'il fallait payer, non dans la même monnaie, mais avec la même somme : je ne pense pas tout-à-fait de même aujourd'hui. Une cassette remplie de pièces d'or serait mal représentée par un tonneau de petite monnaie, quand même la somme serait égale. Après cet aveu, peut-être me sera-t-il permis de dire un mot pour ma justification : il y a contre moi de grandes raisons, il y a de grands exemples pour. Pope, dans son admirable traduction de l'*Iliade*, a excédé de beaucoup le nombre des vers d'Homère; il a rendu en treize ou quatorze vers la description d'un clair de lune, qui n'en occupe que cinq dans l'original.

Dryden, dans sa traduction de l'*Enéide*, a porté encore plus loin la disproportion, et même quelquefois au détriment de l'original. Je n'en citerai qu'un exemple : Énée, reconnaissant dans un des tableaux qui décoraient le temple de Carthage, le malheureux Priam à qui Achille remet le corps de son fils, se retourne vers Achate, et lui dit avec une touchante simplicité : « Voilà Priam, *en Priamus.* » Ce mot seul porte à l'imagination une foule d'idées ac-

cessoires qu'il est inutile d'exprimer. Dryden l'a malheureusement noyé dans une superfluité de paroles qui en détruisent l'effet. Je me suis efforcé d'éviter ce défaut; et, quand je me permets quelques extensions du texte, c'est, le plus souvent, pour conserver des détails historiques, généalogiques ou militaires. Le nom des combattans, leur famille, leur patrie, leurs costumes, leurs armures, le genre de leurs blessures, et jusqu'à leurs attitudes, tout est fidèlement exprimé. Enfin, j'ai peut-être le droit de dire à ceux qui ignorent la langue latine : « Une foule de beautés étaient perdues » pour vous, je vous en ai transmis quelques unes; je vous de» mande donc une reconnaissance d'admiration pour l'original, et » d'indulgence pour le traducteur. »

PUBLII

VIRGILII MARONIS

ÆNEIS.

L'ÉNÉIDE

DE

VIRGILE.

LIBER I.

Ille ego qui quondam gracili modulatus avena [1]
Carmen et egressus silvis, vicina coegi [2]
Ut quamvis avido parerent arva colono [3],
Gratum opus agricolis : at nunc horrentia Martis [4]
Arma virumque cano, Trojæ qui primus ab oris [5]
Italiam, fato profugus, Lavinia venit
Littora. Multum ille et terris jactatus et alto
Vi superum, sævæ memorem Junonis ob iram.
Multa quoque et bello passus, dum conderet urbem,
Inferretque deos Latio : genus unde Latinum,
Albanique patres, atque altæ mœnia Romæ.

Musa, mihi causas memora, quo numine læso,
Quidve dolens regina deum tot volvere casus
Insignem pietate virum, tot adire labores
Impulerit. Tantæne animis cœlestibus iræ [6] !

Urbs antiqua fuit, Tyrii tenuere coloni [7],
Carthago, Italiam contra Tiberinaque longe

LIVRE I.

Moi qui jadis, assis sous l'ombrage des hêtres,
Essayai quelques airs sur mes pipeaux champêtres,
Qui depuis, pour les champs désertant les forêts,
Et soumettant la terre aux enfans de Cérès,
La forçai de répondre à leur avide attente,
Aujourd'hui saisissant la trompette éclatante,
Je chante les combats, et ce guerrier pieux
Qui, banni par le sort des champs de ses aïeux,
Et des bords phrygiens conduit dans l'Ausonie,
Aborda le premier aux champs de Lavinie.
Errant en cent climats, triste jouet des flots,
Long-temps le sort cruel poursuivit ce héros,
Et servit de Junon la haine infatigable.
Que n'imagina point la déesse implacable,
Lorsqu'il portait ses dieux chez ces fameux Albains,
Nobles fils d'Ilion, et pères des Romains;
Créait du Latium la race triomphale,
Et des vainqueurs des rois la ville impériale!
Muse, raconte-moi ces grands évènemens;
Dis pourquoi de Junon les fiers ressentimens,
Poursuivant en tous lieux le malheureux Énée,
Troublèrent si long-temps la haute destinée
D'un prince magnanime, humain, religieux.
Tant de fiel entre-t-il dans les âmes des dieux!
A l'opposé du Tibre et des champs d'Ausonie,
Des riches Tyriens heureuse colonie,

Ostia, dives opum, studiisque asperrima belli;
Quam Juno fertur terris magis omnibus unam
Posthabita coluisse Samo: hic illius arma,
Hic currus fuit: hoc regnum dea gentibus esse,
Si qua fata sinant, jam tum tenditque fovetque.
Progeniem sed enim Trojano a sanguine duci
Audierat, Tyrias olim quæ verteret arces;
Hinc populum late regem; belloque superbum,
Venturum excidio Libyæ: sic volvere Parcas.
Id metuens, veterisque memor Saturnia belli,
Prima quod ad Trojam pro caris gesserat Argis,
Necdum etiam causæ irarum sævique dolores
Exciderant animo: manet alta mente repostum
Judicium Paridis, spretæque injuria formæ,
Et genus invisum, et rapti Ganymedis honores.
His accensa super, jactatos æquore toto
Troas, reliquias Danaum atque immitis Achilli,
Arcebat longe Latio: multosque per annos
Errabant acti fatis maria omnia circum.
Tantæ molis erat Romanam condere gentem!

Vix e conspectu Siculæ telluris in altum

Carthage élève aux cieux ses superbes remparts,
Séjour de la fortune et le temple de Mars.
Aucun lieu pour Junon n'eut jamais tant de charmes :
Samos lui plaisait moins. C'est là qu'étaient ses armes,
C'est là qu'était son char ; là, son superbe espoir
Veut voir la terre entière adorer son pouvoir.
Mais un bruit menaçant vient alarmer son âme :
Un jour doit s'élever, des cendres de Pergame,
Un peuple, de sa ville orgueilleux destructeur,
Et du monde conquis vaste dominateur :
Telle est de l'avenir la marche irrévocable.
Revient-elle au passé, sa mémoire implacable
Lui peint ces grands combats, où ses chers Argiens
Suivaient ses étendards dans les champs phrygiens.
Pour mieux haïr encor cette race odieuse,
De ses dépits jaloux la cause injurieuse
Est sans cesse présente à ses yeux indignés :
Par l'insolent Pâris ses appas dédaignés,
Le coupable présent de la pomme fatale
Un Troyen pour arbitre, et Vénus pour rivale,
L'impardonnable arrêt qui fit rougir son front,
Hébé pour Ganymède essuyant un affront ;
Tout l'irrite à la fois, et sa haine bravée
Vit au fond de son cœur profondément gravée.
Aussi, du Latium fermant tous les chemins
Aux vaincus épargnés par les Grecs inhumains,
Sa haine insatiable en tous lieux suit sa proie,
Et défend l'Ausonie aux grands destins de Troie.
L'inflexible destin, secondant son orgueil,
De rivage en rivage et d'écueil en écueil,
Prolongeait leur exil : tant dut coûter de peine
Ce long enfantement de la grandeur romaine !

Vela dabant læti[8], et spumas salis ære ruebant;
Cum Juno, æternum servans sub pectore vulnus[9],
Hæc secum[10]: « Mene incepto desistere victam[11]?
Nec posse Italia Teucrorum avertere regem?
Quippe vetor fatis! Pallasne exurere classem
Argivum, atque ipsos potuit submergere ponto,
Unius ob noxam et furias Ajacis Oïlei?
Ipsa, Jovis rapidum jaculata e nubibus ignem,
Disjecitque rates, evertitque æquora ventis;
Illum exspirantem transfixo pectore flammas
Turbine corripuit, scopuloque infixit acuto:
Ast ego, quæ divum incedo regina, Jovisque
Et soror et conjux, una cum gente tot annos
Bella gero! Et quisquam numen Junonis adoret
Præterea, aut supplex aris imponat honorem? »

Talia flammato secum dea corde volutans,
Nimborum in patriam, loca feta furentibus austris[12],
Æoliam venit. Hic vasto rex Æolus antro

Cependant les Troyens, après de longs efforts,
Des champs trinacriens avaient rasé les bords.
Déjà leurs nefs, perdant l'aspect de la Sicile,
Voguaient à pleine voile, et de l'onde docile
Fendaient d'un cours heureux les bouillons écumans;
Quand la fière Junon, de ses ressentimens
Nourrissant dans son cœur la blessure immortelle,
« Quoi! sur moi les Troyens l'emporteraient! dit-elle;
Et de ces fugitifs le misérable roi
Pourrait dans l'Italie aborder malgré moi!
Le destin, me dit-on, s'oppose à ma demande:
Junon doit obéir quand le destin commande...
Pergame impunément a donc pu m'outrager!
Seule entre tous les dieux je ne puis me venger!
O fureur! quoi! Pallas, une simple déesse,
A bien pu foudroyer les vaisseaux de la Grèce;
Soldats, chefs, matelots, tout périt sous ses yeux,
Pourquoi? Pour quelques torts d'un jeune furieux.
Elle-même, tonnant du milieu des nuages,
Bouleversa les mers, déchaîna les orages,
Dans un noir tourbillon saisit l'infortuné
Qui vomissait des feux de son flanc sillonné,
Et de son corps lancé sur des roches perçantes
Attacha les lambeaux à leurs pointes sanglantes:
Et moi, qui marche égale au souverain des cieux,
Moi, l'épouse, la sœur du plus puissant des dieux,
Armant contre un seul peuple et le ciel et la terre,
Vainement je me lasse à lui livrer la guerre!
Où sont donc mes honneurs? et qui d'un vain encens
Fera fumer encor mes autels impuissans? »

En prononçant ces mots, la déesse en furie
Vers ces antres, d'Éole orageuse patrie,

Luctantes ventos tempestatesque sonoras [13]
Imperio premit, ac vinclis et carcere frenat.
Illi indignantes magno cum murmure montis
Circum claustra fremunt. Celsa sedet Æolus arce,
Sceptra tenens, mollitque animos, et temperat iras:
Ni faciat, maria, ac terras, cœlumque profundum
Quippe ferant rapidi secum, verrantque per auras.
Sed pater omnipotens speluncis abdidit atris,
Hoc metuens: molemque et montes insuper altos
Imposuit; regemque dedit, qui fœdere certo
Et premere, et laxas sciret dare jussus habenas.
Ad quem tum Juno supplex his vocibus usa est:

« Æole (namque tibi divum pater atque hominum rex
Et mulcere dedit fluctus, et tollere ventos),
Gens inimica mihi Tyrrhenum navigat æquor,
Ilium in Italiam portans, victosque Penates:
Incute vim ventis, submersasque obrue puppes,
Aut age diversas, et disjice corpora ponto.
Sunt mihi bis septem præstanti corpore Nymphæ,
Quarum, quæ forma pulcherrima, Deïopeiam
Connubio jungam stabili, propriamque dicabo;
Omnes ut tecum meritis pro talibus annos
Exigat, et pulchra faciat te prole parentem. »

Précipite son char. Là, sous de vastes monts,
Le dieu tient enchaînés dans leurs noires prisons
Les vents tumultueux, les tempêtes bruyantes;
S'agitant de fureur sous leurs voûtes tremblantes,
Ils luttent en grondant; ils s'indignent du frein.
Au haut de son rocher, assis le sceptre en main,
Éole leur commande; il maîtrise, il tempère
Du peuple impétueux l'indocile colère :
S'ils n'étaient retenus, soudain cieux, terre, mers,
Devant eux rouleraient emportés dans les airs.
Aussi, pour réprimer leurs fougues vagabondes,
Jupiter leur creusa ces cavernes profondes,
Entassa des rochers sur cet affreux séjour,
Et leur donna pour maître un roi qui, tour à tour
Irritant par son ordre ou calmant leurs haleines,
Sût tantôt resserrer, tantôt lâcher les rênes.
Devant lui la déesse abaissant sa hauteur :
« Roi des vents, lui dit-elle avec un air flatteur,
Vous à qui mon époux, le souverain du monde,
Permit et d'apaiser et de soulever l'onde,
Un peuple que je hais, et qui, malgré Junon,
Ose aux champs des Latins transporter Ilion,
Avec ses dieux vaincus fend les mers d'Étrurie :
Commandez à vos vents de servir ma furie;
Dispersez, submergez leurs coupables vaisseaux,
Et de leurs corps épars couvrez au loin les eaux.
Douze jeunes beautés ornent ma cour brillante.
Déiope, la plus jeune et la plus séduisante,
Unie à vos destins par les nœuds les plus doux,
Acquittera les soins que j'exige de vous;
Et d'Éole à jamais la compagne fidèle
Un jour lui donnera des enfans dignes d'elle. »

Æolus hæc contra : « Tuus, o regina, quid optes
Explorare labor, mihi jussa capessere fas est.
Tu mihi quodcumque hoc regni, tu sceptra Jovemque
Concilias; tu das epulis accumbere divum,
Nimborumque facis tempestatumque potentem. »
Hæc ubi dicta, cavum conversa cuspide montem
Impulit in latus : ac venti, velut agmine facto,
Qua data porta, ruunt, et terras turbine perflant.
Incubuere mari, totumque a sedibus imis
Una Eurusque Notusque ruunt, creberque procellis
Africus; et vastos volvunt ad littora fluctus.
Insequitur clamorque virum, stridorque rudentum.
Eripiunt subito nubes cœlumque diemque
Teucrorum ex oculis : ponto nox incubat atra.
Intonuere poli, et crebris micat ignibus æther :
Præsentemque viris intentant omnia mortem.
Extemplo Æneæ solvuntur frigore membra :
Ingemit, et, duplices tendens ad sidera palmas,
Talia voce refert : O terque quaterque beati
Queis ante ora patrum, Trojæ sub mœnibus altis,
Contigit oppetere! O Danaum fortissime gentis
Tydide, mene Iliacis occumbere campis
Non potuisse, tuaque animam hanc effundere dextra,
Sævus ubi Æacidæ telo jacet Hector, ubi ingens
Sarpedon, ubi tot Simoïs correpta sub undis
Scuta virum galeasque et fortia corpora volvit! »

« Reine, répond Éole, ordonnez, j'obéis.
A la table des dieux par vous je suis assis;
Par vous j'ai la faveur du souverain du monde,
Et je commande en maître aux puissances de l'onde. »

Il dit; et, du revers de son sceptre divin,
Du mont frappe les flancs : ils s'ouvrent, et soudain
En tourbillons bruyans l'essaim fougueux s'élance,
Trouble l'air, sur les eaux fond avec violence;
L'Eurus, et le Notus, et les fiers Aquilons,
Et les vents de l'Afrique en naufrages féconds,
Tous bouleversent l'onde, et des mers turbulentes
Roulent les vastes flots sur leurs rives tremblantes
On entend des nochers les tristes hurlemens,
Et des câbles froissés les affreux sifflemens;
Sur la face des eaux s'étend la nuit profonde;
Le jour fuit, l'éclair brille, et le tonnerre gronde,
Et la terre et le ciel, et la foudre et les flots,
Tout présente la mort aux pâles matelots.
Énée, à cet aspect, frissonne d'épouvante.
Levant au ciel ses yeux et sa voix suppliante :
« Heureux, trois fois heureux, ô vous qui, sur nos tours,
Aux yeux de vos parens terminâtes vos jours!
O des Grecs le plus brave et le plus formidable,
Fils de Tydée, hélas! sous ton bras redoutable,
Dans les champs d'Ilion, les armes à la main,
Que n'ai-je pu finir mon malheureux destin
Dans ces champs où d'Achille Hector devint la proie,
Où le grand Sarpédon périt aux yeux de Troie,
Où le Xanthe effrayé roule encor dans ses flots
Les casques et les dards, et les corps des héros! »

Talia jactanti stridens Aquilone procella
Velum adversa ferit, fluctusque ad sidera tollit.
Franguntur remi : tum prora avertit, et undis
Dat latus; insequitur cumulo præruptus aquæ mons.
Hi summo in fluctu pendent; his unda dehiscens
Terram inter fluctus aperit : furit æstus arenis.
Tres Notus abreptas in saxa latentia torquet :
Saxa vocant Itali mediis quæ in fluctibus Aras,
Dorsum immane mari summo. Tres Eurus ab alto
In brevia et syrtes urget, miserabile visu!
Illiditque vadis, atque aggere cingit arenæ.
Unam, quæ Lycios fidumque vehebat Orontem,
Ipsius ante oculos ingens a vertice pontus
In puppim ferit; excutitur, pronusque magister
Volvitur in caput; ast illam ter fluctus ibidem
Torquet agens circum, et rapidus vorat æquore vortex.
Apparent rari nantes in gurgite vasto :
Arma virum, tabulæque, et Troïa gaza per undas.
Jam validam Ilionei navem, jam fortis Achatæ,
Et qua vectus Abas, et qua grandævus Alethes,
Vicit hiems : laxis laterum compagibus omnes
Accipiunt inimicum imbrem, rimisque fatiscunt.

Il dit. L'orage affreux qu'anime encor Borée
Siffle, et frappe la voile à grand bruit déchirée;
Les rames en éclats échappent au rameur;
Le vaisseau tourne au gré des vagues en fureur,
Et présente le flanc au flot qui le tourmente.
Soudain, amoncelée en montagne écumante,
L'onde bondit : les uns sur la cime des flots
Demeurent suspendus; d'autres au fond des eaux
Roulent, épouvantés de découvrir la terre;
L'onde en grondant répond aux éclats du tonnerre,
Le fond des mers bouillonne; et les sables mouvans
Sont poussés par les flots et battus par les vents.
Contre ces grands écueils qui, cachés dans l'abîme,
Ne découvrent aux yeux que leur énorme cime,
Et sous le nom d'Autels s'enfoncent dans les eaux,
Le rapide Notus a porté trois vaisseaux :
Trois autres, par l'Eurus, ô spectacle effroyable!
Sont jetés, entraînés, enchaînés dans le sable.
Oronte, sur le sien, tel qu'un mont escarpé,
Voit fondre un large flot : par sa chute frappé,
Le pilote tremblant, et la tête baissée,
Suit l'onde qui retombe; et la mer courroucée
Trois fois sur le vaisseau s'élance à gros bouillons,
L'enveloppe trois fois de ses noirs tourbillons;
Et, cédant tout-à-coup à la vague qui gronde,
La nef tourne, s'abîme et disparaît sous l'onde :
Alors, de toutes parts, s'offre un confus amas
D'armes et d'avirons, de voiles et de mâts,
Les débris d'Ilion, son antique opulence,
Et quelques malheureux sur un abîme immense.
Déjà d'Ilionée et du vaillant Abas
L'eau brise le tillac, le vent courbe les mâts;

Interea magno misceri murmure pontum [14],
Emissamque hiemem sensit Neptunus, et imis
Stagna refusa vadis, graviter commotus, et alto
Prospiciens, summa placidum caput extulit unda.
Disjectam Æneæ toto videt æquore classem,
Fluctibus oppressos Troas cœlique ruina.
Nec latuere doli fratrem Junonis et iræ.
Eurum ad se Zephyrumque vocat, dehinc talia fatur :
« Tantane vos generis tenuit fiducia vestri?
Jam cœlum terramque meo sine numine, venti,
Miscere, et tantas audetis tollere moles?
Quos ego... Sed motos præstat componere fluctus,
Post mihi non simili pœna commissa luetis.
Maturate fugam, regique hæc dicite vestro :
Non illi imperium pelagi, sævumque tridentem,
Sed mihi sorte datum. Tenet ille immania saxa,
Vestras, Eure, domos : illa se jactet in aula
Æolus, et clauso ventorum carcere regnet. »
Sic ait, et dicto citius tumida æquora placat [15],
Collectasque fugat nubes, solemque reducit.
Cymothoe, simul et Triton adnixus, acuto
Detrudunt naves scopulo; levat ipse tridenti,
Et vastas aperit syrtes, et temperat æquor;
Atque rotis summas levibus perlabitur undas.

Déjà du vieil Alèthe et du fidèle Achate
Le vaisseau fatigué s'ouvre, se brise, éclate;
Et la vague ennemie entre de tous côtés.
Cependant de l'orage et des vents révoltés
Neptune entend le bruit : courroucé, mais tranquille,
Sur le sein orageux de la mer indocile
Il lève fièrement son front majestueux :
Des flots désordonnés le choc impétueux,
Les Troyens dispersés, battus par la tempête,
Tout le ciel enflammé s'écroulant sur leur tête,
Lui montrent un pouvoir ennemi d'Ilion;
Et sans peine à ce trouble il reconnaît Junon.
Aussitôt appelant Eurus et le Zéphyre,
« Eh quoi! sans mon aveu, quoi! dans mon propre empire,
D'une race rebelle enfans audacieux,
Vents, vous osez troubler et la terre et les cieux!
Je devrais... Mais des flots il faut calmer la rage.
Un autre châtiment suivrait un autre outrage.
Fuyez, et courez dire à votre souverain
Que le sort n'a pas mis le trident en sa main,
Que moi seul en ces lieux tiens le sceptre des ondes.
Son empire est au fond de vos roches profondes :
Qu'il y tienne sa cour; et, roi de vos cachots,
Que votre Éole apprenne à respecter mes flots. »
Il dit, et d'un seul mot il calme les orages,
Ramène le soleil, dissipe les nuages.
Les tritons, à sa voix, s'efforcent d'arracher
Les vaisseaux suspendus aux pointes du rocher;
Et lui-même, étendant son sceptre secourable,
Les soulève, leur ouvre un chemin dans le sable,
Calme les airs, sur l'onde établit le repos,
Et de son char léger rase, en volant, les flots.

Ac veluti magno in populo cum sæpe coorta est
Seditio, sævitque animis ignobile vulgus;
Jamque faces et saxa volant; furor arma ministrat:
Tum, pietate gravem ac meritis si forte virum quem
Conspexere, silent, arrectisque auribus adstant;
Ille regit dictis animos, et pectora mulcet.
Sic cunctus pelagi cecidit fragor, æquora postquam
Prospiciens genitor, cœloque invectus aperto,
Flectit equos, curruque volans dat lora secundo.

Defessi Æneadæ, quæ proxima, littora cursu
Contendunt petere, et Libyæ vertuntur ad oras.

Est in secessu longo locus: insula portum [16]
Efficit objectu laterum, quibus omnis ab alto
Frangitur inque sinus scindit sese unda reductos.
Hinc atque hinc vastæ rupes geminique minantur
In cœlum scopuli, quorum sub vertice late
Æquora tuta silent; tum silvis scena coruscis [17]
Desuper, horrentique atrum nemus imminet umbra.
Fronte sub adversa scopulis pendentibus antrum;
Intus aquæ dulces, vivoque sedilia saxo,
Nympharum domus: hic fessas non vincula naves
Ulla tenent, unco non alligat anchora morsu [18].
Huc septem Æneas collectis navibus omni
Ex numero subit; ac, magno telluris amore [19]
Egressi, optata potiuntur Troes arena,

Ainsi, quand signalant sa turbulente audace
Se déchaîne une ardente et vile populace,
La rage arme leur bras : déjà volent dans l'air
Les pierres, les tisons, et la flamme et le fer.
Mais d'un sage orateur si la vue imposante
Dans l'ardeur du tumulte à leurs yeux se présente,
On se tait, on écoute, et ses discours vainqueurs
Gouvernent les esprits et subjuguent les cœurs.
Ainsi tombe la vague ; ainsi des mers profondes
Neptune d'un coup d'œil tranquillise les ondes,
Court, vole ; et, sur son char roulant sous un ciel pur,
De la plaine liquide il effleure l'azur.

Des Troyens cependant, fatigués par l'orage,
Les cris impatiens appellent le rivage ;
Et, pour gagner la rive, ils redoublent d'efforts.

Dans un golfe enfoncé, sur de sauvages bords,
S'ouvre un port naturel, défendu par une île,
Dont les bras étendus, brisant l'onde indocile,
Au fond de ce bassin, par deux accès divers,
Ouvrent un long passage aux flots bruyans des mers.
Des deux côtés du port un vaste roc s'avance,
Qui menace les cieux de son sommet immense ;
Balancés par les vents, des bois ceignent son front ;
A ses pieds le flot dort dans un calme profond ;
Et des arbres touffus l'amphithéâtre sombre
Prolonge sur les eaux la noirceur de son ombre.
En face, un antre frais, sous des rochers pendans,
Fait jaillir une source en ruisseaux abondans ;
Autour règnent des bancs taillés par la nature.
La Naïade se plaît sous cette grotte obscure,
Qui présente à la fois un antre aux matelots,
Une eau pure à la soif, un asile au repos ;

Et sale tabentes artus in littore ponunt [20].
Ac primum silici scintillam excudit Achates [21],
Suscepitque ignem foliis, atque arida circum
Nutrimenta dedit, rapuitque in fomite flammam.
Tum cererem corruptam undis cerealiaque arma
Expediunt fessi rerum; frugesque receptas
Et torrere parant flammis, et frangere saxo.

Æneas scopulum interea conscendit, et omnem
Prospectum late pelago petit; Anthea si quem
Jactatum vento videat, Phrygiasque biremes,
Aut Capyn, aut celsis in puppibus arma Caïci.
Navem in conspectu nullam [22], tres littore cervos
Prospicit errantes [23]; hos tota armenta sequuntur
A tergo, et longum per valles pascitur agmen.
Constitit hic, arcumque manu celeresque sagittas
Corripuit, fidus quæ tela gerebat Achates:
Ductoresque ipsos primum, capita alta ferentes

Et, sans qu'un fer mordant par son poids les arrête,
Les vaisseaux protégés y bravent la tempête.
Là volent sur le bord imploré si long-temps
Les Troyens, du naufrage encor tout dégouttans.
La rive les reçoit; son tutélaire ombrage
Accueille les vaisseaux échappés à l'orage;
Et le nocher étend, au bord des flots amers,
Ses membres pénétrés du sel piquant des mers.
Achate, au même instant, prend un caillou qu'il frappe:
La rapide étincelle en petillant s'échappe;
Des feuilles l'ont reçue. Alors dans son berceau
Achate d'un bois sec nourrit ce feu nouveau;
Et bientôt au brasier d'une souche brûlante
Cherche, attise, et saisit la flamme étincelante.
Du fond de chaque nef ils tirent le froment,
A demi corrompu par l'humide élément.
De Cérès aussitôt le trésor se déploie;
Le feu sèche leurs grains, et la pierre les broie:
Le banquet se prépare; on partage aux vaisseaux
Ces alimens sauvés de la fureur des eaux.

Le héros cependant d'un roc gravit la cime,
Et de la mer au loin interroge l'abîme;
Il y cherche sa flotte et ses débris épars:
Rien ne paraît. Soudain s'offrent à ses regards
Trois cerfs au front superbe, errant dans la campagne;
Un jeune et long troupeau de loin les accompagne.
Il s'arrête à leur vue, il saisit à l'instant
Et son arc, et ses traits qui sifflent en partant.
Leurs chefs, qu'enorgueillit une ramure altière,
Déjà percés de traits, roulent sur la poussière;
Puis il poursuit la troupe à travers la forêt;
Sa main lance à chacun l'inévitable trait:

Cornibus arboreis, sternit; tum vulgus et omnem
Miscet agens telis nemora inter frondea turbam.
Nec prius absistit, quam septem ingentia victor
Corpora fundat humi, et numerum cum navibus æquet:
Hinc portum petit; et socios partitur in omnes.
Vina, bonus quæ deinde cadis onerarat Acestes
Littore Trinacrio, dederatque abeuntibus heros,
Dividit, et dictis mœrentia pectora mulcet:
« O socii (neque enim ignari sumus ante malorum),
O passi graviora, dabit Deus his quoque finem[24],
Vos et Scyllæam rabiem penitusque sonantes
Accestis scopulos, vos et Cyclopea saxa
Experti: revocate animos, mœstumque timorem
Mittite; forsan et hæc olim meminisse juvabit.
Per varios casus, per tot discrimina rerum,
Tendimus in Latium, sedes ubi fata quietas
Ostendunt: illic fas regna resurgere Trojæ.
Durate, et vosmet rebus servate secundis. »

Talia voce refert, curisque ingentibus æger
Spem vultu simulat, premit altum corde dolorem.
Illi se prædæ accingunt dapibusque futuris:
Tergora deripiunt costis, et viscera nudant.
Pars in frusta secant, veribusque trementia figunt:
Littore ahena locant alii, flammasque ministrant.
Tum victu revocant vires; fusique per herbam

Il ne les quitte pas, dans leur retraite sombre,
Qu'au nombre des vaisseaux il n'égale leur nombre;
De là retourne au port, partage son butin.
Pour animer la joie, il ajoute au festin
Un doux nectar mûri par un soleil fertile,
Qu'au départ leur donna le bon roi de Sicile.
Leur force se ranime; et la voix du héros
Par ses mâles discours les console en ces mots:
« Compagnons, leur dit-il, relevez vos courages;
L'âme se fortifie au milieu des orages.
Ce n'est pas d'aujourd'hui que commencent vos maux;
Vous avez éprouvé de plus rudes assauts:
Ceux-ci, n'en doutez point, s'apaiseront de même.
N'avez-vous pas bravé l'antre de Polyphème?
N'avez-vous pas naguère entendu sans terreur
Des rochers de Scylla la bruyante fureur?
Mes amis, bannissons d'inutiles alarmes;
Un jour ces souvenirs auront pour nous des charmes.
A travers les écueils, le courroux de la mer,
Nous cherchons les beaux lieux promis par Jupiter:
Là nous attend la paix; là nos yeux, avec joie,
Verront se relever les murailles de Troie.
Vivez, conservez-vous pour les jours de bonheur. »
Il dit; et dans son sein renfermant sa douleur,
La gaîté sur le front, la tristesse dans l'âme,
D'un espoir qu'il n'a pas le héros les enflamme.
Mais la faim presse : alors leur diligente main
Dépouille avec ardeur le sauvage butin,
Se hâte d'arracher les entrailles fumantes,
Enfonce un bois aigu dans les chairs palpitantes;
D'autres sur des trépieds placent l'airain bouillant,
Que la flamme rapide embrase en petillant :

Implentur veteris bacchi pinguisque ferinæ
Postquam exempta fames epulis, mensæque remotæ,
Amissos longo socios sermone requirunt,
Spemque metumque inter dubii, seu vivere credant,
Sive extrema pati, nec jam exaudire vocatos.
Præcipue pius Æneas nunc acris Orontei,
Nunc Amyci casum gemit, et crudelia secum
Fata Lyci, fortemque Gyan, fortemque Cloanthum.

Et jam finis erat, cum Jupiter æthere summo
Despiciens mare velivolum, terrasque jacentes,
Littoraque, et latos populos, sic vertice cœli
Constitit, et Libyæ defixit lumina regnis.
Atque illum tales jactantem pectore curas[25]
Tristior, et lacrymis oculos suffusa nitentes,
Alloquitur Venus: « O qui res hominumque deumque
Æternis regis imperiis, et fulmine terres,
Quid meus Æneas in te committere tantum,
Quid Troes potuere, quibus tot funera passis
Cunctus ob Italiam terrarum clauditur orbis?
Certe hinc Romanos olim volventibus annis
Hinc fore ductores, revocato a sanguine Teucri,
Qui mare, qui terras omni ditione tenerent,
Pollicitus: quæ te, genitor, sententia vertit?
Hoc equidem occasum Trojæ tristesque ruinas
Solabar, fatis contraria fata rependens.

Tout s'apprête; et ces mets que le ciel leur envoie,
Et les flots d'un vin pur, font circuler la joie.
Le repas achevé, tous, par de longs discours,
De leurs amis perdus redemandent les jours.
Leurs cœurs sont partagés par l'espoir et la crainte :
Sont-ils vivans encore? ou bien, sourds à leur plainte,
Sont-ils déjà couverts des ombres de la mort?
Surtout le tendre Énée est touché de leur sort;
Au fidèle Gyas, au valeureux Cloanthe,
Prodigue ses regrets et sa douleur touchante;
Tantôt il s'attendrit sur le sort de Lycus,
Et tantôt de ses pleurs il honore Amycus.

Quand Jupiter, du haut de la voûte éthérée,
Contemplant et la terre et la mer azurée,
Et les peuples nombreux dans l'univers épars,
Sur la Libye enfin arrête ses regards.
Son esprit des humains roulait la destinée,
Lorsque Vénus, sa fille, et la mère d'Énée,
Gémissante, et de pleurs inondant ses beaux yeux :
« Arbitre souverain des hommes et des dieux,
O vous, maître absolu du ciel et de la terre,
Dont le bras redoutable est armé du tonnerre,
Qu'a donc fait mon Énée, et qu'ont fait les Troyens?
Sauvés par mes secours du fer des Argiens,
Faut-il, pour leur fermer les chemins d'Ausonie,
Que de tout l'univers leur race soit bannie?
Un jour, du grand Teucer rejetons glorieux,
Les Romains, disiez-vous, règneraient en tous lieux;
Un jour leur race illustre, en conquérans féconde,
Gouvernerait la terre, assujettirait l'onde;
Vous me l'aviez promis : qui vous a fait changer?
Hélas! par cet espoir j'aimais à me venger;

Nunc eadem fortuna viros tot casibus actos
Insequitur : quem das finem, rex magne, laborum?
Antenor potuit, mediis elapsus Achivis [26],
Illyricos penetrare sinus atque intima tutus
Regna Liburnorum, et fontem superare Timavi,
Unde per ora novem vasto cum murmure montis
It mare proruptum, et pelago premit arva sonanti.
Hic tamen ille urbem Patavi sedesque locavit
Teucrorum, et genti nomen dedit, armaque fixit
Troïa; nunc placida compostus pace quiescit.
Nos, tua progenies, cœli quibus annuis arcem,
Navibus (infandum) amissis, unius ob iram
Prodimur, atque Italis longe disjungimur oris.
Hic pietatis honos? Sic nos in sceptra reponis? »

Olli subridens hominum sator atque deorum,
Vultu quo cœlum tempestatesque serenat,
Oscula libavit natæ; dehinc talia fatur :
« Parce metu, Cytherea; manent immota tuorum
Fata tibi; cernes urbem et promissa Lavini
Mœnia, sublimemque feres ad sidera cœli
Magnanimum Ænean; neque me sententia vertit.
Hic (tibi fabor enim, quando hæc te cura remordet,
Longius et volvens fatorum arcana movebo).

A nos malheurs passés j'opposais cette joie,
Et Rome adoucissait les désastres de Troie :
Chaque jour cependant reproduit nos malheurs.
Grand roi! quand mettrez-vous un terme à nos douleurs?
Anténor, de la Grèce affrontant la furie,
A bien pu pénétrer dans les mers d'Illyrie,
A bien osé franchir ce Timave fameux
Dont l'onde impétueuse, en torrens écumeux,
Par sept bouches sortant et tombant des montagnes,
Court d'une mer bruyante inonder les campagnes.
Là, lui-même à Padoue, en dépit de Junon,
A son peuple a donné ses armes et son nom :
Et, confiant sa cendre à sa nouvelle Troie,
Pourra vivre avec gloire et mourir avec joie.
Et nous, nous, vos enfans, attendus dans les cieux,
Privés de nos vaisseaux par les vents furieux,
Victimes du dépit d'une fière déesse,
Sa main du Latium nous écarte sans cesse!
O vous que j'ai lassé d'hommages impuissans,
Mon père! est-ce donc là le prix de notre encens?
Sont-ce là les honneurs promis à ma famille? »

La plainte attendrissante et les pleurs de sa fille
Touchent le souverain des hommes et des dieux;
Avec cet œil serein et ce front radieux
Qui fait taire les vents et calme la tempête,
Vers elle, en souriant, il incline sa tête,
Sur sa bouche de rose effleure un doux baiser,
Et par ces mots flatteurs se plaît à l'apaiser :
« Non, je ne change point; mes volontés suprêmes
Pour ces nobles bannis demeureront les mêmes.
Vous verrez s'élever ces remparts tant promis,
Dans le palais des cieux vous verrez votre fils.

Bellum ingens geret Italia, populosque feroces
Contundet, moresque viris et mœnia ponet :
Tertia dum Latio regnantem viderit æstas,
Ternaque transierint Rutulis hiberna subactis.
At puer Ascanius, cui nunc cognomen Iulo
Additur (Ilus erat, dum res stetit Ilia regno),
Triginta magnos volvendis mensibus orbes
Imperio explebit, regnumque ab sede Lavini
Transferet, et longam multa vi muniet Albam.
Hic jam ter centum totos regnabitur annos
Gente sub Hectorea, donec regina sacerdos
Marte gravis geminam partu dabit Ilia prolem.
Inde lupæ fulvo nutricis tegmine lætus
Romulus excipiet gentem, et Mavortia condet
Mœnia, Romanosque suo de nomine dicet.
His ego nec metas rerum nec tempora pono :
Imperium sine fine dedi. Quin aspera Juno,
Quæ mare nunc terrasque metu cœlumque fatigat,
Consilia in melius referet; mecumque fovebit
Romanos rerum dominos, gentemque togatam.
Sic placitum. Veniet lustris labentibus ætas,
Cum domus Assaraci Phthiam clarasque Mycenas
Servitio premet, ac victis dominabitur Argis.
Nascetur pulchra Trojanus origine Cæsar,
Imperium Oceano, famam qui terminet astris;
Julius, a magno demissum nomen Iulo.

Mais, pour mieux vous calmer, je veux de votre Enée
Suivre dans tout son cours la haute destinée.
De ce fils, votre amour, cent combats glorieux
Signaleront bientôt le bras victorieux.
Vainqueur de l'Ausonie, à ses peuples dociles
Il donnera des mœurs, et des arts, et des villes.
Là, tandis que l'état fleurira sous ses lois,
Le printemps aux frimas succèdera trois fois.
Assis, après sa mort, sur le trône d'Énée,
Ascagne trente fois verra naître l'année,
Et, de Lavinium aux remparts des Albains,
D'Ilion relevé portera les destins.
Là, durant trois cents ans la superbe Italie
Verra régner vos fils. Enfin la jeune Ilie,
Mêlant au sang de Mars le noble sang des rois,
Sera mère en un jour de deux fils à la fois.
D'une louve bientôt, sa nourrice sauvage,
Romulus sucera le lait et le courage;
De lui naîtra la gloire et le nom des Romains.
Voilà ceux que j'ai faits les maîtres des humains.
Leur pouvoir sera craint à l'égal du tonnerre,
Aussi long que les temps, aussi grand que la terre.
Junon même, Junon, qui, troublant l'univers,
Arme encor contre vous l'air, la terre et les mers,
Abjurant son dépit, et déposant sa haine,
Un jour protègera la puissance romaine:
Tel est l'arrêt du sort. Dans le long cours des ans,
Un temps, un temps viendra qu'en tous lieux triomphans
A la superbe Argos, à la fière Mycènes,
Les fils d'Assaracus imposeront des chaînes;
Et les lois des vaincus, tout-puissans à leur tour,
Aux enfans des vainqueurs commanderont un jour.

Hunc tu olim cœlo, spoliis Orientis onustum,
Accipies secura: vocabitur hic quoque votis.
Aspera tum positis mitescent sæcula bellis.
Cana Fides, et Vesta, Remo cum fratre Quirinus,
Jura dabunt; diræ ferro et compagibus arctis
Claudentur belli portæ: Furor impius intus [27],
Sæva sedens super arma, et centum vinctus ahenis
Post tergum nodis, fremet horridus ore cruento.»

Hæc ait: et Maia genitum demittit ab alto;
Ut terræ, utque novæ pateant Carthaginis arces
Hospitio Teucris; ne fati nescia Dido
Finibus arceret. Volat ille per aera magnum
Remigio alarum, ac Libyæ citus adstitit oris.
Et jam jussa facit: ponuntque ferocia Pœni
Corda, volente deo: in primis regina quietum
Accipit in Teucros animum mentemque benignam.

At pius Æneas, per noctem plurima volvens,
Ut primum lux alma data est, exire, locosque
Explorare novos; quas vento accesserit oras,
Qui teneant, nam inculta videt, hominesne, feræne,
Quærere constituit, sociisque exacta referre.
Classem in convexo nemorum, sub rupe cavata,

Ce héros qu'aux humains promet la destinée,
Jules prendra son nom du fils de votre Énée;
Il domptera la terre; il s'ouvrira les cieux;
Et vous-même, à la table où sont assis les dieux,
Le recevrez vainqueur des peuples de l'Aurore.
Sous son astre brillant quels beaux jours vont éclore!
Du métal le plus pur ses ans seront filés.
Je vois la foi, les mœurs, et les arts rappelés;
De cent verrous d'airain les robustes barrières
Refermeront de Mars les portes meurtrières;
La Discorde au dedans, fille affreuse d'enfer,
Hideuse, y rugira sous cent câbles de fer,
Et, sur l'amas rouillé des lances inhumaines,
De sa bouche sanglante en vain mordra ses chaînes. »

Ainsi dit Jupiter; mais il craint que Didon,
Ignorant les destins des enfans d'Ilion,
Ne leur ferme les murs de sa cité nouvelle:
Il lui députe alors son messager fidèle.
Le dieu, d'un vol léger, fend le vague des airs,
Et bientôt de l'Afrique il atteint les déserts.
Un facile succès couronne son message:
Il parle, il adoucit la superbe Carthage,
De sa puissante reine apprivoise l'orgueil,
Et les Troyens déjà sont sûrs d'un doux accueil.

Cependant du héros, tandis que tout sommeille,
Mille soins inquiets ont prolongé la veille.
Le jour naissant à peine a blanchi les coteaux,
Il sort, va visiter ces rivages nouveaux;
Veut savoir sur quels bords l'ont jeté les orages,
S'ils sont peuplés d'humains ou d'animaux sauvages:
Tout lui semble désert; mais peut-être en ces lieux
Quelque asile imprévu va s'offrir à ses yeux;

Arboribus clausam circum atque horrentibus umbris
Occulit : ipse uno graditur comitatus Achate,
Bina manu lato crispans hastilia ferro.
Cui mater media sese tulit obvia silva[28],
Virginis os habitumque gerens, et virginis arma
Spartanæ; vel qualis equos Threïssa fatigat
Harpalyce, volucremque fuga prævertitur Eurum.
Namque humeris de more habilem suspenderat arcum
Venatrix, dederatque comam diffundere ventis;
Nuda genu, nodoque sinus collecta fluentes.

Ac prior : « Heus! inquit, juvenes, monstrate mearum
Vidistis si quam hic errantem forte sororum,
Succinctam pharetra et maculosæ tegmine lyncis,
Aut spumantis apri cursum clamore prementem. »

Sic Venus; et Veneris contra sic filius orsus :
« Nulla tuarum audita mihi neque visa sororum,
O, quam te memorem, virgo? namque haud tibi vultus

Et bientôt il viendra, par un récit fidèle,
Aux Troyens inquiets en porter la nouvelle.
Dans les enfoncemens d'un rocher spacieux,
Qui se courbe sur l'onde et se perd dans les cieux,
Sous l'abri protecteur d'un bois dont le feuillage
Noircit au loin les flots de son épais ombrage,
Il laisse ses vaisseaux; et, deux traits à la main,
Suivi du seul Achate, il se fraie un chemin.
Voilà qu'au fond d'un bois se présente sa mère :
Son air, son vêtement, sa démarche légère,
D'une vierge de Sparte offre tous les dehors;
Ou telle, au pied d'Hémus, l'Hèbre voit sur ses bords
L'Amazone, animant les coursiers qu'elle dresse,
Voler, et de l'Eurus devancer la vitesse.
Pareil est son habit, semblable est son carquois;
Sa flèche semble attendre un habitant des bois;
Un souple brodequin compose sa chaussure;
Au-dessus du genou, les nœuds de sa ceinture
De ses légers habits serrent les plis mouvans,
Et ses cheveux épars flottent au gré des vents.
La première elle approche : « Une de mes compagnes,
Leur dit-elle, avec moi parcourait ces campagnes;
Je ne vois plus ses pas, je n'entends plus sa voix.
Sur une peau de lynx elle porte un carquois;
Peut-être en ce moment, par sa vive poursuite,
D'un sanglier fougueux elle presse la fuite.
Si le hasard l'a fait apparaître à vos yeux,
O jeunes voyageurs! dites-moi dans quels lieux
Je puis la retrouver. » Énée à la déesse
Répond en peu de mots : « La jeune chasseresse
Que vous me dépeignez, nous n'avons dans ces bois
Ni rencontré ses pas, ni distingué sa voix.

Mortalis, nec vox hominem sonat; o dea certe!
An Phœbi soror, an Nympharum sanguinis una?
Sis felix, nostrumque leves, quæcumque, laborem;
Et quo sub cœlo tandem, quibus orbis in oris
Jactemur, doceas: ignari hominumque locorumque
Erramus, vento huc et vastis fluctibus acti.
Multa tibi ante aras nostra cadet hostia dextra. »

Tum Venus: « Haud equidem tali me dignor honore[29].
Virginibus Tyriis mos est gestare pharetram,
Purpureoque alte suras vincire cothurno.
Punica regna vides, Tyrios, et Agenoris urbem;
Sed fines Libyci, genus intractabile bello.
Imperium Dido Tyria regit urbe profecta,
Germanum fugiens: longa est injuria, longæ
Ambages; sed summa sequar fastigia rerum.

» Huic conjux Sichæus erat, ditissimus agri
Phœnicum, et magno miseræ dilectus amore:
Cui pater intactam dederat, primisque jugarat
Ominibus. Sed regna Tyri germanus habebat
Pygmalion, scelere ante alios immanior omnes.
Quos inter medius venit furor: ille Sichæum
Impius ante aras, atque auri cæcus amore,

O vous!... Mais de quel nom faut-il qu'on vous appelle?
Cet air ni cette voix ne sont d'une mortelle :
Oui, cet accent céleste, et cette majesté,
Tout annonce dans vous une divinité,
Une Nymphe des bois, ou Diane elle-même.
Ah! qui que vous soyez, ô déité suprême!
De deux infortunés daignez plaindre le sort!
Un orage cruel nous jeta sur ce bord;
Ici nous ignorons dans quel climat nous sommes,
Et nous ne connaissons ni les lieux, ni les hommes :
Des honneurs solennels vous paîront vos bienfaits. »
« Ces honneurs, dit Vénus, pour moi ne sont pas faits.
Cet habit, ce carquois, cet arc, cette chaussure,
Sont des filles de Tyr l'ordinaire parure.
De la vaste cité qui frappe vos regards
Les enfans d'Agénor ont bâti les remparts;
Ces champs sont la Libye; une race guerrière
Contre ses ennemis en défend la frontière.
Cet empire obéit à la belle Didon;
Elle reçut le jour dans la riche Sidon;
Mais, d'un frère cruel fuyant la barbarie,
Son courage en ces lieux s'est fait une patrie.
L'histoire de ses maux voudrait un long discours;
Je vais en peu de mots vous en tracer le cours.
» Par les nœuds de l'hymen, à l'opulent Sichée,
Plus encor par l'amour, Didon fut attachée :
L'hymen l'unit à lui dès ses plus jeunes ans;
Mais son barbare frère, exemple des tyrans,
Dans Tyr avait saisi la grandeur souveraine.
Bientôt s'allume entre eux le flambeau de la haine.
Insatiable d'or, ce monstre furieux,
Sans égard pour sa sœur, sans respect pour les dieux,

Clam ferro incautum superat, securus amorum
Germanæ; factumque diu celavit; et ægram,
Multa malus simulans, vana spe lusit amantem.
Ipsa sed in somnis inhumati venit imago
Conjugis, ora modis attollens pallida miris,
Crudeles aras trajectaque pectora ferro
Nudavit, cæcumque domus scelus omne retexit.
Tum celerare fugam patriaque excedere suadet,
Auxiliumque viæ veteres tellure recludit
Thesauros, ignotum argenti pondus et auri.
His commota fugam Dido sociosque parabat.
Conveniunt, quibus aut odium crudele tyranni,
Aut metus acer erat: naves, quæ forte paratæ,
Corripiunt, onerantque auro; portantur avari
Pygmalionis opes pelago: dux femina facti.
Devenere locos, ubi nunc ingentia cernes
Mœnia, surgentemque novæ Carthaginis arcem:
Mercatique solum, facti de nomine Byrsam,
Taurino quantum possent circumdare tergo.
Sed vos qui tandem, quibus aut venistis ab oris,
Quove tenetis iter? » Quærenti talibus ille
Suspirans, imoque trahens a pectore vocem:

« O dea, si prima repetens ab origine pergam,
Et vacet annales nostrorum audire laborum,
Ante diem clauso componet vesper Olympo.

Dans le temple en secret immole sa victime :
Le cruel toutefois cacha long-temps son crime,
Et, d'une sœur crédule amusant la douleur,
Long-temps d'un faux espoir il entretint son cœur.
Mais bientôt d'un époux privé de sépulture
Le spectre, s'élevant du sein de l'ombre obscure,
Triste, pâle et sanglant, apparut à ses yeux,
Dévoila de sa mort le mystère odieux,
Et le piége barbare, et l'autel homicide ;
Et, pour l'aider à fuir de ce palais perfide,
De son lâche assassin lui livrant le trésor,
Lui montra sous la terre un immense amas d'or.
Didon, pleine d'effroi, hâte soudain sa fuite :
Ceux qu'une même horreur ou que la crainte excite,
Attroupés en secret, veulent suivre son sort.
Des vaisseaux étaient prêts à s'éloigner du bord,
Leur troupe s'en saisit ; de leur asile avare
On tire les trésors de ce monstre barbare :
Maîtres de sa richesse, et bravant son courroux,
Ils voguent. Une femme a conduit ces grands coups.
Sur ces bords à leur ville ils cherchaient une place ;
Et leur ruse innocente achète autant d'espace
Que la peau d'un taureau dépouillé par leur main
Pourrait en s'étendant embrasser de terrain :
Leur ville en prit son nom. Mais, vous, puis-je connaître
De quel sang vous sortez, quels lieux vous ont vu naître,
Où s'adressent vos pas ? » Elle dit. Le héros
Lui répond en poussant de douloureux sanglots :
« Ah ! que demandez-vous ? Si du sort qui m'accable
J'essayais de conter l'histoire lamentable,
Dans ce triste récit j'épuiserais le jour.
Au sortir d'Ilion, notre antique séjour

Nos Troja antiqua, si vestras forte per aures
Trojæ nomen iit, diversa per æquora vectos
Forte sua Libycis tempestas appulit oris.
Sum pius Æneas, raptos qui ex hoste Penates
Classe veho mecum, fama super æthera notus.
Italiam quæro patriam, et genus ab Jove summo:
Bis denis Phrygium conscendi navibus æquor,
Matre dea monstrante viam, data fata secutus;
Vix septem convulsæ undis Euroque supersunt.
Ipse ignotus, egens, Libyæ deserta peragro,
Europa atque Asia pulsus. » Nec plura querentem
Passa Venus, medio sic interfata dolore est:

« Quisquis es, haud, credo, invisus cœlestibus auras
Vitales carpis, Tyriam qui adveneris urbem.
Perge modo, atque hinc te reginæ ad limina perfer.
Namque tibi reduces socios classemque relatam
Nuncio, et in tutum versis aquilonibus actam,
Ni frustra augurium vani docuere parentes.
Adspice bis senos lætantes agmine cycnos,
Ætherea quos lapsa plaga Jovis ales aperto
Turbabat cœlo: nunc terras ordine longo
Aut capere, aut captas jam despectare videntur.
Ut reduces illi ludunt stridentibus alis,
Et cœtu cinxere polum, cantusque dedere;
Haud aliter puppesque tuæ, pubesque tuorum,

(Peut-être d'Ilion vous savez l'infortune),
Traînant de mers en mers une vie importune,
Enfin l'onde en courroux m'a jeté dans ces lieux.
Vous voyez cet Énée adorateur des dieux,
Connu par ses exploits, connu par ses désastres ;
Mon nom, trop glorieux, a volé jusqu'aux astres.
Emportant les débris et les dieux des Troyens,
Avec eux je cherchais les bords ausoniens.
Berceau de nos aïeux, ces lieux nous redemandent :
La déesse ma mère et les dieux le commandent.
Cependant je parcours, fugitif, inconnu,
Des déserts où mon nom n'est jamais parvenu ;
Et d'une déité la fière jalousie
Ferme à mon infortune et l'Europe et l'Asie. »
Le héros poursuivait ce douloureux discours ;
Mais sa mère attendrie en arrête le cours.
« O qui que vous soyez, le ciel vous est propice :
De la reine de Tyr la bonté protectrice
Accueillera vos dieux, et votre peuple, et vous.
Pour vous déjà le ciel m'annonce un sort plus doux :
Et si, par mes parens instruite dès l'enfance,
Des augures sacrés j'ai quelque connaissance,
Votre flotte est sauvée, et vos amis perdus
A vos embrassemens seront bientôt rendus.
Voulez-vous en juger par de fidèles signes ?
Voyez voler en troupe et s'applaudir ces cygnes :
Tout à l'heure l'oiseau du puissant Jupiter
D'un vol impétueux les poursuivait dans l'air ;
Mais leur troupe échappée à sa cruelle serre
S'abat, ou va bientôt s'abattre sur la terre.
Tels que vous les voyez dans les airs rassemblés,
Et remis de l'effroi qui les avait troublés,

Aut portum tenet, aut pleno subit ostia velo.
Perge modo, et qua te ducit via dirige gressum. »

Dixit, et avertens rosea cervice refulsit [30],
Ambrosiæque comæ divinum vertice odorem
Spiravere; pedes vestis defluxit ad imos;
Et vera incessu patuit Dea [31]. Ille, ubi matrem
Agnovit, tali fugientem est voce secutus:
« Quid natum toties, crudelis tu quoque, falsis
Ludis imaginibus? cur dextræ jungere dextram
Non datur, ac veras audire et reddere voces? »

Talibus incusat, gressumque ad mœnia tendit.
At Venus obscuro gradientes aere sæpsit [32],
Et multo nebulæ circum dea fudit amictu,
Cernere ne quis eos, neu quis contingere posset,
Molirive moram, aut veniendi poscere causas.
Ipsa Paphum sublimis abit, sedesque revisit
Læta suas, ubi templum illi, centumque Sabæo
Ture calent aræ, sertisque recentibus halant.

En chantant battre l'air de leurs ailes bruyantes ;
Ainsi vos compagnons et leurs nefs triomphantes
Voguent à pleine voile ; et rendant grâce au sort,
Ils entrent, ou bientôt vont entrer dans le port.
Sur cet augure heureux ne formez aucun doute ;
Avancez seulement, et suivez cette route,
Elle mène à Carthage. » Elle dit : à ces mots
Elle quitte son fils ; mais à l'œil du héros
Elle offre, en détournant sa tête éblouissante,
D'un cou semé de lis la beauté ravissante ;
De ses cheveux divins les parfums précieux
Semblent, en s'exhalant, retourner vers les cieux ;
Sa robe en plis flottans jusqu'à ses pieds s'abaisse :
Elle marche, et son port révèle une déesse.
Son fils la reconnaît, et, tandis qu'elle fuit,
Des yeux et de la voix long-temps il la poursuit ;
Et l'œil baigné de pleurs : « Quoi ! toi-même, ô ma mère !
Tu te plais à tromper un fils qui te révère !
Quand pourra mon amour te presser sur mon sein,
Mes yeux fixer tes yeux, ma main serrer ta main ?
N'abuse plus mes sens : que le fils le plus tendre
Puisse en effet te voir, te parler et t'entendre ! »
  Il dit, et vers Carthage il avance à grands pas.
Sa mère cependant ne l'abandonne pas :
Elle ordonne aussitôt que d'une épaisse nue
Le voile officieux les dérobe à la vue ;
Qu'à l'abri des regards, à l'abri du danger,
Nul ne puisse les voir ni les interroger.
Sur son char aussitôt la brillante déesse
Revole vers Paphos, lieux charmans où sans cesse
L'encens le plus parfait, les plus nouvelles fleurs
Embaument cent autels de leurs douces odeurs.

Corripuere viam interea, qua semita monstrat;
Jamque ascendebant collem qui plurimus urbi [33]
Imminet, adversasque adspectat desuper arces.
Miratur molem Æneas, magalia quondam;
Miratur portas, strepitumque, et strata viarum.
Instant ardentes Tyrii: pars ducere muros,
Molirique arcem, et manibus subvolvere saxa;
Pars optare locum tecto, et concludere sulco.
Jura magistratusque legunt, sanctumque senatum.
Hic portus alii effodiunt; hic alta theatris
Fundamenta locant alii, immanesque columnas
Rupibus excidunt, scenis decora alta futuris.

Qualis apes æstate nova per florea rura
Exercet sub sole labor, cum gentis adultos
Educunt fetus; aut cum liquentia mella
Stipant, et dulci distendunt nectare cellas;
Aut onera accipiunt venientum; aut, agmine facto,
Ignavum fucos pecus a præsepibus arcent.
Fervet opus, redolentque thymo fragrantia mella.

« O fortunati, quorum jam mœnia surgunt [34], »
Æneas ait, et fastigia suspicit urbis;
Infert se septus nebula, mirabile dictu,
Per medios, miscetque viris, neque cernitur ulli.

Ils marchent cependant ; déjà leur course agile
Franchit l'étroit sentier qui les mène à la ville.
L'un et l'autre déjà, d'un pas laborieux,
Gravissaient lentement la hauteur d'où leurs yeux
Embrassent et l'enceinte et les murs de Carthage.
Le héros, étonné, voit cet immense ouvrage ;
Il admire ces tours, ces portes, ces remparts,
Le bruit tumultueux des travaux et des arts ;
Des chaumes ont fait place à ce séjour superbe,
La colonne s'élève aux lieux où croissait l'herbe.
Là des rochers pesans roule l'informe poids ;
Ici le soc décrit les enceintes des toits ;
Là pour les dieux s'élève un auguste édifice ;
Plus loin viendra le faible invoquer la justice.
Le môle protecteur rompt les flots orageux ;
Le commerce a ses ports, le théâtre a ses jeux ;
Et déjà le ciseau de leur pompe future
A taillé dans le roc la noble architecture.

Au retour du printemps, tel aux essaims nouveaux
Leur nouveau roi partage et prescrit leurs travaux.
Sur les eaux, sur les fleurs, tout vole, tout s'empresse :
Les unes de l'état élèvent la jeunesse ;
D'autres d'un vol prudent interrogent le ciel,
Ou façonnent la cire, ou pétrissent le miel ;
D'autres viennent porter le tribut des campagnes ;
D'autres de leur fardeau déchargent leurs compagnes ;
Plusieurs livrent la guerre au frelon dévorant :
Tout agit, tout s'emplit d'un nectar odorant.

« Peuple heureux ! vous voyez s'élever votre ville ;
Et nous, dit le héros, nous cherchons un asile ! »
Il marche cependant, de son voile entouré,
Et, mêlé dans la foule, il en est ignoré.

Lucus in urbe fuit media, lætissimus umbra,
Quo primum jactati undis et turbine Pœni
Effodere loco signum, quod regia Juno
Monstrarat, caput acris equi; sic nam fore bello
Egregiam et facilem victu per sæcula gentem.
Hic templum Junoni ingens Sidonia Dido
Condebat, donis opulentum et numine divæ;
Ærea cui gradibus surgebant limina, nexæque
Ære trabes, foribus cardo stridebat ahenis.
Hoc primum in luco nova res oblata timorem
Leniit : hic primum Æneas sperare salutem
Ausus, et afflictis melius confidere rebus.
Namque, sub ingenti lustrat dum singula templo,
Reginam opperiens, dum, quæ fortuna sit urbi,
Artificumque manus inter se, operumque laborem,
Miratur, videt Iliacas ex ordine pugnas[35],
Bellaque jam fama totum vulgata per orbem;
Atridas, Priamumque, et sævum ambobus Achillem.
Constitit, et lacrymans : « Quis jam locus, inquit, Achate,
Quæ regio in terris nostri non plena laboris?
En Priamus : sunt hic etiam sua præmia laudi,
Sunt lacrymæ rerum, et mentem mortalia tangunt.
Solve metus; feret hæc aliquam tibi fama salutem. »
Sic ait, atque animum pictura pascit inani,
Multa gemens, largoque humectat flumine vultum
Namque videbat uti bellantes Pergama circum

Un bois pompeux s'élève au milieu de Carthage :
Il reçut ses enfans préservés du naufrage.
Là, la bèche en fouillant découvrit à leurs yeux
La tête d'un coursier, symbole belliqueux :
Ce signe fut pour eux le signe de la gloire,
Et Junon à ce gage attacha la victoire.
Didon, au centre obscur du bois majestueux,
Pour Junon bâtissait un temple somptueux :
Plein des plus riches dons, et plein de la déesse,
Des colonnes d'airain annonçaient sa richesse;
L'airain couvrait le seuil de son parvis divin,
Et les gonds gémissaient sous des portes d'airain.
Là, du héros troyen un objet plein de charmes
Pour la première fois vint suspendre les larmes,
Et fit luire à ses yeux quelques rayons d'espoir.
Tandis que dans le temple, empressé de tout voir,
En attendant la reine, il admire en silence
La pompe de ces lieux et leur magnificence,
Il voit représentés tous ces fameux revers,
Ces combats dont le bruit a rempli l'univers;
Ce fier Agamemnon, ce Priam si sensible,
Et ce fils de Pélée, à tous les deux terrible.
L'œil tristement fixé sur ces objets si chers :
« O mon ami! quel lieu n'est plein de nos revers?
Dit-il. Voilà Priam, et voilà notre histoire!
Les murs de Junon même en gardent la mémoire.
Oui, jusque dans ces lieux la gloire a ses honneurs,
L'humanité ses droits, et la pitié ses pleurs. »

Il dit, et, parcourant les annales de Troie,
Gémissant de douleur, s'attendrissant de joie
Sur cette vaine image attache ses regards.
Ici, devant Hector les Grecs fuyaient épars ;

Hac fugerent Graii, premeret Trojana juventus;
Hac Phryges, instaret curru cristatus Achilles.
Nec procul hinc Rhesi niveis tentoria velis
Agnoscit lacrymans, primo quæ prodita somno
Tydides multa vastabat cæde cruentus;
Ardentesque avertit equos in castra, priusquam
Pabula gustassent Trojæ, Xanthumque bibissent.
Parte alia fugiens amissis Troïlus armis,
Infelix puer, atque impar congressus Achilli,
Fertur equis, curruque hæret resupinus inani,
Lora tenens tamen: huic cervixque comæque trahuntur
Per terram, et versa pulvis inscribitur hasta.
Interea ad templum non æquæ Palladis ibant
Crinibus Iliades passis, peplumque ferebant
Suppliciter tristes, et tunsæ pectora palmis:
Diva solo fixos oculos aversa tenebat.
Ter circum Iliacos raptaverat Hectora muros,
Exanimumque auro corpus vendebat Achilles.
Tum vero ingentem gemitum dat pectore ab imo,
Ut spolia, ut currus, utque ipsum corpus amici,
Tendentemque manus Priamum conspexit inermes.
Se quoque principibus permixtum agnovit Achivis,
Eoasque acies, et nigri Memnonis arma.
Ducit Amazonidum lunatis agmina peltis
Penthesilea furens, mediisque in millibus ardet,
Aurea subnectens exsertæ cingula mammæ

Là, les siens, foudroyés par l'aigrette d'Achille,
Devant son char tonnant s'enfonçaient dans leur ville;
Plus loin, des flots de sang coulaient à gros bouillons.
Il reconnaît Rhésus et ses blancs pavillons;
Il dormait sous sa tente : amené par un traître,
Diomède l'égorge, et, sous leur nouveau maître,
Loin de lui sont menés ses superbes chevaux,
Avant que du Scamandre ils aient goûté les eaux.
Là, fuyait désarmé le malheureux Troïle,
Faible enfant dont l'audace osa braver Achille;
À son char suspendu, les rênes à la main,
Il emporte le dard enfoncé dans son sein;
D'un long sillon de sang le trait marque la plaine,
Et son front tout poudreux est traîné sur l'arène.
Les Troyennes en deuil, avançant lentement,
À Pallas apportaient un riche vêtement,
Se meurtrissant le sein, humblement gémissantes;
L'habit sacré brillait dans leurs mains suppliantes :
Pallas baissait les yeux et repoussait leur don.
Là, le fils de Thétis, sous les murs d'Ilion,
Avait traîné trois fois Hector dans la poussière,
Et, d'un bras teint de sang, le vendait à son père.
Alors un long soupir s'échappe de son sein,
Quand il voit et le char, et le fer assassin,
Et ces restes chéris, et, de ses mains tremblantes,
Priam du meurtrier pressant les mains sanglantes.
Lui-même il se retrouve au plus fort des combats.
Il voit le fier Memnon de ses ardens climats
Traîner ses noirs guerriers; il voit Penthésilée,
Terrible, au vol des dards, au choc de la mêlée
Opposant le croissant d'un léger bouclier,
Sur son sein découvert nouant un baudrier,

Bellatrix, audetque viris concurrere virgo.

Hæc dum Dardanio Æneæ miranda videntur,
Dum stupet, obtutuque hæret defixus in uno,
Regina ad templum, forma pulcherrima, Dido
Incessit, magna juvenum stipante caterva.
Qualis in Eurotæ ripis, aut per juga Cynthi,
Exercet Diana choros; quam mille secutæ
Hinc atque hinc glomerantur Oreades; illa pharetram
Fert humero, gradiensque deas supereminet omnes:
Latonæ tacitum pertentant gaudia pectus.
Talis erat Dido, talem se læta ferebat
Per medios, instans operi regnisque futuris.
Tum foribus divæ, media testudine templi,
Septa armis, solioque alte subnixa, resedit.
Jura dabat legesque viris, operumque laborem
Partibus æquabat justis, aut sorte trahebat.

Cum subito Æneas concursu accedere magno
Anthea, Sergestumque videt, fortemque Cloanthum,
Teucrorumque alios, ater quos æquore turbo

Tourner, voler, frapper, signaler sa grande âme,
Et montrer un héros sous l'habit d'une femme.
Fixé sur ces tableaux, qu'il contemple à loisir,
Le héros s'enivrait d'un douloureux plaisir :
Soudain Didon paraît. Appui de sa couronne,
De ses jeunes guerriers l'élite l'environne :
La grâce dans ses traits est jointe à la fierté.
Telle, dans tout l'éclat de sa divinité,
Quand Diane paraît, quand ses jeunes compagnes,
Les nymphes des forêts, des vallons, des montagnes,
Sur les hauteurs du Cynthe, au bord de l'Eurotas,
Bondissant en cadence, accompagnent ses pas.
A la tête des chœurs, Diane, au milieu d'elles,
Surpasse en majesté toutes ces immortelles :
Jeune, le front paré de son croissant divin,
Un carquois sur l'épaule, et son arc à la main,
Elle marche ; sa grâce en marchant se déploie,
Et le cœur de Latone en palpite de joie.
Telle Didon se montre à ses sujets nouveaux,
Et de ses murs naissans anime les travaux.
Auprès de la déesse, au milieu de son temple,
Où, sous un riche dais, son peuple la contemple,
Elle s'assied ; et là, son équitable voix
Dicte ses jugemens et proclame ses lois,
Dispense également les travaux de Carthage,
Ou par l'ordre du sort en règle le partage ;
Voit, juge, ordonne tout, et d'une noble ardeur
Hâte de ses états la future grandeur.
Tout-à-coup, au milieu d'une foule bruyante,
Des étrangers, tendant une main suppliante,
De leurs concitoyens entrent environnés,
Et frappent du héros les regards étonnés.

Dispulerat, penitusque alias avexerat oras.
Obstupuit simul ipse, simul percussus Achates
Lætitiaque metuque: avidi conjungere dextras
Ardebant; sed res animos incognita turbat.
Dissimulant; et nube cava speculantur amicti,
Quæ fortuna viris, classem quo littore linquant,
Quid veniant; cunctis nam lecti navibus ibant
Orantes veniam, et templum clamore petebant.

Postquam introgressi, et coram data copia fandi,
Maximus Ilioneus placido sic pectore cœpit[36]:
« O regina, novam cui condere Jupiter urbem,
Justitiaque dedit gentes frenare superbas,
Troes te miseri, ventis maria omnia vecti,
Oramus: prohibe infandos a navibus ignes,
Parce pio generi, et propius res adspice nostras.
Non nos aut ferro Libycos populare Penates
Venimus, aut raptas ad littora vertere prædas:
Non ea vis animo, nec tanta superbia victis.
Est locus, Hesperiam Graii cognomine dicunt[37],
Terra antiqua, potens armis atque ubere glebæ;
Œnotri coluere viri: nunc fama minores

Il s'approche, il observe : ô comble de la joie!
Ce sont ses compagnons que le ciel lui renvoie :
C'étaient Sergeste, Anthée, échappés du trépas.
Il brûle de courir, de voler dans leurs bras ;
Mais la crainte retient sa vive impatience :
Caché dans son nuage, il hésite, il balance,
Veut savoir leur destin, veut savoir en quels lieux
Les ont jetés les vents, les ont conduits les dieux,
Quel sort les a sauvés, ou bien sur quel rivage
Ils ont laissé la flotte échappée au naufrage,
Et quels pressans besoins, quels intérêts nouveaux
A Carthage ont conduit les chefs de ses vaisseaux.
Didon les fait d'abord admettre en sa présence.
  A peine au bruit confus succède le silence,
Celui dont l'âge mûr a mérité leur choix,
Ilionée, ainsi fait entendre sa voix :
« Grande reine! dit-il d'un ton plein de noblesse,
Vous dont ces murs naissans attestent la sagesse,
Et qui, donnant des mœurs à ce peuple indompté,
Avez au frein des lois asservi sa fierté,
D'un peuple généreux que le malheur accable
Vous voyez devant vous le reste déplorable :
Il vient vous supplier. A peine nos vaisseaux
Échappaient aux fureurs et des vents et des eaux,
Une troupe ennemie, au sortir du naufrage,
A menacé des feux ce qu'épargna l'orage.
O reine ! ouvrez l'oreille à nos cris douloureux ;
Sauvez des innocens, plaignez des malheureux ;
Sachez ce qu'on nous doit, en sachant qui nous sommes.
Venons-nous, violant les droits sacrés des hommes,
Lâches déprédateurs, agresseurs furieux,
Menacer la Libye, et du fer et des feux.

Italiam dixisse, ducis de nomine, gentem.
Huc cursus fuit:

Cum subito assurgens fluctu nimbosus Orion
In vada cæca tulit, penitusque procacibus austris,
Perque undas, superante salo, perque invia saxa,
Dispulit; huc pauci vestris adnavimus oris.
Quod genus hoc hominum, quæve hunc tam barbara morem
Permittit patria? hospitio prohibemur arenæ!
Bella cient, primaque vetant consistere terra!
Si genus humanum et mortalia temnitis arma,
At sperate deos memores fandi atque nefandi.
Rex erat Æneas nobis, quo justior alter
Nec pietate fuit, nec bello major et armis:
Quem si fata virum servant, si vescitur aura
Ætherea, neque adhuc crudelibus occubat umbris,
Non metus officio ne te certasse priorem
Pœniteat. Sunt et Siculis regionibus urbes,
Arvaque, Trojanoque a sanguine clarus Acestes.
Quassatam ventis liceat subducere classem,
Et silvis aptare trabes, et stringere remos,
Si datur Italiam, sociis et rege recepto,

Ravager vos cités, et, gagnant le rivage,
Porter à nos vaisseaux ces fruits du brigandage?
Non; tant de violence est loin de notre cœur,
Et tant d'orgueil, hélas! ne sied pas au malheur.
Il est un lieu (les Grecs le nomment Hespérie),
Pays riche et peuplé d'une race aguerrie:
Les fiers OEnotriens l'habitaient autrefois:
Italus, après eux, le soumit à ses lois,
Et l'Italie enfin est le nom qui lui reste:
Là s'adressaient nos pas, lorsqu'un astre funeste,
Déchaînant la tempête et courrouçant les eaux,
Parmi d'affreux rochers a jeté nos vaisseaux;
Et de nos compagnons échappés au naufrage,
Hélas! un petit nombre a gagné le rivage.
Mais quel peuple cruel habite ces climats?
Sur la rive en tremblant nous hasardions nos pas,
Sur nous se précipite une foule barbare;
D'un coin de terre inculte on est pour nous avare,
Et, le fer à la main, on vient nous arracher
L'asile du naufrage et l'abri d'un rocher.
Ah! si ce peuple affreux brave les lois humaines,
Il est, il est des dieux qui, par de justes peines,
Récompensent le crime et vengent le malheur.
Un prince nous restait, fameux par sa valeur,
Fameux par ses vertus; ce prince, c'est Énée.
S'il vit, si quelque dieu veille à sa destinée,
C'est assez: notre espoir va renaître avec lui.
Et vous, dont nos malheurs sollicitent l'appui,
Si vous nous protégez contre la violence,
Je connais sa justice et sa reconnaissance,
Croyez que ces états s'applaudiront un jour
D'avoir par des bienfaits provoqué son amour.

Tendere, ut Italiam læti Latiumque petamus;
Sin absumpta salus, et te, pater optime Teucrum,
Pontus habet Libyæ, nec spes jam restat Iuli,
At freta Sicaniæ saltem, sedesque paratas,
Unde huc advecti, regemque petamus Acesten.»
Talibus Ilioneus: cuncti simul ore fremebant
Dardanidæ.

Tum breviter Dido, vultum demissa, profatur:
« Solvite corde metum, Teucri, secludite curas.
Res dura et regni novitas me talia cogunt
Moliri, et late fines custode tueri.
Quis genus Æneadum, quis Trojæ nesciat urbem,
Virtutesque, virosque, aut tanti incendia belli?
Non obtusa adeo gestamus pectora Pœni;
Nec tam aversus equos Tyria sol jungit ab urbe.
Seu vos Hesperiam magnam, Saturniaque arva,
Sive Erycis fines, regemque optatis Acesten,
Auxilio tutos dimittam, opibusque juvabo.
Vultis et his mecum pariter considere regnis?
Urbem quam statuo vestra est: subducite naves:

Nous avons des amis, malgré notre infortune :
D'Aceste, des Troyens l'origine est commune ;
La Sicile, ses ports, ses trésors sont à nous,
Et l'ami d'Ilion voudra l'être de vous.
Souffrez qu'en vos forêts notre triste naufrage
Retrouve le secours que nous ravit l'orage.
Si le pieux Énée à nos vœux est rendu,
Si dans les champs latins son peuple est attendu,
Vers ces bords désirés nous suivrons notre course :
Mais si ce doux espoir est ravi sans ressource,
O père des Troyens ! si les flots ennemis
Ont englouti tes jours et les jours ton fils,
Du moins que nous allions chercher dans la Sicile
Les faveurs d'un bon prince et d'un climat fertile ! »
Il dit : les Phrygiens qu'enchante son discours,
D'un murmure flatteur lui prêtent le secours.
   Didon, les yeux baissés, à leur touchante plainte
Répond en peu de mots : « Bannissez toute crainte ;
De mes naissans états l'impérieux besoin
Me force à ces rigueurs : ma prudence a pris soin
D'entourer de soldats mes nombreuses frontières.
Qui ne connaît Énée et ses vertus guerrières,
Ilion, ses combats, leur long acharnement,
Et du monde ligué le vaste embrasement?
Vous n'êtes point ici chez un peuple sauvage :
Le soleil de si loin n'éclaire point Carthage.
Soit qu'aux champs de Saturne, aux rivages latins,
Appelés par les dieux, vous suiviez vos destins ;
Soit qu'aux champs fraternels de l'heureuse Sicile
Chez un prince allié vous cherchiez un asile ;
Comptez sur mes bienfaits, comptez sur mes secours.
Voulez-vous avec moi fixer ici vos jours?

Tros Tyriusque mihi nullo discrimine agetur.
Atque utinam rex ipse Noto compulsus eodem
Afforet Æneas! Equidem per littora certos
Dimittam, et Libyæ lustrare extrema jubebo,
Si quibus ejectus silvis aut urbibus errat. »

His animum arrecti dictis, et fortis Achates,
Et pater Æneas, jamdudum erumpere nubem
Ardebant. Prior Ænean compellat Achates:
« Nate dea, quæ nunc animo sententia surgit?
Omnia tuta vides, classem, sociosque receptos.
Unus abest, medio in fluctu quem vidimus ipsi
Submersum: dictis respondent cætera matris. »
Vix ea fatus erat, cum circumfusa repente
Scindit se nubes, et in æthera purgat apertum.
Restitit Æneas, claraque in luce refulsit,
Os humerosque deo similis: namque ipsa decoram
Cæsariem nato genetrix, lumenque juventæ
Purpureum, et lætos oculis afflarat honores.
Quale manus addunt ebori decus; aut ubi flavo
Argentum, Pariusve lapis, circumdatur auro.

Les ports que je construis, ces murailles nouvelles,
Tout est à vous. Allez, à ces rives fidèles
Confiez vos vaisseaux, livrez-vous à ma foi :
Troyens et Tyriens seront égaux pour moi.
Hélas! et plût au ciel que le même naufrage
Eût conduit votre chef sur le même rivage!
Je vais, jusqu'aux confins de mes vastes états,
Partout faire chercher la trace de ses pas :
Peut-être nous saurons quel désert, quelle ville
A ses destins errans ont offert un asile. »

Ainsi parle Didon : attentifs à ces mots,
Bouillant d'impatience, Achate et le héros
Brûlent de se montrer, de briser le nuage.
Achate au chef troyen tient alors ce langage :
« Fils des dieux! vous voyez, vos vaisseaux sont sauvés,
Vos guerriers réunis, vos amis retrouvés :
Un seul manque à vos vœux, malheureuse victime
Que la mer à nos yeux engloutit dans l'abîme.
Au discours de Vénus jusqu'ici tout répond. »
Il dit, et tout-à-coup le nuage profond
S'entr'ouvre, et dans les airs légèrement s'écoule ;
Il fuit, le héros reste : on s'étonne, et la foule
Admire tant de grâce et tant de majesté.
Vénus même à son fils prodigua la beauté,
Versa sur tous ses traits ce charme heureux qui touche :
Elle-même en secret d'un souffle de sa bouche
Imprime sur son front, allume dans ses yeux,
Ce doux éclat qui fait la jeunesse des dieux ;
En boucles fait tomber sa belle chevelure,
Et pour lui de ses dons épuise sa ceinture.
C'est un dieu, c'est son fils. Bien moins resplendissant,
Sort d'une habile main l'ivoire éblouissant ;

Tum sic reginam alloquitur, cunctisque repente
Improvisus ait : « Coram, quem quæritis, adsum
Troïus Æneas, Libycis ereptus ab undis.
O sola infandos Trojæ miserata labores,
Quæ nos, reliquias Danaum, terræque, marisque,
Omnibus exhaustos jam casibus, omnium egenos,
Urbe, domo, socias! grates persolvere dignas
Non opis est nostræ, Dido, nec quidquid ubique est
Gentis Dardaniæ, magnum quæ sparsa per orbem.
Di tibi, si qua pios respectant numina, si quid
Usquam justitia est, et mens sibi conscia recti,
Præmia digna ferant. Quæ te tam læta tulerunt
Sæcula? qui tanti talem genuere parentes?
In freta dum fluvii current, dum montibus umbræ
Lustrabunt convexa, polus dum sidera pascet,
Semper honos, nomenque tuum, laudesque manebunt,
Quæ me cumque vocant terræ. » Sic fatus, amicum
Ilionea petit dextra, lævaque Sergestum;
Post, alios, fortemque Gyan, fortemque Cloanthum.
Obstupuit primo adspectu Sidonia Dido,
Casu deinde viri tanto; et sic ore locuta est :
« Quis te, nate dea, per tanta pericula casus
Insequitur? quæ vis immanibus applicat oris?
Tune ille Æneas, quem Dardanio Anchisæ

Ainsi l'art donne au marbre une beauté nouvelle ;
Ou tel, entouré d'or, le rubis étincelle.
Sa présence imprévue a frappé tous les yeux.
« Celui que vous cherchez, dont la faveur des dieux
A conservé les jours, le voici : que de grâces
Ne vous devons-nous pas, ô vous que nos disgrâces
Ont seule intéressée ! En proie à tant de maux,
Triste jouet des Grecs, de la terre et des eaux,
Lorsque nous n'avons plus, dans notre sort horrible,
Qu'un souvenir affreux, qu'un avenir terrible,
C'est vous dont les bontés à vos sujets chéris
Daignent associer de malheureux proscrits !
Et comment acquitter notre reconnaissance?
Tous en ont le désir, mais aucun la puissance.
Tous les Troyens épars dans l'univers entier
Ne pourraient de vos soins dignement vous payer.
Tant que du haut des monts la nuit tendra ses voiles,
Tant qu'on verra les cieux se parsemer d'étoiles,
Tant que la mer boira les fleuves vagabonds,
Quel que soit mon destin, votre gloire, vos dons,
J'en atteste les dieux, suivront partout Énée. »
Il dit, et d'une main embrasse Ilionée,
Et de l'autre Sergeste, ensuite ouvre les bras
Au courageux Cloanthe, au valeureux Gyas.

De l'éclat de ses traits Didon reste frappée ;
De lui, de ses malheurs, son âme est occupée.
« O noble sang des dieux, que je plains vos revers !
Dit-elle. Quel destin vous jette en ces déserts?
Brave Énée, êtes-vous, pardonnez ma franchise,
Etes-vous ce héros que du beau sang d'Anchise

Alma Venus Phrygii genuit Simoentis ad undam?
Atque equidem Teucrum memini Sidona venire,
Finibus expulsum patriis, nova regna petentem
Auxilio Beli. Genitor tum Belus opimam
Vastabat Cyprum, et victor ditione tenebat.
Tempore jam ex illo casus mihi cognitus urbis
Trojanæ, nomenque tuum, regesque Pelasgi.
Ipse hostis Teucros insigni laude ferebat,
Seque ortum antiqua Teucrorum a stirpe volebat.
Quare agite, o tectis, juvenes, succedite nostris.
Me quoque per multos similis fortuna labores
Jactatam hac demum voluit consistere terra:
Non ignara mali, miseris succurrere disco [38]. »
Sic memorat; simul Ænean in regia ducit
Tecta, simul divum templis indicit honorem.
Nec minus interea sociis ad littora mittit
Viginti tauros, magnorum horrentia centum
Terga suum, pingues centum cum matribus agnos;
Munera, lætitiamque dii.
At domus interior regali splendida luxu [39]
Instruitur, mediisque parant convivia tectis:
Arte laboratæ vestes, ostroque superbo;
Ingens argentum mensis, cælataque in auro
Fortia facta patrum, series longissima rerum,
Per tot ducta viros antiqua ab origine gentis.

Æneas (neque enim patrius consistere mentem

Cythérée a fait naître aux bords du Simoïs?
Teucer, je m'en souviens, banni de son pays,
Dans Chypre, alors soumise à notre obéissance,
Vint de Bélus mon père implorer la puissance.
Rempli d'un grand projet, de son état nouveau
Il voulait que Bélus protégeât le berceau.
Dès lors j'ai des Troyens connu toute l'histoire.
Quoique leur ennemi, Teucer vantait leur gloire;
Il se disait issu de leurs antiques rois;
Surtout, je m'en souviens, il vantait vos exploits.
Ne balancez donc plus : comme vous fugitive,
Comme vous exilée, enfin sur cette rive
J'ai trouvé le repos; partagez sa douceur :
Malheureuse, j'appris à plaindre le malheur. »

Alors dans son palais elle conduit Énée,
Et célèbre aux autels cette grande journée.
Mais déjà dans le port, par ses soins bienfaisans,
Les Troyens ont reçu de superbes présens,
De cent noirs sangliers les hures menaçantes,
Et cent agneaux suivis de leurs mères bêlantes,
Et vingt taureaux choisis, et la douce liqueur
Qui de leurs longs chagrins va consoler leur cœur.
Cependant le palais est paré pour la fête;
Un festin magnifique avec pompe s'apprête :
La pourpre que l'aiguille a brodée à grands frais,
L'argent pur étalé sur de riches buffets,
L'or, où, des rois de Tyr retraçant la mémoire,
L'art a de règne en règne imprimé leur histoire;
Tout d'un luxe royal offre la majesté.
Mais, pour son fils absent tendrement agité,

Passus amor) rapidum ad naves præmittit Achaten,
Ascanio ferat hæc, ipsumque ad mœnia ducat.
Omnis in Ascanio cari stat cura parentis.
Munera præterea, Iliacis erepta ruinis,
Ferre jubet; pallam signis auroque rigentem,
Et circumtextum croceo velamen acantho,
Ornatus Argivæ Helenæ, quos illa Mycenis,
Pergama cum peteret inconcessosque hymenæos,
Extulerat, matris Ledæ mirabile donum:
Præterea sceptrum, Ilione quod gesserat olim,
Maxima natarum Priami, colloque monile
Baccatum, et duplicem gemmis auroque coronam.
Hæc celerans, inter ad naves tendebat Achates.

At Cytherea novas artes, nova pectore versat [40]
Consilia; ut faciem mutatus et ora Cupido
Pro dulci Ascanio veniat, donisque furentem
Incendat reginam, atque ossibus implicet ignem.
Quippe domum timet ambiguam, Tyriosque bilingues.
Urit atrox Juno, et sub noctem cura recursat.
Ergo his aligerum dictis affatur Amorem:
« Nate, meæ vires, mea magna potentia, solus,
Nate, patris summi qui tela Typhoïa temnis,
Ad te confugio, et supplex tua numina posco.

Le héros veut le voir ; il veut qu'en diligence
Achate, secondant sa vive impatience,
Coure chercher Ascagne, et ramène à ses yeux
De l'espoir des Troyens ce gage précieux.
Il veut que par ses mains soient offerts à la reine
Les restes somptueux de la grandeur troyenne,
Un pompeux vêtement enflé de bosses d'or,
Un riche voile, où l'art plus magnifique encor
En flexibles rameaux fait serpenter l'acanthe,
Présent que de Pâris la trop funeste amante
Tint de Léda sa mère, et qui parait son sein
Lorsque Pergame, hélas! vit son fatal hymen.
Il veut joindre à ces dons le sceptre qu'Ilione
Reçut du vieux Priam, et sa riche couronne,
Qui, par un double cercle éblouissant les yeux,
Entourait d'un or pur des cailloux précieux :
Enfin, de son collier la parure royale
Qu'enrichit de ses dons la nacre orientale.
Il veut ; et son ami court, docile à sa loi,
Remplir les vœux d'un père et les ordres d'un roi.
   Toutefois, s'alarmant pour un héros qu'elle aime,
Cythérée imagine un nouveau stratagème ;
Ordonne qu'à l'instant le jeune Cupidon,
Sous la forme d'Ascagne, admis près de Didon,
Lui porte ces présens, et pour son cher Énée
Embrase tous ses sens d'une ardeur effrénée.
Pour son fils malheureux pleine d'un tendre effroi,
Cette ville suspecte et ce peuple sans foi,
Junon surtout, Junon, qu'un fier courroux dévore,
Tout l'effraie, et la nuit sa crainte veille encore.
Donc adressant sa voix à l'aîné des Amours :
« O toi, l'honneur, l'appui, le charme de mes jours,

Frater ut Æneas pelago tuus omnia circum
Littora jactetur, odiis Junonis iniquæ,
Nota tibi; et nostro doluisti sæpe dolore.
Hunc Phœnissa tenet Dido, blandisque moratur
Vocibus : et vereor quo se Junonia vertant
Hospitia; haud tanto cessabit cardine rerum.
Quocirca capere ante dolis, et cingere flamma
Reginam meditor; ne quo se numine mutet,
Sed magno Æneæ mecum teneatur amore.
Qua facere id possis, nostram nunc accipe mentem.
Regius, accitu cari genitoris, ad urbem
Sidoniam puer ire parat, mea maxima cura,
Dona ferens, pelago et flammis restantia Trojæ :
Hunc ego sopitum somno, super alta Cythera,
Aut super Idalium, sacrata sede recondam;
Ne qua scire dolos, mediusve occurrere possit.
Tu faciem illius, noctem non amplius unam,
Falle dolo, et notos pueri puer indue vultus;
Ut, cum te gremio accipiet lætissima Dido,
Regales inter mensas laticemque Lyæum,
Cum dabit amplexus, atque oscula dulcia figet,
Occultum inspires ignem, fallasque veneno. »

Paret Amor dictis caræ genitricis, et alas
Exuit, et gressu gaudens incedit Iuli.
At Venus Ascanio placidam per membra quietem
Irrigat; et fotum gremio dea tollit in altos

Enfant vainqueur des dieux, souverain de la terre,
De qui la flèche insulte aux flèches du tonnerre!
Tu vois ton frère Énée assailli de revers,
Victime de Junon, et le jouet des mers;
Tu le vois, et, pour lui partageant ma tendresse,
Cent fois j'ai vu ton cœur ressentir ma tristesse.
Un accueil séducteur le retient chez Didon,
Et je crains un asile accordé par Junon.
Sa haine vigilante et sa fureur active
Dans de pareils momens ne sera point oisive.
Pour ton frère, ô mon fils! j'implore ton appui;
Va, cours trouver Didon, et l'enflamme pour lui.
Qu'il l'aime, et qu'en dépit d'une fière déesse,
Leurs transports amoureux secondent ma tendresse!
Entends-moi donc : ce fils, si cher à mon amour,
Ascagne, par son père attendu dans ce jour,
Se prépare à porter aux remparts de Carthage
Les restes précieux des feux et du naufrage.
Dans Chypre ou dans Cythère, au fond d'un bois sacré,
Des vapeurs du sommeil mollement enivré,
Je vais le déposer et l'y cacher moi-même,
Pour qu'il ne trouble point notre heureux stratagème;
Et toi, pour cette nuit, quittant tes traits divins,
Enfant ainsi que lui, prends ses traits enfantins;
Et lorsque, dans le feu d'une fête brillante,
Qu'échauffera du vin la vapeur enivrante,
Didon va t'imprimer des baisers pleins d'ardeur,
Mon fils, glisse en secret ton poison dans son cœur. »
Elle dit; et, sans arc, sans carquois et sans aile,
Fier, et s'applaudissant de sa forme nouvelle,
Il part. Vénus sourit, et, cueillant des pavots,
Verse à son cher Ascagne un paisible repos,

Idaliæ lucos, ubi mollis amaracus illum
Floribus et dulci adspirans complectitur umbra.
Jamque ibat, dicto parens, et dona Cupido
Regia portabat Tyriis, duce lætus Achate.
Quum venit aulæis jam se regina superbis
Aurea composuit sponda, mediamque locavit.

Jam pater Æneas et jam Trojana juventus
Conveniunt, stratoque super discumbitur ostro.
Dant famuli manibus lymphas, Cereremque canistris
Expediunt, tonsisque ferunt mantelia villis.
Quinquaginta intus famulæ, quibus ordine longo
Cura penum struere, et flammis adolere Penates.
Centum aliæ, totidemque pares ætate ministri,
Qui dapibus mensas onerent et pocula ponant.
Necnon et Tyrii per limina læta frequentes
Convenere, toris jussi discumbere pictis.
Mirantur dona Æneæ; mirantur Iulum,
Flagrantesque dei vultus, simulataque verba,
Pallamque, et pictum croceo velamen acantho.
Præcipue infelix, pesti devota futuræ,
Expleri mentem nequit, ardescitque tuendo,
Phœnissa; et puero pariter donisque movetur.
Ille, ubi complexu Æneæ colloque pependit,
Et magnum falsi implevit genitoris amorem,

Le berce dans ses bras, l'enlève, et le dépose
Sur la verte Idalie, où le myrte, où la rose,
D'une haleine odorante exhalant les vapeurs,
L'environnent d'ombrage et le couvrent de fleurs.
Déjà, fier d'accomplir un ordre qui le flatte,
L'Amour poursuit sa route, et, conduit par Achate,
Porte aux enfans de Tyr les présens d'Ilion.
Il arrive : déjà la superbe Didon,
Au milieu de ses grands, dont la cour l'environne,
Presse un lit somptueux qu'un dais pompeux couronne.
Énée et les Troyens déjà sont rassemblés;
Sur des tapis de pourpre avec pompe étalés,
Chacun a pris sa place, et leur rang la décide.
Le cristal sur leurs mains verse une onde limpide;
Le jonc tressé gémit sous les dons de Cérès,
Et du lin le plus fin les tissus sont tout prêts.
A préparer les mets, à réveiller les flammes,
Près des foyers ardens veillent cinquante femmes;
Cent autres, déployant la même activité,
Et cent hommes, pareils en jeunesse, en beauté,
Placent les mets, les vins, les coupes sur la table.
Eux-mêmes, appelés par un ordre honorable,
Les nobles Tyriens célèbrent ce grand jour.
Tous sur des lits brodés admirent tour à tour
L'air, le regard brillant, les traits du faux Ascagne,
Sa douce voix, ses dons que la grâce accompagne.
Dévouée aux horreurs de ses funestes feux,
Didon surtout, Didon le dévore des yeux;
Et, le cœur agité d'un trouble qui l'étonne,
Admire et les présens et celui qui les donne.
Lorsque imitant ce fils vainement attendu,
Caressé par Énée, à son cou suspendu,

Reginam petit. Hæc oculis, hæc pectore toto,
Hæret, et interdum gremio fovet, inscia Dido
Insidat quantus miseræ deus. At memor ille
Matris Acidaliæ paulatim abolere Sychæum
Incipit, et vivo tentat prævertere amore
Jam pridem resides animos desuetaque corda.

Postquam prima quies epulis, mensæque remotæ,
Crateras magnos statuunt, et vina coronant.
Fit strepitus tectis, vocemque per ampla volutant
Atria: dependent lychni laquearibus aureis
Incensi, et noctem flammis funalia vincunt.
Hic regina gravem gemmis auroque poposcit,
Implevitque mero, pateram, quam Belus et omnes
A Belo soliti. Tum facta silentia tectis:

« Jupiter, hospitibus nam te dare jura loquuntur,
Hunc lætum Tyriisque diem Trojaque profectis
Esse velis, nostrosque hujus meminisse minores:
Adsit lætitiæ Bacchus dator, et bona Juno.
Et vos, o cœtum, Tyrii, celebrate faventes. »

Du héros abusé par l'image d'Iule
Il a rassasié la tendresse crédule ;
Préparant le poison qui doit brûler son cœur,
Il marche vers la reine, il est déjà vainqueur.
L'imprudente Didon tendrement le caresse,
Le tient sur ses genoux, entre ses bras le presse,
S'enivre de sa vue, hélas ! et ne sait pas
Quel redoutable dieu se joue entre ses bras.
Dans cette âme fidèle où vit encor Sichée,
Le perfide, glissant une flamme cachée,
Par degrés l'en efface ; et, par une autre ardeur,
D'un cœur long-temps paisible échauffe la froideur.
  Le repas achevé, des guirlandes couronnent
Cent vases où déjà des vins exquis bouillonnent.
La joie alors redouble ; on s'anime, et les cris
Roulent en longs éclats sous ces vastes lambris.
De leurs plafonds dorés des candelabres pendent,
Et la nuit cède au jour que leurs flambeaux répandent.
Didon alors demande un riche vase d'or
Que l'éclat des rubis embellissait encor.
Là, les vins dont les dieux reçoivent les prémices
Dans les banquets sacrés et dans les sacrifices,
Depuis le grand Bélus, son aïeul renommé,
En l'honneur de ses dieux avaient toujours fumé.
Le vase d'or paraît : tous gardent le silence ;
Et, la coupe à la main, la reine ainsi commence :
  « Auguste protecteur de l'hospitalité,
Jupiter ! que ce jour, à jamais respecté,
Soit propice aux enfans et de Tyr et de Troie !
Viens, Junon ! viens, Bacchus, source aimable de joie !
Et vous, ô Tyriens, joignez-vous à mes vœux ! »
Elle dit : le nectar coule en l'honneur des dieux.

Dixit, et in mensam laticum libavit honorem;
Primaque, libato, summo tenus attigit ore.
Tum Bitiæ dedit increpitans: ille impiger hausit
Spumantem pateram, et pleno se proluit auro:
Post, alii proceres. Cithara crinitus Iopas
Personat aurata docuit quæ maximus Atlas.
Hic canit errantem lunam, solisque labores:
Unde hominum genus, et pecudes; unde imber, et ignes;
Arcturum, pluviasque Hyadas, geminosque Triones;
Quid tantum oceano properent se tingere soles
H berni, vel quæ tardis mora noctibus obstet.
Ingeminant plausu Tyrii, Troesque sequuntur.

Necnon et vario noctem sermone trahebat
Infelix Dido, longumque bibebat amorem,
Multa super Priamo rogitans, super Hectore multa:

Didon au même instant de ses lèvres l'effleure;
Bitias le reçoit, on l'excite, et, sur l'heure
S'abreuvant à longs traits du nectar écumant,
La coupe aux larges bords est vide en un moment.
Le vase d'or circule, avec lui l'allégresse.
Iopas prend alors sa harpe enchanteresse :
Chantre inspiré du ciel, il commence, et sa voix
Répète ce qu'Atlas enseignait autrefois,
De la reine des nuits la course vagabonde,
Et les feux éclipsés du grand astre du monde,
Le pouvoir qui, créant l'homme et les animaux,
Leur versa de la vie et les biens et les maux,
Les orages, les feux, le char glacé de l'Ourse,
Et les brillans Gémeaux qui conduisent sa course,
L'Hyade et ses torrens; pourquoi du sombre hiver
Les jours si promptement se plongent dans la mer;
D'où vient des nuits d'été la lenteur paresseuse.
Enfin, sur mille tons sa voix mélodieuse
Chantait l'ordre des cieux et des astres divers;
Et sa noble harmonie imitait leurs concerts.
On l'admire; il se tait, et recueille avec joie
Les suffrages rivaux de Carthage et de Troie.

La reine cependant par cent et cent discours
De la rapide nuit veut prolonger le cours:
S'enivrant à longs traits d'un poison qu'elle ignore,
Elle interroge Énée, et l'interroge encore.
Elle trouve du charme à ses moindres récits;
Et, quand Priam, Hector, Andromaque et son fils,
Ont fait couler ses pleurs, quand son âme étonnée,
En connaissant Achille, a frémi pour Énée,
Des guerriers moins fameux veut connaître le nom,
Les coursiers de Rhésus, les troupes de Memnon.

Nunc, quibus Auroræ venisset filius armis;
Nunc, quales Diomedis equi; nunc, quantus Achilles.
« Imo age, et a prima dic, hospes, origine nobis
Insidias, inquit, Danaum, casusque tuorum,
Erroresque tuos; nam te jam septima portat
Omnibus errantem terris et fluctibus æstas. »

« Enfin, je ne veux rien perdre de votre gloire :
Reprenez de plus haut cette importante histoire ;
Contez-moi d'Ilion les terribles assauts,
Et les piéges des Grecs, et leurs mille vaisseaux,
Et vos longues erreurs sur la terre et sur l'onde ;
Car le soleil sept fois a fait le tour du monde
Depuis que, poursuivi par un sort odieux,
Votre noble infortune a fatigué les dieux. »

ÉTUDES
SUR VIRGILE[1].

LIVRE I.

ARRIVÉE DES TROYENS A CARTHAGE.

Les Troyens, fatigués, abordent en Libye; ils entrent dans un golfe qui leur offre un port commode, et pour asile un antre frais, demeure des jeunes Néréides. C'est là qu'Énée retire les restes de sa flotte. Pressés d'un grand désir de toucher la terre, les Troyens descendent et sèchent leurs habits mouillés par les flots. Tandis que le fidèle Achate tire du feu d'un caillou et allume des feuilles sèches, d'autres se préparent à rôtir les présens de Cérès ou à les écraser sur la pierre.

Énée monte sur un rocher, et cherche en vain sur la vaste étendue des mers les vaisseaux qui lui manquent. Un troupeau de cerfs apparaît sur le rivage; il en tue sept pour en donner un à chaque équipage. Après cet exploit, que tout autre que lui pouvait faire, le héros revoit ses Troyens, auxquels il partage les fruits de sa chasse et les vins du généreux Aceste. Mais la tristesse règne parmi les Troyens : Énée cherche à les consoler par des paroles conformes à leurs pensées. « Compagnons de ma fortune, dit-il, ce n'est pas d'au-» jourd'hui que nous connaissons les malheurs. Vous en avez éprouvé » de plus cruels; ils sont passés : un dieu fera finir aussi ces nou-» velles épreuves. Vous avez affronté la rage de Scylla et ses rochers » battus par les flots mugissans; vous avez abordé les funestes ri-» vages de l'île des Cyclopes. Rappelez votre courage, et bannissez » les tristes alarmes; un jour peut-être ces souvenirs auront des » charmes pour vous. A travers tant de hasards, à travers tant de » périls, nous faisons voile pour l'Italie, où les destins nous montrent

[1] Extrait des *Études sur Virgile*, par M. P. Tissot.

» un séjour tranquille et fortuné. Armez-vous de constance, et ré-
» servez-vous pour cet heureux avenir. »

Les Troyens, au lieu de répondre à leur prince, ne pensent qu'aux préparatifs du repas, que le poète retrace avec beaucoup de brièveté, parce que son goût l'avertissait que de longs détails, comme ceux qu'Homère prodigue quelquefois, ne convenaient point à la situation. Tout est prêt; les Troyens, couchés sur l'herbe, réparent leurs forces avec les présens de Cérès et de Bacchus. La faim des convives apaisée, on déplore en de longs discours le malheur des compagnons qu'on a perdus. Vivent-ils encore, auraient-ils subi le dernier des malheurs, et ne peuvent-ils plus entendre la voix qui les appelle? voilà les sujets d'espérance et de crainte qui se partagent le cœur des Troyens. Le pieux Énée, surtout, plaint en secret tantôt le malheur de l'ardent Oronte, tantôt celui d'Amycus, la cruelle destinée de Lycus, et le brave Gyas, et le malheureux Cloanthe.

Les vers les mieux faits, le style le plus harmonieux, ne sauraient cacher la maigreur et la nudité de cette narration. Où donc est la peinture de la joie des Troyens, en touchant le rivage, après les horribles dangers qu'ils ont courus sur mer? où est la tristesse qui doit bientôt empoisonner cette joie? Le discours d'Énée, dépourvu de grandeur et d'éloquence, ne produit aucun effet, parce que l'orateur n'est ni convaincu ni persuadé. Virgile trahit lui-même la faiblesse de son héros en ajoutant : « Malade des plus grandes inquié-
» tudes, il affecte au dehors l'espérance, et renferme en lui-même
» sa profonde douleur. » Ainsi, toujours en défiance des dieux, il désespère toujours de sa fortune. Un tel homme est-il donc fait pour gouverner les passions et les volontés de ses semblables? La douleur des Troyens, qui ne se réveille qu'après le repas, quoique conforme peut-être à la nature, ne paraît pas exempte d'un léger ridicule par la manière dont le poète a présenté la scène. Quelques mots ajoutés au commencement auraient prévenu cette inconvenance, et rendu plus vrai et plus touchant le souvenir qui s'élève dans le cœur des Troyens. Pour comble de malheur, les derniers vers consacrés à l'affliction d'Énée sont d'une froideur extrême : on le dirait médiocrement touché d'une perte aussi grande que celle de qua-

torze vaisseaux sur vingt et un; d'ailleurs les noms qui devaient donner du prix aux regrets du prince sont tellement placés dans une aride énumération, que le principal personnage et le poète ne paraissent pas plus émus l'un que l'autre.

« Leurs plaintes avaient cessé, lorsque Jupiter, regardant du haut » des cieux la mer couverte de voiles flottantes, la terre et les peu- » ples épars sur sa vaste surface, s'arrête ainsi au sommet de l'O- » lympe, et attache sa vue sur les royaumes de Libye. Le cœur du » dieu se livrait tout entier à des soins paternels pour les Troyens : » soudain Vénus, plus triste que jamais, et levant vers lui ses yeux » qui brillent à travers des larmes, vient l'implorer en faveur d'Énée. »

Le discours de la déesse est plein d'une éloquence insinuante et douce qui convient à une mère suppliante : en l'écoutant, on croirait entendre quelquefois la timide Esther devant Assuérus. Esther a un charme particulier comme la déesse : les yeux de l'une sont obscurcis par des larmes, l'autre a sur le front la pâleur de la mort; toutes deux prient pour un peuple, toutes deux ont à redouter un ennemi puissant qui veille nuit et jour, toutes deux abordent avec une crainte religieuse un maître souverain qui les aime, sans pouvoir effacer l'impression de terreur que cause sa présence.

« Le père des dieux et des hommes, souriant à Vénus avec la » douce majesté qui apaise les tempêtes et rend la sérénité au ciel, » effleure un baiser sur les lèvres de sa fille, et lui dit : Rassure-toi, » Cythérée, l'inconstance du sort n'est point à craindre pour les » tiens. Tu verras s'élever les remparts de Lavinium, qui te sont » promis, et toi-même tu raviras jusque dans le palais des dieux le » magnanime Énée : rien n'a changé mes résolutions. Mais, pour » calmer les soucis qui dévorent ton cœur, je vais te dévoiler la » trame secrète des destinées du chef des Troyens. Énée aura une » grande guerre à soutenir en Italie; il domptera des peuples féroces; » il leur donnera une ville et des mœurs communes, et les gouver- » nera pendant trois hivers et trois étés, après la soumission des » Rutules. Son fils Ascagne, qui maintenant porte le nom d'Iule » (il s'appelait Ilus lorsque l'empire d'Ilion était debout), remplira » des faits de son règne ce long cercle de mois qui forme trente an-

» nées; il transportera le siége de l'empire hors de Lavinium, et » défendra par des remparts inexpugnables la ville d'Albe la Lon- » gue. Là, trois siècles entiers voient des rois commander à la race » d'Hector; enfin, Ilia, reine-prêtresse, enceinte du dieu Mars, » enfante deux jumeaux. L'aîné, Romulus, fier de porter la dé- » pouille d'une louve, sa sauvage nourrice, rassemble un nouveau » peuple sous son sceptre, bâtit la ville de Mars, et donne son nom » aux Romains. Je ne mets aucune limite à l'étendue ou à la du- » rée de leur puissance; je leur ai donné un empire sans fin. Bien » plus, l'implacable Junon, qui fatigue maintenant de ses fureurs » la mer, la terre et le ciel effrayés, Junon, adoptant de meilleures » résolutions, favorisera comme moi les Romains, dont la race doit » commander à l'univers : telle est ma volonté. Un temps viendra, » dans la révolution des âges, où la maison d'Assaracus rangera » sous le joug la Thessalie, ainsi que la célèbre Mycènes, et domi- » nera sur les Argiens vaincus par ses armes. Du sang illustre des » Troyens naîtra César, appelé Jules; César, héritier du grand nom » d'Iule son aïeul; César, qui doit porter ses conquêtes jusqu'à l'O- » céan, et sa renommée jusqu'aux cieux. Un jour, libre de toute » crainte, tu recevras toi-même dans l'Olympe ce nouveau dieu » chargé des dépouilles de l'Orient, et les mortels l'imploreront par » des vœux. Alors le siècle de fer adoucira sa férocité en déposant » les armes, tandis que Vesta, un nouveau Romulus avec Rémus » son frère, donneront des lois au monde; de fortes chaînes fer- » meront les portes du cruel temple de la Guerre; au fond de ce » temple, la Discorde impie, assise sur un amas de glaives, les » bras liés derrière le dos par cent chaînes d'airain, et la bouche » teinte de sang, frémira de rage.

» Il avait dit, et, du haut de l'Olympe, il envoie le fils de Maïa » ouvrir aux Troyens une terre hospitalière et les remparts de la » nouvelle Carthage. Il craignait que Didon, ignorant l'ordre du » Destin, ne les éloignât de son empire. »

La réponse de Jupiter, un peu longue peut-être, mais d'ailleurs si pleine qu'elle contient un abrégé de l'histoire des Romains, porte cependant le caractère de précision des paroles d'un oracle ou d'un

dieu; chaque pensée ressemble à une sentence du destin. Il ne faut pas oublier ici le soin que prend Jupiter de satisfaire à toutes les questions de Vénus, et la variété, la différence de tons avec laquelle le poète répète les choses qu'il avait déjà fait dire à la déesse. C'est le trait d'un maître de l'art d'avoir placé dans la bouche de Jupiter les grandes destinées de Rome; c'est le propre du flatteur le plus habile d'en avoir rapporté toute la gloire au fils d'Énée, dont Jules César et Auguste lui-même prétendaient tirer leur origine.

Virgile a eu l'intention de faire de l'Énéide un poème national; il a voulu flatter l'orgueil d'un peuple qui se regardait comme choisi par les dieux pour donner des lois à l'univers. Sans doute les applaudissemens de Rome entière ont donné au rival d'Homère cette première récompense par laquelle le suffrage des contemporains prépare et devance le jugement de la postérité; sans doute aussi les Pollion, les Tucca, les Varius et les Agrippa, ornemens de la cour d'Auguste, ont entendu avec enthousiasme cette magnifique description de la grandeur romaine : mais, en présence du maître qui attendait sa part d'éloges avec une curiosité secrète, quels transports d'admiration ont dû accueillir l'apothéose de César dans le ciel, suivie de celle d'Auguste sur la terre, et cette admirable peinture de la discorde enchaînée par sa sagesse! Comme les courtisans, les favoris, et Mécène, si attentif à ce qu'aucune convenance ne fût blessée par les personnes admises au commerce du prince, Mécène, qui savait combien l'oreille des rois est chatouilleuse, ont approuvé le silence prudent de Jupiter sur les guerres civiles et les proscriptions! Comme Virgile s'est insinué dans les bonnes grâces d'Auguste par des éloges si délicats, et plus encore par cette adroite omission qui a permis de substituer à des images funestes le tableau de la paix du monde, cette grande excuse d'Auguste pour les crimes d'Octave.

En voulant plaire à son siècle, et surtout à un maître, on se laisse emporter au-delà des bornes de la raison. N'est-il pas à craindre que le fils d'Anchise ne se trouve déjà effacé par Auguste? Cependant le fils d'Anchise est le héros du poème. D'ailleurs comment Énée pourra-t-il porter le poids des magnifiques promesses de Jupiter? Que n'attendons-nous pas d'un homme auquel le maître des dieux

annonce une postérité si glorieuse et le ciel pour récompense? Homère, qui n'a ni peuple ni prince à flatter, Homère, dont le génie ne portait pas le joug d'une cour, n'est point sujet à ces exagérations. Il ne donue pas des vertus sans tache à ses rois; il n'en fait point des modèles accomplis, en dissimulant leurs vices : il les peint tels qu'ils étaient. Chez lui, Nestor est sage, mais il aime à se vanter; Agamemnon a de la grandeur, et plus encore de violence et d'orgueil; la prudence d'Ulysse n'est pas exempte de duplicité; Achille montre un courage sublime et une cruauté impitoyable; la bonté de Priam dégénère en faiblesse. Virgile, en attribuant toutes les perfections à ses principaux personnages, Auguste et Énée, a méconnu la nature, et s'est privé des ressources que lui aurait fournies une imitation plus fidèle de la vérité. Mais ce poète a une étonnante supériorité lorsqu'il fait parler Jupiter. Dans l'Iliade, le dieu dit à Thétis des choses indignes de lui, telles que celles-ci : « Que de maux tu » vas causer en m'excitant à offenser Junon, qui m'irrite si souvent » par ses discours injurieux! elle ne cesse de lutter avec témérité » contre moi en présence des dieux, et m'accuse de favoriser les » Troyens dans les combats. Mais dérobe-toi promptement de ces » lieux avant qu'elle t'aperçoive; je te promets de satisfaire tes dé» sirs, et, pour t'en convaincre, je t'accorde un signe de ma tête, » gage le plus sacré de mes promesses entre les immortels. » Ainsi parle le fils de Saturne, et il abaisse ses noirs sourcils; en même temps la divine chevelure s'agite sur la tête immortelle du monarque, et le vaste Olympe en est ébranlé. Assurément les paroles qui précèdent déparent singulièrement cette peinture. La querelle de Junon avec son époux, qu'elle traite d'artificieux et de perfide, ne répond guère mieux à une si grande image, et accuse un goût moins sûr que celui des contemporains d'Auguste. Dans l'Odyssée, Jupiter parle sur l'injustice des mortels envers les dieux, et sur la punition d'Égisthe, avec une haute éloquence; mais il ne s'exprime pas assez en souverain. Le ton du poète latin a plus de convenance. Le Tasse, imitateur quelquefois trop exact de Virgile, n'a point adopté la faute de son modèle : Dieu n'annonce pas d'avance les merveilles de Go-

defroi. L'auteur du Télémaque, doué d'une imagination riante comme celle d'un poète grec, en donnant des grâces nouvelles et moins sévères à la Vénus de Virgile, tempère la majesté suprême, et ne prête au fils de Saturne que des paroles simples et sans faste.

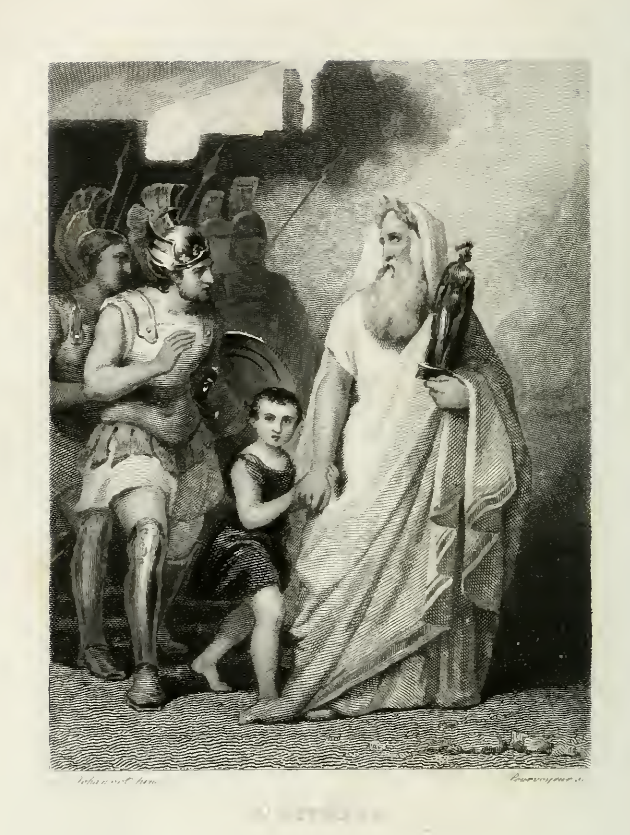
Tandis que Mercure, fidèle aux ordres de son père, va disposer Didon en faveur des Troyens, Énée, après avoir caché la flotte troyenne dans un asile sûr et commode, marche à la découverte du pays, accompagné du seul Achate. Là s'ouvre une scène pleine de charmes, où les artifices de composition, les pensées, les sentimens, les images et le style méritent les mêmes éloges. Rien de plus agréable que la métamorphose de Vénus en chasseresse : nous venons de la voir devant Jupiter dans tout l'éclat de sa beauté; Virgile nous la montre maintenant telle que les dieux ne l'ont jamais vue.

Vénus répond au discours touchant et simple d'Énée par une légère fiction, qui n'est pas un mensonge grossier, comme le sont quelquefois les contes du sage Ulysse. La narration qui apprend au fils d'Anchise les malheurs de Didon, veuve de Sichée, son courage, sa fuite sur les mers, et sa nouvelle destinée, respire l'éloquente gravité du sujet : le langage de la déesse est plein d'images, comme tout ce qui sort du cœur d'une femme émue; cependant il conviendrait peut-être plus à Minerve qu'à Vénus. La réplique d'Énée a le caractère de l'élégance et de la précision. Vénus interrompt le héros au milieu de ses douleurs par d'heureuses nouvelles de ses vaisseaux, et lui montre, comme un présage favorable, une troupe de cygnes, qui, naguère dispersés par l'oiseau de Jupiter, sont réunis maintenant dans les plaines du ciel et chantent le bonheur de leur retour. Ces charmantes images servent de transition au dénouement de la scène. « Vénus dit, et détourne la tête; son cou de rose brille » du plus vif éclat; ses cheveux, parfumés d'ambroisie, exhalent » une divine odeur; les plis de sa robe descendent avec grâce jus- » qu'à ses pieds, et sa noble démarche révèle une déesse. » On reconnaît ici un poète et un peintre. Le naïf Homère n'a peut-être jamais ce genre de beautés sévères, gracieuses et pures comme une statue de Phidias ou une vierge de Raphaël.

LIBER II.

Conticuere omnes, intentique ora tenebant.
Inde toro pater Æneas sic orsus ab alto :

« Infandum, regina, jubes renovare dolorem [1] ;
Trojanas ut opes et lamentabile regnum
Eruerint Danai ; quæque ipse miserrima vidi,
Et quorum pars magna fui. Quis, talia fando,
Myrmidonum, Dolopumve, aut duri miles Ulyssei,
Temperet a lacrymis? Et jam nox humida cœlo
Præcipitat, suadentque cadentia sidera somnos ;
Sed, si tantus amor casus cognoscere nostros,
Et breviter Trojæ supremum audire laborem,
Quamquam animus meminisse horret, luctuque refugit,
Incipiam. Fracti bello, fatisque repulsi,
Ductores Danaum, tot jam labentibus annis,
Instar montis equum, divina Palladis arte,
Ædificant, sectaque intexunt abiete costas :
Votum pro reditu simulant ; ea fama vagatur.
Huc delecta virum sortiti corpora furtim
Includunt cæco lateri, penitusque cavernas



Johannot inv. Pourvoyeur sc.

LIVRE II.

On se tait, on attend dans un profond silence.
Alors, environné d'une assemblée immense,
De la couche élevée où siège le héros,
Il s'adresse à Didon, et commence en ces mots :
« Reine ! de ce grand jour faut-il troubler les charmes,
Et rouvrir à vos yeux la source de nos larmes ;
Vous raconter la nuit, l'épouvantable nuit
Qui vit Pergame en cendre, et son règne détruit ;
Ces derniers coups du sort, ce triomphe du crime,
Dont je fus le témoin, hélas ! et la victime?...
O catastrophe horrible! ô souvenir affreux !
Hélas ! en écoutant ces récits douloureux,
D'Ulysse, de Pyrrhus, auteurs de nos alarmes,
Quel barbare soldat ne répandrait des larmes?...
La nuit tombe ; et dejà les célestes flambeaux,
Penchant vers leur déclin, invitent au repos.
Mais, si de nos malheurs vous exigez l'histoire,
S'il faut en rappeler l'affligeante mémoire,
Quoiqu'au seul souvenir de ces scènes d'horreur
Mon cœur épouvanté recule de terreur,
J'obéis. Rebutés par dix ans de batailles,
Las de languir sans fruit au pied de nos murailles,
Las de voir par le sort leurs assauts repoussés,
Les Grecs, courbant des ais avec art enchâssés,
D'un cheval monstrueux en forment l'édifice :
Pallas leur inspira ce fatal artifice.

Ingentes, uterumque, armato milite complent.

Est in conspectu Tenedos, notissima fama
Insula, dives opum, Priami dum regna manebant;
Nunc tantum sinus, et statio male fida carinis,
Huc se provecti deserto in littore condunt.
Nos abiisse rati, et vento petiisse Mycenas[2].
Ergo omnis longo solvit se Teucria luctu:
Panduntur portæ: juvat ire, et Dorica castra
Desertosque videre locos, littusque relictum.
Hic Dolopum manus; hic sævus tendebat Achilles;
Classibus hic locus; hic acie certare solebant.
Pars stupet innuptæ donum exitiale Minervæ[3],
Et molem mirantur equi: primusque Thymœtes
Duci intra muros hortatur, et arce locari;
Sive dolo, seu jam Trojæ sic fata ferebant.
At Capys, et quorum melior sententia menti,
Aut pelago Danaum insidias suspectaque dona
Præcipitare jubent, subjectisve urere flammis,
Aut terebrare cavas uteri et tentare latebras.

C'est un vœu, disaient-ils, pour un retour heureux :
On le croit. Cependant en ses flancs ténébreux
Ils cachent des guerriers, et de ses antres sombres
Une élite intrépide ose habiter les ombres.
  Une île, Ténédos est son antique nom,
S'élève au sein des mers, à l'aspect d'Ilion.
Avant nos longs malheurs, qui sont tombés sur elle,
Son port fut florissant; mais sa rade infidèle
N'offre plus qu'un abri peu propice au nocher.
Là sur des bords déserts les Grecs vont se cacher.
Nous les croyons partis ; sur les liquides plaines
Nous croyons que le vent les remporte à Mycènes :
Enfin nous respirons ; enfin, après dix ans,
Ilion d'un long deuil affranchit ses enfans.
Le libre citoyen ouvre toutes ses portes,
Vole aux lieux où des Grecs ont campé les cohortes.
On aime à voir ces champs témoins de nos revers,
Ces camps abandonnés, ces rivages déserts.
De cent fameux combats on recherche la trace :
Ici, le fier Pyrrhus signalait son audace;
Là, le fils de Thétis rangeait ses bataillons ;
Ici c'était leur flotte, et là leurs pavillons.
Plusieurs, pressés autour de ce colosse énorme,
Admirent sa hauteur, et sa taille, et sa forme.
Thymète le premier, soit lâche trahison,
Soit qu'ainsi l'ordonnât le destin d'Ilion,
Des Grecs favorisant la perfide entreprise,
Dans nos murs aussitôt prétend qu'on l'introduise.
Mais les plus éclairés, se défiant des Grecs,
Veulent que, sans tarder, ces présens trop suspects
Soient livrés à la flamme, ou plongés dans les ondes,
Ou qu'on en fouille au moins les cavités profondes.

Scinditur incertum studia in contraria vulgus.
Primus ibi ante omnes, magna comitante caterva,
Laocoon ardens summa decurrit ab arce;
Et procul : « O miseri, quæ tanta insania, cives?
Creditis avectos hostes? aut ulla putatis
Dona carere dolis Danaum? sic notus Ulysses?
Aut hoc inclusi ligno occultantur Achivi;
Aut hæc in nostros fabricata est machina muros,
Inspectura domos, venturaque desuper urbi;
Aut aliquis latet error : equo ne credite, Teucri.
Quidquid id est, timeo Danaos et dona ferentes [4]. »

Sic fatus, validis ingentem viribus hastam
In latus inque feri curvam compagibus alvum
Contorsit : stetit illa tremens, uteroque recusso
Insonuere cavæ gemitumque dedere cavernæ :
Et, si fata Deum, si mens non læva fuisset,
Impulerat ferro Argolicas fœdare latebras :
Trojaque, nunc stares, Priamique arx alta, maneres [5].

Ecce manus juvenem interea post terga revinctum [6]
Pastores magno ad regem clamore trahebant
Dardanidæ; qui se ignotum venientibus ultro,
Hoc ipsum ut strueret, Trojamque aperiret Achivis,
Obtulerat, fidens animi, atque in utrumque paratus,
Seu versare dolos, seu certæ occumbere morti.
Undique visendi studio Trojana juventus

Le peuple partagé s'échauffe en longs débats,
Quand de la citadelle arrivant à grands pas,
Laocoon, qu'entoure une foule nombreuse,
De loin s'écrie : « O Troie, ô ville malheureuse!
Citoyens insensés, dit-il, que faites-vous?
Croyez-vous qu'en effet les Grecs soient loin de nous,
Que même leurs présens soient exempts d'artifice?
Ignorez-vous leur fourbe, ignorez-vous Ulysse?
Ou les Grecs sont cachés dans ces vastes contours,
Ou ce colosse altier, qui domine nos tours,
Vient observer Pergame; ou l'affreuse machine,
De nos murs imprudens médite la ruine.
Craignez les Grecs, craignez leurs présens désastreux :
Les dons d'un ennemi sont toujours dangereux. »
Il dit, et, dans le sein de l'énorme machine,
Lance d'un bras nerveux sa longue javeline :
Le trait part, siffle, vole, et s'arrête en tremblant;
La masse est ébranlée; et, dans son vaste flanc,
De ses concavités les profondeurs gémirent.
Les Troyens aveuglés vainement l'entendirent.
Sans cet aveuglement, sans le courroux des dieux,
Dans le perfide abri des Grecs fallacieux
Nous eussions étouffé les complots près d'éclore;
Et toi, chère Ilion, je te verrais encore!
Cependant vers le roi quelques bergers troyens
Traînent un inconnu tout chargé de liens,
Qui, pour servir des Grecs le fatal stratagème,
Exprès entre nos mains s'était jeté lui-même;
Jeune, hardi, tout prêt à l'un ou l'autre sort,
A tromper les Troyens, ou recevoir la mort.
Pour le voir, l'insulter, d'une ardente jeunesse
La haine curieuse autour de lui s'empresse.

Circumfusa ruit, certantque illudere capto.
Accipe nunc Danaum insidias; et crimine ab uno
Disce omnes.
Namque ut conspectu in medio, turbatus, inermis,
Constitit, atque oculis Phrygia agmina circumspexit:
« Heu! quæ nunc tellus, inquit, quæ me æquora possunt
Accipere? aut quid jam misero mihi denique restat,
Cui neque apud Danaos usquam locus, et super ipsi
Dardanidæ infensi pœnas cum sanguine poscunt? »
Quo gemitu conversi animi, compressus et omnis
Impetus: hortamur fari, quo sanguine cretus,
Quidve ferat memoret, quæ sit fiducia capto.
[Ille hæc, deposita tandem formidine, fatur:]
« Cuncta equidem tibi, rex, fuerit quodcumque, fatebor
Vera, inquit: neque me Argolica de gente negabo;
Hoc primum: nec, si miserum fortuna Sinonem
Finxit, vanum etiam mendacemque improba finget.
Fando aliquod si forte tuas pervenit ad aures
Belidæ nomen Palamedis, et inclyta fama
Gloria; quem falsa sub proditione Pelasgi
Insontem, infando indicio, quia bella vetabat,
Demisere neci; nunc cassum lumine lugent:
Illi me comitem, et consanguinitate propinquum,
Pauper in arma pater primis huc misit ab annis.
Dum stabat regno incolumis, regumque vigebat
Conciliis, et nos aliquod nomenque decusque

Mais écoutez le piége inventé contre nous,
Et qu'un Grec vous apprenne à les connaître tous.
Seul, désarmé, d'abord sur cette foule immense
Son timide regard se promène en silence;
Tout-à-coup il s'écrie : « O sort! ô désespoir!
Quelles mers, quels pays voudront me recevoir?
La Grèce me poursuit, et par ma mort certaine
Les Troyens furieux vont assouvir leur haine! »
Cette plaintive voix, ces accens de douleurs
Étonnent les esprits, amollissent les cœurs :
On demande son nom, son état, sa naissance,
Et quels droits il apporte à notre confiance.
Le perfide poursuit avec sécurité :
« Grand roi, vous apprendrez la simple vérité.
D'abord, je l'avoûrai, ma patrie est la Grèce :
De nier mon pays je n'ai point la faiblesse;
Le sort peut, sur Sinon déployant sa rigueur,
Le rendre malheureux, mais non pas imposteur.
Palamède... A ce nom ma douleur se réveille,
Et quelquefois sans doute il frappa votre oreille;
Cent fois la renommée a redit ses exploits...
Seul contre cette guerre il éleva la voix,
Faussement accusé d'une trame secrète,
Il périt, et la Grèce aujourd'hui le regrette.
Ne pouvant me laisser ni grandeurs, ni trésors,
Sous ce guerrier fameux, né du sang dont je sors,
Mon père m'envoya chercher, dès mon jeune âge,
La gloire des combats et le prix du courage.
Tant qu'au parti des Grecs il prêta son appui,
Tant que nos étendards triomphèrent sous lui,
Un peu de son éclat rejaillit sur ma vie :
Quand le perfide Ulysse eut à sa lâche envie,

Gessimus : invidia postquam pellacis Ulyssei
(Haud ignota loquor) superis concessit ab oris ,
Afflictus vitam in tenebris luctuque trahebam ,
Et casum insontis mecum indignabar amici.
Nec tacui demens ; et me , fors si qua tulisset ,
Si patrios unquam remeassem victor ad Argos ,
Promisi ultorem ; et verbis odia aspera movi.
Hinc mihi prima mali labes ; hinc semper Ulysses
Criminibus terrere novis , hinc spargere voces
In vulgum ambiguas , et quærere conscius arma.
Nec requievit enim , donec Calchante ministro...
Sed quid ego hæc autem nequidquam ingrata revolvo ?
Quidve moror ? Si omnes uno ordine habetis Achivos ,
Idque audire sat est , jam dudum sumite pœnas.
Hoc Ithacus velit ; et magno mercentur Atridæ. »

Tum vero ardemus scitari et quærere causas ,
Ignari scelerum tantorum artisque Pelasgæ.
Prosequitur pavitans , et ficto pectore fatur :
« Sæpe fugam Danai Troja cupiere relicta
Moliri , et longo fessi discedere bello.
Fecissentque utinam ! Sæpe illos aspera ponti
Interclusit hiems , et terruit Auster euntes.
Præcipue , cum jam hic trabibus contextus acernis
Staret equus , toto sonuerunt æthere nimbi.
Suspensi Eurypylum scitatum oracula Phœbi
Mittimus : isque adytis hæc tristia dicta reportat :

Vous ne l'ignorez pas, immolé ce héros,
En silence d'abord pleurant ses noirs complots,
Pleurant de mon ami la triste destinée,
Je traînais dans le deuil ma vie infortunée.
Mais bientôt mon courroux, par d'imprudens éclats,
Irrita contre moi l'auteur de son trépas;
Je jurai, si le ciel secondait ma furie,
Si je rentrais vainqueur au sein de ma patrie,
Je jurai de venger mon déplorable ami.
De là tous mes malheurs : dès lors, souple ennemi,
Ulysse contre moi chercha partout des armes,
Répandit les soupçons, éveilla les alarmes,
Et, pour se délivrer d'un reproche importun,
Crut qu'un premier forfait en voulait encore un;
En un mot, il fit tant, qu'appuyé du grand-prêtre...
Mais pourquoi ces récits qui vous lassent peut-être?
Troyens, si tous les Grecs sont égaux à vos yeux,
Que tardez-vous? versez le sang d'un malheureux.
Quel plaisir pour Ulysse et pour les fiers Atrides! »
Alors, renouvelant nos questions avides,
Ignorant l'art affreux que cachaient ses discours,
Long-temps nous le pressons d'en poursuivre le cours.
Avec un feint effroi, qui colore son piége,
Le perfide poursuit : « Les Grecs, las d'un long siége,
Souvent ont voulu fuir ces remparts ennemis.
Hélas! et plût aux cieux que mon sort l'eût permis!
Mais, ou le vent contraire, ou l'affreuse tempête,
Souvent retint leur flotte au départ déjà prête;
Surtout depuis le jour qu'élevée en ces lieux,
Cette masse de bois eut étonné vos yeux,
Tout le ciel retentit des éclats de la foudre.
Dans ces extrémités, incertains que résoudre,

« Sanguine placastis ventos, et virgine cæsa,
Cum primum Iliacas, Danai, venistis ad oras;
Sanguine quærendi reditus, animaque litandum
Argolica. » Vulgi quæ vox ut venit ad aures,
Obstupuere animi, gelidusque per ima cucurrit
Ossa tremor; cui fata parent, quem poscat Apollo.
Hic Ithacus vatem magno Calchanta tumultu
Protrahit in medios; quæ sint ea numina Divum
Flagitat: et mihi jam multi crudele canebant
Artificis scelus, et taciti ventura videbant.
Bis quinos silet ille dies, tectusque recusat
Prodere voce sua quemquam, aut opponere morti.
Vix tandem magnis Ithaci clamoribus actus,
Composito rumpit vocem, et me destinat aræ.
Assensere omnes; et quæ sibi quisque timebat
Unius in miseri exitium conversa tulere.
Jamque dies infanda aderat: mihi sacra parari,
Et salsæ fruges, et circum tempora vittæ.
Eripui, fateor, leto me, et vincula rupi;
Limosoque lacu per noctem obscurus in ulva
Delitui, dum vela, darent si forte, dedissent.
Nec mihi jam patriam antiquam spes ulla videndi,
Nec dulces natos, exoptatumque parentem;
Quos illi fors ad pœnas ob nostra reposcent
Effugia, et culpam hanc miserorum morte piabunt.
Quod te, per superos et conscia numina veri,

Tremblans, nous envoyons interroger Délos,
Et le trépied fatal nous répond en ces mots :
— « Par le sang d'une vierge offerte en sacrifice,
La Grèce à son départ obtint un vent propice :
Il faut encor du sang ; et d'un Grec, à son tour,
La mort doit de sa flotte acheter le retour... »
A peine on a connu la sentence effrayante,
Dans le camp consterné tout frémit d'épouvante.
Quel est le malheureux que l'on doit immoler?
Qui demande Apollon? et quel sang doit couler?
Au milieu des terreurs dont notre âme est troublée,
Le roi d'Ithaque, aux yeux de la Grèce assemblée,
Traîne à grand bruit Calchas; et ses cris odieux
Le pressent de nommer la victime des dieux.
Déjà, lisant de loin dans son âme cruelle,
Mes amis annonçaient ma sentence mortelle.
Calchas se tait dix jours · sa pitié ne veut pas
Révéler la victime et dicter son trépas.
Mais enfin, tourmenté par les clameurs d'Ulysse,
D'accord avec le traître, il résout mon supplice.
L'arrêt fut applaudi : ce qu'il craignait pour soi,
Chacun avec plaisir le vit tomber sur moi.
Le jour fatal arrive, et ma mort était prête ;
Déjà des saints bandeaux on entourait ma tête ;
Déjà brillait le fer. Je l'avoûrai, Troyens,
J'échappai de l'autel ; je brisai mes liens ;
Et, caché dans les joncs d'un fangeux marécage,
J'attendis que la Grèce eût quitté ce rivage.
Malheureux que je suis ! jamais mes tristes yeux
Ne reverront ces champs qu'habitaient mes aïeux,
Ni mes tendres enfans, ni le meilleur des pères.
Que dis-je? hélas ! peut-être, ô comble de misère !

Per, si qua est, quæ restet adhuc mortalibus usquam
Intemerata fides, oro, miserere laborum
Tantorum, miserere animi non digna ferentis. »

His lacrymis vitam damus, et miserescimus ultro.
Ipse viro primus manicas atque arcta levari
Vincla jubet Priamus; dictisque ita fatur amicis :
« Quisquis es, amissos hinc jam obliviscere Graios;
Noster eris; mihique hæc edissere vera roganti.
Quo molem hanc immanis equi statuere? quis auctor?
Quidve petunt? quæ relligio? aut quæ machina belli? »
Dixerat. Ille, dolis instructus et arte Pelasga,
Sustulit exutas vinclis ad sidera palmas :
« Vos, æterni ignes, et non violabile vestrum
Testor numen, ait; vos, aræ, ensesque nefandi,
Quos fugi; vittæque deum, quas hostia gessi :
Fas mihi Graiorum sacrata resolvere jura,
Fas odisse viros, atque omnia ferre sub auras,
Si qua tegunt : teneor patriæ nec legibus ullis.
Tu modo promissis maneas, servataque serves
Troja fidem, si vera feram, si magna rependam.
» Omnis spes Danaum, et cœpti fiducia belli,
Palladis auxiliis semper stetit. Impius ex quo
Tydides sed enim, scelerumque inventor Ulysses,
Fatale aggressi sacrato avellere templo
Palladium, cæsis summæ custodibus arcis,

Ils expiront ma fuite, hélas! et de leur sang
Teindront ce fer cruel qui dut percer mon flanc.
Grand roi! prenez pitié de mon destin funeste;
Par les dieux immortels, par la foi que j'atteste,
Plaignez mon innocence, épargnez mes malheurs! »

Trompés par ses discours, attendris par ses pleurs,
Nous lui laissons le jour. Le roi lui-même ordonne
Qu'on détache ses fers: « Captif, on te pardonne,
Dit-il avec bonté, je brise tes liens;
Oublie enfin les Grecs, et rends grâce aux Troyens;
Nous t'adoptons. Et toi, réponds sans artifice:
Pourquoi de ce cheval l'étonnant édifice?
Dis, quel en est le but? quel en est l'inventeur?
Est-ce un hommage aux dieux? est-ce un piége imposteur?
Qu'en devons-nous penser? et que devons-nous craindre?»
Le fourbe, chez les Grecs instruit dans l'art de feindre,
Levant au ciel ses bras remis en liberté:
« Chaste Vesta! dit-il, sainte divinité!
Sacrés bandeaux! autels parés pour mon supplice!
Fer que j'ai vu briller pour l'affreux sacrifice!
Je vous atteste ici qu'infidèle envers moi,
Mon pays pour toujours a dégagé ma foi;
Que je puis rompre enfin le serment qui m'enchaîne,
Révéler ses secrets, et lui vouer ma haine.
Mais vous, si je vous sers, ô généreux Troyens!
Si je sauve vos jours, qu'on épargne les miens!...

» De Minerve long-temps la puissance céleste
Favorisa les Grecs; mais, du moment funeste
Qu'Ulysse, des forfaits détestable inventeur,
Que le fils de Tydée, affreux profanateur,
Osèrent, à travers la garde massacrée,
Enlever sur l'autel son image sacrée,

Corripuere sacram effigiem, manibusque cruentis
Virgineas ausi divæ contingere vittas;
Ex illo fluere ac retro sublapsa referri
Spes Danaum, fractæ vires, aversa deæ mens.
Nec dubiis ea signa dedit Tritonia monstris:
Vix positum castris simulacrum, arsere coruscæ
Luminibus flammæ arrectis, salsusque per artus
Sudor iit; terque ipsa solo (mirabile dictu)
Emicuit, parmamque ferens hastamque trementem.
Extemplo tentanda fuga canit æquora Calchas,
Nec posse Argolicis exscindi Pergama telis,
Omina ni repetant Argis, numenque reducant
Quod pelago et curvis secum avexere carinis.
Et nunc, quod patrias vento petiere Mycenas,
Arma deosque parant comites; pelagoque remenso
Improvisi aderunt: ita digerit omina Calchas.
Hanc, pro Palladio, moniti, pro numine læso,
Effigiem statuere, nefas quæ triste piaret.
Hanc tamen immensam Calchas attollere molem
Roboribus textis, cœloque educere, jussit,
Ne recipi portis aut duci in mœnia possit,
Neu populum antiqua sub relligione tueri:
Nam si vestra manus violasset dona Minervæ,
Tum magnum exitium (quod di prius omen in ipsum
Convertant!) Priami imperio Phrygibusque futurum;
Sin manibus vestris vestram ascendisset in urbem,

Et que leur bras sanglant d'un sacrilége affront
Souilla les saints bandeaux qui couronnent son front,
Dès lors plus de succès, plus d'espoir ; la déesse
À son triste destin abandonna la Grèce.
Plus d'un signe effrayant signala son courroux :
Son simulacre à peine est placé parmi nous,
Que dans ses yeux petille une flamme brillante ;
De tout son corps dégoutte une sueur sanglante ;
Et, secouant sa lance et son noir bouclier,
Trois fois elle bondit sous son casque guerrier.
Calchas veut qu'aussitôt la voile se déploie :
Tous nos traits impuissans s'émousseront sur Troie,
Si, dans les murs d'Argos, revolant sur les eaux,
Les Grecs ne vont chercher des augures nouveaux.
Ils sont partis sans doute, et sous d'autres auspices,
Bientôt accompagnés de leurs dieux plus propices,
Vous les verrez soudain reparaître à vos yeux :
Ainsi s'est expliqué l'interprète des dieux.
Cependant, de Pallas pour remplacer l'image,
Surtout pour expier leur sacrilége outrage,
Ils ont à la déesse offert ce nouveau don.
Sa masse vous surprend ; mais ils ont craint, dit-on,
Si dans les murs de Troie on pouvait l'introduire,
Que son appui sacré ne sauvât votre empire,
Ne rendît à vos murs la faveur de Pallas ;
Car, si quelqu'un de vous, d'un sacrilége bras,
Attentait sur ce don offert à la déesse,
Bientôt, assouvissant sa fureur vengeresse,
(Dieux puissans, sur les Grecs détournez son courroux !)
D'épouvantables maux éclateraient sur vous ;
Mais, si vos murs s'ouvraient à ce don tutélaire,
Sur nous-mêmes dès lors renvoyant sa colère,

Ultro Asiam magno Pelopea ad mœnia bello
Venturam, et nostros ea fata manere nepotes. »
Talibus insidiis, perjurique arte Sinonis
Credita res; captique dolis, lacrymisque coactis,
Quos neque Tydides, nec Larissæus Achilles,
Non anni domuere decem, non mille carinæ.
Hic aliud majus miseris multoque tremendum [7]
Objicitur magis, atque improvida pectora turbat.
Laocoon, ductus Neptuno sorte sacerdos,
Solennes taurum ingentem mactabat ad aras.
Ecce autem gemini a Tenedo tranquilla per alta
(Horresco [8] referens) immensis orbibus angues
Incumbunt pelago [9], pariterque ad littora tendunt;
Pectora quorum inter fluctus arrecta jubæque [10]
Sanguineæ exsuperant undas; pars cætera pontum
Pone legit, sinuantque immensa volumine terga.
Fit sonitus; spumante salo: jamque arva tenebant;
Ardentesque oculos suffecti sanguine et igni,
Sibila lambebant linguis vibrantibus ora.
Diffugimus visu exsangues. Illi agmine certo
Laocoonta petunt; et primum parva duorum
Corpora natorum serpens amplexus uterque
Implicat, et miseros morsu depascitur artus.
Post, ipsum, auxilio subeuntem ac tela ferentem,
Corripiunt, spirisque ligant ingentibus, et jam [11]
Bis medium amplexi, bis collo squamea circum

Vous dompteriez la Grèce, et votre empire heureux
S'étendrait à jamais sur nos derniers neveux. »
Ainsi, par les discours de ce monstre perfide
Nous nous laissons séduire; et ce peuple intrépide,
Qu'un millier de vaisseaux, ni cent mille ennemis,
Ni dix ans de combats, n'avaient encor soumis,
Qui d'Achille lui-même avait bravé les armes,
Est vaincu par la ruse, et dompté par des larmes.
Par un malheur nouveau, pour mieux nous aveugler,
Un prodige effrayant vient encor nous troubler.
Prêtre du Dieu des mers, pour le rendre propice
Laocoon offrait un pompeux sacrifice,
Quand deux affreux serpens, sortis de Ténédos,
(J'en tremble encor d'horreur) s'alongent sur les flots;
Par un calme profond, fendant l'onde écumante,
Le cou dressé, levant une crête sanglante,
De leur tête orgueilleuse ils dominent les eaux;
Leur corps au loin se traîne en immenses anneaux.
Tous deux nagent de front, tous deux des mers profondes
Sous leurs vastes élans font bouillonner les ondes.
Enfin, de vague en vague ils abordent; leurs yeux
Roulent, ardens de rage, et de sang, et de feux;
Et les rapides dards de leur langue brûlante
S'agitent en sifflant dans leur gueule béante.
Tout fuit épouvanté. Le couple monstrueux
Marche droit au grand-prêtre, et leur corps tortueux
D'abord vers ses deux fils en orbe se déploie,
Dans un cercle écaillé saisit sa faible proie,
La ronge de ses dents, l'étouffe de ses plis.
Les armes à la main, au secours de ses fils
Le père accourt : tous deux à son tour le saisissent,
D'épouvantables nœuds tout entier l'investissent,

Terga dati, superant capite et cervicibus altis.
Ille simul manibus tendit divellere nodos,
Perfusus sanie vittas atroque veneno;
Clamores simul horrendos ad sidera tollit:
Quales mugitus, fugit cum saucius aram
Taurus, et incertam excussit cervice securim.
At gemini lapsu delubra ad summa dracones
Effugiunt, sævæque petunt Tritonidis arcem;
Sub pedibusque deæ clypeique sub orbe teguntur.

Tum vero tremefacta novus per pectora cunctis
Insinuat pavor; et scelus expendisse merentem
Laocoonta ferunt, sacrum qui cuspide robur
Læserit, et tergo sceleratam intorserit hastam.
Ducendum ad sedes simulacrum, orandaque divæ
Numina, conclamant.
Dividimus muros, et mœnia pandimus urbis [12].
Accingunt omnes operi, pedibusque rotarum
Subjiciunt lapsus, et stuppea vincula collo
Intendunt. Scandit fatalis machina muros,
Feta armis: pueri circum innuptæque puellæ
Sacra canunt, funemque manu contingere gaudent.

Deux fois par le milieu leurs plis l'ont embrassé,
Par deux fois sur son cou leur corps s'est enlacé;
Ils redoublent leurs nœuds, et leur superbe crête
Dépasse encor son front et domine sa tête.
Lui, dégouttant de sang, souillé de noirs poisons,
Qui du bandeau sacré profanent les festons,
Raidissant ses deux bras contre ses nœuds terribles,
Exhale sa douleur en hurlemens horribles:
Tel, d'un coup impuissant par le prêtre frappé,
Mugit un fier taureau de l'autel échappé,
Qui, du fer suspendu, victime déjà prête,
A la hache trompée a dérobé sa tête.
Enfin, dans les replis de ce couple sanglant,
Qui déchire son sein, qui dévore son flanc,
Il expire... Aussitôt l'un et l'autre reptile
S'éloigne; et, de Pallas gagnant l'auguste asile,
Aux pieds de la déesse, et sous son bouclier,
D'un air tranquille et fier va se réfugier.
A peine on a connu la mort de la victime,
Tout frémit d'épouvante: on dit que « de son crime
Le coupable a reçu le juste châtiment,
Lui dont la main osa sur un saint monument
Lancer un dard impie, et d'un fer sacrilége,
Violer de Pallas l'auguste privilége.
Il faut fléchir Minerve, il faut offrir des vœux,
Et conduire en nos murs ce monument pompeux. »
Nos remparts abattus aussitôt lui font place;
Au coursier gigantesque on offre un large espace:
Il avance porté sur des orbes roulans;
Des cordages tendus hâtent ses pas trop lents.
Prête à vomir le fer, les feux et le carnage,
L'horrible masse arrive, et franchit le passage.

Illa subit, mediæque minans illabitur urbi.
O patria! o divum domus Ilium! et inclyta bello[13]
Mœnia Dardanidum! quater ipso in limine portæ[14]
Substitit, atque utero sonitum quater arma dedere.
Instamus tamen immemores, cæcique furore,
Et monstrum infelix sacrata sistimus arce.
Tunc etiam fatis aperit Cassandra futuris
Ora, dei jussu non unquam credita Teucris.
Nos delubra deum miseri, quibus ultimus esset
Ille dies, festa velamus fronde per urbem.

Vertitur interea cœlum, et ruit oceano nox[15],
Involvens umbra magna terramque, polumque,
Myrmidonumque dolos: fusi per mœnia Teucri
Conticuere; sopor fessos complectitur artus.
Et jam Argiva phalanx instructis navibus ibat
A Tenedo, tacitæ per amica silentia lunæ[16]
Littora nota petens, flammas cum regia puppis
Extulerat, fatisque deum defensus iniquis
Inclusos utero Danaos et pinea furtim
Laxat claustra Sinon[17]: illos patefactus ad auras

De vierges et d'enfans un chœur religieux,
Au bruit des saints concerts, des cantiques pieux,
Accompagne à l'envi l'offrande de la haine,
Et se plaît à toucher le câble qui la traîne.
Elle entre enfin; elle entre, et menace à la fois
Et les temples des dieux, et les palais des rois.
O Troie! ô ma patrie! ô théâtre de gloire!
Murs à jamais présens à ma triste mémoire!
Murs peuplés de héros, et bâtis par les dieux!
Quatre fois, près d'entrer, le colosse odieux
S'arrête : quatre fois on entend un bruit d'armes.
Cependant, ô délire! on poursuit sans alarmes,
Et dans nos murs enfin, par un zèle insensé,
L'auteur de leur ruine en triomphe est placé.
C'est peu : pour mieux encore assurer sa victoire,
Cassandre, qu'Apollon nous défendait de croire,
Rend des oracles vains que l'on n'écoute pas;
Et nous, nous malheureux qu'attendait le trépas,
Nous rendions grâce aux dieux, et notre aveugle joie
Faisait fumer l'encens dans les temples de Troie.
L'Olympe cependant, dans son immense tour,
A ramené la nuit triomphante du jour;
Déjà, du fond des mers jetant ses vapeurs sombres,
Avec ses noirs habits et ses muettes ombres,
Elle embrasse le monde, et ses lugubres mains
D'un grand voile ont couvert les travaux des humains,
Et la terre, et le ciel, et les Grecs, et leur trame;
Un silence profond règne au loin dans Pergame :
Tout dort. De Ténédos leurs nefs partent sans bruit,
La lune en leur faveur laisse régner la nuit;
L'onde nous les ramène, et la torche fatale
A fait briller ses feux sur la poupe royale.

Reddit equus; lætique cavo se robore promunt
Thessandrus Sthenelusque duces, et dirus Ulysses,
Demissum lapsi per funem, Acamasque, Thoasque,
Pelidesque Neoptolemus, primusque Machaon,
Et Menelaüs, et ipse doli fabricator Epeüs.
Invadunt urbem somno vinoque sepultam:
Cæduntur vigiles; portisque patentibus omnes
Accipiunt socios, atque agmina conscia jungunt.

Tempus erat quo prima quies mortalibus ægris [18]
Incipit, et dono divum gratissima serpit.
In somnis ecce ante oculos mœstissimus Hector
Visus adesse mihi, largosque effundere fletus:
Raptatus bigis, ut quondam, aterque cruento
Pulvere, perque pedes trajectus lora tumentes.
Hei mihi, qualis erat! quantum mutatus ab illo
Hectore, qui redit exuvias indutus Achillei,
Vel Danaum Phrygios jaculatus puppibus ignes!
Squalentem barbam, et concretos sanguine crines,
Vulneraque illa gerens quæ circum plurima muros
Accepit patrios. Ultro flens ipse videbar
Compellare virum, et mœstas expromere voces:

A cet aspect, Sinon, que le ciel en courroux,
Qu'une folle pitié protégea contre nous,
Aux Grecs impatiens ouvre enfin la barrière.
Dans l'ombre de la nuit la machine guerrière
Rend cet affreux dépôt, et de son vaste sein
S'échappe avec transport un formidable essaim.
Déjà, de leur prison empressés de descendre,
Glissent le long d'un câble Ulysse avec Thessandre;
Ils sont bientôt suivis de Pyrrhus, de Thoas,
Du savant Machaon, du bouillant Acamas,
De Sténélus, d'Atride, et d'Épéus lui-même,
Épéus, l'inventeur de l'affreux stratagème.
Ils s'emparent de Troie; et, les vapeurs du vin
Et la paix du sommeil secondant leur dessein,
Ils massacrent la garde, ouvrent toutes les portes,
Et la mort dans nos murs entre avec leurs cohortes.

On était au moment où Morphée à nos cœurs
Verse d'un calme heureux les premières douceurs;
Déjà d'un doux repos je savourais les charmes,
Quand je crus voir Hector, les yeux noyés de larmes,
Pâle, et tel qu'autrefois sur la terre étendu,
Au char d'un fier vainqueur tristement suspendu,
Hélas! et, sous les tours de Troie épouvantée,
Sillonnant de son front l'arène ensanglantée.
Dieux! qu'il m'attendrissait! qu'Hector ressemblait peu
A ce terrible Hector, qui dans leur flotte en feu
Poussait des ennemis les cohortes tremblantes,
Ou d'Achille emportait les dépouilles fumantes!
Sa barbe hérissée, et ses habits poudreux,
Le sang noir et glacé qui collait ses cheveux,
Ses pieds qu'avaient gonflés, par l'excès des tortures,
Les liens dont le cuir traversait leurs blessures,

« O lux Dardaniæ! spes o fidissima Teucrum!
Quæ tantæ tenuere moræ? quibus Hector ab oris
Exspectate venis? ut te post multa tuorum
Funera, post varios hominumque urbisque labores,
Defessi adspicimus! quæ causa indigna serenos
Fœdavit vultus? aut cur hæc vulnera cerno? »
Ille nihil; nec me quærentem vana moratur;
Sed graviter gemitus imo de pectore ducens:
« Heu! fuge, nate dea, teque his, ait, eripe flammis:
Hostis habet muros; ruit alto a culmine Troja.
Sat patriæ Priamoque datum. Si Pergama dextra
Defendi possent, etiam hac defensa fuissent.
Sacra suosque tibi commendat Troja Penates:
Hos cape fatorum comites; his mœnia quære,
Magna pererrato statues quæ denique ponto. »
Sic ait; et manibus vittas, Vestamque potentem,
Æternumque adytis effert penetralibus ignem.

Diverso interea miscentur mœnia luctu;
Et magis atque magis, quamquam secreta parentis [19]
Anchisæ domus, arboribusque obtecta recessit,
Clarescunt sonitus, armorumque ingruit horror.
Excutior somno, et summi fastigia tecti
Ascensu supero, atque arrectis auribus adsto.

Son sein encor percé des honorables coups
Qu'il reçut sous nos murs en combattant pour nous,
Tout de ses longs malheurs m'offrait l'image affreuse.
Et moi, je lui disais d'une voix douloureuse:
« O vous, l'amour, l'espoir et l'orgueil des Troyens,
Hector, quel dieu vous rend à vos concitoyens?
Que nous avons souffert de votre longue absence!
Que nous avons d'Hector imploré la présence! »
Il ne me répond rien. Mais, d'un ton plein d'effroi,
Poussant un long soupir: « Fuis, dit-il, sauve-toi,
Sauve-toi, fils des dieux; contre nous tout conspire:
Il fut un Ilion, il fut un grand empire.
Tout espoir est perdu; fuis: tes vaillantes mains
Ont fait assez pour Troie, assez pour nos destins.
Notre règne est fini, notre heure est arrivée;
Si Troie avait pu l'être, Hector l'aurait sauvée:
Je combattis Achille, et me soumis aux dieux.
Pars, emmène les tiens de ces funestes lieux,
Du triomphe des Grecs épargne-leur l'insulte:
Ilion te remet le dépôt de leur culte.
Cherche-leur un asile, et qu'au-delà des mers
Leur nouvelle cité commande à l'univers! »
Il dit, et va chercher au fond du sanctuaire
De la chaste Vesta l'image tutélaire,
Et les feux immortels, et le bandeau sacré.

Cependant Ilion au carnage est livré:
Déjà le bruit affreux (quoique, loin de la ville,
Mon père eût sa demeure au fond d'un bois tranquille)
De moment en moment me frappe de plus près.
Ce fracas me réveille: au faîte du palais
Je cours, vole, et de loin prête une oreille avide:
Tel, au sein des moissons quand la flamme rapide

In segetem veluti cum flamma furentibus Austris[20]
Incidit, aut rapidus montano flumine torrens
Sternit agros, sternit sata læta, boumque labores,
Præcipitesque trahit silvas; stupet inscius alto
Accipiens sonitum saxi de vertice pastor.
Tum vero manifesta fides, Danaumque patescunt
Insidiæ : jam Deiphobi dedit ampla ruinam,
Vulcano superante, domus; jam proximus ardet
Ucalegon; Sigea igni freta lata relucent.
Exoritur clamorque virum clangorque tubarum.
Arma amens capio : nec sat rationis in armis;
Sed glomerare manum bello, et concurrere in arcem
Cum sociis ardent animi : furor iraque mentem
Præcipitant; pulchrumque mori succurrit in armis.

Ecce autem telis Panthus elapsus Achivum[21],
Panthus Othryades, arcis Phœbique sacerdos,
Sacra manu, victosque deos, parvumque nepotem,
Ipse trahit, cursuque amens ad limina tendit.
« Quo res summa loco, Panthu? quam prendimus arcem? »
Vix ea fatus eram, gemitu cum talia reddit :
« Venit summa dies et ineluctabile tempus
Dardaniæ : fuimus Troes; fuit Ilium, et ingens
Gloria Teucrorum : ferus omnia Jupiter Argos
Transtulit : incensa Danai dominantur in urbe.
Arduus armatos mediis in mœnibus adstans
Fundit equus; victorque Sinon incendia miscet

Au gré des vents s'élance; ou lorsqu'à gros bouillons
Engloutissant l'espoir de nos riches sillons,
Entraînant les forêts dans ses vagues profondes,
Un torrent en grondant précipite ses ondes;
Le berger s'épouvante, et d'un roc escarpé
Prête de loin l'oreille au bruit qui l'a frappé.
Alors Sinon, les Grecs, et leurs perfides trames,
Tout est connu. Déjà dans des torrens de flammes
Déiphobe à grand bruit voit son palais crouler;
Vers les palais voisins le vent les fait rouler,
Et leur lumière affreuse éclaire au loin la plage;
Les cris de la fureur et le bruit du carnage
Se mêlent dans les airs aux accens du clairon.
N'écoutant que ma rage, et sourd à la raison,
« Aux armes, mes amis! sauvons la citadelle! »
A ces mots, rassemblant une troupe fidèle,
J'y vole; la fureur précipite mes pas,
Et je ne cherche plus qu'un glorieux trépas.
  Tout-à-coup d'Apollon je vois le saint ministre,
Tout pâle des horreurs de cette nuit sinistre,
Portant ses dieux vaincus, traînant son petit-fils,
Echapper à grands pas au fer des ennemis.
« Sage Panthée, eh bien! Pergame existe-t-elle?
M'écriai-je: peut-on sauver la citadelle?
N'avons-nous plus d'espoir? » Le vieillard, à ces mots,
De son cœur oppressé poussant de longs sanglots:
« Il est, il est venu ce jour épouvantable,
Ce jour de nos grandeurs le terme inévitable:
Ilion, les Troyens, tout est anéanti.
De Jupiter sur nous le bras appesanti
Livre aux enfans d'Argos leur malheureuse proie:
Sinon vainqueur insulte aux désastres de Troie.

Insultans. portis alii bipatentibus adsunt,
Millia quot magnis unquam venere Mycenis;
Obsedere alii telis angusta viarum
Oppositi: stat ferri acies mucrone corusco
Stricta, parata neci: vix primi prælia tentant
Portarum vigiles, et cæco Marte resistunt. »

Talibus Othryadæ dictis et numine divum
In flammas et in arma feror, quo tristis Erinnys,
Quo fremitus vocat, et sublatus ad æthera clamor.
Addunt se socios Rhipeus et maximus armis
Epytus; oblati per lunam, Hypanisque, Dymasque;
Et lateri agglomerant nostro; juvenisque Corœbus [22]
Mygdonides: illis ad Trojam forte diebus
Venerat, insano Cassandræ incensus amore;
Et gener auxilium Priamo Phrygibusque ferebat;
Infelix, qui non sponsæ præcepta furentis
Audierit.
Quos ubi confertos audere in prælia vidi [23],
Incipio super his: « Juvenes, fortissima frustra
Pectora, si vobis audentem extrema cupido
Certa sequi, quæ sit rebus fortuna videtis:
Excessere omnes, adytis arisque relictis,
Di quibus imperium hoc steterat: succurritis urbi

Triomphant au milieu de nos murs enflammés,
Un monstre affreux vomit des bataillons armés :
Et, tandis que ses flancs enfantent leurs cohortes,
Des milliers d'ennemis se pressant sous nos portes,
Fondent sur nos remparts à flots plus débordés
Qu'ils n'ont jamais paru dans nos champs inondés.
Les uns courent au loin répandre le carnage;
D'autres, le fer en main, gardent chaque passage :
L'affreux tranchant du glaive et la pointe des dards,
Prêts à donner la mort, brillent de toutes parts;
Et de gardes tremblans à peine un petit nombre
Se défend au hasard, et résiste dans l'ombre. »

Il dit : et la fureur enflamme mes esprits;
Je m'élance à travers le feu, le sang, les cris,
Partout où la vengeance, où mon aveugle rage
Et d'horribles clameurs appellent mon courage.
Aux clartés de la lune accourent sur mes pas
Et le sage Rhipée et le vaillant Dymas,
Hypanis qu'enflammait une ardente jeunesse,
Epyte encor bouillant en sa mâle vieillesse,
Et le jeune Corèbe enfin, qui, dans ce jour,
Pour Cassandre brûlant d'un trop funeste amour,
Venait briguer sa main dans les champs de la gloire,
Hélas! et comme nous refusa de la croire.
Voyant le noble feu qui brûle dans leur sein :
« Cœurs généreux, hélas! et généreux en vain,
Vous le voyez : la flamme en tous lieux se déploie;
Comme nous asservis, les faibles dieux de Troie
De leurs temples brûlans ont quitté les autels.
Les dieux nous ont trahis; et nous, faibles mortels,
Nous secourons des murs qu'ils devaient mieux défendre!
Qu'importe, amis? mourons dans nos remparts en cendre.

Incensæ: moriamur, et in media arma ruamus:
Una salus victis nullam sperare salutem. »
Sic animis juvenum furor additus. Inde, lupi ceu
Raptores, atra in nebula, quos improba ventris
Exegit cæcos rabies, catulique relicti
Faucibus exspectant siccis; per tela, per hostes,
Vadimus haud dubiam in mortem, mediæque tenemus
Urbis iter: nox atra cava circumvolat umbra [24].
Quis cladem illius noctis, quis funera fando
Explicet, aut possit lacrymis æquare labores?
Urbs antiqua ruit, multos dominata per annos;
Plurima perque vias sternuntur inertia passim [25]
Corpora, perque domos, et religiosa deorum
Limina. Nec soli pœnas dant sanguine Teucri;
Quondam etiam victis redit in præcordia virtus;
Victoresque cadunt Danai: crudelis ubique
Luctus, ubique pavor, et plurima mortis imago [26].
Primus se, Danaum magna comitante caterva [27],
Androgeos offert nobis, socia agmina credens
Inscius; atque ultro verbis compellat amicis:
« Festinate, viri; nam quæ tam sera moratur
Segnities? alii rapiunt incensa feruntque
Pergama; vos celsis nunc primum a navibus itis! »

Dixit, et extemplo (neque enim responsa dabantur

Mourons le fer en main, voilà notre devoir :
Tout l'espoir des vaincus est un beau désespoir. »
Ce peu de mots à peine a redoublé leur rage ;
Soudain, tels que dans l'ombre, avides de ravage,
Court de loups dévorans un affreux bataillon,
Qu'irrite de la faim le pressant aiguillon,
Et dont les nourrissons, altérés de carnage,
Attendent le retour au fond d'un bois sauvage ;
Au centre de la ville, au plus fort des combats,
Nous volons à la gloire, ou plutôt au trépas.
Sur nous la nuit étend ses ailes ténébreuses :
Nuit effroyable ! hélas ! de ces scènes affreuses
Qui pourrait retracer les tragiques horreurs?
Quels yeux pour ce désastre auraient assez de pleurs?
Tu tombes, ô cité si long-temps florissante,
De tant de nations souveraine puissante !
Les morts jonchent en foule et les profanes lieux,
Et des temples sacrés le seuil religieux.
Le Troyen cependant ne meurt pas sans vengeance,
La fureur quelquefois ranime sa vaillance :
Partout sont balancés, par une égale loi,
Les succès, les revers, l'espérance et l'effroi ;
Partout des pleurs, du sang, des hurlemens terribles,
Et la mort qui renaît sous cent formes horribles.
Dans l'ombre de la nuit, un célèbre guerrier,
Androgée, à nos coups vient s'offrir le premier :
Un corps nombreux le suit, il s'avance à leur tête ;
Et nous croyant des Grecs : « Amis, qui vous arrête?
Déjà nos compagnons, au pillage animés,
Emportent d'Ilion les débris enflammés ;
Et vous, de vos vaisseaux vous descendez à peine ! »
Il dit : de nos guerriers la réponse incertaine

Fida satis) sensit medios delapsus in hostes.
Obstupuit, retroque pedem cum voce repressit.
Improvisum aspris veluti qui sentibus anguem[28]
Pressit humi nitens, trepidusque repente refugit,
Attollentem iras, et cærula colla tumentem:
Haud secus Androgeos visu tremefactus abibat.
Irruimus, densis et circumfundimur armis;
Ignarosque loci passim et formidine captos
Sternimus: adspirat primo fortuna labori.
Atque hic successu exsultans animisque Corœbus,
« O socii, qua prima, inquit, fortuna salutis
Monstrat iter, quaque ostendit se dextra, sequamur.
Mutemus clypeos, Danaumque insignia nobis
Aptemus: dolus, an virtus, quis in hoste requirat?
Arma dabunt ipsi. » Sic fatus, deinde comantem
Androgei galeam clypeique insigne decorum
Induitur, laterique Argivum accommodat ensem.
Hoc Rhipeus, hoc ipse Dymas, omnisque juventus
Læta facit, spoliis se quisque recentibus armat.

Vadimus immixti Danais, haud numine nostro;
Multaque per cæcam congressi prælia noctem
Conserimus; multos Danaum demittimus Orco.
Diffugiunt alii ad naves, et littora cursu
Fida petunt; pars ingentem formidine turpi

Aussitôt nous décèle. Instruit de son erreur,
Il se tait et recule ; et, tel qu'un voyageur
Qui sur un long serpent roulé dans son asile
Appuie un pied pesant, soudain d'un saut agile
Fuit le reptile affreux, qui, de terre élancé,
S'alonge, et marche à lui fièrement courroucé :
Tel ce Grec devant nous recula d'épouvante.
Mais en vain il veut fuir : sur sa troupe tremblante,
Les armes à la main, nous fondons en fureur ;
L'ignorance des lieux, leur ténébreuse horreur,
La surprise, l'effroi, tout enfin nous les livre.
Corèbe triomphant, que le succès enivre :
« Amis, le ciel sourit à ce premier effort,
Marchons dans le sentier que nous montre le sort :
Que ce triomphe heureux nous en assure d'autres.
Pour les armes des Grecs dépouillons-nous des nôtres,
Avec leurs propres traits perçons nos ennemis :
Dans de pressans dangers l'artifice est permis.
Qu'importe qu'on triomphe ou par force ou par ruse ?
Eux-mêmes ont trompé, leur fourbe est notre excuse. »
Il dit, donne l'exemple, et sur son bras guerrier,
D'Androgée expirant charge le bouclier,
Saisit de ce héros l'épée étincelante,
De son casque embelli d'une aigrette flottante
Pare son front superbe ; et chacun, l'imitant,
Du fruit de ses exploits se revêt à l'instant.

De ces armes couverts, sous un sinistre augure,
Nous nous mêlons aux Grecs ; et, dans la nuit obscure,
Par une heureuse erreur nous triomphons d'abord.
Plus d'un guerrier d'Argos descend au sombre bord ;
D'autres gagnent la mer, et, d'une course agile,
Volent à leurs vaisseaux demander un asile,

Scandunt rursus equum, et nota conduntur in alvo.
Heu! nihil invitis fas quemquam fidere divis.
Ecce trahebatur passis Priameïa virgo [29]
Crinibus a templo Cassandra adytisque Minervæ,
Ad cœlum tendens ardentia lumina frustra;
Lumina, nam teneras arcebant vincula palmas.

Non tulit hanc speciem furiata mente Corœbus,
Et sese medium injecit periturus in agmen.
Consequimur cuncti, et densis incurrimus armis.

Hic primum ex alto delubri culmine telis
Nostrorum obruimur, oriturque miserrima cædes,
Armorum facie et Graiarum errore jubarum.
Tum Danai, gemitu atque ereptæ virginis ira,
Undique collecti invadunt; acerrimus Ajax,
Et gemini Atridæ, Dolopumque exercitus omnis:
Adversi rupto ceu quondam turbine venti
Confligunt, Zephyrusque, Notusque, et lætus Eois
Eurus equis; stridunt silvæ, sævitque tridenti
Spumeus atque imo Nereus ciet æquora fundo.
Illi etiam, si quos obscura nocte per umbram
Fudimus insidiis, totaque agitavimus urbe,
Apparent; primi clypeos mentitaque tela [30]
Agnoscunt, atque ora sono discordia signant.

Ou vers l'affreux cheval courent épouvantés,
Et rentrent dans les flancs qui les avaient portés.
Mais, hélas ! sans les dieux quel bonheur est durable ?
O douleur ! de nos rois la fille vénérable,
Cette vierge sacrée et si chère à Pallas,
Cassandre échevelée, et par de vils soldats
Traînée indignement du fond du sanctuaire,
Levait au ciel ses yeux enflammés de colère ;
Ses yeux... Des fers, hélas ! chargeaient ses faibles mains.
A peine il aperçoit ces soldats inhumains,
Une horrible fureur de Corèbe s'empare ;
Il s'élance au milieu de la foule barbare.
Nous volons sur ses pas ; mais nos concitoyens,
Sous les armes des Grecs ignorant les Troyens,
Du temple de Pallas lancent sur notre tête
D'une grêle de traits l'effroyable tempête.
Bientôt, pour ressaisir la fille de nos rois,
Accourent en fureur tous les Grecs à la fois,
Et le fougueux Ajax, et l'un et l'autre Atride,
Et des Thessaliens l'escadron intrépide :
Tels, quand des vents rivaux les fières légions
Se disputent de l'air les vastes régions,
Le rapide Zéphyr, l'Autan plus prompt encore,
L'Eurus, fier de monter les coursiers de l'Aurore,
Ébranlent les forêts, troublent la paix des airs,
Et Neptune en courroux bouleverse les mers.
Ceux même qu'au milieu de la nuit ténébreuse
Emporta devant nous une fuite honteuse,
Reparaissent soudain brûlant de se venger,
Remarquent notre accent à leur langue étranger,
Et, de nos compagnons reconnaissant l'armure,
De nos déguisemens découvrent l'imposture.

Ilicet obruimur numero: primusque Corœbus,
Penelei dextra, divæ armipotentis ad aram,
Procumbit: cadit et Rhipeus, justissimus unus
Qui fuit in Teucris, et servantissimus æqui:
Dis aliter visum. Pereunt Hypanisque, Dymasque,
Confixi a sociis: nec te tua plurima, Panthu,
Labentem pietas nec Apollinis infula texit.
Iliaci cineres, et flamma extrema meorum,
Testor, in occasu vestro, nec tela nec ullas
Vitavisse vices Danaum; et, si fata fuissent
Ut caderem, meruisse manu. Divellimur inde,
Iphitus et Pelias mecum, quorum Iphitus ævo
Jam gravior, Pelias et vulnere tardus Ulyssei.

Protinus ad sedes Priami clamore vocati.
Hic vero ingentem pugnam, ceu cetera nusquam
Bella forent, nulli tota morerentur in urbe:
Sic Martem indomitum, Danaosque ad tecta ruentes
Cernimus, obsessumque acta testudine limen.
Hærent parietibus scalæ, postesque sub ipsos
Nituntur gradibus; clypeosque ad tela sinistris
Protecti objiciunt; prensant fastigia dextris.
Dardanidæ contra turres ac tecta domorum

Le nombre nous accable, et, le premier, hélas!
Corèbe tombe mort aux autels de Pallas :
Il tombe en défendant le jeune objet qu'il aime.
Rhipée à ses côtés tombe égorgé de même,
Rhipée, hélas! si juste et si chéri des siens!
Mais le ciel le confond dans l'arrêt des Troyens.
De leurs amis trompés malheureuses victimes,
Hypanis et Dymas tombent aux noirs abîmes.
Et toi, Panthée, et toi, ton vêtement divin
Et ta longue vertu te protègent en vain!
O vous, cendres de Troie! et vous, flammes funestes,
Qui de mon Ilion dévorâtes les restes!
Je vous atteste ici qu'affrontant les combats,
Malgré moi le destin me sauva du trépas;
Et, si le sort cruel n'eût conservé ma vie,
Que j'avais mérité qu'elle me fût ravie.
Le flux impétueux de ces chocs meurtriers
Avec moi de la foule emporte deux guerriers;
Iphite, de qui l'âge enchaîne la vaillance,
Et Pélias qu'Ulysse a blessé de sa lance.
Tout-à-coup par des cris dans l'ombre redoublés,
Au palais de Priam nous sommes appelés.
C'est là que nous trouvons le plus affreux carnage;
Là, vous diriez que Mars a concentré sa rage,
Et qu'auprès de ces lieux Troie entière est en paix.
Le toit de la tortue assiège le palais;
On voit le long des murs les échelles dressées;
Sur les degrés sanglans les cohortes pressées,
Aux fronts des chapiteaux, aux sommets des piliers,
Montent, et d'une main tenant leurs boucliers,
Des traits retentissans repoussent la tempête;
De l'autre, du palais ils saisissent le faîte.

Culmina convellunt; his se, quando ultima cernunt,
Extrema jam in morte parant defendere telis:
Auratasque trabes, veterum decora alta parentum,
Devolvunt: alii strictis mucronibus imas
Obsedere fores; has servant agmine denso.
Instaurati animi regis succurrere tectis,
Auxilioque levare viros, vimque addere victis.

Limen erat, cæcæque fores, et pervius usus [31]
Tectorum inter se Priami, postesque relicti
A tergo, infelix qua se, dum regna manebant,
Sæpius Andromache ferre incomitata solebat
Ad soceros, et avo puerum Astyanacta trahebat.
Evado ad summi fastigia culminis, unde
Tela manu miseri jactabant irrita Teucri.
Turrim in præcipiti stantem, summisque sub astra
Eductam tectis, unde omnis Troja videri,
Et Danaum solitæ naves, et Achaïa castra,
Aggressi ferro circum, qua summa labantes
Juncturas tabulata dabant, convellimus altis
Sedibus, impulimusque. Ea lapsa repente ruinam
Cum sonitu trahit, et Danaum super agmina late

Les Troyens cependant veulent vendre leurs jours ;
D'un dernier désespoir misérable secours !
De leurs toits démolis, de leurs tours embrasées,
Ils accablent des Grecs les troupes écrasées,
Roulent ces lambris d'or, ces riches ornemens,
De leurs antiques rois augustes monumens.
Plus bas, le fer en main, d'intrépides cohortes
Se pressent en dedans et protègent les portes.
Ma fureur se réveille en ces momens d'effroi ;
Je vole à leur secours, au secours de mon roi.
Derrière le palais il était une issue,
Une porte, des Grecs encore inaperçue ;
Et deux chemins secrets de ces grands bâtimens
Réunissaient entre eux les longs compartimens.
En des temps plus heureux, c'était par cette porte
Qu'Andromaque souvent, sans pompe, sans escorte,
Se rendait vers Priam, et, plus souvent encor,
Menait à ses aïeux le jeune fils d'Hector.
Par là je monte au faîte, où des mains languissantes
Perdaient contre les Grecs des flèches impuissantes.
La fureur me conseille un moyen plus affreux :
Un tour, dont le front s'élevait jusqu'aux cieux,
Placée au bord du comble, y semblait suspendue,
De là de Troie entière on voyait l'étendue,
Les pavillons des Grecs et leurs mille vaisseaux :
Au pied de cette tour ils pressaient leurs assauts,
Aux endroits mal unis où le dernier étage
Soutenait faiblement l'audacieux ouvrage,
Par des leviers de fer attaquant ce grand corps,
On l'ébranle alentour avec de longs efforts :
Tout-à-coup on le pousse ; et cette masse horrible,
Déployant à grand bruit sa ruine terrible,

Incidit : ast alii subeunt; nec saxa , nec ullum
Telorum interea cessat genus.

Vestibulum ante ipsum primoque in limine Pyrrhus 32
Exsultat, telis et luce coruscus ahena :
Qualis ubi in lucem coluber, mala gramina pastus
Frigida sub terra tumidum quem bruma tegebat,
Nunc positis novus exuviis, nitidusque juventa,
Lubrica convolvit sublato pectore terga
Arduus ad solem, et linguis micat ore trisulcis.
Una ingens Periphas, et equorum agitator Achillis
Armiger Automedon, una omnis Scyria pubes
Succedunt tecto, et flammas ad culmina jactant.
Ipse inter primos correpta dura bipenni
Limina perrumpit, postesque a cardine vellit
Æratos; jamque, excisa trabe, firma cavavit
Robora, et ingentem lato dedit ore fenestram.
Apparet domus intus, et atria longa patescunt;
Apparent Priami et veterum penetralia regum,
Armatosque vident stantes in limine primo.

At domus interior gemitu miseroque tumultu

S'écroule, tombe, écrase en se précipitant
Des bataillons entiers, remplacés à l'instant.
Sans cesse l'on attaque, on repousse sans cesse ;
D'un côté la Phrygie, et de l'autre la Grèce,
Font voler, font pleuvoir les pierres et les traits.
  Devant le vestibule, aux portes du palais,
Pyrrhus, le cœur brûlant d'une audace guerrière,
De ses armes d'airain fait jaillir la lumière :
Tel un affreux serpent, qui, nourri de poison,
Sous la terre dormait dans la froide saison,
Tout-à-coup reparaît, rayonnant de jeunesse,
S'étale avec orgueil, se roule, se redresse,
Darde un triple aiguillon, et de son corps vermeil
Allume les couleurs aux rayons du soleil.
De héros sur ses pas une foule s'avance :
Ici, c'est Périphas, fier de sa taille immense ;
Là, c'est Automédon, qui d'Achille autrefois
Vit les coursiers fougueux obéir à sa voix ;
Et de Scyros enfin la jeunesse bouillante
Fait voler jusqu'aux toits la flamme étincelante.
A leur tête Pyrrhus, une hache à la main,
Frappe à coups redoublés sur les portes d'airain.
Les gonds tremblent ; des ais la vaste épaisseur s'ouvre :
Soudain jusques au fond l'œil étonné découvre
Ces longs appartemens, ces lambris somptueux,
De nos antiques rois séjour majestueux.
On approche, on regarde, et, debout sur la porte,
Paraît, le fer en main, une fière cohorte,
Qui d'un roi malheureux, d'un malheureux vieillard,
Dans son dernier asile est le dernier rempart :
Sa garde sur le seuil demeure inébranlable.
Mais au fond du palais quel tableau lamentable !

Miscetur, penitusque cavæ plangoribus ædes
Femineis ululant: ferit aurea sidera clamor.

Tum pavidæ tectis matres ingentibus errant,
Amplexæque tenent postes, atque oscula figunt.
Instat vi patria Pyrrhus; nec claustra neque ipsi
Custodes sufferre valent. Labat ariete crebro
Janua, et emoti procumbunt cardine postes.

Fit via vi; rumpunt aditus, primosque trucidant
Immissi Danai, et late loca milite complent.

Non sic, aggeribus ruptis cum spumeus amnis
Exiit, oppositasque evicit gurgite moles,
Fertur in arva furens cumulo, camposque per omnes
Cum stabulis armenta trahit. Vidi ipse furentem [33]
Cæde Neoptolemum, geminosque in limine Atridas:
Vidi Hecubam, centumque nurus, Priamumque per aras
Sanguine fœdantem quos ipse sacraverat ignes.
Quinquaginta illi thalami, spes tanta nepotum,

Partout l'effroi, le trouble et les gémissemens :
Les femmes perçant l'air d'horribles hurlemens,
Dans l'enceinte royale errent désespérées;
L'une embrasse à genoux ses colonnes sacrées,
L'autre y colle sa bouche, et ses mains, et ses yeux,
Et par mille baisers leur fait de longs adieux.
Au milieu des horreurs de ce jour sanguinaire,
Trop digne d'achever l'ouvrage de son père,
Du meurtrier d'Hector le barbare héritier,
Pyrrhus vient, et déploie Achille tout entier :
Il menace, il attaque; à sa fureur extrême,
Les barrières, les murs, et la garde elle-même,
Tout cède. Le belier tonne à coups redoublés.
Arrachée à grand bruit de ses gonds ébranlés,
Enfin la porte tombe : aussitôt on s'élance;
Un passage sanglant s'ouvre à la violence;
A travers les débris, l'ennemi furieux
Poursuit rapidement son cours victorieux.
Déjà jusqu'au portique il porte le carnage;
Les premiers des Troyens que rencontre sa rage,
Égorgés les premiers, expirent sous ses pas.
Il entre, et le palais se remplit de soldats.
Tel, enfin triomphant de sa digue impuissante,
Un fier torrent s'échappe; et l'onde mugissante
Traîne, en précipitant ses flots amoncelés,
Pâtre, étable et troupeau, confusément roulés.
J'ai vu Pyrrhus, j'ai vu les féroces Atrides
Rassasier de sang leurs armes homicides;
Hécube échevelée errer sous ces lambris;
Le glaive moissonner les femmes de ses fils,
Et son époux, hélas! à son moment suprême,
Ensanglanter l'autel qu'il consacra lui-même.

Barbarico postes auro spoliisque superbi,
Procubuere: tenent Danai qua deficit ignis.

Forsitan et Priami fuerint quæ fata requiras [34].
Urbis uti captæ casum, convulsaque vidit
Limina tectorum, et medium in penetralibus hostem,
Arma diu senior desueta trementibus ævo
Circumdat nequicquam humeris, et inutile ferrum
Cingitur, ac densos fertur moriturus in hostes.
Ædibus in mediis, nudoque sub ætheris axe,
Ingens ara fuit; juxtaque veterrima laurus
Incumbens aræ, atque umbra complexa Penates:
Hic Hecuba et natæ nequicquam altaria circum,
Præcipites atra ceu tempestate columbæ
Condensæ, et divum amplexæ simulacra, sedebant.
Ipsum autem sumptis Priamum juvenalibus armis
Ut vidit: « Quæ mens tam dira, miserrime conjux,
Impulit his cingi telis? aut quo ruis? inquit.
Non tali auxilio nec defensoribus istis
Tempus eget; non, si ipse meus nunc afforet Hector.
Huc tandem concede: hæc ara tuebitur omnes,
Aut moriere simul. » Sic ore effata, recepit
Ad sese, et sacra longævum in sede locavit.
Ecce autem, elapsus Pyrrhi de cæde, Polites,

De sa postérité les rejetons naissans,
Dont la foule chérie entourait ses vieux ans,
De ses cinquante fils les couches nuptiales,
Ces dépouilles des rois, ces pompes triomphales,
Trésors, enfans, grandeurs, tout périt sous ses yeux,
Et le glaive détruit ce qu'épargnent les feux...

Reine! peut-être aussi désirez-vous connaître
Comment de cet état périt l'auguste maître?
Voyant les Grecs vainqueurs au sein de ses remparts,
Son antique palais forcé de toutes parts,
L'ennemi sous ses yeux, d'une armure impuissante
Ce vieillard charge en vain son épaule tremblante,
Prend un glaive, à son bras dès long-temps étranger,
Et s'apprête à mourir plutôt qu'à se venger.
Dans la cour du palais, de ses rameaux antiques
Un laurier embrassant les autels domestiques
Les couvrait de son ombre : en ces lieux révérés,
Hécube et ses enfans ensemble retirés,
Ainsi qu'aux sifflemens des tempêtes rapides
S'attroupe un faible essaim de colombes timides,
Se pressaient, embrassaient les images des dieux.
Dès qu'elle voit Priam vainement furieux,
Par un dernier effort oubliant sa vieillesse,
Saisir les dards rouillés qu'illustra sa jeunesse :
« Cher époux, dit Hécube, où courez-vous? Hélas!
Contre un destin cruel que peut ce faible bras?
Mon Hector même en vain renaîtrait de sa cendre.
Approchez : de nos dieux l'autel va nous défendre,
Ou sous le même fer nous expirerons tous. »
Par ces mots, du vieillard désarmant le courroux,
La reine enfin l'entraîne et le place auprès d'elle.
Tout-à-coup, de Pyrrhus fuyant la main cruelle,

Unus natorum Priami, per tela, per hostes,
Porticibus longis fugit, et vacua atria lustrat
Saucius : illum ardens infesto vulnere Pyrrhus
Insequitur, jam jamque manu tenet, et premit hasta.
Ut tandem ante oculos evasit et ora parentum
Concidit, ac multo vitam cum sanguine fudit.
Hic Priamus, quanquam in media jam morte tenetur,
Non tamen abstinuit, nec voci iræque pepercit :
« At tibi pro scelere, exclamat, pro talibus ausis,
Di (si qua est cœlo pietas quæ talia curet)
Persolvant grates dignas, et præmia reddant
Debita, qui nati coram me cernere lethum
Fecisti, et patrios fœdasti funere vultus.
At non ille, satum quo te mentiris, Achilles
Talis in hoste fuit Priamo; sed jura fidemque
Supplicis erubuit, corpusque exsangue sepulcro
Reddidit Hectoreum, meque in mea regna remisit. »
Sic fatus senior, telumque imbelle sine ictu
Conjecit, rauco quod protinus ære repulsum,
Et summo clypei nequicquam umbone pependit.
Cui Pyrrhus : « Referes ergo hæc et nuntius ibis
Pelidæ genitori : illi mea tristia facta,
Degeneremque Neoptolemum, narrare memento.
Nunc morere. » Hoc dicens, altaria ad ipsa trementem
Traxit, et in multo lapsantem sanguine nati;
Implicuitque comam læva, dextraque coruscum

A travers mille dards, un dernier fils du roi
S'échappe, et du palais dépeuplé par l'effroi
Traverse tout sanglant la longue galerie.
Pyrrhus le suit; déjà, tout bouillant de furie,
Il le presse, il le touche, il l'atteint de son dard :
Enfin au saint autel, asile du vieillard,
Son fils court éperdu, tend les bras à son père,
Hélas! et dans son sang tombe aux pieds de sa mère.
A ce spectacle affreux, quoique sûr de la mort,
Priam ne contient plus son douloureux transport :
« Que les dieux, s'il en est qui vengent l'innocence,
T'accordent, malheureux! ta juste récompense;
Toi qui d'un sang chéri souilles mes cheveux blancs,
Qui sous les yeux d'un père égorges ses enfans!
Toi, fils d'Achille! Non, il ne fut point ton père.
D'un ennemi vaincu respectant la misère,
Le meurtrier d'Hector, dans son noble courroux,
Ne vit pas sans pitié Priam à ses genoux,
Et, pour rendre au tombeau des dépouilles si chères,
Il me renvoya libre au palais de mes pères.
Tiens, cruel! » A ces mots, au vainqueur inhumain
Il jette un faible trait qui, du solide airain
Effleurant la surface avec un vain murmure,
Languissamment expire, et pend à son armure.
« — Eh bien! cours aux enfers conter ce que tu vois,
A mes nobles aïeux va dire mes exploits;
Dis au fils de Thétis que son sang dégénère;
Mais avant meurs! » Il dit; et d'un bras sanguinaire,
Du monarque traîné par ses cheveux blanchis,
Et nageant dans le sang du dernier de ses fils,
Il pousse vers l'autel la vieillesse tremblante :
De l'autre, saisissant l'épée étincelante,

Extulit ac lateri capulo tenus abdidit ensem.
Hæc finis Priami fatorum; hic exitus illum
Sorte tulit, Trojam incensam et prolapsa videntem
Pergama, tot quondam populis terrisque superbum
Regnatorem Asiæ. Jacet ingens littore truncus,
Avulsumque humeris caput, et sine nomine corpus.

At me tum primum sævus circumstetit horror;
Obstupui: subiit cari genitoris imago [35],
Ut regem æquævum crudeli vulnere vidi
Vitam exhalantem; subiit deserta Creüsa,
Et direpta domus, et parvi casus Iuli.
Respicio, et quæ sit me circum copia lustro.
Deseruere omnes defessi, et corpora saltu
Ad terram misere, aut ignibus ægra dedere.
Jamque adeo super unus eram [36]; cum limina Vestæ [37]
Servantem et tacitam secreta in sede latentem
Tyndarida adspicio: dant clara incendia lucem
Erranti, passimque oculos per cuncta ferenti.
Illa sibi infestos eversa ob Pergama Teucros,
Et pœnas Danaum, et deserti conjugis iras,
Præmetuens, Trojæ et patriæ communis Erinnys,

Lève le fer mortel, l'enfonce, et de son flanc
Arrache avec la vie un vain reste de sang.
Ainsi finit Priam, ainsi la destinée
Marqua par cent malheurs sa mort infortunée.
Il périt en voyant de ses derniers regards
Brûler son Ilion et crouler ses remparts.
Et ce grand potentat, dont les mains souveraines
De tant de nations avaient tenu les rênes,
Que l'Asie à genoux entourait autrefois
De l'amour des sujets et du respect des rois,
De lui-même aujourd'hui reste méconnaissable,
Hélas! et dans la foule étendu sur le sable,
N'est plus dans cet amas des lambeaux d'Ilion,
Qu'un cadavre sans tombe, et qu'un débris sans nom.
  Alors, je l'avoûrai, dans mon âme tremblante,
Pour la première fois je sentis l'épouvante.
Ce monarque, au milieu de ses fils moissonnés,
Terminant sous le fer ses jours infortunés,
D'un père, comme lui déjà glacé par l'âge,
Tout-à-coup réveilla l'attendrissante image:
De mon épouse en pleurs, de mon malheureux fils,
Mon amour consterné croit entendre les cris.
Je cherche autour de moi si quelque ami me reste:
Tous ont péri... Poussés d'un désespoir funeste,
Tous de nos toits brûlans se sont précipités.
Je restais seul... Des feux les lugubres clartés
Guidaient mes pas tremblans et ma vue incertaine,
Lorsqu'aux pieds de Vesta je vois l'affreuse Hélène.
De ses Grecs irrités redoutant le courroux,
La haine des Troyens, la fureur d'un époux,
Cette vile beauté, pour qui la jalousie
Arma la Grèce et Troie, et l'Europe et l'Asie,

Abdiderat sese, atque aris invisa sedebat.
Exarsere ignes animo; subit ira cadentem
Ulcisci patriam, et sceleratas sumere pœnas.
« Scilicet hæc Spartam incolumis patriasque Mycenas
Adspiciet, partoque ibit regina triumpho?
Conjugiumque, domumque, patres, natosque, videbit,
Iliadum turba et Phrygiis comitata ministris?
Occiderit ferro Priamus? Troja arserit igni?
Dardanium toties sudarit sanguine littus?
Non ita; namque etsi nullum memorabile nomen
Feminea in pœna est, nec habet victoria laudem,
Extinxisse nefas tamen, et sumpsisse merentis
Laudabor pœnas, animumque explesse juvabit
Ultricis flammæ, et cineres satiasse meorum. »

Talia jactabam, et furiata mente ferebar;
Cum mihi se, non ante oculis tam clara, videndam
Obtulit, et pura per noctem in luce refulsit
Alma parens, confessa deam, qualisque videri
Cœlicolis et quanta solet; dextraque prehensum
Continuit, roseoque hæc insuper addidit ore:
« Nate, quis indomitas tantus dolor excitat iras?
Quid furis? aut quonam nostri tibi cura recessit?
Non prius adspicies ubi fessum ætate parentem
Liqueris Anchisen? superet conjuxne Creüsa,
Ascaniusque puer? quos omnes undique Graiæ

Se cachait, et, tremblante à l'ombre des autels,
Fuyait aux pieds des dieux la fureur des mortels.
Son odieux aspect réveille ma furie;
Je brûle par sa mort de venger ma patrie.
«Quoi! le sang regorgea sur ces bords malheureux;
Priam meurt sous le fer, Ilion dans les feux;
Et, fière de nos maux, la détestable Hélène,
Dans les remparts d'Argos rentrant en souveraine,
Ira, foulant des fleurs sous ses pas triomphans,
Retrouver son palais, ses aïeux, ses enfans!
Et d'esclaves troyens en pompe environnée,
Des trésors d'Ilion marchera couronnée!
Non; et, quoique ma gloire en rougisse tout bas,
Quoiqu'un si lâche exploit déshonore mon bras,
Du moins de ce fléau j'aurai purgé la terre;
Son sang paira le sang qu'a coûté cette guerre,
Satisfera ma rage, et celle des Troyens,
Et les mânes plaintifs de mes concitoyens.»

Ainsi, je m'emportais, lorsque dans la nuit sombre
Ma mère, dissipant la noire horreur de l'ombre,
Jeune, brillante, enfin telle que dans les cieux
Des immortels charmés elle éblouit les yeux,
Me retient et me dit de sa bouche de rose:
« Mon fils, de ces fureurs, eh! quelle est donc la cause?
Est-il temps d'écouter un aveugle courroux?
Qu'as-tu fait des objets de nos soins les plus doux?
Qu'as-tu fait de ton père appesanti par l'âge,
D'une épouse, d'un fils, entourés de carnage,
Entourés d'ennemis, et qui, sans mon secours,
Par la flamme ou le fer auraient fini leurs jours?
Non, non, ce ne sont point ces objets de ta haine
Non, ce n'est point Pâris, ni l'odieuse Hélène,

Circum errant acies; et, ni mea cura resistat,
Jam flammæ tulerint, inimicus et hauserit ensis.
Non tibi Tyndaridis facies invisa Lacænæ,
Culpatusve Paris; divum inclementia, divum,
Has evertit opes, sternitque a culmine Trojam.
Adspice: namque omnem quæ nunc obducta tuenti [38]
Mortales hebetat visus tibi, et humida circum
Caligat, nubem eripiam: tu ne qua parentis
Jussa time, neu præceptis parere recusa.
Hic, ubi disjectas moles, avulsaque saxis
Saxa vides, mixtoque undantem pulvere fumum,
Neptunus muros magnoque emota tridenti
Fundamenta quatit, totamque ab sedibus urbem
Eruit. Hic Juno Scæas sævissima portas
Prima tenet, sociumque furens à navibus agmen
Ferro accincta vocat.
Jam summas arces Tritonia, respice, Pallas
Insedit, nimbo effulgens et Gorgone sæva.
Ipse pater Danais animos viresque secundas
Sufficit; ipse deos in Dardana suscitat arma.
Eripe, nate, fugam, finemque impone labori.
Nusquam abero, et tutum patrio te limine sistam. »
Dixerat, et spissis noctis se condidit umbris.
Apparent diræ facies, inimicaque Trojæ
Numina magna deum.
Tum vero omne mihi visum considere in ignes

C'est le courroux des dieux qui renverse nos murs.
Viens, je vais dissiper les nuages obscurs
Dont sur tes yeux mortels la vapeur répandue
Cache ce grand spectacle à ta débile vue.
Écoute seulement; et, docile à ma voix,
D'une mère qui t'aime exécute les lois.
Vois-tu ces longs débris, ces pierres dispersées,
De ces brûlantes tours les masses renversées,
Cette poudre, ces feux ondoyans dans les airs?
Là, le trident en main, le puissant dieu des mers,
De la terre à grands coups entr'ouvrant les entrailles,
A leur base profonde arrache nos murailles,
Et dans ses fondemens déracine Ilion.
Ici, tonne en fureur l'implacable Junon:
Debout, le fer en main, la vois-tu sous ces portes
Appeler ses soldats? Vois-tu de ces cohortes
L'Hellespont à grands flots lui vomir les secours?
Sur un nuage ardent, au sommet de ces tours,
Regarde, c'est Pallas, dont la main homicide
Agite dans les airs l'étincelante égide.
Jupiter même aux Grecs souffle un feu belliqueux,
Excite les mortels, et soulève les dieux.
Fuis; calme un vain courroux: fuis, c'en est fait. Ta mère
Va protéger tes pas et te rendre à ton père. »
  Elle dit, et dans l'ombre échappe à mes regards.
Alors le voile tombe; alors, de toutes parts,
Je vois des dieux vengeurs la figure effrayante;
J'entends tonner les coups de leur main foudroyante;
Tout tombe, et je crois voir, de son faîte orgueilleux,
Ilion tout entier s'écrouler dans les feux.
Ainsi contre un vieux pin, qui du haut des montagnes
Dominait fièrement sur les humbles campagnes,

Ilium, et ex imo verti Neptunia Troja.
Ac veluti summis antiquam in montibus ornum [39]
Cum ferro accisam crebrisque bipennibus instant
Eruere agricolæ certatim; illa usque minatur,
Et tremefacta comam concusso vertice nutat;
Vulneribus donec paulatim evicta, supremum
Congemuit, traxitque jugis avulsa ruinam.
Descendo, ac, ducente deo, flammam inter et hostes [40]
Expedior: dant tela locum, flammæque recedunt.

Atque ubi jam patriæ perventum ad limina sedis,
Antiquasque domos, genitor, quem tollere in altos
Optabam primum montes, primumque petebam,
Abnegat excisa vitam producere Troja [41],
Exsiliumque pati.
« Vos o, quibus integer ævi
Sanguis, ait, solidæque suo stant robore vires,
Vos agitate fugam.
Me si cœlicolæ voluissent ducere vitam,
Has mihi servassent sedes: satis una superque
Vidimus excidia, et captæ superavimus urbi.
Sic o sic positum affati discedite corpus.

Ipse manu mortem inveniam; miserebitur hostis,
Exuviasque petet: facilis jactura sepulcri.
Jam pridem invisus divis, et inutilis, annos

Lorsque des bûcherons réunissant leurs bras
De son tronc ébranlé font voler les éclats,
L'arbre altier, balançant sa tête chancelante,
Menace au loin les monts de sa chute pesante ;
Attaqué, mutilé, déchiré lentement,
Enfin, dans un dernier et long gémissement,
Il épuise sa vie, il tombe, et les collines
Retentissent du poids de ses vastes ruines :
Ainsi croule Ilion. Je m'éloigne, et Cypris
Défend au glaive, au feu, d'attenter à son fils :
Le fer respectueux entend sa voix puissante ;
Devant elle s'enfuit la flamme obéissante.

J'arrive enfin, j'arrive au palais paternel ;
Je vole vers mon père : ô désespoir cruel !
Mon père, qu'avant tout doit sauver ma tendresse,
Quand je veux au danger dérober sa vieillesse,
Refuse de survivre à nos communs malheurs,
Et d'aller dans l'exil prolonger ses douleurs.
« Vous tous, qui conservez l'ardeur du premier âge,
Dont le sang, jeune encore, enflamme le courage,
Mes chers enfans, fuyez : pour moi, si le destin
De ma vie à ce jour n'eût pas marqué la fin,
Il eût de mes aïeux conservé la demeure :
La perte d'Ilion ordonne que je meure ;
C'est assez d'avoir pu lui survivre une fois.
Vous, à qui votre sort impose d'autres lois,
Mes enfans, saluez ces misérables restes.
Je saurai, de ma main, trancher ces jours funestes ;
Ou l'ennemi lui-même, une fois plus humain,
Daignera par pitié terminer mon destin.
Qu'importe, après ma mort, où l'on jette ma cendre ?
Aux enfers dès long-temps mon ombre dut descendre,

Demoror, ex quo me divum pater atque hominum rex
Fulminis afflavit ventis et contigit igni. »

Talia perstabat memorans, fixusque manebat.
Nos contra effusi lacrymis, conjuxque Creüsa,
Ascaniusque, omnisque domus, ne vertere secum
Cuncta pater, fatoque urgenti incumbere, vellet.
Abnegat, inceptoque et sedibus hæret in isdem.

Rursus in arma feror, mortemque miserrimus opto.
Nam quod consilium aut quæ jam fortuna dabatur?
« Mene efferre pedem, genitor, te posse relicto
Sperasti? tantumque nefas patrio excidit ore?
Si nihil ex tanta Superis placet urbe relinqui,
Et sedet hoc animo, perituræque addere Trojæ
Teque tuosque juvat; patet isti janua leto:
Jamque aderit multo Priami de sanguine Pyrrhus,
Natum ante ora patris, patrem qui obtruncat ad aras.

Hoc erat, alma parens, quod me, per tela, per ignes,
Eripis, ut mediis hostem in penetralibus, utque
Ascanium, patremque meum, juxtaque Creüsam,
Alterum in alterius mactatos sanguine cernam?
Arma, viri, ferte arma: vocat lux ultima victos.
Reddite me Danais, sinite instaurata revisam

Depuis long-temps je meurs ; et mes jours odieux
Sont à charge à la terre, et maudits par les dieux,
Depuis que Jupiter, qui dut me mettre en poudre,
M'a flétri de ses feux, et frappé de sa foudre. »
  Ainsi dans son refus il demeure obstiné ;
Vainement de nos pleurs il est environné ;
Vainement mon épouse, et mon fils, et moi-même,
Le conjurons, pour lui, pour ses enfans qu'il aime,
De ne pas achever de déchirer nos cœurs,
Et de n'aggraver pas le poids de nos malheurs :
Il demeure inflexible. Alors, dans ma furie,
Je me voue à la mort... Que m'importait la vie?
Quel espoir me restait dans ces momens d'effroi?
« Mon père, m'écriai-je, ah! que veux-tu de moi?
Moi, fuir! moi, te quitter! ô pensée exécrable!
L'as-tu pu commander ce crime abominable?
Si d'un peuple proscrit rien ne doit échapper,
Si, pour que le destin n'ait plus rien à frapper,
Tu veux joindre les tiens aux ruines de Troie,
Attends : voici Pyrrhus qui vient chercher sa proie ;
Pyrrhus qui fait tomber, sous le glaive cruel,
Le fils aux yeux du père, et le père à l'autel :
Du meurtre de nos rois encore dégouttante,
Bientôt de notre sang sa main sera fumante.
O ma mère! ô Vénus! quoi! ton cruel secours
De la flamme et du fer n'a donc sauvé mes jours
Que pour voir, ô douleur! ô désespoir extrême!
Dans son dernier abri périr tout ce que j'aime,
Et mon fils, et ma femme, et mon père, grands dieux!
Dans le sang l'un de l'autre immolés à mes yeux!
Eh bien, dédaignez donc mes prières, mes larmes ;
Je pars : la mort pour moi n'eut jamais tant de charmes ;

Prælia : nunquam omnes hodie moriemur inulti. »

Hinc ferro accingor rursus, clypeoque sinistram
Insertabam aptans, meque extra tecta ferebam.
Ecce autem complexa pedes in limine conjux
Hærebat, parvumque patri tendebat Iulum :
« Si periturus abis, et nos rape in omnia tecum;
Sin aliquam expertus sumptis spem ponis in armis,
Hanc primum tutare domum. Cui parvus Iulus,
Cui pater, et conjux, quondam tua dicta, relinquor? »
Talia vociferans, gemitu tectum omne replebat;
Cum subitum dictuque oritur mirabile monstrum [42].
Namque, manus inter mœstorumque ora parentum,
Ecce levis summo de vertice visus Iuli
Fundere lumen apex, tactuque innoxia mollis
Lambere flamma comas, et circum tempora pasci.
Nos pavidi trepidare metu, crinemque flagrantem
Excutere, et sanctos restinguere fontibus ignes.
At pater Anchises oculos ad sidera lætus
Extulit, et cœlo palmas cum voce tetendit :
« Jupiter omnipotens, precibus si flecteris ullis,
Adspice nos; hoc tantum : et, si pietate meremur,
Da deinde auxilium, pater, atque hæc omina firma. »

Vix ea fatus erat senior, subitoque fragore
Intonuit lævum, et de cœlo lapsa per umbras

Rendez-moi l'ennemi, rendez-moi les combats :
Tous les Grecs aujourd'hui ne nous survivront pas. »
A ces mots, je saisis, sans espoir de défense,
D'un bras mon bouclier, et de l'autre ma lance.
Je sortais en fureur de ce séjour de deuil,
Quand mon épouse en pleurs m'arrête sur le seuil,
Embrasse mes genoux, éperdue et tremblante,
Me présente mon fils, et d'une voix touchante :
« Cher et cruel époux ! si tu cours au trépas,
Me dit-elle, à la mort traîne-nous sur tes pas :
Si ton dernier effort peut encore être utile,
Ah ! commence du moins par sauver cet asile.
Que deviendront un père, un enfant précieux,
Et ton épouse, hélas ! jadis chère à tes yeux ? »
Ainsi Créuse en pleurs, exhalant ses alarmes,
Remplit l'air de ses cris, me baigne de ses larmes,
Lorsqu'un soudain prodige épouvante nos cœurs :
Aux yeux et dans les bras de ses parens en pleurs,
Sur la tête d'Ascagne une flamme rayonne,
S'abaisse sur son front en brillante couronne,
Et, d'un léger éclair l'effleurant mollement,
Autour de ses cheveux se joue innocemment.
L'alarme se répand ; et des eaux abondantes
Descendent à grands flots sur ses tresses ardentes.
On secoue à l'envi ses cheveux allumés,
Lorsque, levant ses yeux par l'espoir animés,
Tendant au ciel ses mains : « Jupiter ! dit mon père,
Si les pleurs quelquefois désarment ta colère,
Lis dans nos cœurs, hélas ! et, s'ils sont vertueux,
Confirme, par pitié, ces présages heureux ! »
Vers la gauche, à ces mots, éclate le tonnerre ;
Et, des voûtes des cieux s'élançant vers la terre,

Stella facem ducens multa cum luce cucurrit.
Illam, summa super labentem culmina tecti,
Cernimus Idæa claram se condere silva,
Signantemque vias : tum longo limite sulcus
Dat lucem, et late circum loca sulfure fumant.
Hic vero victus genitor se tollit ad auras,
Affaturque deos, et sanctum sidus adorat.
« Jam jam nulla mora est : sequor, et, qua ducitis, adsum.
Di patrii, servate domum, servate nepotem :
Vestrum hoc augurium, vestroque in numine Troja est.
Cedo equidem ; nec, nate, tibi comes ire recuso. »
Dixerat ille ; et jam per mœnia clarior ignis
Auditur, propiusque æstus incendia volvunt.
« Ergo age, care pater, cervici imponere nostræ ;
Ipse subibo humeris, nec me labor iste gravabit :
Quo res cumque cadent, unum et commune periclum,
Una salus ambobus erit. Mihi parvus Iulus
Sit comes ; et longe servet vestigia conjux [43].
Vos, famuli, quæ dicam animis advertite vestris.
Est urbe egressis tumulus, templumque vetustum [44]
Desertæ Cereris, juxtaque antiqua cupressus
Religione patrum multos servata per annos :
Hanc ex diverso sedem veniemus in unam.
Tu, genitor, cape sacra manu, patriosque Penates :
Me, bello e tanto digressum et cæde recenti,
Attrectare nefas, donec me flumine vivo
Abluero. »

Un astre, dans la nuit traînant de longs éclairs,
Semble sur le palais tomber du haut des airs:
De là ce feu divin, pour nous guider, sans doute,
Vers la forêt d'Ida suit sa brillante route,
Prolonge dans les airs ses sillons radieux,
Jette une odeur de soufre, et se perd à nos yeux.
Mon père, à cet aspect, se lève, et, plein de joie,
Invoque et Jupiter et l'astre qu'il envoie.
« Dieux paternels! dit-il, c'en est fait, je me rends;
Protégez ma famille, et sauvez mes enfans!
J'accepte avec transport ce présage céleste.
Dieux puissans! d'Ilion vous sauverez le reste.
Viens, mon fils: je te suis. » Il dit; et de plus près
Les flammes cependant menacent le palais;
Et d'un cours plus rapide avançant vers leur proie,
En tourbillons fougueux leur fureur se déploie.
« Eh bien, mon père, au nom de mon amour pour vous,
Laissez-moi vous porter; ce poids me sera doux:
Venez, qu'un même sort tous les deux nous rassemble;
Venez, nous périrons ou nous vivrons ensemble.
Qu'Iule m'accompagne, et qu'observant mes pas,
Mon épouse me suive et ne me quitte pas.
Et vous, qu'un noble zèle attache à votre maître,
Écoutez: hors des murs vos yeux verront paraître
Un coteau d'où s'élève un temple où les mortels
De Cérès autrefois encensaient les autels:
Non loin est un cyprès respecté par les âges,
Et qui de nos aïeux recevait les hommages:
Là, nous nous rendrons tous par différens chemins.
Vous, mon père, prenez nos dieux, nos vases saints;
Je ne puis y toucher avant qu'une onde pure
Du sang dont je suis teint n'ait lavé la souillure. »

Hæc fatus, latos humeros subjectaque colla
Veste super fulvique insternor pelle leonis,
Succedoque oneri: dextræ se parvus Iulus
Implicuit, sequiturque patrem non passibus æquis[45];
Pone subit conjux. Ferimur per opaca locorum:
Et me, quem dudum non ulla injecta movebant[46]
Tela, neque adverso glomerati ex agmine Graii,
Nunc omnes terrent auræ, sonus excitat omnis
Suspensum, et pariter comitique onerique timentem.
Jamque propinquabam portis, omnemque videbar[47]
Evasisse vicem; subito cum creber ad aures
Visus adesse pedum sonitus: genitorque per umbram
Prospiciens: « Nate, exclamat, fuge, nate; propinquant;
Ardentes clypeos atque æra micantia cerno. »
Hic mihi nescio quod trepido male numen amicum
Confusam eripuit mentem: namque avia cursu
Dum sequor, et nota excedo regione viarum,
Heu! misero conjux fatone erepta Creüsa
Substitit, erravitne via, seu lassa resedit,
Incertum; nec post oculis est reddita nostris.
Nec prius amissam respexi, animumve reflexi,
Quam tumulum antiquæ Cereris sedemque sacratam
Venimus: hic demum collectis omnibus una
Defuit; et comites, natumque, virumque, fefellit.
Quem non incusavi amens hominumque deorumque?
Aut quid in eversa vidi crudelius urbe?

A ces mots, d'un lion j'étends sur moi la peau,
Je me courbe, et reçois mon précieux fardeau;
Mon fils saisit ma main, et, précédant sa mère,
Suit à pas inégaux la marche de son père.
Des lieux les plus obscurs nous traversons l'horreur;
Et moi, qui tant de fois avais vu sans terreur
Et les bataillons grecs, et le glaive homicide,
Une ombre m'épouvante, un souffle m'intimide;
Je n'ose respirer, je tremble au moindre bruit,
Et pour ce que je porte, et pour ce qui me suit.
Enfin nous échappons de cette ville en cendre.
Nous nous croyions sauvés, lorsque je crois entendre
D'un bataillon nombreux les pas précipités;
Et dans l'ombre jetant ses yeux épouvantés,
« Fuis, cours, fuis! je les vois, je vois briller leurs armes! »
Dit mon père. A ces mots, qui doublent mes alarmes,
Je ne sais quel délire égara mes esprits;
Mais, tandis qu'éperdu, tremblant d'être surpris,
Aux lieux les moins frayés je confiais ma fuite,
Ma chère épouse, hélas! que je crois à ma suite...
Sort cruel! est-ce toi qui nous en séparas?
Le chemin, trop pénible, arrêta-t-il ses pas?
Ou dans ces noirs sentiers s'est-elle enfin perdue?
Je ne sais; mais le ciel ne me l'a point rendue;
Et je ne m'aperçus de ce fatal revers
Que lorsque, parvenu sur ces coteaux déserts,
Sous l'antique cyprès j'eus déposé mon père.
Je cherche mon épouse, et mon fils une mère:
Seule elle était absente. En ces momens affreux,
Qui n'implorai-je point des hommes et des dieux?
Non, Ilion en feu, non, cette nuit terrible,
Pour ce cœur déchiré n'eut rien de plus horrible.

Ascanium, Anchisenque patrem, Teucrosque Penates,
Commendo sociis, et curva valle recondo;
Ipse urbem repeto, et cingor fulgentibus armis.
Stat casus renovare omnes, omnemque reverti
Per Trojam, et rursus caput objectare periclis.
Principio muros obscuraque limina portæ
Qua gressum extuleram repeto; et vestigia retro
Observata sequor per noctem, et lumine lustro,
Horror ubique animos, simul ipsa silentia terrent.
Inde domum, si forte pedem, si forte tulisset,
Me refero: irruerant Danai, et tectum omne tenebant.
Ilicet ignis edax summa ad fastigia vento
Volvitur; exsuperant flammæ; furit æstus ad auras.
Procedo, et Priami sedes arcemque reviso.
Et jam porticibus vacuis Junonis asylo
Custodes lecti Phœnix et dirus Ulysses
Prædam asservabant: huc undique Troïa gaza
Incensis erepta adytis, mensæque deorum
Crateresque auro solidi, captivaque vestis
Congeritur: pueri et pavidæ longo ordine matres
Stant circum.
Ausus quin etiam voces jactare per umbram,
Implevi clamore vias, mœstusque Creüsam
Nequicquam ingeminans, iterumque iterumque vocavi.
Quærenti et tectis urbis sine fine furenti
Infelix simulacrum atque ipsius umbra Creüsæ

Aussitôt, de mon fils, d'Anchise, de mes dieux,
Je laisse à mes amis le dépôt précieux;
De là je cours à Troie, et, couvert de mes armes,
Revole dans ses murs affronter les alarmes,
Braver, percer encor les nombreux bataillons,
Et des feux dévorans franchir les tourbillons.
Je retourne d'abord vers la voûte secrète
Dont le passage obscur seconda ma retraite;
Je reviens sur mes pas, et d'un œil curieux
Mes avides regards interrogent ces lieux.
Partout règne le deuil, partout l'ombre effrayante,
Et le silence même ajoute à l'épouvante :
Je cherche en vain. Grands dieux, si le sort moins cruel,
Si le ciel l'eût conduite au palais paternel!
J'y cours : nos ennemis s'en étaient rendus maîtres;
La flamme dévorait les toits de mes ancêtres,
Et de l'embrasement les torrens furieux
De leur comble enflammé s'élançaient vers les cieux.
Au palais de Priam un faible espoir m'appelle;
De là mes pas pressés gagnent la citadelle :
Là, sous un long portique, asile de Junon,
Déjà le vieux Phénix, et l'horreur d'Ilion,
Ulysse, des vainqueurs gardent la riche proie.
Là sont accumulés tous les trésors de Troie,
Et les vases d'or pur, et les tables des dieux,
Et des pontifes saints les vêtemens pompeux.
Autour de cet amas de dépouilles captives
Se pressent les enfans et les mères plaintives :
J'y cherche mon épouse, et même, à haute voix,
Dans l'ombre de la nuit je l'appelle cent fois,
Et, parmi les débris de Troie encor fumante,
Dis et redis le nom de ma Créuse absente.

Visa mihi ante oculos, et nota major imago.
Obstupui, steteruntque comæ, et vox faucibus hæsit.
Tum sic affari, et curas his demere dictis :
« Quid tantum insano juvat indulgere dolori,
O dulcis conjux? non hæc sine numine divum
Eveniunt : nec te hinc comitem asportare Creüsam
Fas, aut ille sinit superi regnator Olympi.
Longa tibi exsilia, et vastum maris æquor arandum :
Et terram Hesperiam venies, ubi Lydius, arva [48]
Inter opima virum, leni fluit agmine Thybris.
Illic res lætæ, regnumque, et regia conjux
Parta tibi : lacrymas dilectæ pelle Creüsæ.
Non ego Myrmidonum sedes Dolopumve superbas
Adspiciam, aut Graiis servitum matribus ibo,
Dardanis, et divæ Veneris nurus :
Sed me magna deum genetrix his detinet oris [49].
Jamque vale, et nati serva communis amorem. »
Hæc ubi dicta dedit, lacrymantem et multa volentem
Dicere deseruit, tenuesque recessit in auras.
Ter conatus ibi collo dare brachia circum :
Ter frustra comprensa manus effugit imago,
Par levibus ventis, volucrique simillima somno.

Sic demum socios, consumpta nocte, reviso.
Atque hic ingentem comitum affluxisse novorum

Tandis que, plein d'amour, d'horreur et de pitié,
Je vole sur les pas de ma chère moitié,
Un spectre s'offre à moi : quelle surprise extrême!
C'était elle, c'était ma Créuse elle-même,
Plus grande que jamais ne la virent mes yeux.
A l'aspect du fantôme envoyé par les dieux,
Je frémis, ma voix meurt, et mes cheveux se dressent;
Mais l'ombre calme ainsi les douleurs qui m'oppressent :
« Pourquoi t'abandonner à de si vains regrets?
Reconnais à mon sort les célestes décrets.
C'en est fait, du destin la volonté jalouse
Ne t'a point pour compagne accordé ton épouse.
Sur une vaste mer un long exil t'attend;
Enfin tu parviendras aux rives d'Occident,
Dans la riche Hespérie, où de ses belles ondes
Le Tibre baigne en paix des campagnes fécondes.
Là, possesseur heureux de la fille des rois,
Un empire puissant fleurira sous tes lois.
Cesse de t'alarmer pour celle que tu pleures.
Crois-moi : de nos vainqueurs les superbes demeures
Ne verront point servir le sang de Dardanus,
L'épouse d'un héros, et la bru de Vénus;
Non : la mère des dieux me retient auprès d'elle.
Adieu donc; dans mon fils demeure-moi fidèle :
Si sa mère t'aima, qu'il te soit toujours cher. »
Elle dit, et soudain s'évanouit dans l'air;
Elle fuit, et malgré mes soupirs et mes larmes,
D'un entretien si doux elle interrompt les charmes.
Trois fois j'étends les bras, et, comme une vapeur,
Trois fois a disparu le fantôme trompeur.
  Le jour naît; je retourne à ma troupe fidèle,
Qu'avait encor grossie une foule nouvelle,

Invenio admirans numerum; matresque, virosque,
Collectam exsilio pubem, miserabile vulgus.
Undique convenere, animis opibusque parati,
In quascumque velim pelago deducere terras.
Jamque jugis summæ surgebat Lucifer Idæ,
Ducebatque diem, Danaique obsessa tenebant
Limina portarum; nec spes opis ulla dabatur.
Cessi, et sublato montem genitore petivi.

Femmes, enfans, vieillards, restes infortunés,
Chargés de leurs débris, à l'exil condamnés,
Aux plus lointains climats, sur les plaines de l'onde,
Prêts à suivre en tous lieux ma course vagabonde.
Déjà l'Ida s'éclaire, et de l'astre du jour
L'étoile du matin annonce le retour;
Les Grecs de toutes parts ont investi les portes.
« C'en est fait, m'écriai-je; ô destin! tu l'emportes. »
Je pars, reprends mon père, et, guidé par les dieux,
Transporte sur l'Ida ce fardeau précieux.

ÉTUDES
SUR VIRGILE.

LIVRE II.

APPARITION D'HECTOR.

Énée était, comme toute la ville, livré à ce premier sommeil qui suspend les douleurs des mortels, et se répand comme une douce rosée dans leurs membres épuisés de peines et de travaux. « Tout-» à-coup, dit le héros, voilà que m'apparaît en songe Hector, ac-» cablé de tristesse et versant de longs ruisseaux de larmes; tel on » le vit autrefois traîné au char du vainqueur, le visage noirci d'une » sanglante poussière, et les pieds gonflés par les blessures des cour-» roies qui les traversaient. Grands dieux, quel effrayant aspect! » Qu'Hector, défiguré, était différent de cet Hector qui revenait » chargé des dépouilles d'Achille, ou qui lançait les feux phry-» giens sur les vaisseaux des Grecs! Sa barbe était hideuse, ses che-» veux collés ensemble par un sang noir et glacé; sa poitrine portait » encore les nombreuses blessures qu'il reçut sous les murs de la » patrie. »

Hector n'est plus depuis long-temps; qui donc l'a ramené du séjour des ombres? Quelle auguste mission vient-il remplir? Pourquoi cette profonde tristesse? Pourquoi ces longs ruisseaux de larmes? Pourquoi me montrer le héros dans l'état affreux où l'avait mis la vengeance de l'inexorable Achille? Pourquoi ressusciter tout-à-coup, par un éloquent souvenir, l'Hector victorieux qui foudroyait les Grecs? Pourquoi m'arracher à ces brillantes images et me représenter encore une fois le dieu de la guerre, nu, pâle, sanglant, souillé de poussière, et couvert de blessures encore ouvertes comme au jour de sa mort? Ah! poète du génie, je vous en-

tends; vous voulez m'apprendre que Troie est perdue, et qu'elle ne sera bientôt plus qu'un cadavre comme le plus grand de ses défenseurs.

A l'aspect de son ami qui se présente à lui sous une forme si effrayante, Énée s'écrie avec un accent douloureux : « O lumière de » Dardanie! ô la plus ferme espérance des Troyens! quels si grands » sujets de retard ont pu t'arrêter? De quels rivages reviens-tu, » cher Hector, toi, l'objet d'une si longue attente? Faut-il ne te » revoir qu'après les funérailles des tiens, après tant de travaux de » Troie et de ses peuples? Quoi! tu nous es rendu quand tout suc- » combe sous le faix de la guerre! Mais quelle injuste cause a pu » troubler la sérénité de ton front, et quelles sont ces blessures que » j'aperçois? »

Il n'y a rien de plus déchirant que ces cris de l'amitié; l'illusion d'Énée nous serre tellement le cœur, que nous sommes près de la dissiper par une exclamation involontaire. Le silence d'Hector à toutes ces vaines questions, son profond soupir, suivi de ces paroles, « Fuis, ô fils d'une déesse : arrache-toi aux flammes qui t'en- » vironnent; l'ennemi occupe nos murs; Troie tombe du faîte de » ses grandeurs, » font dresser les cheveux sur la tête. Virgile, retournant toujours le poignard dans la plaie, n'a cessé de nous prédire la ruine de Troie; et tel est cependant son art, que nous sommes frappés d'un coup inattendu, comme celui de la foudre qui tombe à son premier éclat, lorsque nous entendons sortir de la bouche d'Hector l'arrêt fatal de l'empire. Un regret plein de tristesse s'empare de nous quand le héros ajoute : « Nous avons assez » fait pour la patrie et pour Priam. Si la main d'un mortel avait pu » défendre Pergame, la mienne l'aurait défendue. »

Maintenant, voici l'objet de la venue d'Hector expliqué dans les paroles solennelles qu'il adresse à Énée : « Troie te confie son culte » et ses dieux pénates; prends-les pour compagnons de ta fortune; » cherche pour eux ces superbes remparts que tu dois fonder après » avoir parcouru la vaste étendue des mers. » Il dit, et, dans ses mains augustes, il emporte du fond du sanctuaire la puissante Vesta,

les chastes bandelettes, et la flamme éternelle qui brûle sur l'autel de la déesse.

On lit dans M. de Chateaubriand : « Ce songe mérite toute notre » attention, parce que c'est comme un abrégé du génie de Virgile, » où l'on trouve dans un cadre étroit toutes les beautés qui lui sont » propres. » Nous voyons en effet, dans l'apparition d'Hector, la vérité des peintures, même dans l'idéal, l'artifice des préparations, la variété des effets dramatiques, les sentimens tendres, et l'éloquence des grandes douleurs. Ajoutons que le style du poète, toujours d'accord avec les convenances du sujet, est partout la plus riche comme la plus fidèle expression de ses pensées. Néanmoins, après tous ces éloges, nous sommes encore loin d'avoir assez fait connaître cet épisode, plus admirable sous d'autres rapports que ceux qui nous ont frappés jusqu'ici.

Sans l'intervention mystérieuse d'Hector, Énée, endormi au fond d'un palais situé dans un lieu retiré, sera surpris et massacré par les Grecs. Le poète a trouvé dans sa belle fiction le moyen de nous transporter au milieu de Troie en flammes, et de justifier la fuite d'Énée. En effet, pour que ce prince puisse quitter sans crime sa patrie qui succombe, il ne faut rien moins qu'un ordre du ciel. Les dieux pourraient le donner eux-mêmes; mais combien il était plus heureux de faire d'Hector l'interprète de leurs volontés! Celui qui a reculé dix ans la perte de Troie, celui qui a péri en défendant son père et son roi, revient du séjour des ombres prescrire à Énée la fuite comme un devoir; est-il une autorité plus entraînante pour l'ami et le compagnon d'Hector? Et comment, malgré les murmures secrets du courage qui craint jusqu'à l'ombre d'un reproche, résister aux conseils et aux oracles d'un héros qui commande au nom de la patrie? Le temps, le lieu, le caractère d'Hector, le miracle de sa présence, cette étrange confusion de la mort et de la vie qui est en lui, sa douleur si profonde sur Ilion, cette voix qui semble être celle d'un ministre des dieux, les vérités terribles qu'il annonce, les devoirs sacrés qu'il impose, le glorieux avenir qu'il promet, tout se réunit pour persuader le fils d'Anchise et motiver sa

confiance. Cependant le poète ne se contente pas de cette justification si propre à nous convaincre. Non seulement Énée doit être à l'abri du soupçon dans sa fuite, mais encore il ne sortira de Pergame en cendres que pour la relever ailleurs; Hector confie la nouvelle Troie au guerrier dont il a éprouvé le courage dans la défense de la première; il remet le culte de ses pères et l'image des dieux de sa patrie entre les mains de son successeur et du plus religieux des Troyens. On sent combien cette adoption guerrière et cette mission sublime agrandissent le héros du poème.

L'apparition de Patrocle devant Achille, au vingt-troisième livre de l'*Iliade*, l'emporte à quelques égards sur celle d'Hector. Dans l'*Énéide*, le héros, qui ressemble trop souvent à un homme ordinaire, a le malheur de dormir presque à la dernière heure de sa patrie: rien de semblable dans Homère.

Achille, victorieux du meurtrier de Patrocle, Achille, qui vient de lui rendre les premiers honneurs funèbres, est entraîné avec peine à la tente du roi des rois. Il ne veut pas laver le sang et la poussière dont il est souillé avant d'avoir placé son ami sur le bûcher. Un repas s'achève sans qu'il y prenne aucune part. En vain tous les convives vont chercher le repos; Achille reste étendu au milieu de ses Thessaliens sur le rivage de la mer retentissante, et remplit l'air de ses gémissemens. Enfin le sommeil vient suspendre les chagrins, et réparer les forces du héros fatigué d'avoir poursuivi Hector sous les remparts d'Ilion. C'est dans ce moment que Patrocle lui apparaît. On pourrait s'étonner de l'entendre dire au fils de Pélée : « Tu dors, et tu m'oublies. » Le reproche paraît peu fondé; mais, à cette faute près, son discours me semble un modèle de l'éloquence du cœur. Homère est encore plus que Virgile le poète de l'amitié; toutefois le songe d'Énée l'emporte de beaucoup sur celui d'Achille : dans le premier, qui porte la terreur jusqu'où elle peut aller, on découvre un ressort de l'action; dans le second, qui fait couler de plus douces larmes, je ne vois qu'un ornement propre à augmenter l'intérêt, mais dont le poème aurait pu se passer.

On trouve aussi dans les *Troyennes* de Sénèque le tragique une apparition d'Hector; elle mérite d'être citée, même après celle que nous venons d'admirer. Andromaque parle en ces termes à un vieillard, le confident de ses peines :

« Les deux premières veilles de la douce nuit étaient passées, les » sept astres de l'ours inclinaient leur char radieux : un repos, in- » connu depuis long-temps à mes douleurs, me fut accordé pour » un moment; je sentis mes paupières, fatiguées de larmes, se fer- » mer à la vapeur du sommeil, si l'on peut appeler sommeil la » stupeur d'une âme anéantie. Tout-à-coup Hector paraît devant » mes yeux, non plus tel qu'il était lorsque, son bras armé d'un » flambeau, portant la guerre aux enfans d'Argos, il lançait la » flamme sur leurs vaisseaux, ou que, rassasié de carnage, il ren- » trait dans nos murs couvert des véritables armes d'Achille, qu'il » avait cru combattre dans Patrocle[1]. L'éclat divin de sa beauté » guerrière ne brillait plus en lui; je le voyais triste, abattu, accablé » comme moi sous le faix de la douleur, le front tout couvert de » sa chevelure souillée de sang et de poussière; et cependant j'avais » encore du plaisir à le voir[2]. Mais, secouant sa tête vénérable,

[1] Le texte porte :

Verra ex Achille spolia simulato tulit

Ce trait pourrait être bien placé dans un récit tranquille du poète; dans la bouche d'Andromaque, il sent une vaine recherche, et nous déplaît d'autant plus, qu'il rappelle les éloquentes images de Virgile :

Hei mihi, qualis erat! quantum mutatus ab illo
Hectore qui redit exuvias indutus Achillei,
Aut Danaum Phrygios jaculatus puppibus ignes!

Quelle froideur dans Sénèque! quelle vie, quel mouvement dans Virgile!

[2] On lit dans le texte de Sénèque :

Non ille vultus flammeum intendens jubar,
Sed fessus ac dejectus, et fletu gravis,
Similisque nostro, squalida obtectus coma :
Juvat tamen vidisse.

Il ne faut que citer Virgile à côté de cette versification morte, pour mon-

» Romps ce sommeil perfide, dit-il, sauve ton fils, ô ma fidèle » épouse! cache-le promptement, c'est le seul moyen de le sauver. » Sèche tes pleurs. Tu gémis de la chute de Troie! Que n'est-elle » tombée tout entière! Hâte-toi : dérobe à nos ennemis l'unique » et faible espérance de ma maison.

» Les frissons de l'horreur et l'épouvante m'arrachent au som- » meil; je porte partout mes yeux égarés; oubliant mon fils, je cher- » che le seul Hector, mais son ombre trompeuse échappe à mes em- » brassemens et disparaît. »

Ovide, plus éloquent, plus harmonieux, plus peintre, est presque digne de Virgile dans la fable de Ceyx et d'Alcyone, soit par le mérite de la composition, soit par l'éloquence des sentimens et la beauté dramatique de l'expression. Ceyx a péri dans les flots en murmurant le nom de sa tendre et fidèle épouse [1]. Pendant ce malheur, Alcyone ne demandait aux dieux que le salut de Ceyx. Junon, touchée de la piété de cette jeune reine, lui envoie Morphée,

trer aux esprits les plus prévenus la magie de couleurs et la puissance d'harmonie que le vrai poète sait imprimer aux expressions du sentiment et de la pénsée :

In somnis ecce ante oculos mœstissimus Hector
Visus adesse mihi, largosque effundere fletus ;
Raptatus bigis, ut quondam, aterque cruento
Pulvere, perque pedes trajectus lora tumentes.

Et plus loin :

Squalentem barbam, et concretos sanguine crines,
Vulneraque illa gerens quæ circum plurima muros
Accepit patrios.

Mais dans Sénèque, le trait *Juvat tamen vidisse* est pris au fond du cœur humain; il se mêle des joies secrètes à nos plus grandes douleurs.

Sénèque est resté sans doute à une grande distance de Virgile; cependant l'apparition d'Hector mériterait encore des éloges si elle servait à sauver les jours d'Astyanax. Andromaque perd son fils ; dès lors l'inutilité de la scène, en nous rendant plus sévères, nous fait sentir plus vivement l'infériorité de l'imitateur, qui nous a rappelé un grand modèle avec tant d'imprudence.

1 Socerumque patremque
Invocat, heu! frustra. Sed plurima nantis in ore
Alcyone conjux. Illam meminitque refertque;
Illius ante oculos ut agant sua corpora fluctus

qui, revêtu de la figure de l'époux qu'elle redemande sans cesse, vient lui révéler la cruelle vérité. Voici comment le dieu paraît devant Alcyon :

Luridus, exsangui similis, sine vestibus ullis,
Conjugis ante torum miseræ stetit. Uda videtur
Barba viri, madidisque gravis fluere unda capillis.
Tum lecto incumbens, fletu super ora refuso,
Hæc ait : Agnoscis Ceyca, miserrima conjux?
An mea mutata est facies nece? Respice, nosces;
Inveniesque tuo pro conjuge conjugis umbram.
Nil opis, Alcyone, nobis tua vota tulerunt;
Occidimus.

« Pâle, souillé, livide, dépouillé de ses vêtemens, il est debout devant le lit de la triste Alcyone; sa barbe est humide, l'onde amère coule de ses cheveux. Alors, s'inclinant vers la couche conjugale en répandant des larmes : « Reconnais-tu Ceyx, ô la plus malheureuse des épouses? ou ma figure aurait-elle été changée à ce point par une mort cruelle? Regarde, tu vas me reconnaître; mais tu ne trouveras ici que l'ombre de ton époux. Alcyone, tes vœux ne nous ont été d'aucun secours; Ceyx n'est plus. »

On trouve ici quelques traits de ressemblance avec l'Hector de Virgile et l'Athalie de Racine; on lit dans ce dernier :

En achevant ces mots épouvantables,
Son ombre vers mon lit a paru se baisser,
Et moi je lui tendais les bras pour l'embrasser.

L'auteur du *Génie du christianisme* a comparé le songe d'Énée avec celui d'Athalie, sans oser donner la préférence à l'un des

Optat, et exanimis manibus tumuletur amicis.
Dum natat, absentem, quoties sinit hiscere fluctus,
Nominat Alcyonem, ipsisque immurmurat undis.

« Il invoque à la fois son père et son beau-père, mais, hélas ! en vain. Le nom d'Alcyone est toujours dans sa bouche; c'est d'elle dont il se souvient, c'est d'elle dont il parle au milieu de la mort. Il souhaite que les flots poussent son corps sous les yeux d'Alcyone, et que des mains amies l'enferment dans le tombeau. En luttant contre les flots, il appelle Alcyone, il murmure son nom à la vague en colère. »

deux rivaux. En gardant la même réserve, je me permettrai ici quelques observations. La seule idée de l'apparition d'Hector me paraît d'un ordre supérieur au rêve de la fille de Jézabel; en effet, s'il faut admirer le savant contraste entre une reine victorieuse et superbe qui commande à vingt peuples, et l'enfant qu'elle redoute comme destiné à lui donner la mort, entre la mission sublime de Joas et l'innocence de son âge; s'il y a dans cette opposition la plus grande leçon sur la faiblesse des grandeurs humaines, qui ont l'éclat du verre et sa fragilité, comme le dit Corneille dans Polyeucte; si l'effroyable supplice de Jézabel, sans trop dévoiler le dénouement, nous laisse soupçonner le sort de la coupable héritière de son orgueil et de ses crimes, l'apparition d'Hector, plus terrible et plus touchante à la fois, plus nécessaire au poème que le rêve à la tragédie, produit des impressions bien plus profondes et sert à mettre en action les derniers périls d'Ilion, auxquels Énée va prendre une si grande part.

M. de Chateaubriand dit à ce sujet : « La scène annoncée par » l'apparition d'Hector, c'est-à-dire la nuit fatale d'un grand peu» ple et la fondation de l'empire romain, serait plus magnifique que » la chute d'une seule reine, si Joas, en rallumant le flambeau de » David, ne nous montrait dans le lointain le Messie et la révolu» tion de toute la terre. » Malgré cette ingénieuse observation, je crois la scène de Virgile beaucoup plus grande que celle de Racine et par la nature même des choses et par la réunion des sentimens qu'elles inspirent. Nous restons presque froids au récit d'Athalie; ses craintes n'effleurent pas notre cœur, parce que nous les concevons à peine; nous ne sommes point effrayés du supplice de sa détestable mère. Les crimes de Jézabel sont une tradition; et comme ils n'ont pas éclaté sur la scène, leur châtiment, tout effroyable qu'en est la peinture, perd la moitié de son effet sur les spectateurs.

Le seul aspect de la victime de Patrocle et d'Achille suffit pour nous arracher des cris d'effroi, de douleur, d'admiration et de pitié. Nous avons peine à reconnaître dans Joas enfant l'espérance

de tout un peuple à venir; mais nous voyons dans Hector sanglant, défiguré, l'un de ces hommes extraordinaires de qui dépend la destinée des empires. Enfin, par une magie de création qu'on ne peut méconnaître, ce même héros que Troie a tant pleuré, ce pâle habitant de la tombe, ce sujet de la mort, renaît en quelque sorte dans la personne d'Énée suscité par les dieux comme un autre Hector pour ranimer les cendres d'Ilion.

LIBER III.

» Postquam res Asiæ Priamique evertere gentem [1]
Immeritam visum Superis, ceciditque superbum
Ilium, et omnis humo fumat Neptunia Troja,
Diversa exsilia et desertas quærere terras
Auguriis agimur divum; classemque sub ipsa [2]
Antandro et Phrygiæ molimur montibus Idæ,
Incerti quo fata ferant, ubi sistere detur [3];
Contrahimusque viros. Vix prima inceperat æstas,
Et pater Anchises dare fatis vela jubebat;
Littora cum patriæ lacrymans portusque relinquo [4],
Et campos ubi Troja fuit [5]: feror exsul in altum
Cum sociis, natoque, Penatibus, et magnis dis [6].

Terra procul vastis colitur Mavortia campis,
Thraces arant, acri quondam regnata Lycurgo;
Hospitium antiquum Trojæ, sociique Penates,
Dum fortuna fuit. Feror huc, et littore curvo
Mœnia prima loco, fatis ingressus iniquis:
Æneadasque meo nomen de nomine fingo [7].

LIVRE III.

»Quand Troie eut succombé, quand le fer et les feux
Eurent détruit ses murs condamnés par les dieux,
Et que, de ses grandeurs étonné de descendre,
Le superbe Ilion fut caché sous la cendre,
Innocens et proscrits, pour fixer nos destins,
Il nous fallut chercher des rivages lointains.
Soumis aux lois du sort, aux oracles fidèle,
Sous les hauteurs d'Antandre et du mont de Cybèle,
J'équipe des vaisseaux, incertain sur quel bord
Vont nous guider les dieux, va nous jeter le sort.
L'été s'ouvrait à peine; à l'orageux Neptune
Mon père me pressait de livrer ma fortune.
D'un peuple fugitif j'assemble les débris;
Les yeux en pleurs, je pars; je fuis ces bords chéris,
Ces antiques remparts dont Vulcain fit sa proie,
Et les toits paternels, et les champs où fut Troie;
Et, sur l'onde exilé, j'emmène en d'autres lieux
Et mon père, et mon fils, et mon peuple, et mes dieux.
Bien loin de ma patrie est une vaste terre,
Que consacra Lycurgue au grand dieu de la guerre:
Dans des temps plus heureux, les dieux hospitaliers
Unissaient les Troyens à ces peuples guerriers.
Hélas! j'y fus suivi par mon destin funeste.
Des malheureux Troyens j'y rassemble le reste:
Sur la rive des mers un nouvel Ilion,
Élevé par mes mains, avait reçu mon nom.

Sacra Dionææ matri divisque ferebam
Auspicibus cœptorum operum; superoque nitentem
Cœlicolum regi mactabam in littore taurum.
Forte fuit juxta tumulus [8], quo cornea summo
Virgulta, et densis hastilibus horrida myrtus.
Accessi: viridemque ab humo convellere silvam
Conatus, ramis tegerem ut frondentibus aras,
Horrendum et dictu video mirabile monstrum.
Nam quæ prima solo ruptis radicibus arbos
Vellitur, huic atro liquuntur sanguine guttæ,
Et terram tabo maculant. Mihi frigidus horror
Membra quatit, gelidusque coit formidine sanguis.
Rursus et alterius lentum convellere vimen
Insequor, et causas penitus tentare latentes;
Ater et alterius sequitur de cortice sanguis.
Multa movens animo, nymphas venerabar agrestes,
Gradivumque patrem, Geticis qui præsidet arvis;
Rite secundarent visus, omenque levarent.
Tertia sed postquam majore hastilia nisu
Aggredior, genibusque adversæ obluctor arenæ,
Eloquar, an sileam? gemitus lacrymabilis imo
Auditur tumulo, et vox reddita fertur ad aures:
« Quid miserum, Ænea, laceras? jam parce sepulto;
Parce pias scelerare manus. Non me tibi Troja
Externum tulit, aut cruor hic de stipite manat.
Heu! fuge crudeles terras, fuge littus avarum [9].

A la belle Vénus, aux dieux dont les auspices
Sont aux nobles projets funestes ou propices,
J'offre mon humble hommage; et le sacré couteau
Immole à Jupiter un superbe taureau.
J'aperçois une tombe où de leur chevelure
Le cornouiller, le myrte, étalent la verdure:
Mes mains les destinaient aux autels de mes dieux,
Lorsqu'un soudain prodige est offert à mes yeux.
Du premier arbrisseau que mon effort détache,
Un suc affreux jaillit sous la main qui l'arrache,
Et rougit, en tombant, le sol ensanglanté.
Un froid mortel saisit mon cœur épouvanté;
Je tressaille d'horreur. Mais ma main téméraire
Du prodige effrayant veut sonder le mystère,
Je tente d'arracher un second arbrisseau:
Un nouveau sang jaillit d'un arbuste nouveau.
Tremblant, j'offre mes vœux aux nymphes des bocages,
Au fier dieu des combats; et mes pieux hommages
Implorent humblement un présage plus doux;
Et déjà sur la tombe appuyant mes genoux,
Luttant contre la terre, et redoublant de force,
D'un troisième arbrisseau ma main pressait l'écorce,
Quand du fond du tombeau (j'en tremble encor d'effroi!)
Une voix lamentable arrive jusqu'à moi:
« Fils d'Anchise, pourquoi, souillant des mains si pures,
Viens-tu troubler mon ombre et rouvrir mes blessures?
Hélas! respecte au moins l'asile du trépas;
D'un insensible bois ce sang ne coule pas.
Cette contrée a vu terminer ma misère;
Mais celle où tu naquis ne m'est point étrangère:
Épargne donc ma cendre, ô généreux Troyen!
Ma patrie est la tienne, et ce sang est le mien.

Nam Polydorus ego : hic confixum ferrea texit
Telorum seges, et jaculis increvit acutis. »

Tum vero ancipiti mentem formidine pressus
Obstupui, steteruntque comæ, et vox faucibus hæsit.
Hunc Polydorum auri quondam cum pondere magno
Infelix Priamus furtim mandarat alendum
Threïcio regi, cum jam diffideret armis
Dardaniæ, cingique urbem obsidione videret.
Ille, ut opes fractæ Teucrum, et fortuna recessit,
Res Agamemnonias victriciaque arma secutus,
Fas omne abrumpit, Polydorum obtruncat, et auro
Vi potitur. Quid non mortalia pectora cogis,
Auri sacra fames? Postquam pavor ossa reliquit,
Delectos populi ad proceres, primumque parentem,
Monstra deum refero, et quæ sit sententia posco.
Omnibus idem animus scelerata excedere terra;
Linqui pollutum hospitium, et dare classibus austros.
Ergo instauramus Polydoro funus, et ingens [10]
Aggeritur tumulo tellus : stant Manibus aræ,
Cæruleis mœstæ vittis atraque cupresso;
Et circum Iliades crinem de more solutæ.
Inferimus tepido spumantia cymbia lacte,
Sanguinis et sacri pateras, animamque sepulcro

Ah ! fuis ces lieux cruels, fuis cette terre avare :
J'y péris immolé par un tyran barbare.
Polydore est mon nom ; ces arbustes sanglans
Furent autant de traits qui percèrent mes flancs.
La terre me reçut ; et, dans mon sein plongée,
Leur moisson homicide en arbres s'est changée. »
A ces mots, ma voix meurt, mes sens sont oppressés,
Et mes cheveux d'horreur sur mon front sont dressés.
L'infortuné Priam, dans ses tendres alarmes,
Pour ce malheureux fils craignant le sort des armes,
L'avait au roi de Thrace, infidèle allié,
Avec de grands trésors en secret envoyé,
Pour conserver ses jours et former sa jeunesse.
Le lâche, tant qu'Hector humilia la Grèce,
Respecta cet enfant, sa famille et son nom ;
Mais, dès que le destin servit Agamemnon,
L'intérêt, dans son cœur faisant taire la gloire,
Oublia l'amitié pour suivre la victoire.
Le cruel (que ne peut l'ardente soif de l'or !)
Égorgea Polydore, et saisit son trésor ;
Et la terre cacha sa victime sanglante.
A peine j'eus calmé ma première épouvante,
Sur ces signes affreux du céleste courroux
Je consulte les dieux, et mon père avant tous.
Chacun veut fuir ces lieux et ces bords sacriléges,
Où l'hospitalité n'a plus de priviléges.
Mais Polydore attend les suprêmes honneurs :
On relève sa tombe, on l'arrose de pleurs ;
Ses autels sont parés de festons funéraires ;
Le cyprès joint son deuil au deuil de ces mystères ;
Des femmes d'Ilion les cheveux sont épars ;
Le lait, le sang sacré, coulent de toutes parts ;

Condimus, et magna supremum voce ciemus.

Inde, ubi prima fides pelago, placataque venti [11]
Dant maria, et lene crepitans vocat Auster in altum [12],
Deducunt socii naves, et littora complent.
Provehimur portu; terræque urbesque recedunt [13].
Sacra mari colitur medio gratissima tellus [14]
Nereidum matri et Neptuno Ægæo;
Quam pius Arcitenens, oras et littora circum
Errantem, Gyaro celsa Myconeque revinxit,
Immotamque coli dedit, et contemnere ventos.
Huc feror; hæc fessos tuto placidissima portu
Accipit. Egressi veneramur Apollinis urbem.
Rex Anius, rex idem hominum Phœbique sacerdos,
Vittis et sacra redimitus tempora lauro,
Occurrit: veterem Anchisen agnoscit amicum.
Jungimus hospitio dextras, et tecta subimus.
Templa dei saxo venerabar structa vetusto:
« Da propriam, Thymbræe, domum: da mœnia fessis,
Et genus, et mansuram urbem: serva altera Trojæ
Pergama, reliquias Danaum atque immitis Achillei.
Quem sequimur? quove ire jubes? ubi ponere sedes?
Da, pater, augurium, atque animis illabere nostris. »
Vix ea fatus eram; tremere omnia visa repente,
Liminaque, laurusque dei, totusque moveri
Mons circum, et mugire adytis cortina reclusis.
Submissi petimus terram, et vox fertur ad aures:

Nous renfermons son âme en son asile sombre,
Et d'un dernier adieu nous saluons son ombre.
  Dès qu'on put se fier à l'humide élément,
Sitôt que de l'Auster l'heureux frémissement
Promit à notre course une mer sans naufrage,
Nos vaisseaux reposés s'élancent du rivage :
On part, on vole au gré d'un vent rapide et doux ;
Et la ville et le port sont déjà loin de nous.
Une île est dans les mers, qu'un golfe étroit sépare
Des hauteurs de Mycone et des rocs de Gyare,
Délices de Thétis, chère au dieu du trident :
Long-temps elle flotta sur l'abîme grondant ;
Enfin, du dieu du jour la main reconnaissante
Fixa de son berceau la destinée errante ;
Et l'heureuse Délos, dans un profond repos,
Défia le caprice et des vents et des flots.
Là nos vaisseaux lassés trouvent un sûr asile :
Nous entrons ; d'Apollon nous saluons la ville.
Anius vient à nous, le front ceint à la fois
Du laurier prophétique et du bandeau des rois ;
Il voit, il reconnaît, il embrasse mon père,
Tend à son vieil ami sa main hospitalière,
Et, resserrant les nœuds d'une antique union,
Reçoit dans son palais les restes d'Ilion.
Je visite du dieu le temple tutélaire,
Et je m'écrie : « O toi, que dans Thymbre on révère,
Donne à mon peuple errant des murs, une cité,
Et prépare un long règne à sa postérité.
Où faut-il transporter nos dieux, nous et Pergame ?
Viens, parle, éclaire-nous, et descends dans notre âme ! »
Je dis : et tout-à-coup je sens de l'immortel
S'agiter le laurier, et le temple, et l'autel.

« Dardanidæ duri, quæ vos a stirpe parentum
Prima tulit tellus, eadem vos ubere læto
Accipiet reduces : antiquam exquirite matrem :
Hic domus Æneæ cunctis dominabitur oris,
Et nati natorum, et qui nascentur ab illis. »

Hæc Phœbus : mixtoque ingens exorta tumultu
Lætitia ; et cuncti, quæ sint ea mœnia, quærunt ;
Quo Phœbus vocet errantes, jubeatque reverti.
Tum genitor, veterum volvens monumenta virorum :
« Audite, o proceres, ait, et spes discite vestras.
Creta Jovis magni medio jacet insula ponto ;
Mons Idæus ubi, et gentis cunabula nostræ.
Centum urbes habitant magnas, uberrima regna :
Maximus unde pater, si rite audita recordor,
Teucrus Rhœteas primum est advectus ad oras,
Optavitque locum regno. Nondum Ilium et arces
Pergameæ steterant ; habitabant vallibus imis.
Hinc mater cultrix Cybelæ, Corybantiaque æra,
Idæumque nemus ; hinc fida silentia sacris,
Et juncti currum dominæ subiere leones.
Ergo agite, et divum ducunt qua jussa sequamur :
Placemus ventos, et Gnossia regna petamus.
Nec longo distant cursu ; modo Jupiter adsit,
Tertia lux classem Cretæis sistet in oris. »
Sic fatus, meritos aris mactavit honores :

Le mont tremble; chacun vers la terre s'incline,
Et ces mots sont sortis de l'enceinte divine :
« Troyens, c'est au berceau de vos premiers parens
Que je promets un terme à vos destins errans;
Allez, et recherchez la terre paternelle :
Là naîtra de vainqueurs une race éternelle;
Là règneront Énée et ses derniers neveux,
Et les fils de ses fils, et ceux qui naîtront d'eux. »
Ainsi parle Apollon. On tressaille, on s'écrie :
« Quels sont ces bords? quelle est cette antique patrie
Où le sort nous appelle, où le ciel pour toujours
De nos longues erreurs doit terminer le cours? »
Alors, des anciens temps gravés dans sa mémoire,
Mon père à nos regards développant l'histoire :
« O Troyens, nous dit-il, par des signes certains
Connaissez votre espoir, connaissez vos destins.
Une île est au milieu des ondes écumeuses,
Fière d'un sol fécond, de cent villes fameuses,
Berceau de nos aïeux et du grand Jupiter.
C'est de l'Ida crétois que notre aïeul Teucer,
De Rhétée abordant l'antique promontoire,
Y fixa ses sujets, son empire et sa gloire :
Ilion n'était pas; et des tribus sans noms
De l'Ida phrygien habitaient les vallons.
C'est de là que nous vient le culte de Cybèle,
Par qui le soc apprit à vaincre un sol rebelle,
De ses honneurs divins le mystère secret,
Que jamais ne dévoile un témoin indiscret;
Et de l'airain sacré la bruyante allégresse,
Et ces lions soumis qui traînent la déesse;
Enfin du mont Ida le bois religieux :
Là nous attend le sort, là nous guident les dieux.

Taurum Neptuno; taurum tibi, pulcher Apollo;
Nigram Hiemi pecudem, Zephyris felicibus albam.

Fama volat pulsum regnis cessisse paternis
Idomenea ducem, desertaque littora Cretæ;
Hoste vacare domos, sedesque adstare relictas.
Linquimus Ortygiæ portus, pelagoque volamus[15];
Bacchatamque jugis Naxon, viridemque Donysam,
Olearon, niveamque Paron, sparsasque per æquor
Cycladas, et crebris legimus freta consita terris.
Nauticus exoritur vario certamine clamor.
Hortantur socii, Cretam proavosque petamus.
Prosequitur surgens a puppi ventus euntes;
Et tandem antiquis Curetum allabimur oris.
Ergo avidus muros optatæ molior urbis,
Pergameamque voco; et lætam cognomine gentem
Hortor amare focos, arcemque attollere tectis.
Jamque fere sicco subductæ littore puppes;
Connubiis arvisque novis operata juventus;
Jura domosque dabam; subito cum tabida membris
Corrupto cœlo tractu, miserandaque venit

Mais apaisons d'abord les puissances de l'onde;
Et, si le vent nous sert, si le ciel nous seconde,
Trois jours nous porteront sur ces bords désirés. »
Ainsi parla mon père, et deux taureaux sacrés
Sont aux dieux protecteurs offerts en sacrifice :
L'un rend à nos destins le dieu des mers propice,
Et l'autre d'Apollon implore les faveurs;
Ensuite deux brebis diverses de couleurs
Sont offertes aux dieux de l'orageux empire,
La noire aux Vents fougueux, la blanche au doux Zéphyre.
Le bruit court qu'un grand roi, notre ennemi cruel
Idoménée, a fui le trône paternel,
Qu'abandonnés des Grecs, les rivages de Crète
Promettent aux Troyens une douce retraite.
Nous partons : nous voyons la riche Oléaros,
Naxos chère à Bacchus, et la blanche Paros,
Donyse aux verts bosquets, des îles renommées
Qui sur les vastes mers en cercle sont semées.
Tout-à-coup un cri part : « Voilà, voilà ces lieux,
Espoir de nos enfans, séjour de nos aïeux ! »
Le vent s'élève en poupe; on s'élance, on arrive,
Et de la Crète enfin nous atteignons la rive.
J'y fonde une cité; je l'appelle Ilion :
L'heureuse colonie applaudit à son nom.
Je l'invite à chérir sa demeure nouvelle,
A bâtir de ses mains sa haute citadelle.
La mer rend les vaisseaux à ces tranquilles bords;
L'hymen promet ses fruits, la terre ses trésors.
Je donne à tous des lois, des champs, des domiciles.
Mais notre sort nous suit dans ces nouveaux asiles :
Un air contagieux exhalant son poison,
Charge de ses vapeurs la brûlante saison :

Arboribusque satisque lues, et letifer annus.
Linquebant dulces animas, aut ægra trahebant
Corpora: tum steriles exurere Sirius agros:
Arebant herbæ, et victum seges ægra negabat.
Rursus ad oraclum Ortygiæ Phœbumque remenso
Hortatur pater ire mari, veniamque precari:
Quam fessis finem rebus ferat; unde laborum
Tentare auxilium jubeat; quo vertere cursus.
Nox erat, et terris animalia somnus habebat.
Effigies sacræ divum Phrygiique Penates,
Quos mecum a Troja mediisque ex ignibus urbis
Extuleram, visi ante oculos adstare jacentis
In somnis, multo manifesti lumine, qua se
Plena per insertas fundebat luna fenestras.
Tum sic affari, et curas his demere dictis:
« Quod tibi delato Ortygiam dicturus Apollo est,
Hic canit; et tua nos en ultro ad limina mittit.
Nos te, Dardania incensa, tuaque arma secuti;
Nos tumidum sub te permensi classibus æquor;
Idem venturos tollemus in astra nepotes,
Imperiumque urbi dabimus: tu mœnia magnis
Magna para, longumque fugæ ne linque laborem.
Mutandæ sedes; non hæc tibi littora suasit
Delius, aut Cretæ jussit considere, Apollo.
Est locus, Hesperiam Graii cognomine dicunt,
Terra antiqua, potens armis atque ubere glebæ.

L'eau tarit, l'herbe meurt, et la stérile année
Voit sur son front noirci sa guirlande fanée.
Chaque jour a son deuil; l'animal expirant
Perd la douce lumière, ou traîne un corps mourant;
Plus d'épis pour l'été, plus de fruits pour l'automne,
Et sur ces bords affreux la mort seule moissonne.
Mon père ordonne alors de repasser les flots,
D'aller interroger les trépieds de Délos,
D'apprendre dans quels lieux doivent finir nos peines,
Nos travaux renaissans, nos courses incertaines.
La nuit couvrait le ciel; tout dormait, quand mes dieux
Ravis dans Troie en cendre à la fureur des feux,
Aux rayons de Phébé qui brillait tout entière,
M'apparaissent en songe, éclatans de lumière,
Consolent mes chagrins, et m'adressent ces mots:

« Épargne-toi le soin de repasser les flots;
Apollon nous envoie; et ce qu'eût fait entendre
L'oracle de Délos, nous pouvons te l'apprendre.
C'est nous qui, compagnons de périls, de travaux,
Suivîmes ton exil, partageâmes tes maux;
C'est nous qui, terminant ta course vagabonde,
A ta race immortelle asservirons le monde.
Ose donc mériter ta future splendeur.
La Crète ne doit point renfermer ta grandeur:
Il est des bords fameux que l'on nomme Hespérie,
Qu'autrefois ont peuplés des enfans d'OEnotrie,
Riche et puissant empire. Italus, nous dit-on,
Augmenta sa splendeur et lui donna son nom.
Là, du grand Dardanus la race a pris naissance

OEnotri coluere viri : nunc fama minores
Italiam dixisse, ducis de nomine, gentem [16] :
Hæ nobis propriæ sedes ; hinc Dardanus ortus,
Iasiusque pater, genus a quo principe nostrum.
Surge, age, et hæc lætus longævo dicta parenti
Haud dubitanda refer : Corytum terrasque requirat [17]
Ausonias. Dictæa negat tibi Jupiter arva. »
Talibus attonitus visis ac voce deorum
(Nec sopor illud erat, sed coram agnoscere vultus
Velatasque comas, præsentiaque ora videbar :
Tum gelidus toto manabat corpore sudor),
Corripio e stratis corpus, tendoque supinas
Ad cœlum cum voce manus, et munera libo
Intemerata focis. Perfecto lætus honore,
Anchisen facio certum, remque ordine pando.
Agnovit prolem ambiguam geminosque parentes,
Seque novo veterum deceptum errore locorum,
Tum memorat : « Nate, Iliacis exercite fatis,
Sola mihi tales casus Cassandra canebat.
Nunc repeto hæc generi portendere debita nostro
Et sæpe Hesperiam, sæpe Itala regna, vocare.
Sed quis ad Hesperiæ venturos littora Teucros
Crederet? aut quem tum vates Cassandra moveret?
Cedamus Phœbo, et moniti meliora sequamur. »

Sic ait : et cuncti dicto paremus ovantes.
Hanc quoque deserimus sedem, paucisque relictis

Où fut votre berceau, sera votre puissance.
Cours détromper Anchise, et guide les Troyens
Des rivages de Crète aux bords ausoniens. »

Ainsi parlaient mes dieux : ce n'était point d'un songe
L'illusion nocturne et le grossier mensonge ;
C'étaient leurs saints bandeaux, leurs regards, leurs accens,
Et tous mes sens émus me les montraient présens.
Tremblant, je me relève ; et, saisi d'épouvante,
J'élève au ciel ma voix et ma main suppliante ;
Aux dieux hospitaliers je rends un juste honneur,
Et reviens à mon père annoncer mon bonheur.
Egaré, mais soumis à cette voix divine,
A sa double famille, à sa double origine,
Il impute l'erreur de l'oracle douteux
Qui lui fit méconnaître et confondre ces lieux.
« O mon fils, que poursuit l'affreux destin de Troie !
Cassandre, et mon esprit s'en souvient avec joie,
Cassandre, me dit-il, par des avis certains
M'a cent fois de ma race annoncé les destins,
Et les champs d'Italus et les bords d'Hespérie.
Mais qui pouvait si loin attendre une patrie ?
Et qui croyait Cassandre en ces temps malheureux?
Cédons aux lois du sort, obéissons aux dieux. »
Il dit : on applaudit, on dépose au rivage
Tous ceux que retenait ou leur sexe ou leur âge.
Le vent gonfle la voile, et sur les vastes eaux

Vela damus, vastumque cava trabe currimus æquor.
Postquam altum tenuere rates, nec jam amplius ullæ
Apparent terræ, cœlum undique, et undique pontus;
Tum mihi cæruleus supra caput adstitit imber,
Noctem hiememque ferens, et inhorruit unda tenebris;
Continuo venti volvunt mare, magnaque surgunt
Æquora : dispersi jactamur gurgite vasto.
Involvere diem nimbi, et nox humida cœlum
Abstulit; ingeminant abruptis nubibus ignes.
Excutimur cursu, et cæcis erramus in undis.
Ipse diem noctemque negat discernere cœlo,
Nec meminisse viæ media Palinurus in unda.
Tres adeo incertos cæca caligine soles
Erramus pelago, totidem sine sidere noctes.
Quarto terra die primum se attollere tandem
Visa, aperire procul montes, ac volvere fumum.
Vela cadunt; remis insurgimus : haud mora, nautæ
Adnixi torquent spumas, et cærula verrunt.

Servatum ex undis Strophadum me littora primum
Accipiunt. Strophades Graio stant nomine dictæ
Insulæ Ionio in magno, quas dira Celæno[19],
Harpyiæque colunt aliæ, Phineïa postquam
Clausa domus, mensasque metu liquere priores.
Tristius haud illis monstrum, nec sævior ulla

Nous cherchons des périls et des climats nouveaux.
Le bord fuit : devant nous s'étend la mer profonde ;
Partout les cieux, partout les noirs gouffres de l'onde.
Tout-à-coup la tempête, apportant la terreur,
Sur l'onde au loin répand sa ténébreuse horreur :
Le vent tonne en courroux sur les mers qu'il tourmente ;
Le flot monte et retombe en montagne écumante ;
L'œil ne distingue plus ni le jour, ni la nuit ;
Le pilote éperdu, que la frayeur conduit,
Abandonne au hasard sa course vagabonde.
Sur nous le ciel mugit ; sous nos pieds la mer gronde ;
La foudre nous menace, et de l'air ténébreux
Mille horribles éclairs sont les astres affreux.
Le jour est sans soleil, et la nuit sans étoiles ;
L'onde brise la rame, et le vent rompt les voiles ;
Et la troisième aurore a revu nos vaisseaux
Abandonnés sans guide à la merci des eaux.
Enfin, le jour suivant, le noir horizon s'ouvre ;
Des monts dans le lointain le sommet se découvre,
Et leur vapeur s'élève en tourbillons fumeux.
Alors nous nous courbons sur les flots écumeux,
Et la voile baissée a fait place à la rame :
Le jour renaît aux cieux, l'espérance en notre âme ;
Et de leurs bras nerveux nos ardens matelots
Font écumer la mer et bouillonner les flots.

Les Strophades (la Grèce ainsi nomma ces îles)
Aux nochers rassurés présentent leurs asiles ;
Et, de loin dominant les flots ioniens,
Sur leurs tranquilles bords appellent les Troyens.
Vain espoir ! Céléno, la reine des Harpies,
Infesta ces beaux lieux de ses troupes impies :
Depuis que Calaïs à leur brutale faim

Pestis et ira deum Stygiis sese extulit undis.
Virginei volucrûm vultus, fœdissima ventris
Proluvies, uncæque manus, et pallida semper
Ora fame.

Huc ubi delati portus intravimus, ecce
Læta boum passim campis armenta videmus,
Caprigenumque pecus, nullo custode, per herbas.
Irruimus ferro, et divos ipsumque vocamus
In partem prædamque Jovem. Tum littore curvo
Exstruimusque toros, dapibusque epulamur opimis.
At subitæ horrifico lapsu de montibus adsunt
Harpyiæ, et magnis quatiunt clangoribus alas,
Diripiuntque dapes, contactuque omnia fœdant
Immundo : tum vox tetrum dira inter odorem.
Rursum in secessu longo sub rupe cavata,
Arboribus clausi circum atque horrentibus umbris,
Instruimus mensas, arisque reponimus ignem :
Rursum ex diverso cœli cæcisque latebris
Turba sonans prædam pedibus circumvolat uncis;
Polluit ore dapes. Sociis tunc arma capessant
Edico, et dira bellum cum gente gerendum.
Haud secus ac jussi faciunt, tectosque per herbam
Disponunt enses, et scuta latentia condunt.
Ergo, ubi delapsæ sonitum per curva dedere
Littora, dat signum specula Misenus ab alta
Ære cavo : invadunt socii, et nova prælia tentant.

Du malheureux Phinée arracha le festin,
La terre ne vit pas de fléau plus terrible,
L'enfer ne vomit pas de monstre plus horrible.
Leurs traits sont d'une vierge ; un instinct dévorant
De leur rapace essaim conduit le vol errant ;
Une horrible maigreur creuse leurs flancs avides,
Qui, toujours s'emplissant, demeurant toujours vides,
Surchargés d'alimens, sans en être nourris,
En un fluide infect en rendent les débris,
Et de l'écoulement de cette lie impure
Empoisonnent les airs, et souillent la verdure.
Nous abordons : soudain sur le rivage épars
Des troupeaux sans bergers s'offrent à nos regards.
Sur eux, le fer en main, nous fondons avec joie,
Et nos dieux sont admis à cette riche proie :
Des tables, que nos mains dressent au bord des mers,
Se couvrent de ces dons par le hasard offerts.
Mais des monstres ailés la troupe redoutable
Soudain d'un vol bruyant s'abat sur notre table,
Fond sur nos alimens dans sa vorace ardeur,
Souille tout, remplit tout de son infecte odeur,
Et mêle un cri sinistre à son toucher immonde.
Plus loin, et sous l'abri d'une roche profonde,
De la voûte des bois partout environnés,
Déjà nous reprenions nos mets abandonnés ;
Déjà le feu brûlait sur l'autel de nos Lares :
Alors l'avide essaim de ces oiseaux barbares,
Aux mains, aux pieds crochus, de ses réduits secrets
Sort, s'élance à grand bruit, s'empare de nos mets,
Et d'excrémens impurs empoisonne le reste.
« C'en est trop : écartons cette horde funeste,
M'écriai-je aussitôt. Aux armes, compagnons !

Obscenas pelagi ferro fœdare volucres.
Sed neque vim plumis ullam nec vulnera tergo
Accipiunt; celerique fuga sub sidera lapsæ,
Semesam prædam et vestigia fœda relinquunt.
Una in præcelsa consedit rupe Celæno,
Infelix vates, rumpitque hanc pectore vocem:
« Bellum etiam pro cæde boum stratisque juvencis,
Laomedontiadæ, bellumne inferre paratis,
Et patrio Harpyias insontes pellere regno?
Accipite ergo, animis atque hæc mea figite dicta:
Quæ Phœbo Pater omnipotens, mihi Phœbus Apollo
Prædixit, vobis Furiarum ego maxima pando.
Italiam cursu petitis, ventisque vocatis
Ibitis Italiam, portusque intrare licebit:
Sed non ante datam cingetis mœnibus urbem,
Quam vos dira fames, nostræque injuria cædis,
Ambesas subigat malis absumere mensas. »

Dixit, et in silvam pennis ablata refugit.
At sociis subita gelidus formidine sanguis
Deriguit: cecidere animi, nec jam amplius armis,
Sed votis precibusque jubent exposcere pacem,
Sive deæ, seu sint diræ obscenæque volucres.
Et pater Anchises, passis de littore palmis,
Numina magna vocat, meritosque indicit honores:

Courons ! délivrons-nous de ces monstres gloutons ! »
Je dis, on obéit : nos lances détachées
Sous des gazons épais avec soin sont cachées.
Dès qu'il entend de loin fondre l'essaim fatal,
Du haut d'un roc Misène a donné le signal.
Un combat tout nouveau de tous côtés s'engage,
Sur les monstres ailés nous fondons avec rage.
Mais leur plume défend ces oiseaux de la mer :
Leur troupe, impénétrable aux atteintes du fer,
Part, et laisse, en fuyant dans sa retraite obscure,
Les mets demi-rongés, et son odeur impure.
Céléno reste seule, et ses cris menaçans
Font du haut d'un rocher entendre ces accens :
« Lâches usurpateurs de notre antique terre !
Pour ravir nos troupeaux, vous nous livrez la guerre !
Apprenez donc de moi, fils de Laomédon,
Ce qu'apprit Jupiter au divin Apollon,
Ce qu'Apollon m'apprit, ce que je vous déclare,
Moi, la terrible sœur des filles du Tartare :
Oui, du vieux Latium vous atteindrez les ports ;
Mais vous ne pourrez pas vous fixer sur ses bords,
Que, pressés par la faim, dans votre rage extrême
Vous n'ayez dévoré jusqu'à vos tables même. »
Elle dit, et soudain, d'un vol précipité,
De l'épaisse forêt cherche l'obscurité.
Alors tout notre sang se glace dans nos veines :
Alors nous abjurons nos espérances vaines.
Pour apaiser ce peuple, aux glaives impuissans
Nous faisons succéder les prières, l'encens ;
Soit qu'on adore en lui les déités des ondes,
Soit qu'il n'offre à nos yeux que des oiseaux immondes.
Anchise lève aux cieux ses vénérables mains :

« Di, prohibete minas; di, talem avertite casum;
Et placidi servate pios. » Tum littore funem
Deripere, excussosque jubet laxare rudentes.
Tendunt vela Noti; ferimur spumantibus undis,
Qua cursum ventusque gubernatorque vocabant.
Jam medio apparet fluctu nemorosa Zacynthos [20],
Dulichiumque, Sameque, et Neritos ardua saxis:
Effugimus scopulos Ithacæ, Laertia regna [21];
Et terram altricem sævi execramur Ulyssei.
Mox et Leucatæ nimbosa cacumina montis,
Et formidatus nautis aperitur Apollo:
Hunc petimus fessi, et parvæ succedimus urbi.
Anchora de prora jacitur; stant littore puppes.
Ergo insperata tandem tellure potiti,
Lustramurque Jovi, votisque incendimus aras,
Actiaque Iliacis celebramus littora ludis [22];
Exercent patrias oleo labente palæstras
Nudati socii: juvat evasisse tot urbes
Argolicas, mediosque fugam tenuisse per hostes.

Interea magnum sol circumvolvitur annum,

« Dieux ! ô dieux ! écartez ces fléaux inhumains !
Venez à moi, dit-il, déités que j'encense !
Secourez le malheur, secourez l'innocence ! »
Il dit : au même instant, de leurs câbles tendus
Les vaisseaux affranchis à la mer sont rendus.
Ils partent : l'aquilon gonfle, en sifflant, leurs voiles.
Au gré du souffle heureux qui frémit dans leurs toiles,
Ils fendent de la mer les bruyans tourbillons,
Et la proue en fuyant laisse au loin ses sillons.
Déjà de ses grands bois Zacinthe environnée,
Et l'âpre Néritos de ses rocs couronnée,
Dulichium, Samos, s'élèvent sur les flots :
Ithaque enfin paraît. Soudain nos matelots
Ont redoublé d'ardeur ; et, grâce au vent propice,
Nous fuyons le berceau de l'exécrable Ulysse.
De Leucate bientôt les sommets nuageux,
Et du port d'Apollon les écueils orageux,
Chers malgré leurs dangers, de loin nous apparaissent.
Ce dieu nous rend la joie, et nos forces renaissent,
De son humble cité les ports nous sont ouverts ;
L'ancre se précipite et plonge au fond des mers ;
De nos vaisseaux oisifs la course est suspendue.
Tout bénit d'Actium la terre inattendue :
On dresse des autels ; on offre au roi des dieux
Des expiations, de l'encens et des vœux ;
On s'applaudit d'avoir, comme une terre amie,
Franchi de nos vainqueurs la contrée ennemie.
Enfin de nos lutteurs l'essaim est assemblé ;
Sur leurs corps demi-nus des flots d'huile ont coulé
A ces jeux paternels nous volons avec joie,
Et notre cœur palpite au souvenir de Troie.

Le grand astre des cieux recommençait son tour,

Et glacialis hiems Aquilonibus asperat undas.
Ære cavo clypeum, magni gestamen Abantis,
Postibus adversis figo, et rem carmine signo:
ÆNEAS HÆC DE DANAIS VICTORIBUS ARMA [23].
Linquere tum portus jubeo, et considere transtris.
Certatim socii feriunt mare, et æquora verrunt.
Protenus aerias Phæacum abscondimus arces,
Littoraque Epiri legimus, portuque subimus
Chaonio, et celsam Buthroti accedimus urbem.
Hic incredibilis rerum fama occupat aures [24],
Priamiden Helenum Graias regnare per urbes,
Conjugio Æacidæ Pyrrhi sceptrisque potitum,
Et patrio Andromachen iterum cessisse marito.
Obstupui; miroque incensum pectus amore
Compellare virum, et casus cognoscere tantos.
Progredior portu, classes et littora linquens.
Solemnes tum forte dapes et tristia dona,
Ante urbem in luco, falsi Simoentis ad undam,
Libabat cineri Andromache; Manesque vocabat
Hectoreum ad tumulum, viridi quem cespite inanem,
Et geminas, causam lacrymis, sacraverat aras.

Ut me conspexit venientem, et Troïa circum [25]

Et déjà sur les mers Borée est de retour :
Un bouclier d'Abas, devenu ma conquête,
Du temple par mes mains a décoré le faîte ;
Et je grave au-dessous du monument guerrier :
ÉNÉE AUX GRECS VAINQUEURS RAVIT CE BOUCLIER.
Le signal est donné : nous quittons ces rivages ;
Les rocs Phéaciens ont fui dans les nuages.
De l'Epire déjà nous côtoyons les bords ;
La ville de Chaôn nous reçoit dans ses ports ;
Et, de loin dominant sur la plaine profonde,
Buthrote a réparé les fatigues de l'onde.
Là, d'incroyables bruits, jusqu'à nous parvenus,
Étonnent notre oreille : on nous dit qu'Hélénus,
Enfant du dernier roi de la triste Pergame,
Possède de Pyrrhus et le sceptre et la femme ;
Qu'il commande à des Grecs, et qu'un dernier lien
Met la veuve d'Hector dans les bras d'un Troyen.
Un désir curieux de mon âme s'empare ;
Je brûle d'admirer un destin si bizarre,
De voir, d'entretenir le successeur d'Hector.
Ce jour même, sa veuve, inconsolable encor,
Hors des murs, dans un bois près d'un nouveau Scamandre,
Au héros d'Ilion, ou plutôt à sa cendre,
Sur un tombeau formé de terre et de gazons,
De son deuil solennel portait les tristes dons.
Pour charmer ses chagrins, loin des regards profanes,
A ce lugubre asile elle invitait ses mânes,
L'appelait auprès d'elle, et, chers à ses douleurs,
Deux autels partageaient le tribut de ses pleurs ;
L'un était pour le fils, et l'autre pour le père :
Là, pleurait tour à tour et l'épouse et la mère.
Je marche vers ces lieux ; mais son œil de plus près

Arma amens vidit, magnis exterrita monstris,
Deriguit visu in medio; calor ossa reliquit.
Labitur; et longo vix tandem tempore fatur:
« Verane te facies, verus mihi nuntius affers,
Nate dea? vivisne? aut, si lux alma recessit,
Hector ubi est? » Dixit, lacrymasque effudit, et omnem
Implevit clamore locum. Vix pauca furenti
Subjicio, et raris turbatus vocibus hisco:
« Vivo equidem, vitamque extrema per omnia duco
Ne dubita; nam vera vides.
Heu! quis te casus dejectam conjuge tanto [26]
Excipit? aut quæ digna satis fortuna revisit?
Hectoris, Andromache, Pyrrhin' connubia servas? »

Dejecit vultum, et demissa voce locuta est [27]:
« O felix una ante alias Priameïa virgo,
Hostilem ad tumulum Trojæ sub mœnibus altis
Jussa mori, quæ sortitus non pertulit ullos,
Nec victoris heri tetigit captiva cubile!
Nos, patria incensa, diversa per æquora vectæ,
Stirpis Achilleæ fastus, juvenemque superbum,
Servitio enixæ, tulimus [28], qui deinde, secutus
Ledæam Hermionen Lacedæmoniosque hymenæos.

A peine eut reconnu mon visage, mes traits,
Distingué ma cuirasse et mes armes troyennes,
Elle tombe : son sang s'est glacé dans ses veines ;
Elle reste long-temps sans force et sans couleur ;
Mais enfin, rappelant un reste de chaleur :
« Est-ce vous, me dit-elle, ou n'êtes-vous qu'une ombre?
Ah ! si vous habitez dans la demeure sombre,
Où mon Hector est-il? » Elle dit ; et soudain
D'un long ruisseau de pleurs elle inonde son sein,
Et remplit tout le bois de sa voix gémissante.
Profondément ému de sa plainte touchante,
J'approche ; je réponds en sons entrecoupés,
Par quelques mots sans suite et sans ordre échappés :
« O comble de grandeur ainsi que de misère !
Non, vous ne voyez pas une ombre mensongère ;
Oui, malgré moi je vis, et pour souffrir encor.
Mais vous, de ce haut rang de l'épouse d'Hector
A quelle humble fortune êtes-vous descendue?
Quel sort peut remplacer tant de grandeur perdue?
Honorez-vous ici la cendre d'un époux?
Est-ce Hector ou Pyrrhus qui dispose de vous? »
Elle baisse les yeux ; et s'exprimant à peine :
« Que je te porte envie, heureuse Polyxène !
Ton cœur ne connut point les douceurs de l'hymen,
Tu péris, jeune encor, sous le fer inhumain :
Mais du moins tu péris sous les remparts de Troie,
Mais les arrêts du sort qui choisissait sa proie
N'ont pas nommé ton maître, et, captivant ton cœur,
Mis la fille des rois aux bras de son vainqueur.
Moi, d'un jeune orgueilleux, trop digne de son père,
Souffrant l'amour superbe, et pleurant d'être mère,
J'ai perdu ma patrie ; et, traversant les mers,

Me famulo famulamque Heleno transmisit habendam.
Ast illum, ereptæ magno inflammatus amore
Conjugis, et scelerum Furiis agitatus, Orestes
Excipit incautum, patriasque obtruncat ad aras.
Morte Neoptolemi regnorum reddita cessit
Pars Heleno, qui Chaonios cognomine campos,
Chaoniamque omnem Trojano a Chaone dixit;
Pergamaque, Iliacamque jugis hanc addidit arcem.
Sed tibi qui cursum venti, quæ fata dedere?
Aut quisnam ignarum nostris deus appulit oris?
Quid puer Ascanius [29]? superatne, et vescitur aura?
Quem tibi jam Troja...
Ecqua tamen puero est amissæ cura parentis?
Ecquid in antiquam virtutem animosque viriles
Et pater Æneas et avunculus excitat Hector? »

Talia fundebat lacrymans, longosque ciebat
Incassum fletus; cum sese a mœnibus heros
Priamides multis Helenus comitantibus affert,
Agnoscitque suos, lætusque ad limina ducit,
Et multum lacrymas verba inter singula fundit.
Procedo, et parvam Trojam, simulataque magnis [30]
Pergama, et arentem Xanthi cognomine rivum [31],
Agnosco, Scææque amplector limina portæ.
Necnon et Teucri socia simul urbe fruuntur:

Passé de Troie en cendre à l'opprobre des fers.
Bientôt, nouveau Pâris, jusqu'à Lacédémone,
Mon dédaigneux époux court ravir Hermione;
Et, fuyant des plaisirs par la force obtenus,
Il m'abandonne esclave à l'esclave Hélénus.
Mais Oreste en fureur, qu'incessamment tourmente
Le fouet de Némésis, le regret d'une amante,
Jette au pied de l'autel son rival égorgé,
Et ce rapt criminel par un crime est vengé.
Par cette mort sanglante Hélénus en partage
Obtint une moitié de son riche héritage,
Et du nom de Chaòn, né du sang des Troyens,
Appela ces vallons les Champs Chaôniens:
Pergame fut le nom que prit la citadelle.
Mais vous, quelle tempête ou quelle erreur nouvelle
Vous porta de si loin sur ces bords étrangers?
Votre Ascagne vit-il après tant de dangers?
Pleure-t-il quelquefois la perte de sa mère?
Apprend-il à marcher sur les pas de son père?
Vers ses hautes vertus prend-il déjà l'essor?
Promet-il d'être un jour digne neveu d'Hector? »
Ainsi, parmi les cris, les sanglots et les larmes,
D'un touchant entretien elle goûte les charmes;
Lorsque, de son tyran successeur couronné,
Hélénus de sa cour s'avance environné,
Nous reconnaît, nous mène à sa nouvelle Troie,
Et mêle à chaque mot une larme de joie.
J'avance, et j'aperçois dans ce séjour nouveau
De la fière Pergame un modeste tableau.
Voilà ses ports, ses murs renaissans de leur cendre;
Ce coteau, c'est l'Ida; ce ruisseau, le Scamandre.
Je vois la porte Scée et les tours d'Ilion,

Illos porticibus rex accipiebat in amplis.
Aulai in medio libabant pocula Bacchi,
Impositis auro dapibus, paterasque tenebant.

Jamque dies, alterque dies processit, et auræ
Vela vocant, tumidoque inflatur carbasus Austro.
His vatem aggredior dictis, ac talia quæso:
« Trojugena, interpres divum, qui numina Phœbi,
Qui tripodas, Clarii lauros, qui sidera sentis,
Et volucrum linguas, et præpetis omina pennæ,
Fare age (namque omnem cursum mihi prospera dixit
Religio, et cuncti suaserunt numine divi
Italiam petere, et terras tentare repostas;
Sola novum, dictuque nefas, Harpyia Celæno
Prodigium canit, et tristes denuntiat iras,
Obscenamque famem): quæ prima pericula vito?
Quidve sequens tantos possim superare labores? »
Hic Helenus, cæsis primum de more juvencis,
Exorat pacem divum; vittasque resolvit
Sacrati capitis, meque ad tua limina, Phœbe,
Ipse manu multo suspensum numine ducit;
Atque hæc deinde canit divino ex ore sacerdos [32]:
« Nate dea, nam te majoribus ire per altum

Et de Troie, en pleurant, j'adore encor le nom.
Mille doux souvenirs parcourent ce rivage;
De leurs murs paternels reconnaissant l'image,
Les Troyens, de ces lieux jouissent comme moi,
Et leur concitoyen les recevait en roi.
Au milieu de sa cour, sous de vastes portiques,
Un grand festin chargeait des tables magnifiques:
Ils célébraient Bacchus, et dans des coupes d'or
Le dieu de son nectar leur versait le trésor.
  Le jour fuit, un second s'écoule dans la joie;
Mais l'autan a soufflé, la voile se déploie,
Et son souffle sur l'onde appelle nos vaisseaux.
Je vais au roi pontife, et m'explique en ces mots:
« O toi qui fais parler d'une voix véridique
Les lauriers de Claros, le trépied prophétique;
Que ne trompent jamais ni le flanc des taureaux,
Ni le ciel, ni le vol, ni le chant des oiseaux!
Que me veulent les dieux? Tous d'une voix commune
Dans les champs d'Hespérie appellent ma fortune:
L'horrible Céléno, s'opposant à leurs vœux,
Seule ose m'annoncer la colère des cieux,
Et menace mes jours de la faim homicide.
Parle: que de mon sort ta sagesse décide. »
  Hélénus, méditant ces mystères profonds,
De sa tête sacrée abaisse les festons,
Présente à Jupiter un pompeux sacrifice,
Implore d'Apollon la bonté protectrice,
Me conduit dans son temple, et me dit: « Fils des dieux!
Oui, le ciel te prépare un destin glorieux;
Et dans le cours changeant de sa marche éternelle,
Le sort accomplira cette loi solennelle.
Mais il faut avant tout t'indiquer les chemins

Auspiciis manifesta fides: sic fata deum rex
Sortitur, volvitque vices; is vertitur ordo.
Pauca tibi e multis, quo tutior hospita lustres
Æquora, et Ausonio possis considere portu,
Expediam dictis; prohibent nam cetera Parcæ
Scire Helenum, farique vetat Saturnia Juno.
Principio, Italiam quam tu jam rere propinquam,
Vicinosque, ignare, paras invadere portus,
Longa procul longis via dividit invia terris[33];
Ante et Trinacria lentandus remus in unda,
Et salis Ausonii lustrandum navibus æquor,
Infernique lacus, Æææque insula Circæ,
Quam tuta possis urbem componere terra.
Signa tibi dicam: tu condita mente teneto.
Cum tibi sollicito secreti ad fluminis undam
Littoreis ingens inventa sub ilicibus sus,
Triginta capitum fetus enixa, jacebit,
Alba, solo recubans, albi circum ubera nati:
Is locus urbis erit; requies ea certa laborum.
Nec tu mensarum morsus horresce futuros:
Fata viam invenient, aderitque vocatus Apollo.
Has autem terras, Italique hanc littoris oram
Proxima quæ nostri perfunditur æquoris æstu,
Effuge; cuncta malis habitantur mœnia Graiis.
Hic et Narycii posuerunt mœnia Locri,
Et Salentinos obsedit milite campos

Des mers à qui tu dois confier tes destins.
Je ne m'étendrai point sur tout ce qui te touche ;
Sur de plus grands secrets Junon ferme ma bouche ;
Et la Parque, à mes yeux soulevant le rideau,
N'écarte qu'à demi leur terrestre bandeau.
D'abord ce Latium, cette terre fatale,
Tu les crois séparés par un court intervalle ;
Mais la mer, devant toi s'agrandissant toujours,
De ta longue carrière alongera le cours.
La Sicile verra de tes nefs vagabondes
La rame opiniâtre importuner ses ondes.
Du redoutable Averne il faut dompter les flots,
De la mer d'Ausonie il faut fendre les eaux,
De l'île de Circé braver l'onde infidèle,
Avant de reposer dans ta cité nouvelle.
Mais écoute, et connais par quels signes certains
S'annonceront ces lieux promis par les destins :
Si, sur les bords des eaux, se présente à ta vue
Une laie aux poils blancs sur la rive étendue,
Nourrissant trente enfans d'une égale blancheur,
Et du fleuve voisin respirant la fraîcheur,
Arrête là ton cours ; là finiront tes peines.
Ne crains ni Céléno, ni ses menaces vaines,
Ni ces tables qu'un jour doit dévorer ta faim :
Le destin t'aidera ; compte sur le destin ;
Compte sur la faveur d'Apollon qui m'inspire.
Mais fuis la mer perfide et la côte d'Épire :
Des Grecs nos ennemis ce bord est infesté.
Là, des fiers Locriens s'élève la cité ;
Là, commandant en paix à l'humble Pétilie,
Philoctète est content d'un coin de l'Italie ;
Et, de Salente enfin inondant les sillons,

Lyctius Idomeneus; hic illa ducis Melibœi
Parva Philoctetæ subnixa Petilia muro.
Quin, ubi transmissæ steterint trans æquora classes,
Et positis aris jam vota in littore solves;
Purpureo velare comas adopertus amictu,
Ne qua inter sanctos ignes in honore deorum
Hostilis facies occurrat, et omina turbet.
Hunc socii morem sacrorum, hunc ipse teneto,
Hac casti maneant in religione nepotes.
Ast, ubi digressum Siculæ te admoverit oræ
Ventus, et angusti rarescent claustra Pelori,
Læva tibi tellus, et longo læva petantur
Æquora circuitu: dextrum fuge littus et undas.
Hæc loca, vi quondam et vasta convulsa ruina,
Tantum ævi longinqua valet mutare vetustas!
Dissiluisse ferunt, cum protenus utraque tellus
Una foret: venit medio vi pontus, et undis
Hesperium Siculo latus abscidit, arvaque et urbes
Littore diductas angusto interluit æstu.
Dextrum Scylla latus, lævum implacata Charybdis
Obsidet, atque imo barathri ter gurgite vastos
Sorbet in abruptum fluctus, rursusque sub auras
Erigit alternos, et sidera verberat unda.
At Scyllam cæcis cohibet spelunca latebris,
Ora exsertantem, et naves in saxa trahentem.
Prima hominis facies, et pulchro pectore virgo

Idoménée au loin répand ses bataillons.
Ce n'est pas tout encor : lorsque sur le rivage
Aux dieux conservateurs tu paîras ton hommage,
Qu'un long voile de pourpre, abaissé sur tes yeux,
Dérobe à tes regards tout visage odieux ;
Défends qu'aucun objet d'un augure sinistre
Ne trouble le présage ainsi que le ministre ;
Qu'enfin les tiens, toi-même et ta postérité,
Gardent ce saint usage avec fidélité.
Lorsque enfin de plus près tu verras la Sicile,
Que de l'étroite mer qui sépare cette île
L'ouverture à tes yeux ira s'agrandissant,
Que sur la gauche alors ton cours s'arrondissant,
Laisse à droite cette île et ses gorges profondes.
Ces continens, dit-on, séparés par les ondes,
Réunis autrefois, ne formaient qu'un pays ;
Mais par les flots vainqueurs tout-à-coup envahis,
A l'onde usurpatrice ils ont livré la terre,
Dont le double rivage à l'envi se resserre :
Ainsi, sans se toucher, se regardent de près
Et les bords d'Hespérie et l'île de Cérès.
Entre eux la mer mugit, et ses ondes captives
Tour à tour en grondant vont battre les deux rives :
Sublimes phénomènes, étranges changemens,
De l'histoire du monde éternels monumens !
Deux monstres sont placés sur ce double rivage :
Carybde, qui dévore, en son avide rage,
Les flots précipités dans ses antres sans fonds,
Et soudain les vomit de leurs gouffres profonds ;
Scylla, qui, dérobant ses roches dangereuses,
Appelle au loin, du sein de ses grottes affreuses,
Les vaisseaux que la vague y pousse en mugissant.

Pube tenus, postrema immani corpore pristis,
Delphinum caudas utero commissa luporum.
Præstat Trinacrii metas lustrare Pachyni
Cessantem, longos et circumflectere cursus,
Quam semel informem vasto vidisse sub antro
Scyllam, et cæruleis canibus resonantia saxa.

Præterea, si qua est Heleno prudentia, vati
Si qua fides, animum si veris implet Apollo,
Unum illud tibi, nate dea, præque omnibus unum,
Prædicam, et repetens iterumque iterumque monebo.
Junonis magnæ primum prece numen adora;
Junoni cane vota libens, dominamque potentem
Supplicibus supera donis: sic denique victor
Trinacria fines Italos mittere relicta.
Huc ubi delatus Cumæam accesseris urbem,
Divinosque lacus, et Averna sonantia sylvis;
Insanam vatem adspicies, quæ rupe sub ima
Fata canit, foliisque notas et nomina mandat.
Quæcumque in foliis descripsit carmina virgo [34],
Digerit in numerum, atque antro seclusa relinquit:
Illa manent immota locis, neque ab ordine cedunt.
Verum eadem, verso tenuis cum cardine ventus

Ce monstre d'une vierge a le sein ravissant ;
Son visage est d'un homme ; à sa figure humaine
Se joint le vaste corps d'une lourde baleine ;
Ses flancs sont ceux d'un loup ; et de ce monstre enfin
La queue en s'alongeant se termine en dauphin.
Il vaut mieux t'éloigner, et, rasant la Sicile,
Prolonger tes détours et ta lenteur utile,
Pour atteindre le but, l'éviter avec art,
Et, près de Pachynum, par un prudent écart,
Dans ton cours prolongé décrire un arc immense,
Que d'aller de Carybde affrontant l'inclémence,
Braver ses tourbillons, ses gouffres écumans,
Et des chiens de Scylla les rauques hurlemens.
Enfin, dans les destins s'il m'est permis de lire,
Hélénus ne peut trop le dire et le redire :
Junon fit tous vos maux et les prolonge tous ;
De la reine des dieux désarme le courroux ;
N'épargne point l'encens, les vœux, ni la prière :
Ainsi tu fléchiras cette déesse altière ;
Et tes heureux vaisseaux, des bords siciliens
Parviendront sans obstacle aux champs hespériens.
Vainqueur enfin des mers, d'autres soins te demandent ;
Des antres cuméens les oracles t'attendent ;
Il faut franchir l'Averne, et dans ses sombres bois
De l'antique Sibylle interroger la voix.
Au pied de son rocher sur des feuilles légères
Elle écrit nos destins en légers caractères ;
En dispose les mots ; et sitôt que sa main
En a rangé la suite en un ordre certain,
Elle ferme sur eux sa caverne tranquille.
Là, l'oracle repose et demeure immobile.
Mais si la porte, ouverte aux zéphyrs indiscrets,

Impulit, et teneras turbavit janua frondes,
Numquam deinde cavo volitantia prendere saxo,
Nec revocare situs, aut jungere carmina curat.
Inconsulti abeunt, sedemque odere Sibyllæ.
Hic tibi ne qua moræ fuerint dispendia tanti,
Quamvis increpitent socii, et vi cursus in altum
Vela vocet, possisque sinus implere secundos,
Quin adeas vatem, precibusque oracula poscas:
Ipsa canat, vocemque volens atque ora resolvat.
Illa tibi Italiæ populos, venturaque bella,
Et quo quemque modo fugiasque ferasque laborem,
Expediet; cursusque dabit venerata secundos.
Hæc sunt quæ nostra liceat te voce moneri.
Vade age, et ingentem factis fer ad æthera Trojam. »

Quæ postquam vates sic ore effatus amico est,
Dona dehinc auro gravia, sectoque elephanto,
Imperat ad naves ferri, stipatque carinis
Ingens argentum, Dodonæosque lebetas,
Loricam consertam hamis auroque trilicem,
Et conum insignis galeæ, cristasque comantes,
Arma Neoptolemi[35]. Sunt et sua dona parenti.
Addit equos, additque duces:
Remigium supplet; socios simul instruit armis.
Interea classem velis aptare jubebat
Anchises, fieret vento mora ne qua ferenti.

De l'arrêt fugitif leur livre les secrets,
Ils volent dispersés sous les roches profondes.
Elle, au lieu d'assembler leurs feuilles vagabondes,
De ses oracles vains aux vents abandonnés
Laisse errer au hasard les mots désordonnés;
Et qui vient consulter sa réponse inutile
Maudit en s'éloignant l'antre de la Sibylle.
Évite ce malheur. En vain de ton départ
Les tiens impatiens accusent le retard;
En vain le vent t'appelle, en vain le temps te presse;
Toi-même va trouver, consulter la prêtresse;
Qu'elle-même te parle, et de ses rocs profonds
Laisse échapper pour toi ses prophétiques sons;
T'apprenne tes dangers et tes guerres futures,
Et tout ce long tissu d'illustres aventures;
Ce qu'il faut craindre encor, ce qu'il faut surmonter,
Et quels peuples enfin te restent à dompter.
Tel du sort à mes yeux le livre se déploie:
Va, pars, et porte au ciel les grands destins de Troie. »
Il dit, et fait tirer de son vaste trésor
Un vaste amas d'airain, d'argent, d'ivoire et d'or;
Des vases de Dodone; une riche cuirasse
Où l'or à triple maille avec art s'entrelace;
Un casque aux crins flottans, armure de Pyrrhus,
Qui du sang des Troyens ne se rougira plus.
Mon père est distingué par sa munificence.
Enfin nous recevons avec reconnaissance
Des matelots choisis, des armes, des guerriers;
Et ses riches haras nous cèdent leurs coursiers.
Docile au sage avis du divin interprète,
Anchise ordonne alors que la flotte s'apprête,
Qu'on rattache la voile, et qu'aux vents fortunés

Quem Phœbi interpres multo compellat honore :
« Conjugio, Anchisa, Veneris dignate superbo,
Cura deum, bis Pergameis erepte ruinis,
Ecce tibi Ausoniæ tellus, hanc arripe velis.
Et tamen hanc pelago præterlabare necesse est :
Ausoniæ pars illa procul quam pandit Apollo.
Vade, ait, o felix nati pietate! Quid ultra
Provehor, et fando surgentes demoror austros? »

Nec minus Andromache, digressu mœsta supremo,
Fert picturatas auri subtemine vestes,
Et Phrygiam Ascanio chlamydem; nec cedit honori :
Textilibusque onerat donis, ac talia fatur :
« Accipe et hæc, manuum tibi quæ monumenta mearum [36]
Sint, puer, et longum Andromachæ testentur amorem,
Conjugis Hectoreæ. Cape dona extrema tuorum [37],
O mihi sola mihi super Astyanactis imago [38]!
Sic oculos, sic ille manus, sic ora ferebat [39];
Et nunc æquali tecum pubesceret ævo [40]. »

Hos ego digrediens lacrymis affabar obortis [41] :

Ses plis prêts à s'ouvrir flottent abandonnés.
Hélénus en ces mots honore sa vieillesse :
« Mortel chéri des dieux, époux d'une déesse,
Qui deux fois échappas aux malheurs d'Ilion,
Cette Ausonie, objet de ton ambition,
D'ici ton œil la voit, ton espoir la possède ;
Mais, pour atteindre au lieu que le destin te cède,
Il faut raser ses bords, et, par de longs chemins,
Voyageur patient, gagner ces champs lointains.
Adieu, vieillard heureux, encor plus heureux père !
Adieu : déjà l'autan, de son souffle prospère,
Sur une mer propice appelle vos vaisseaux.
Adieu : mes souvenirs vous suivront sur les eaux. »
 Cependant, à son tour, Andromaque pensive
Prépare ses adieux ; sa tendresse attentive
Aux présens d'Hélénus veut ajouter le sien.
Ascagne reçoit d'elle un manteau phrygien,
Et de riches tissus où la navette agile
A glissé des fils d'or dans sa trame fragile,
Et ses propres travaux plus précieux encor :
« Tenez, prenez ces dons de la veuve d'Hector.
Ouvrage de mes mains, ils charmaient ma tristesse :
C'est le dernier présent d'une triste princesse ;
De vos parens bannis c'est le dernier bienfait,
Monument de tendresse, hélas ! et de regret.
O seul et doux portrait de ce fils que j'adore !
Cher enfant ! c'est par vous que je suis mère encore.
De mon Astyanax, dans mes jours de douleur,
Votre aimable présence entretenait mon cœur.
Voilà son air, son port, son maintien, son langage ;
Ce sont les mêmes traits ; il aurait le même âge... »
 Nous hâtons à regret ce départ douloureux ;

« Vivite felices, quibus est fortuna peracta
Jam sua; nos alia ex aliis in fata vocamur.
Vobis parta quies : nullum maris æquor arandum;
Arva neque Ausoniæ semper cedentia retro
Quærenda : effigiem Xanthi, Trojamque, videtis,
Quam vestræ fecere manus, melioribus, opto,
Auspiciis, et quæ fuerit minus obvia Graiis.
Si quando Thybrim vicinaque Thybridis arva
Intraro, gentique meæ data mœnia cernam,
Cognatas urbes olim, populosque propinquos,
Epiro, Hesperia, quibus idem Dardanus auctor,
Atque idem casus, unam faciemus utramque
Trojam animis : maneat nostros ea cura nepotes. »

Provehimur pelago vicina Ceraunia juxta [42],
Unde iter Italiam, cursusque brevissimus undis
Sol ruit interea, et montes umbrantur opaci.
Sternimur optatæ gremio telluris ad undam,
Sortiti remos, passimque in littore sicco
Corpora curamus : fessos sopor irrigat artus.
Necdum orbem medium nox horis acta subibat :
Haud segnis strato surgit Palinurus, et omnes
Explorat ventos, atque auribus aera captat :
Sidera cuncta notat tacito labentia cœlo,

Je leur dis en pleurant : « Adieu, vivez heureux !
Vous ne redoutez plus la fortune inconstante ;
Et nous, tristes jouets d'une si longue attente,
Le sort de mer en mer nous promène à son gré.
Vos malheurs sont finis, votre asile assuré ;
Vous n'allez point chercher sur de lointaines rives
Un empire inconnu, des terres fugitives :
Le doux aspect du Xanthe adoucit vos destins ;
Notre Ilion revit relevé par vos mains.
Puisse un destin plus doux respecter votre ouvrage !
Que la Grèce de Troie épargne au moins l'image !
Si le Tibre jamais me reçoit dans ses ports,
Si ces murs tant promis s'élèvent sur ses bords,
Unis par la naissance, unis par l'infortune,
Nos maux seront communs, notre gloire commune.
Oui, nos peuples, heureux d'une longue union,
Ne feront qu'un seul peuple et qu'un seul Ilion ;
Et des fils d'Ausonie et des enfans d'Épire
Même sang, même amour réuniront l'empire.
Puisse un esprit semblable animer nos neveux ! »
A ces mots, je m'éloigne, en retournant les yeux
Vers ces murs fraternels, cette terre chérie,
Et vais sur l'onde encor poursuivre une patrie.
Nous côtoyons d'abord ces sommets escarpés
Que les traits de la foudre ont si souvent frappés ;
De là vers l'Italie un court trajet nous mène.
Le jour tombe ; et la nuit, de son trône d'ébène,
Jette son crêpe obscur sur les monts et les flots :
Le rivage des mers nous invite au repos.
Des travaux aux rameurs le sort fait le partage ;
Les autres, étendus sur l'aride rivage,
Dorment au bruit de l'onde, et jusqu'au jour naissant

Arcturum, pluviasque Hyadas, geminosque Triones,
Armatumque auro circumspicit Oriona.
Postquam cuncta videt cœlo constare sereno,
Dat clarum e puppi signum; nos castra movemus,
Tentamusque viam, et velorum pandimus alas.
Jamque rubescebat stellis Aurora fugatis,
Cum procul obscuros colles humilemque videmus [43]
Italiam. Italiam primus conclamat Achates;
Italiam læto socii clamore salutant.

Tum pater Anchises magnum cratera corona
Induit, implevitque mero, divosque vocavit,
Stans celsa in puppi:
« Di, maris et terræ tempestatumque potentes,
Ferte viam vento facilem, et spirate secundi. »
Crebrescunt optatæ auræ, portusque patescit
Jam propior, templumque apparet in arce Minervæ.
Vela legunt socii, et proras ad littora torquent.
Portus ab Euroo fluctu curvatus in arcum;

Goûtent d'un doux sommeil le charme assoupissant.
Mais les heures déjà dans le silence et l'ombre
Au milieu de sa course ont guidé la nuit sombre :
Palinure s'éveille et consulte les mers ;
Il écoute les vents, interroge les airs ;
Des astres de la nuit il observe la course ;
Cherche d'un œil savant les Hyades et l'Ourse,
Du Bouvier paresseux l'astre resplendissant,
Et l'Orion armé d'un or éblouissant.
Il voit les cieux sereins ; et, du haut de la poupe,
D'un signe impérieux il avertit sa troupe ;
Nous partons, nous fuyons, nous volons sur les eaux,
Et déployons aux vents les ailes des vaisseaux.
Les astres pâlissaient, l'aurore matinale
Rougissait de ses feux la rive orientale,
Lorsque insensiblement un point noir et douteux
De loin paraît, s'élève, et s'agrandit aux yeux.
Ciel ! c'était l'Italie ! Alors la joie éclate ;
Italie ! à ce nom proclamé par Achate
Tout répond : Italie ! Italie ! et nos vœux
Par un commun transport ont salué ces lieux.
Anchise prend un vase orné d'une guirlande,
Puis, inclinant sa coupe et sa liquide offrande,
Debout sur le tillac, s'écrie : « O dieu des flots !
Vous qui leur commandez le trouble et le repos,
Et vous, dieux du rivage ! écoutez ma prière :
Puisque enfin nous touchons au bout de la carrière,
Encore un vent propice, encore un souffle heureux ! »
Il dit : un air plus frais favorise nos vœux.
On entrevoit le port ; et, voisin de la nue,
Le temple de Pallas se découvre à la vue.
On abaisse la voile, on s'approche du bord,

Objectæ salsa spumant aspergine cautes [44] :
Ipse latet : gemino demittunt brachia muro
Turriti scopuli, refugitque ab littore templum.
Quatuor hic, primum omen, equos in gramine vidi
Tondentes campum late, candore nivali.

Et pater Anchises : « Bellum, ô terra hospita, portas :
Bello armantur equi; bellum hæc armenta minantur.
Sed tamen idem olim curru succedere sueti
Quadrupedes, et frena jugo concordia ferre :
Spes et pacis, » ait. Tum numina sancta precamur
Palladis armisonæ, quæ prima accepit ovantes;
Et capita ante aras Phrygio velamur amictu :
Præceptisque Heleni, dederat quæ maxima, rite
Junoni Argivæ jussos adolemus honores.

Haud mora, continuo, perfectis ordine votis,
Cornua velatarum obvertimus antennarum;
Grajugenumque domos, suspectaque linquimus arva.
Hinc sinus Herculei, si vera est fama, Tarenti

Et le bec des vaisseaux est tourné vers le port.
Creusée à l'orient, son enceinte profonde
Contre les vents fougueux et les assauts de l'onde,
Est recourbée en arc, où le flot mugissant
Sans cesse vient briser son courroux impuissant.
A l'abri des rochers son eau calme repose;
Des remparts naturels qu'à la vague il oppose
Les fronts montent dans l'air comme une double tour;
Leurs bras d'un double mur en ferment le contour;
Et le temple que l'œil croyait voir sur la plage
Recule à notre approche, et s'enfuit du rivage.
Quatre beaux coursiers blancs, dans la prairie épars,
Sont le premier augure offert à nos regards.
A ce sinistre aspect Anchise s'épouvante,
Et s'écrie aussitôt d'une voix gémissante:
« O notre unique asile! ô bords hospitaliers!
Pourquoi nous offrez-vous ces animaux guerriers?
Les coursiers des combats sont l'effrayant présage;
Ils sont nés pour la guerre, on les dresse au carnage.
Mais ces mêmes coursiers, domptés par les humains,
Traînent d'accord un char, se soumettent aux freins.
J'espère encor la paix. » Il dit; et sa prière
Paie un juste tribut à Minerve guerrière,
Qui daigna la première accueillir nos vaisseaux,
Heureux triomphateurs et des vents et des eaux.
Puis, d'un voile sacré nous couvrons notre tête,
Et déjà pour Junon notre offrande s'apprête:
Le roi-pontife ainsi nous l'avait ordonné.
Ces devoirs accomplis, le signal est donné;
Et les voiles, des vents appelant les haleines,
Tournent sur les longs bras de leurs longues antennes.
Nous partons, nous fuyons d'un cours précipité

Cernitur. Attollit se diva Lacinia contra,
Caulonisque arcés, et navifragum Scylacæum.
Tum procul e fluctu Trinacria cernitur Ætna :
Et gemitum ingentem pelagi, pulsataque saxa
Audimus longe, fractasque ad littora voces ;
Exsultantque vada, atque æstu miscentur arenæ.
Et pater Anchises : « Nimirum hæc illa Charybdis :
Hos Helenus scopulos, hæc saxa horrenda canebat.
Eripite, o socii, pariterque insurgite remis. »
Haud minus ac jussi faciunt : primusque rudentem
Contorsit lævas proram Palinurus ad undas :
Lævam cuncta cohors remis ventisque petivit.
Tollimur in cœlum curvato gurgite, et idem
Subducta ad Manes imos desidimus unda.
Ter scopuli clamorem inter cava saxa dedere ;
Ter spumam elisam et rorantia vidimus astra.

Interea fessos ventus cum sole reliquit ;

Ce rivage suspect, par les Grecs habité.
Des bords où devant nous la terre au loin recule,
Tarente offre à nos yeux les murs sacrés d'Hercule.
Junon de Lacinie et son temple fameux
Règnent à l'autre bord sur les flots écumeux.
Bientôt, se dégageant des vapeurs qui les couvrent,
De Caulon à nos yeux les remparts se découvrent;
L'horrible Scylacée, effroi des matelots,
Loin de son triple écueil nous voit fuir sur les flots.
Tout-à-coup de l'Etna je vois de loin la cime;
De la profonde mer j'entends gronder l'abîme;
J'entends le bruit lointain des rochers écumans,
Et de l'onde en courroux les longs mugissemens.
Avec le noir limon de ses grottes profondes
Je vois monter, tomber, et remonter les ondes.
« Les voilà, dit Anchise; oui, Troyens, les voilà,
Ces gouffres de Carybde, et ces rocs de Scylla!
Aux rames, mes amis! fuyons ces bords horribles
Qu'annonçaient d'Hélénus les oracles terribles! »
Palinure à l'instant, en ce péril nouveau,
Vers la gauche a poussé son rapide vaisseau;
Et, la voile et les vents secondant son audace,
La flotte obéissante a volé sur sa trace.
A la voix de mon père un effroi courageux
Anime tous les cœurs: de ces bords orageux
Nous fuyons à l'envi l'éternelle tempête.
Les vagues quelquefois nous portent sur leur faîte,
Nous poussent vers les cieux, et des voûtes des airs
Retombent avec nous au gouffre des enfers.
Trois fois le flot mugit sous la roche profonde;
Trois fois jusques aux cieux la mer lance son onde.
Cependant le vent tombe et meurt avec le jour.

Ignarique viæ, Cyclopum allabimur oris.
Portus ab accessu ventorum immotus, et ingens
Ipse; sed horrificis juxta tonat Ætna ruinis [45],
Interdumque atram prorumpit ad æthera nubem,
Turbine fumantem piceo, et candente favilla;
Attollitque globos flammarum [46], et sidera lambit:
Interdum scopulos avulsaque viscera montis
Erigit eructans, liquefactaque saxa sub auras
Cum gemitu glomerat, fundoque exæstuat imo.
Fama est Enceladi semiustum fulmine corpus
Urgeri mole hac, ingentemque insuper Ætnam
Impositam ruptis flammam exspirare caminis;
Et, fessum quoties mutet latus, intremere omnem [47]
Murmure Trinacriam, et cœlum subtexere fumo.
Noctem illam tecti silvis immania monstra [48]
Perferimus; nec quæ sonitum det causa, videmus:
Nam neque erant astrorum ignes, nec lucidus æthra
Siderea polus, obscuro sed nubila cœlo;
Et lunam in nimbo nox intempesta tenebat.

Postera jamque dies primo surgebat Eoo,
Humentemque Aurora polo dimoverat umbram;
Cum subito e silvis, macie confecta suprema [49],
Ignoti nova forma viri, miserandaque cultu,
Procedit, supplexque manus ad littora tendit.
Respicimus: dira illuvies, immissaque barba,
Consertum tegumen spinis; at cetera Graius,

Des Cyclopes cruels j'aborde le séjour :
Je l'ignorais. Le port creusé dans ces rivages
Garde un calme profond ; mais par d'autres orages
L'épouvantable Etna trouble, en grondant, ces lieux ;
Bientôt déploie en l'air des colonnes de feux ;
Tantôt, des profondeurs de son horrible gouffre,
De flamme et de fumée, et de cendre et de soufre,
Dans le ciel obscurci lance d'affreux torrens ;
Tantôt, des rocs noircis par ses feux dévorans
Arrachant les éclats, de ses voûtes tremblantes
Vomit, en bouillonnant, ses entrailles brûlantes.
On dit que, par la foudre à demi consumé,
Encelade mugit dans l'abîme enflammé :
Sur lui, du vaste Etna pèse l'énorme masse ;
Chaque fois qu'il s'agite et veut changer de place,
L'Etna sur lui retombe, et d'affreux tremblemens
Ébranlent la Sicile et ses sommets fumans.
Toute la nuit, frappés de ce grand phénomène,
Nous nous tenons cachés dans la forêt prochaine,
Ignorant d'où provient cet effroyable bruit.
Dans le ciel ténébreux pas un astre ne luit,
Pas un faible rayon ; et des nuages sombres
Sur le flambeau des nuits ont épaissi leurs ombres.

Cependant le jour vient ; et du ciel moins obscur
L'Aurore, en souriant, blanchit déjà l'azur ;
Lorsque du fond des bois un spectre à forme humaine,
Maigre, pâle, et vers nous se traînant avec peine,
S'avance en nous tendant ses suppliantes mains.
Nous regardons : ses maux dans ses traits sont empreints :
Sa barbe à flots épais descend sur sa poitrine ;
Quelques sales lambeaux que rattache une épine,

Et quondam patriis ad Trojam missus in armis.
Isque ubi Dardanios habitus et Troïa vidit
Arma procul, paulum adspectu conterritus hæsit,
Continuitque gradum; mox sese ad littora præceps
Cum fletu precibusque tulit: « Per sidera testor,
Per superos, atque hoc cœli spirabile lumen,
Tollite me, Teucri; quascumque abducite terras,
Hoc sat erit. Scio me Danais e classibus unum,
Et bello Iliacos fateor petiisse Penates.
Pro quo, si sceleris tanta est injuria nostri,
Spargite me in fluctus, vastoque immergite ponto.
Si pereo, hominum manibus periisse juvabit. »
Dixerat; et, genua amplexus, genibusque volutans,
Hærebat. Qui sit, fari, quo sanguine cretus,
Hortamur; quæ deinde agitet fortuna, fateri.
Ipse pater dextram Anchises, haud multa moratus,
Dat juveni, atque animum præsenti pignore firmat.
Ille hæc, deposita tandem formidine, fatur:

« Sum patria ex Ithaca, comes infelicis Ulyssei,
Nomen Achemenides, Trojam genitore Adamasto
Paupere (mansissetque utinam fortuna!) profectus.
Hic me, dum trepidi crudelia limina linquunt,
Immemores socii vasto Cyclopis in antro [50]
Deseruere. Domus sanie dapibusque cruentis
Intus opaca, ingens: ipse arduus altaque pulsat

Ses cheveux négligés, tout montre un malheureux :
Le reste annonce un Grec. Il approche ; et ses yeux
A peine ont reconnu nos habits et nos armes,
Il s'arrête ; il écoute un instant ses alarmes ;
Mais, la crainte bientôt cédant à ses malheurs,
Avec des cris perçans et des ruisseaux de pleurs,
Il s'élance vers nous : « Par ces dieux que j'atteste,
Par ce soleil, témoin de mon destin funeste :
Par ce ciel, par cet air que nous respirons tous,
O Troyens ! me voici ; je m'abandonne à vous ;
Que l'un de vos vaisseaux loin d'ici me transporte
Dans une île, un désert, où vous voudrez, n'importe.
Je suis Grec ; j'ai, comme eux, marché contre Ilion.
Si c'est un attentat indigne de pardon,
Voici votre ennemi, qu'il soit votre victime :
Frappez, tranchez ses jours, plongez-le dans l'abîme ;
Mais ne le laissez point sur ce bord désolé :
Mourant des mains d'un homme, il mourra consolé. »
Il dit, baise nos pieds, les inonde de larmes,
Se colle à nos genoux. Nous calmons ses alarmes :
Nous demandons son nom, sa race, son destin.
Mon père, le premier, étend vers lui la main,
Et d'un tendre intérêt lui présente ce gage.
Il se rassure alors, et nous tient ce langage :
« Mon père (hélas ! pourquoi son fils l'a-t-il quitté ?),
Né pauvre, chérissait son humble obscurité.
Adamaste est son nom, le mien Achéménide.
Ithaque est mon pays. La fortune perfide
Aux longs malheurs d'Ulysse attacha mon destin ;
Votre Ilion m'a vu les armes à la main.
Depuis je fus jeté sur ces terres sauvages.
Du Cyclope inhumain, terreur de ces rivages,

Sidera : (Di, talem terris avertite pestem !)
Nec visu facilis, nec dictu affabilis ulli.
Visceribus miserorum et sanguine vescitur atro.
Vidi egomet, duo de numero cum corpora nostro [51],
Prensa manu magna, medio resupinus in antro,
Frangeret ad saxum, sanieque exspersa natarent
Limina; vidi, atro cum membra fluentia tabo
Manderet, et tepidi tremerent sub dentibus artus.

Haud impune quidem; nec talia passus Ulysses [52],
Oblitusve sui est Ithacus discrimine tanto.
Nam simul expletus dapibus, vinoque sepultus,
Cervicem inflexam posuit jacuitque per antrum [53]
Immensus, saniem eructans ac frusta cruento
Per somnum commixta mero; nos, magna precati
Numina, sortitique vices, una undique circum
Fundimur, et telo lumen terebramus acuto
Ingens, quod torva solum sub fronte latebat,
Argolici clypei aut Phœbeæ lampadis instar :

Fuyant l'antre cruel sans s'occuper de moi,
Les Grecs m'ont laissé seul dans ce séjour d'effroi.
Rien n'égale l'horreur de sa caverne affreuse :
Dans l'ombre au loin s'étend sa voûte ténébreuse ;
Toujours la mort, le deuil, habitent dans son sein ;
D'horribles ossemens pavent l'antre assassin.
Le monstre (dieux puissans, délivrez-en la terre !)
Semble d'un front hautain défier le tonnerre.
Laisse-t-il un instant son antre ensanglanté,
A son farouche aspect tout fuit épouvanté.
Rien ne l'émeut : la chair, le sang des misérables,
Sont sa boisson affreuse et ses mets exécrables.
Je l'ai vu dans son antre, oui, j'ai vu l'inhumain,
Saisissant deux de nous de sa terrible main,
Les briser contre un roc ; j'ai vu sur les murailles
(J'en tremble encor d'horreur !) rejaillir leurs entrailles :
J'ai vu le monstre affreux, dans son antre étendu,
S'abreuver par torrens de leur sang répandu,
Et briser de ses dents, de meurtre dégouttantes,
Leurs membres tout vivans et leurs chairs palpitantes.
Ulysse impunément ne vit point leur trépas ;
Et dans un tel danger il ne s'oublia pas.
A peine ivre de vin et gorgé de carnage,
Sous le poids du sommeil, qui seul dompte sa rage,
Il a courbé sa tête, et, tombant de langueur,
De son corps monstrueux déployé la longueur ;
Tandis que, rejetés par ce géant farouche,
La chair, le vin, le sang, jaillissent de sa bouche,
Nous invoquons les dieux, nous l'entourons : soudain
On assiège à l'envi le Cyclope inhumain.
Une poutre à l'instant a crevé l'œil énorme
Qui brillait seul au front de ce géant difforme.

Et tandem læti sociorum ulciscimur umbras.

» Sed fugite, o miseri, fugite, atque ab littore funem
Rumpite.
Nam, qualis quantusque cavo Polyphemus in antro
Lanigeras claudit pecudes, atque ubera pressat,
Centum alii curva hæc habitant ad littora vulgo
Infandi Cyclopes, et altis montibus errant.
Tertia jam lunæ se cornua lumine complent,
Cum vitam in silvis, inter deserta ferarum
Lustra domosque traho, vastosque ab rupe Cyclopas
Prospicio, sonitumque pedum vocemque tremisco.
Victum infelicem, baccas, lapidosaque corna,
Dant rami, et vulsis pascunt radicibus herbæ.
Omnia collustrans, hanc primum ad littora classem
Conspexi venientem : huic me, quæcumque fuisset,
Addixi : satis est gentem effugisse nefandam.
Vos animam hanc potius quocumque absumite leto. »

Vix ea fatus erat, summo cum monte videmus
Ipsum inter pecudes vasta se mole moventem
Pastorem Polyphemum, et littora nota petentem;
Monstrum horrendum, informe, ingens, cui lumen ademptum.
Trunca manu pinus regit et vestigia firmat.
Lanigeræ comitantur oves; ea sola voluptas,
Solamenque mali : de collo fistula pendet.

Moins grand nous apparaît, dans son vaste contour,
Un bouclier d'Argos ou l'œil ardent du jour.
Nous vengeâmes du moins ces ombres malheureuses.
» Mais vous, Troyens, fuyez ces cavernes affreuses,
Fuyez; c'est peu qu'enflant ses sauvages pipeaux,
Occupé d'assembler, de traire ses troupeaux,
Dans son antre effroyable habite Polyphème;
Cent Cyclopes hideux presque autant que lui-même
Rôdent le long des mers, fendent leurs flots profonds,
Et sous leurs pas pesans font retentir les monts.
La lune a, par trois fois, réparé sa lumière,
Depuis qu'à l'ours cruel disputant sa tanière,
Je traîne dans ces bois mon destin malheureux,
Et que, du haut d'un roc, suivant ce peuple affreux,
J'écoute, en frissonnant, d'une oreille tremblante,
Et leur marche terrible et leur voix effrayante.
Des herbes, quelques glands, dépouilles des forêts,
Quelques sauvages fruits, voilà mes tristes mets.
Mes yeux des vastes mers parcouraient l'étendue;
Vos vaisseaux, les premiers, ont consolé ma vue.
Quels qu'ils fussent, Troyens, Grecs, amis, ennemis,
J'ai couru, j'ai volé : mon sort vous est soumis,
Mais ne me livrez pas à ce peuple effroyable. »
A peine il achevait ce récit incroyable,
Sur la cime du mont nous voyons se mouvoir
Un monstre immense, informe, aveugle, horrible à voir,
Qui, regagnant des mers la rive solitaire,
Cherchait de ses troupeaux le pacage ordinaire,
Posant sa large main sur un tronc sans rameaux.
Seul plaisir qui lui reste en ses horribles maux,
Son troupeau réuni suit sa marche pesante :
Nous remarquons sa flûte à ses côtés pendante.

Postquam altos tetigit fluctus, et ad æquora venit,
Luminis effossi fluidum lavit inde cruorem,
Dentibus infrendens gemitu; graditurque per æquor
Jam medium, necdum fluctus latera ardua tinxit.
Nos procul inde fugam trepidi celerare, recepto
Supplice, sic merito; tacitique incidere funem:
Verrimus et proni certantibus æquora remis.
Sensit; et ad sonitum vocis vestigia torsit.
Verum ubi nulla datur dextra affectare potestas,
Nec potis Ionios fluctus æquare sequendo,
Clamorem immensum tollit, quo pontus et omnes
Intremuere undæ penitusque exterrita tellus
Italiæ, curvisque immugiit Ætna cavernis.
At genus e silvis Cyclopum et montibus altis
Excitum ruit ad portus, et littora complent.
Cernimus adstantes nequicquam lumine torvo
Ætnæos fratres, cœlo capita alta ferentes,
Concilium horrendum: quales cum vertice celso
Aeriæ quercus aut coniferæ cyparissi
Constiterunt, silva alta Jovis, lucusve Dianæ.

Præcipites metus acer agit quocumque rudentes
Excutere, et ventis intendere vela secundis.
Contra, jussa monent Heleni Scyllam atque Charybdim

Il descend, il arrive au bord des flots grondans ;
Là, tout sanglant encor, hideux, grinçant les dents,
Au plus profond des mers, pour laver sa blessure,
Il plonge ; et l'onde à peine atteint à sa ceinture.
Tous nos Troyens tremblans soudain sont attroupés ;
On presse le départ, les câbles sont coupés :
On part, et l'aviron, sous mille mains rivales,
Par le vent secondé, fuit ces rives fatales ;
Avec nous fuit ce Grec devenu notre ami.
Au bruit de ce départ, notre horrible ennemi
Se tourne, et devant lui chasse les mers profondes ;
Mais en vain dans leur course il veut suivre les ondes,
En vain étend vers nous ses gigantesques bras ;
Le rapide vaisseau laisse bien loin ses pas.
Alors il jette un cri lugubre, épouvantable.
La mer en a tremblé : de sa voix redoutable
Les monts de l'Ausonie ont prolongé les sons ;
L'Etna même en mugit en ses antres profonds.
Alors de leurs forêts, de leurs grottes sauvages,
Ses affreux compagnons accourent aux rivages.
De loin nous découvrons, avec étonnement,
De ces fils de l'Etna l'horrible attroupement,
Qui d'un œil menaçant nous poursuivent encore :
Famille impitoyable, et que la terre abhorre,
Debout, cachant dans l'air leurs fronts audacieux.
Tels du bois de Diane, ou du maître des cieux,
Les chênes, les cyprès, au-dessus des tempêtes
Lèvent leurs bras altiers et leurs pompeuses têtes.

Alors de nos vaisseaux précipitant le cours,
Alors de tous les vents acceptant le secours,
Plutôt que de tomber dans ces mains implacables,
On tourmente au hasard les voiles et les câbles.

Inter, utramque viam leti discrimine parvo,
Ni teneant cursus; certum est dare lintea retro.
Ecce autem Boreas angusta ab sede Pelori
Missus adest: vivo prætervehor ostia saxo
Pantagiæ, Megarosque sinus, Thapsumque jacentem.
Talia monstrabat relegens errata retrorsum
Littora Achemenides, comes infelicis Ulyssei.

Sicanio prætenta sinu jacet insula contra
Plemmyrium undosum; nomen dixere priores
Ortygiam. Alpheum fama est huc Elidis amnem
Occultas egisse vias subter mare; qui nunc
Ore, Arethusa, tuo Siculis confunditur undis.
Jussi numina magna loci veneramur; et inde
Exsupero præpingue solum stagnantis Helori.
Hinc altas cautes projectaque saxa Pachyni
Radimus; et fatis numquam concessa moveri

Mais l'avis d'Hélénus, qui long-temps nous parla
Des gouffres de Carybde et des rocs de Scylla,
Revient à notre esprit; nous craignons cette route,
Où, contraint d'affronter les monstres qu'il redoute,
Le matelot prudent, en son cours hasardeux,
Doit, rasant les deux bords, les éviter tous deux.
Chacun de nous veut fuir cette mer abhorrée,
Quand des rocs du Pélore un souffle de Borée
Vient gonfler notre voile, et porte les nochers
Aux lieux où le Pantage à travers des rochers
S'élance dans les mers : du golfe de Mégare
Eole nous approche, Éole nous sépare,
Et de Thapsus enfin le rivage enfoncé
Par nos agiles nefs est bientôt dépassé.
Vers ces bords qu'il revoit et passe en sens contraire
Le Grec, dont notre flotte accueillit la misère,
Dirige nos vaisseaux, et payant nos bienfaits,
Semble expier les maux qu'Ithaque nous a faits.
Des jeux de la fortune incroyable caprice!
Le guide des Troyens est un sujet d'Ulysse.

En face de Plemmyre assailli par les mers,
Une île est élevée au sein des flots amers :
Ortygie est le nom qu'elle eut aux premiers âges;
Ce nom lui reste encor. C'est sur ces beaux rivages
Qu'Alphée, amant fidèle et voyageur heureux,
Suivant secrètement son penchant amoureux,
Et, quittant sans regret l'Elide sa patrie,
Se glissait sous les mers vers sa nymphe chérie :
Tous deux au même lit murmuraient leurs amours;
Tous deux dans la même onde allaient finir leur cours :
Leurs berceaux sont divers, leurs tombeaux sont les mêmes.

Apparet Camarina procul, campique Geloi,
Immanisque Géla, fluvii cognomine dicta.

Arduus inde Acragas ostentat maxima longe
Mœnia, magnanimum quondam generator equorum.
Teque datis linquo ventis, palmosa Selinus:
Et vada dura lego saxis Lilybeïa cæcis.

Hinc Drepani me portus et illætabilis ora
Accipit. Hic, pelagi tot tempestatibus actus,
Heu! genitorem, omnis curæ casusque levamen [54],
Amitto Anchisen: hic me, pater optime, fessum
Deseris, heu! tantis nequicquam erepte periclis!
Nec vates Helenus, cum multa horrenda moneret,
Hos mihi prædixit luctus, non dira Celæno.
Hic labor extremus, longarum hæc meta viarum.

J'adore de ces lieux les puissances suprêmes;
Je dépasse les bords, et ces vallons fangeux
Qu'engraissent d'Hélorus les flots marécageux;
Je rase Pachynum, dont le colosse immense
S'alonge dans les airs, et dans les flots s'avance.
Plus loin, c'est Camarine, à qui l'ordre des cieux
Défend de déplacer et son peuple et ses dieux;
Et le riche Gélas, arrosant de ses ondes
La ville de son nom et ses plaines fécondes.
J'avance et d'Acragas je vois de loin les tours;
Acragas, dont les prés, dans de plus heureux jours,
En foule nourrissaient, de leurs fécondes herbes,
Les troupeaux florissans de ces coursiers superbes
Qui dans les champs de Mars emportaient les guerriers.
Je te passe à ton tour, ô terre des palmiers!
Heureuse Sélinus! et vous, rochers terribles,
Que l'affreux Lilybée en piéges invisibles
Sous sa perfide mer déguise aux matelots.

De là, rapidement emporté sur les flots,
Drépane me reçoit; le malheureux Drépane,
Où le sort aux regrets pour jamais me condamne.
Là périt mon vieux père, après tant de travaux;
Anchise, mon seul bien, seul espoir de mes maux!
Là, tu laisses ton fils, ô père vénérable,
Au moment où me rit un sort plus favorable!
Sauvé de tant d'écueils, tu péris dans le port!
Ah! le sage Hélénus, interprète du sort,
Des oracles divins les terribles ministres,
L'horrible Céléno, ses menaces sinistres,
Dont la voix m'annonça tant d'effroyables coups,
Ne m'avaient pas prédit le plus cruel de tous.

Hinc me digressum vestris deus appulit oris. »

Sic pater Æneas, intentis omnibus, unus
Fata renarrabat divum, cursusque docebat.
Conticuit tandem, factoque hic fine quievit.

Là cessent mes travaux. De ce triste rivage,
Enfin les dieux plus doux m'ont porté dans Carthage »

Tel le héros troyen racontait ses malheurs,
Et tous les cœurs émus partageaient ses douleurs.

ÉTUDES

SUR VIRGILE.

LIVRE III.

ANDROMAQUE AU TOMBEAU D'HECTOR EN ÉPIRE.

En avant de la ville, dans un bosquet, sur la rive d'un faux Simoïs, Andromaque offrait en ce moment le festin solennel des morts et de tristes présens aux cendres d'un époux; elle appelait les mânes d'Hector à son tombeau de verdure, monument vide, hélas! qu'elle lui avait consacré entre deux autels, cause et témoins de ses larmes.

Vit-on jamais une situation plus habilement préparée, un grand personnage plus dignement appelé sur la scène? Pénélope en pleurs au souvenir d'Ulysse, la jeune Alceste couronnant de myrtes les bustes de son époux avant de mourir pour lui, Cornélie tenant entre ses mains l'urne qui contient les cendres de Pompée, excitent-elles plus d'intérêt qu'Andromaque fidèle aux cendres d'Hector? Et comme les détails sont touchans!

Ce n'est point un monument qu'elle a élevé; c'est un simple tombeau de gazon semblable à ceux des guerriers ensevelis dans les plaines de Troie; elle réunit dans la modeste enceinte qui le renferme, le culte de la patrie, le respect des morts, et la religion du premier amour. Le tombeau dit qu'Hector fut un mortel; les autels annoncent qu'Andromaque en a fait un dieu qu'elle implore sans pouvoir cesser de le pleurer.

Poursuivons avec le poète.

Dès qu'elle me voit approcher, et que, dans le délire de son étonnement, elle reconnaît autour d'elle des armes troyennes, ef-

frayée de ce prodige inouï, tout son corps se raidit, ses yeux restent immobiles; la chaleur l'abandonne; elle tombe, et ce n'est qu'après un long intervalle qu'elle laisse échapper ces paroles : « Est-ce bien vous que je vois? Venez-vous en personne m'apporter des nouvelles? Vivez-vous encore, ô fils d'une déesse? ou, si la douce lumière vous a quitté, en quels lieux est Hector? » Elle dit, et, baignée de larmes, elle remplit les airs de ses gémissemens.

Sophocle ne fait pas évanouir ainsi Électre qui retrouve son frère; mais la reconnaissance a été préparée. Électre a déjà levé quelques voiles; sa joie peut trouver des paroles lorsque l'anneau de son père lui donne la douce conviction qu'Oreste est devant elle. Andromaque n'a rien su des Troyens depuis la ruine d'Ilion. Leur aspect fait sur elle l'effet d'un coup de foudre; elle pourrait mourir de son saisissement sans qu'on en fût étonné. Ses questions tiennent encore de l'égarement; le nuage qui couvre ses pensées semble être aussi répandu sur ses yeux. Elle ressemble à Eurydice, qui ne voit plus Orphée qu'à travers un voile de ténèbres. Comme ce doute entre la vie et la mort d'Énée est motivé par la vraisemblance! Et ce trait sublime, ce cri de l'amour conjugal, *Hector ubi est*[1]*?* pour-

[1] Si Annibal Caro a rendu assez bien le saisissement d'Andromaque dans ces vers,

> E, forsennata e stupida,
> Fermossi in prima; indi, gelata et smorta,
> Divenne e cadde,

il est bien inférieur à Virgile dans le reste : on en jugera par la lecture du texte opposé à la traduction :

> Verane te facies, verus mihi nuntius affers,
> Nate dea? vivisne? aut, si lux alma recessit,
> Hector ubi est? VIRG.

> Oh! sei tu vero, o pur mi sembri Enea?
> Sei corpo od ombra? Se da' morti udito
> E'l mio richiamo : Ettor perche te manda?
> Perch' ei teco non viene? e sei tu certo
> Nunzio di lui?

Ce qu'il faut blâmer ici, ce n'est pas tant la longueur du commentaire qui refroidit le langage elliptique et rapide du sentiment, c'est la faute de n'a-

quoi nous ravit-il d'admiration en même temps qu'il nous arrache des larmes? C'est que, bien qu'inattendu, il appartient à la situation; c'est qu'il sort du cœur d'une femme que nous venons de voir au tombeau d'Hector. Le *Qu'il mourût* du vieil Horace emprunte toute sa beauté du caractère que Corneille donne à cet austère citoyen, le modèle et le précurseur du consul qui condamnera ses fils.

Que de choses renfermées dans cette simple question : *Hector ubi est?* « Vous étiez l'ami, le compagnon, l'émule d'Hector. Sans doute vous venez de sa part; si vous avez perdu comme lui la lumière du jour, où avez-vous laissé mon Hector? Les dieux ont-ils récompensé dignement sa vertu? Habite-t-il le séjour des Champs-Élysées avec son vénérable père, avec Hécube, avec Cassandre et Polyxène, qui m'ont tant aimée? Que vous a-t-il dit pour Andromaque? »

La critique m'objectera peut-être que le poète n'a point pensé à ces développemens. Il y a si bien pensé qu'ils sont tous dans l'exposition de la scène. Le cœur d'Andromaque, rempli d'Ilion, du Simoïs, de Priam, d'Hécube et d'Astyanax, exprime ses souvenirs par le nom d'Hector, qui les renferme tous. D'ailleurs, consultons la vie commune : que de choses une femme ne nous fait-elle pas entendre en même temps par quelques paroles! et combien l'accent de sa voix ajoute encore au sens de ce qu'elle laisse échapper! Les femmes sont des poètes : la nature a fait pour elles une langue particulière, pleine de créations soudaines qui nous révèlent quelquefois une foule de pensées par des expressions de génie.

voir pas respecté les paroles d'Andromaque, mais surtout d'avoir ajouté quelque chose après *Hector ubi est?* Le nom d'Hector rouvre toutes les blessures d'Andromaque, lui rappelle sa gloire et ses infortunes; prononcer ce nom chéri est un effort après lequel sa tendresse ne peut plus que verser des larmes et pousser des cris de douleur. Un poète devait sentir cette observation prise dans la nature. Le langage du cœur a des secrets qu'il faut connaître; souvent le silence qui interrompt tout-à-coup la passion n'est pas moins éloquent que ses paroles.

On répondra que des mots comme celui qui excite ma juste admiration sortent tout brûlans de la verve du poète ; je conviens qu'il en est souvent ainsi. Mais, d'abord, ces inspirations n'arrivent qu'à des êtres privilégiés; ensuite, le transport qui les produit prend sa source dans l'habitude des méditations fécondes, et dans une étude assidue de la nature. En décomposant les œuvres des maîtres, on acquiert la conviction qu'une multitude de pensées et d'images, pressées les unes sur les autres, se présentent ensemble à la première délibération du génie. Il les voit passer devant lui : il les examine; il les adopte, il les rejette; il les rappelle encore; il s'arrête à plusieurs reprises, comme ne pouvant suffire au tumulte et aux sensations diverses qu'elles excitent en lui : et c'est du sein de cette espèce d'orage que sortent, comme des éclairs, ces traits d'une trempe immortelle, et semblables aux armes forgées par un dieu pour les favoris du ciel.

Nous avons retenu les questions d'Andromaque ; voyons quelles sont les réponses d'Énée. « Je vis, dit-il; je traîne mes jours au mi-
» lieu de toutes les extrémités des choses humaines. N'en doutez
» pas, je suis vraiment Énée. Mais vous, précipitée du haut d'un si
» grand hymenée, quel asile le sort vous a-t-il offert? Quelle for-
» tune assez digne de vos vertus est venue vous chercher dans votre
» malheur? Andromaque, gardez-vous l'hymen d'Hector ou celui
» de Pyrrhus? »

En général, le prince troyen n'est pas heureux dans les paroles qu'il adresse aux femmes. Il ne connaissait pas le cœur de Didon, il ne lit pas mieux dans celui d'Andromaque. Énée sait ce qu'il demande; sa dernière question est un coup de poignard qu'il devait épargner à la veuve d'Hector, dont tout attestait la douleur et la constance[1]. C'était bien assez de ce qui précède, *aut quæ digna satis*

[1] Je n'insisterais pas sur cette observation si Virgile n'avait pas voulu nous montrer dans Énée la sensibilité qui comprend toutes les peines du cœur, et devine, par un admirable instinct, tout ce qui pourrait rouvrir des blessures ou réveiller des souvenirs pénibles.

fortuna revisit? pour exciter les regrets, la honte et les larmes d'Andromaque. Le trait n'aurait pas manqué de pénétrer assez avant dans l'âme de l'infortunée qui, reine et dégoûtée du trône, vient chaque jour pleurer devant Hector, comme Esther devant le Dieu de ses pères.

Pour reconnaître la faute d'Énée, il suffit de voir son effet sur Andromaque. « Elle baisse les yeux, reprend le poète, et d'une voix » presque éteinte : Heureuse entre les Troyennes, la fille de Priam, » qui, condamnée à mourir sur la tombe d'un ennemi, en face des » remparts d'Ilion, n'a pas subi l'outrage d'être adjugée par le sort » à un maître, et de toucher comme captive le lit du vainqueur! » Mais nous, après l'embrasement de notre patrie, traînées de mers » en mers, il nous a fallu supporter tout l'orgueil de la race d'A- » chille; et, soumises à l'amour de ce superbe ennemi, nous avons, » pour comble de malheur, enfanté dans l'esclavage! Bientôt Pyr- » rhus, poursuivant l'hymen de la fille de Léda jusque dans Lacé- » démone, me transmit comme esclave à son esclave Hélénus. A » peine il m'abandonne, qu'Oreste, enflammé d'un violent amour » pour l'épouse qu'on lui enlevait, et tourmenté par les furies de » ses crimes, le surprend sans défense et l'égorge aux pieds des » autels.

» A la mort de Néoptolème, Hélénus, ayant fait rentrer sous ses » lois une partie de l'empire, appela toutes ces contrées *Chaonien-* » *nes,* du nom de Chaon le Troyen, et bâtit sur cette colline une » autre Pergame et une autre citadelle d'Ilion.

» Mais vous, quels vents ou quels destins ont dirigé votre course? » Quel dieu vous a poussés vers ces rivages sans vous instruire de » notre destinée? Et le jeune Ascagne, survit-il à vos malheurs? » jouit-il de la lumière des cieux? Il s'élevait quand déjà Troie... » Ce tendre enfant a-t-il quelque souvenir de la mère qu'il a perdue? » S'enflamme-t-il déjà du désir de montrer en lui l'héritier du mâle » courage d'Énée son père et de son oncle Hector? »

Ma faible prose offre à peine une image de ce morceau, empreint de toute l'éloquence du cœur; il a perdu malgré moi presque toutes

ses beautés, et surtout la divine mélodie des vers de Virgile : mais les pensées suffisent encore pour faire sentir tout le prix de la composition, et la parfaite convenance des paroles du personnage avec sa situation. Les Grecs du temps de la république, malgré leur patriotisme exclusif, malgré les insultes qu'ils aimaient à prodiguer aux barbares, n'ont pas refusé leur admiration aux femmes troyennes. Comme Iphigénie, victime volontaire de la gloire de son pays, les filles de Priam aiment leur patrie; elles craignent l'esclavage, et non pas la mort : mais ces vertus n'ont point de faste; elles se montrent comme des présens de la nature ou des fruits de l'éducation qui les a inspirées dès le berceau. Toutefois Cassandre est sublime dans le délire qui lui fait embrasser l'hymen d'Agamemnon comme une occasion de venger Hector, Priam et sa patrie. Polyxène ne l'est pas moins lorsqu'à genoux sur le tombeau d'Achille, et présentant son sein au glaive de Pyrrhus, elle s'écrie : « Grecs destructeurs de mon pays, je veux, je veux mourir. »

Andromaque appartient à cette famille héroïque. Ainsi que ses sœurs, elle aurait voulu recevoir le trépas sur les ruines fumantes d'Ilion; mais elle s'exprime comme il convient à son infortune, et n'en est que plus touchante, parce que sa vénérable douleur nous fait sentir que chaque jour de sa vie, depuis la mort d'Hector, elle a éprouvé l'amertume du regret qu'elle exprime. Quel prix pouvait avoir l'existence pour l'inconsolable épouse qui pleure encore auprès d'un tombeau après sept années de deuil?

Remarquons ici la force des expressions *tetigit captiva cubile !* Andromaque, semblable à la chaste Pénélope, dont aucun mortel, excepté Ulysse, n'avait pu seulement entrevoir la couche nuptiale, Andromaque, non seulement toucher le lit d'un maître, mais le toucher en captive, c'est-à-dire en esclave condamnée à le partager ! Quel pénible aveu ! Avec quelle pudeur il est préparé ! La victime du sort s'accuse elle-même en secret, quand tout le monde l'absout; elle se reproche le crime de la fortune; elle a des remords de son malheur. Aussi n'est-ce qu'après un effort douloureux que lui échappent ces mots qui déchirent son cœur : *Servitio enixæ tu-*

limus! La veuve d'Hector a donné dans l'esclavage un frère à Astyanax! Voilà ce qu'elle pense; mais plutôt mourir que de prononcer ici ce nom cher et sacré! Il y a des choses qui ne peuvent jamais passer du cœur sur les lèvres; elles couvent dans notre sein sans jamais éclore.

Quand la vertu a été abaissée, même par la violence, quand elle est tombée du rang qui lui est dû, il semble qu'elle s'applique à s'humilier pour se punir. Andromaque, se reprochant sa seconde maternité, se plaît à descendre du trône, pour se représenter comme une esclave livrée à un autre esclave par un maître dégoûté d'elle. Cependant Hélénus est un frère d'Hector; il occupait un rang dans l'armée; il a reçu des dieux la science de l'avenir; il était l'oracle des Troyens; il aime sa patrie; ses vertus le rendent digne d'Andromaque, si quelqu'un méritait l'honneur de succéder au grand Hector. Par ces traits si heureusement choisis, le poète a voulu relever à nos yeux la femme généreuse qui se ravale avec une espèce de vertueuse indignation contre le sort et contre elle-même.

On restera convaincu de ce dessein du poète, après avoir relu ce qu'il ajoute, en terminant à propos le récit douloureux que nous venons d'entendre. On sentira que, s'il voulait d'abord qu'Andromaque ne fût à nos yeux que la veuve d'Hector, il veut maintenant nous montrer en elle la mère d'Astyanax. Virgile pouvait faire avouer à cette grande victime du destin qu'elle avait eu la douleur d'enfanter dans l'esclavage; mais il connaissait trop bien son art pour nous laisser apercevoir Molossus, dont la présence serait une injure à la tombe d'Hector, et formerait un contre-sens avec l'admirable artifice qui a présidé à la composition de l'épisode. Nous avons supporté avec peine et pitié l'aveu pénible d'Andromaque; nous ne saurions souffrir la vue de son second fils. Virgile l'a senti. Les questions d'Andromaque sur le jeune Ascagne sont d'une femme dont le cœur murmure en secret : Astyanax, Astyanax. Enfin, pour achever l'éloge de tant de perfections, il faut faire une remarque qui complète les développemens de ma pensée : Hector est le premier nom sorti du cœur d'Andromaque, Hector est le dernier mot qu'elle prononce.

Depuis le commencement de la scène jusques à la fin, on ne trouve pas un trait, pas un mot, pas une image, qui ne concourent à l'intention du poète. Andromaque sort plus grande que jamais de la cruelle épreuve qu'elle avait à subir; et Virgile a triomphé en maître des difficultés qu'il s'était imposées avec la conscience de ses forces. Voilà sans doute l'ouvrage d'un art accompli et marqué partout au sceau de la nature.

Il fallait continuer l'épisode sans perdre de vue la pensée première, sans laisser refroidir l'intérêt : Virgile a résolu ce double problème avec son habileté ordinaire, comme on va le voir.

« En parlant ainsi, Andromaque ne pouvait retenir ses larmes et » ses gémissemens. Mais Hélénus, fils de Priam, s'avance hors des » remparts, accompagné d'une escorte nombreuse. Il reconnaît ses » chers Troyens, et les conduit avec joie dans son palais. Chacune des » paroles qu'il leur adresse est entremêlée de pleurs. Je le suis; je » reconnais une petite Troie, une Pergame, faible image de la grande, » un ruisseau desséché qui a reçu le nom du Xanthe, et j'embrasse » le seuil de la porte Scée. »

Cette scène muette et religieuse succède heureusement à l'entretien d'Andromaque et d'Énée; elle remplace une douleur profonde par une douce mélancolie; elle honore le prince troyen, qui, embrassant la porte par laquelle sont sortis Hector, pour aller combattre Achille, et Priam, pour redemander le corps de son fils, se souvient sans doute de ces deux infortunés; elle nous recommande dans Hélénus un prince fidèle au culte de sa patrie, et ramène enfin notre pensée sur Andromaque, qui consume ses derniers jours entre la tombe d'Hector et les souvenirs d'Ilion.

Un jour se passe, un second s'écoule, les vents appellent les voiles. Énée, toujours inquiet des paroles de Céléno, qui lui a prédit d'horribles vengeances et la triste famine, consulte Hélénus. Ce prince devin ne peut rien nous révéler de nouveau sur les destinées des Troyens, que nous avons apprises de la bouche de Jupiter. Il y a même un léger ridicule à dire que Junon défend à Hélénus de prédire ce qu'Énée a entendu répéter tant de fois par les oracles et

par les dieux. Le discours d'Hélénus est un peu long, mais il sert à rassurer les Troyens sur le prodige annoncé par les Harpies, et contient des détails curieux et nécessaires peut-être. Le poète y présente toutes les leçons qui doivent diriger Énée dans sa navigation et dans sa conduite. Il prend de là occasion de raconter l'origine des différens peuples de l'Italie, de relever l'ancienneté de la religion des Romains, de nous offrir dans Énée le fondateur des cérémonies de leur culte, et de consacrer, par un tour prophétique, les traditions populaires, qui sont une partie souvent très curieuse de l'histoire. On pourrait trouver un peu maigres les détails sur les anciens habitans de l'Ausonie : un pareil sujet eût fourni à Homère des tableaux pleins de charme et frappans de vérité; mais Énée fait un récit rapide, et ces tableaux n'auraient pu obtenir ici la place qui leur eût été nécessaire. Au lieu de blâmer Virgile, remarquons comment ce grand poète sait passer du langage simple et touchant d'Andromaque à toute la richesse de la poésie descriptive. Delille est là dans sa force; aussi peut-on le citer comme un digne interprète de son maître, dans la peinture du phénomène qui a séparé la Sicile des deux continens :

Ces continens, dit-on, séparés par les ondes,
Réunis autrefois, ne formaient qu'un pays;
Mais, par les flots vainqueurs tout-à-coup envahis,
A l'onde usurpatrice ils ont livré la terre
Dont le double rivage à l'envi se resserre :
Ainsi, sans se toucher, se regardent de près,
Et les bords d'Hespérie et l'île de Cérès.
Entre eux la mer mugit, et ses ondes captives
Tour à tour en grondant vont battre les deux rives :
Sublimes phénomènes, étranges changemens,
De l'histoire du monde éternels monumens!
Deux monstres sont placés sur ce double rivage :
Charybde, qui dévore, en son avide rage,
Les flots précipités dans ses antres sans fonds,
Et soudain les vomit de leurs gouffres profonds;
Scylla, qui, dérobant ses roches dangereuses,
Appelle au loin, du sein de ses grottes affreuses,

Les vaisseaux que la vague y pousse en mugissant.
Ce monstre d'une vierge a le sein ravissant,
Son visage est d'un homme : à sa figure humaine
Se joint le vaste corps d'une lourde baleine :
Ses flancs sont ceux d'un loup, et de ce monstre, enfin,
La queue, en s'alongeant, se termine en dauphin.
Il vaut mieux t'éloigner, et, rasant la Sicile,
Prolonger tes détours et ta lenteur utile,
Pour atteindre le but, l'éviter avec art,
Et près de Pachynum, par un prudent écart,
Dans ton cours prolongé décrire un arc immense,
Que d'aller de Charybde affrontant l'inclémence,
Braver ses tourbillons, ses gouffres écumans,
Et des chiens de Scylla les rauques hurlemens [1].
Enfin, dans les destins s'il m'est permis de lire,
Hélénus ne peut trop le dire et le redire :
Junon fit tous vos maux et les prolonge tous.
De la reine des dieux désarme le courroux ;
N'épargne point l'encens, les vœux, ni la prière :
Ainsi tu fléchiras cette déesse altière ;
Et tes heureux vaisseaux, des bords siciliens
Parviendront sans obstacle aux champs hespériens.

Un certain luxe de poésie n'est pas déplacé dans un oracle inspiré par Apollon ; et d'ailleurs, les descriptions servent ici à éviter la monotonie : l'un des plus grands secrets de l'art de plaire est dans

[1] La description est fort belle dans Virgile, mais elle ne peut nous causer aucune émotion. En approchant de l'île des Cyclopes, Énée aperçoit Charybde et Scylla ; mais il les évite, et nous restons froids à la scène comme au récit. Homère nous les montre dans toute leur fureur ; à leur aspect, Ulysse, oubliant les conseils de Circé, saisit deux javelots pour en frapper ses ennemis ; et c'est au milieu du spectacle effrayant du bouleversement des flots soulevés jusqu'au fond des abîmes par Charybde, que Scylla, élancée de son antre, vient enlever et dévorer six des compagnons d'Ulysse. Homère est toujours dramatique, et son héros toujours en action. (*Odyssée*, chant XII, vers 222 et suivans.)

Il faut faire encore ici une remarque utile, parce qu'elle tient à l'art de la composition. Lorsque Circé a représenté aux yeux d'Ulysse par les plus vives images, les deux monstres qui le menacent, le premier mot du guerrier est

la variété. On doit encore louer dans Virgile l'artifice qui annonce la Sibylle de Cumes et la descente d'Énée aux enfers.

Après avoir donné des conseils à Énée, Hélénus fait transporter de riches présens sur la flotte qui va partir, et adresse à Anchise des paroles assez inutiles. Le poète aurait dû trouver dans la piété filiale d'Hélénus, et dans l'amitié d'Anchise pour le roi Priam, des choses d'un tout autre intérêt que la froide répétition de ce qu'il venait de dire dans le temple.

Euripide est bien plus Troyen que Virgile; il semble identifié avec la famille de Priam, tant il a d'éloquence et de fécondité pour servir d'interprète à tous les sentimens de cette maison. Mais le poète latin le surpasse de beaucoup dans la manière dont il a respecté jusqu'au bout le caractère d'Andromaque. Elle survient au moment des tristes adieux; émule de la magnificence d'Hélénus, elle apporte au jeune Astyanax une chlamyde phrygienne ainsi que des tissus précieux, et lui parle ainsi, avec un accent que le seul Racine a pu retrouver après deux mille ans : « Accepte ces faibles dons. » Garde-les, cher enfant, comme un ouvrage de mes mains; et qu'ils » attestent à ton cœur l'éternel amour d'Andromaque, l'épouse » d'Hector[1]. Prends ces derniers présens de ta famille, ô toi, la seule

celui-ci : « Si j'échappe à la fatale Charybde, ne pourrai-je combattre l'autre de ces monstres au moment où il voudra dévorer mes compagnons? Ne pourrai-je lui disputer sa proie ? » — « Infortuné, répond Circé, ne peux-tu donc te rassasier de travaux et de combats? » Voilà le cœur de l'homme à découvert. Ulysse veut d'abord repousser le péril par le courage, Énée le supporte avec patience ou le fuit avec prudence.

[1] Dans les Troyennes de Sénèque, Andromaque dit à son fils, qu'Ulysse veut lui enlever :

E nostro sinu
Te rapiet hostis. Oscula, et fletus, puer,
Laceriosque crines excipe, et plenus mei
Occurre patri. Pauca maternæ tamen
Perfer querelæ verba : Si manes habent
Curas priores, nec perit flammis amor,
Servire Graio pateris Andromachen jugo,
Crudelis Hector, lentus et segnis jaces?
Rediit Achilles. Sume nunc iterum comas,

» image qui me reste de mon Astyanax! Oui, voilà ses yeux, voilà » ses mains, voilà les traits de sa figure; maintenant il serait de ton » âge et toucherait aussi à l'adolescence [1]. »

» Tels étaient les discours d'Hélénus et d'Andromaque. Et moi, en » les quittant, je répondais, les pleurs dans les yeux : Vivez heureux [2], » vous dont la fortune n'a plus de révolutions à craindre : mais

Et sume lacrymas, quidquid e misero viri
Funere relictum est; sume quæ reddas tuo
Oscula parenti. Matris hanc solatio
Relinque vestem : tumulus hanc tetigit meus,
Manesque cari.

Troades, act. III, scen. II.

« Ton ennemi s'apprête à t'arracher de mon sein. Tiens donc, ô malheureux enfant, reçois ces baisers, ces pleurs, ces cheveux que j'arrache; et... tout plein de moi, cours te présenter à ton père; tu lui porteras seulement cette plainte maternelle : « Si les mânes conservent quelque souvenir de nos » anciennes pensées, si l'amour survit aux flammes du bûcher, cruel Hector, » pourquoi souffres-tu que ta femme soit l'esclave d'un Grec? Pourquoi cette » lenteur à me venger? Achille est bien revenu de sa tombe pour nous persé- » cuter... » O mon fils, tiens, prends encore de mes cheveux, prends de mes larmes : c'est tout ce qui me reste après les funérailles de mon époux. Reçois ces derniers baisers pour les rendre à ton père : mais laisse-moi ta robe, elle me consolera; elle a touché au tombeau, aux cendres que j'adore. »

[1] Racine a dit après Virgile :

C'est Hector, disait-elle en l'embrassant toujours :
Voilà ses yeux, sa bouche, et déjà son audace;
C'est lui-même, c'est toi, cher époux, que j'embrasse.

On lit dans *Mérope* :

Il me rappelle Égysthe, Égysthe est de son âge.

Dans Euripide, Iphigénie, près de mourir, dit avec un regret plein de naïveté : « Je ne verrai pas fleurir le duvet de la jeunesse sur les joues de mon frère. »

L'une de mes sœurs, au dernier moment, nous disait pour adieux : « Je ne verrai plus les hirondelles. »

[2] Énée paraît toujours mal inspiré, parce que son cœur est froid : le premier mot de sa réponse est un contre-sens qui fait souffrir et murmurer Andromaque. Il parle d'un bonheur partagé à une femme qui passe sa vie à pleurer Hector et Astyanax. Tout le reste du discours est irréprochable.

» nous, hélas, nous allons courir encore les chances de la desti-» née! Le repos vous est acquis; vous n'avez point à sillonner les » mers, à poursuivre les champs de l'Ausonie, qui semblent fuir » devant nos vaisseaux; vous voyez l'image du Xanthe et une autre » Troie, l'ouvrage de vos mains! Puisse-t-elle s'élever sous de meil-» leurs auspices que la première, et surtout être moins exposée à la » fureur des Grecs! Si jamais le Tibre me reçoit sur ses bords, si je » vois les remparts promis à ma nation, fassent les dieux que nos » villes alliées par le sang, que nos peuples voisins, que l'Épire et » l'Hespérie, qui ont la même origine et les mêmes malheurs, ne » fassent qu'une seule Troie, et que les mêmes sentimens animent » nos derniers neveux! »

Jusques en présence d'Hélénus, Andromaque n'est que la veuve d'Hector et la mère d'Astyanax; les dons qu'elle offre, c'est au nom d'Hector; l'amour qu'elle promet, c'est un amour pareil à celui qu'elle garde à son Astyanax, et qui ne finira qu'avec sa vie. Elle confond dans son cœur le fils d'Hector, qui n'est plus, et le fils d'Énée, qui lui ressemble. Un moment d'illusion la console; et, ce moment passé, il ne lui reste plus qu'un deuil éternel. Aussi son discours, qui paraît annoncer encore quelque chose suivant les règles ordinaires, est-il interrompu avec un art admirable par le poète. On pourrait souhaiter peut-être que le jeune Astyanax sût trouver quelques mots du cœur pour Andromaque. L'enfance elle-même a le profond sentiment de l'infortune; elle a des caresses du moins pour répondre à des larmes. Mais, en exprimant ce désir, je crois qu'il vaut mieux que la pensée du lecteur se repose sur le dernier mot que prononce Andromaque, et qui la représente à nos yeux comme perdant son fils une seconde fois. Aussi, quoique la réponse d'Énée soit nécessaire au complément de la scène, quoiqu'elle renferme des choses touchantes, elle ne produit aucun effet sur nous; Andromaque a épuisé toute notre sensibilité : nous ne voulons plus rien entendre, et même il faudrait qu'elle disparût après avoir dit :

Sic oculos, sic ille manus, sic ora ferebat.

Un habile écrivain doit choisir les impressions qu'il veut graver dans notre âme, et craindre de les effacer les unes par les autres. Pétrarque, dans une de ses plus célèbres *canzoni,* après avoir gravi les montagnes, seul avec son amour et sa douleur, se représente assis sur un rocher; la nuit vient, l'enveloppe de ses ténèbres, et ne peut le distraire de sa mélancolie. Si la pièce était terminée par cette image, et que le poète nous eût laissés dans l'incertitude de savoir comment il est sorti de sa rêverie amoureuse, la fin de sa pièce serait sublime:

Dans la famille de Priam, Virgile semble avoir adopté Andromaque par une espèce de prédilection. Embellissant Homère et corrigeant Euripide, il a créé pour elle un type de perfection pareille à ce beau idéal que Raphaël a inventé pour ses vierges, en leur donnant des formes et des expressions inconnues à l'antique.



NOTES.

NOTES

DU LIVRE I.

[1] PAGE 48, VERS 1.

Ille ego qui quondam gracili modulatus avena
Carmen, et, egressus silvis, vicina coegi
Ut quamvis avido parerent arva colono,
Gratum opus agricolis : at nunc horrentia Martis, etc.

Plusieurs commentateurs et plusieurs critiques ont paru douter que ces premiers vers appartinssent à Virgile. J'avoue que beaucoup de raisons me déterminent à les lui attribuer. On y trouve l'élégance, la grâce et la justesse philosophique qui le caractérisent. Un poète est toujours tenté, en écrivant un ouvrage nouveau, de rappeler le souvenir de ceux qui l'ont précédé, et de prouver la flexibilité de son talent par la variété des genres qu'il a traités. Or, quoi de plus différent que la modestie ingénue de l'Églogue, l'élégante simplicité des Géorgiques, et la pompe harmonieuse d'un poème qui a pour objet la naissance, les progrès et les triomphes de la capitale du monde? Serait-on bien étonné aujourd'hui, si l'on trouvait une édition de la *Henriade* dont le début dît en beaux vers : « Moi, qui jadis élevai un temple » au dieu du goût; qui célébrai la galanterie d'un peuple ingé» nieux, voluptueux et volage; qui peignis l'aimable frivolité et le » luxe utile de l'homme du monde; qui ai fait gémir Zaïre sur la » scène; aujourd'hui sur un ton plus élevé,

» Je chante ce héros qui régna sur la France ? »

Encore le début de Virgile aurait-il une grande supériorité : parce que l'opposition des différens genres y est plus marquée. Enfin le poète latin a pour lui l'autorité d'Orphée, qui, dans le début de son poème des *Argonautes*, avait rappelé tous ses ouvrages précédens.

[2] PAGE, 48, VERS 2.

Et, egressus silvis, *vicina* coegi, etc.

Ce vers sera toujours remarqué par ceux qui lisent les poètes en philosophes, pour qui une idée est mère d'une autre idée, et qui aiment à saisir les progrès de la vie sociale. C'est au sortir des bois où les hommes dispersés vivaient de quelques fruits sauvages, qu'ils ont rencontré des terres labourables dont le soc s'est emparé. On sait que le mot *arva* vient du mot *arare :* le besoin a produit la culture; la culture a produit la propriété, et la propriété a fait naître la civilisation.

[3] PAGE 48, VERS 3.

Ut quamvis *avido parerent* arva colono,

Ce vers vient encore à l'appui de mon opinion. *Avido* rappelle naturellement ce passage du premier livre des *Géorgiques :*

Illa seges demum votis respondet *avari*
Agricolæ, etc.

Parerent ne rappelle pas moins naturellement ce beau vers du même livre :

Exercetque frequens tellurem, atque imperat arvis.

[4] PAGE 48, VERS 4.

Gratum opus agricolis: at nunc horrentia Martis
Arma, etc.

Ce vers, qui nous fait passer des douces occupations de l'agriculture aux scènes terribles des combats, plaît par le contraste des deux hémistiches.

[5] PAGE 48, VERS 5.

Arma virumque cano, Trojæ qui primus ab oris
Italiam, fato profugus, Lavinia venit
Littora. Multum ille et terris jactatus et alto
Vi superum, sævæ *memorem* Junonis ob *iram.*
Multa quoque et bello passus, dum conderet urbem,
Inferretque deos Latio : genus unde Latinum,
Albanique patres, atque altæ mœnia Romæ.

On ne peut rien ajouter à la beauté de cette exposition; elle est tout ce qu'elle doit être, modeste et complète : Virgile nous pro-

met les aventures d'un héros malheureux : il promet de nous le montrer tout entier, fugitif, voyageur, persécuté sur la terre et sur la mer, guerrier, législateur, donnant à l'Italie de nouveaux dieux, une nouvelle ville, et préparant le berceau de la capitale du monde. Boileau a donc eu tort de dire que, pour donner beaucoup, il ne promet que peu. Et que pouvait-on promettre de plus, que des aventures, de grands malheurs, de grands exploits, une grande entreprise, et la création du peuple-roi? Ce n'est pas du peu de chose qu'il promet dont il fallait le louer, mais du ton simple dont il promet de grandes choses. Ajoutez à cela que Virgile, dans cette courte exposition, va au-devant des reproches qu'on aurait pu faire au caractère d'Énée; il est fugitif, mais il l'est par la force irrésistible du destin, *vi superûm*. Ce n'est point sa faiblesse, c'est une loi impérieuse qui l'arrache aux cendres de sa patrie. Il est persécuté par les dieux, mais sans avoir mérité son malheur: les dieux ne font que condescendre à la partialité vindicative de Junon. Il est impossible de ne pas admirer la belle gradation que renferment les derniers vers; on y voit les dieux d'Énée transportés en Italie, sa race mêlée à la race italique, la fondation d'Albe, et Rome enfin, la superbe Rome, complétant ses grandes destinées : ainsi la curiosité est déjà éveillée, l'intérêt excité, et la vanité nationale flattée.

A l'égard du style, à travers la simplicité de ce début, on trouve déjà des expressions et des figures poétiques : *Volvere casus* marque bien le cercle renaissant d'aventures et de malheurs dans lequel doivent rouler les destinées du héros : *Memorem iram*, cette colère qui se souvient est aussi d'une heureuse hardiesse.

Après l'exposition vient l'invocation. L'invocation, dans le poème épique, a son but bien senti par les gens de goût; elle éveille d'avance l'imagination, et la prépare à écouter avec avidité des faits qui ont besoin, non seulement pour être exécutés, mais encore pour être contés, du ministère des dieux. Celle de Virgile a son but particulier; il a besoin de la divinité pour être admis dans le secret des dieux : quels motifs avaient pu armer une déesse contre un prince religieux adorateur de sa divinité?

[6] PAGE 48, VERS 15.

Tantæne animis cœlestibus iræ!

Ce trait mérite une observation particulière. Quelque intention

qu'ait eue Virgile d'imiter la simplicité d'Homère, on découvre dans un petit nombre de vers quelques teintes philosophiques de son siècle. Le bon Homère se serait bien gardé de faire une pareille question ; il trouvait tout simple que les dieux eussent des passions, et il en avait besoin pour la marche de son poème. Des dieux impassibles ne sont point épiques ; ils peuvent être imposans, mais non intéressans : ce n'est qu'en les rabaissant jusqu'à lui que l'homme s'élève vers eux. Les prophètes mêmes donnent au vrai Dieu la colère et la vengeance. Peut-être Virgile aurait-il dû profiter des avantages de ce merveilleux, sans en faire sentir le ridicule et l'inconséquence. Boileau a imité heureusement ce vers dans l'exorde de son *Lutrin :*

> Tant de fiel entre-t-il dans l'âme des dévots !

Je saisis cette occasion de dire un mot du poème héroï-comique, dont on n'a pas assez observé le caractère. Il a le grand avantage de la variété, et souvent le charme de la surprise ; il s'élève par moment à la pompe héroïque, pour retomber par une chute inattendue dans le comique du sujet ; mais cette chute doit être inattendue, sans disparate, et c'est là la grande difficulté de ce genre de poème. Les quatre premiers vers du *Lutrin* en sont un modèle parfait :

> Je chante les combats, et ce prélat terrible
> Qui, par ses longs travaux et sa force invincible,
> Dans une illustre église exerçant son grand cœur,
> Fit placer à la fin un lutrin dans le chœur.

Les trois premiers sont dignes de l'épopée sérieuse ; le quatrième ramène le lecteur étonné au comique du sujet. Cette composition est une sorte d'espièglerie, si j'ose parler ainsi, et de moquerie continuelle, par laquelle le poète trompe à la fois et amuse notre curiosité.

> Il se rit de son art, du lecteur, de lui-même.
> *Imagination*, chant V.

L'Arioste est le modèle de ce genre d'ouvrage. Cependant, dans un cadre moins étendu, Boileau, pour la perfection du style poétique, me paraît supérieur à l'Arioste et à lui-même : la description de la Mollesse surpasse, pour l'invention et l'exécution, les

plus beaux morceaux de l'Arioste; c'est à la fois le modèle de l'art de louer et de l'art d'écrire.

7 PAGE 48, VERS 16.

Urbs antiqua fuit, Tyrii tenuere coloni, etc.

Cette seconde partie de l'exposition n'est pas faite avec moins d'art. Le poète y exprime en très beaux vers les motifs du long ressentiment de Junon, la Vengeance écartant de l'Italie les malheureux Troyens; et finit admirablement par ce vers d'une harmonie et d'une noblesse imposante :

Tantæ molis erat Romanam condere gentem!

« Tant dut coûter de peine
» Ce long enfantement de la grandeur romaine! »

Ce vers rappelle puissamment l'attention du lecteur sur les grandes difficultés et les nombreux obstacles qui s'opposaient au grand ouvrage de la fondation de Rome. Par là le poète relève l'importance de son propre ouvrage, et met son entreprise au niveau de celle du héros.

Je me suis un peu étendu sur le début de ce poème, pour montrer au lecteur combien Virgile renferme d'heureuses combinaisons, de convenances dans les idées, de justesse dans l'expression, et combien ses beautés sont modestes, et souvent cachées aux yeux inattentifs. Une seconde lecture y découvre toujours un mérite inaperçu à la première. Les bons ouvrages sont ceux qu'on lit avec plaisir; les excellens ouvrages sont ceux qu'on relit avec transport: c'est l'effet de ces physionomies qui, après avoir frappé par leur beauté, vous rappellent et vous attachent par des grâces secrètes et par d'heureuses proportions qui avaient échappé au premier coup d'œil.

8 PAGE 52, VERS 1.

Vela dabant læti...

Ce dernier mot est important pour l'effet: le malheur s'accroît du bonheur qu'on s'était promis.

9 PAGE 52, VERS 2.

Cum Juno, æternum servans sub pectore vulnus,
Hæc secum: Mene incepto desistere victam?

Il est inutile de dire combien cette expression est énergique; le

mot *æternum* ne peut convenir qu'à une déesse, les dieux seuls ayant le privilége de concevoir des haines éternelles.

[10] PAGE 52, VERS 3.

Hæc secum.

Le caractère du discours de la déesse devait être annoncé avec cette brusque précision.

[11] PAGE 52, VERS 3.

Mene incepto desistere victam?

Ce mot ajoute infiniment à l'effet. Que Junon renonce à sa vengeance par lassitude, la consolation est plus facile; mais y renoncer parce qu'elle est vaincue, blesse profondément son orgueil.

Nec posse Italia Teucrorum avertere regem?

Que Junon ne puisse exterminer un roi des Troyens, sa fierté doit en être vivement blessée; mais elle ne demande qu'à lui fermer l'Italie, et ses efforts sont impuissans : aussi s'irrite-t-elle de l'opposition des destins. Tout le reste du discours est admirable, il est puisé dans une connaissance profonde du cœur humain; car le cœur des dieux, quand on le suppose passionné, c'est encore le cœur humain. En opposition avec l'impuissance où elle est de se venger, elle se représente l'éclatante et complète vengeance qu'une déesse inférieure a su tirer des Grecs. Déjà aucun détail n'échappe à ses souvenirs jaloux; elle aggrave le supplice, elle atténue l'offense. Elle voit Pallas embrasant la flotte des Grecs, les submergeant dans les mers; saisissant la foudre de son père, dont elle a osé usurper l'empire; la lançant du haut des airs : les vaisseaux dispersés, la mer bouleversée, ont senti le pouvoir de cette divinité subalterne : le malheureux Ajax, percé des flèches de la foudre, les revomissant de son flanc sillonné, est emporté dans un tourbillon de flammes, et lancé contre un rocher aigu. Mais ce qui donne plus de force et de vérité à cette peinture, c'est le mot *ipsa*. Pallas ne confie point sa vengeance à des mains étrangères; c'est elle-même qui se venge, elle-même qui tonne. Si l'on doute de la vérité et de la force de ce sentiment, qu'on écoute Hermione songeant à assassiner elle-même Pyrrhus, si, malgré sa promesse, Oreste n'ose l'immoler :

Quel plaisir de venger moi-même mon injure !
Racine, *Andromaque*, act. IV, sc. 4.

Après s'être fait un tourment de l'infériorité triomphante de Pallas, Junon s'en fait un de sa supériorité humiliée :

Et moi qui marche égale au souverain des cieux...

Qui suis l'égale du souverain des cieux : voilà le mot simple. Combien le mot *marche* est supérieur ! Combien il ajoute à la beauté du vers ! C'est la démarche, en effet, qui caractérise la noblesse des personnages ; aussi Virgile dit-il, en parlant de Vénus :

Et vera incessu patuit dea.
Æneidos lib. I, v. 409.

« Elle marche, et son port révèle une déesse. »

Racine a senti la beauté de cette expression, lorsqu'il fait dire à Mathan :

Je ceignis la tiare, et marchai son égal.
Athalie, act. III, sc. 4.

Et quisquam numen Junonis adoret
Præterea, aut supplex aris imponat honorem?

Ces deux derniers vers expriment vivement le dépit de la fierté humiliée et de l'orgueil au désespoir. Tout, dans ce discours, est animé ; chaque mot a son effet : c'est le premier des poètes faisant parler la première des déesses.

[12] PAGE 52, VERS 17.

Nimborum in patriam, loca feta furentibus austris,
Æoliam venit, etc.

La peinture du séjour des vents est d'une admirable beauté : mouvement, images, harmonie, surtout l'harmonie imitative, y sont prodigués. Suivant que le sujet l'exige, le vers s'arrête ou s'élance. *Æoliam venit.* Cette coupe brusque marque l'arrivée précipitée de Junon chez Éole.

[15] PAGE 54, VERS I.

Luctantes ventos tempestatesque sonoras.

On entend, dans la répétition de la lettre *t*, les efforts réitérés des vents luttant contre leurs chaînes; car, dans l'harmonie imitative, il existe un heureux choix, non seulement de mots, comme l'a dit Despréaux, mais de lettres, qui frappent fortement ou caressent agréablement l'oreille. J'ai tâché de rendre l'harmonie de ce vers latin par celui-ci, où la même lettre est également répétée :

Les vents tumultueux, les tempêtes bruyantes...

Je me suis aussi efforcé d'imiter, malgré la différence de la langue, la coupe de plusieurs autres vers, qu'il semblait impossible de transporter dans la nôtre. Tout ce morceau, qui nous peint les vents soumis à un maître, assujettis à une police rigoureuse, nous plaît, parce qu'il nous rappelle les institutions humaines. En général, les dieux ne nous plaisent qu'autant qu'ils ressemblent aux hommes : c'est un des premiers charmes des fables antiques.

On ne sait ce qu'on doit le plus admirer dans Virgile, ou de la beauté des peintures, ou de l'éloquence des discours. Celui que Junon adresse à Éole est d'une grande vérité; il nous présente la grandeur s'humiliant devant le pouvoir subalterne, pour l'engager à servir ses passions : c'est l'humiliation volontaire de l'orgueil, admirablement exprimée par le mot *supplex*. La superbe Junon, naguère si orgueilleuse, devient suppliante; elle flatte adroitement la vanité du dieu qu'elle implore. Peut-être n'a-t-on jamais fait un plus bel éloge de la beauté, que celui que contiennent ces vers : la reine des dieux n'a rien de mieux à promettre à Éole que la jeune Déïopée. Mais Virgile est toujours fidèle aux convenances; Vénus, déesse des amours, aurait pu lui promettre les faveurs passagères d'une belle nymphe; Junon, déesse de l'hymen, lui promet une union durable avec la belle Déïopée; elle joint à l'espoir de la jouissance celui des douceurs de la paternité :

Pulchra faciat te prole parentem.

La réponse d'Éole est ce qu'elle doit être, modeste et respectueuse; mais, dans la pompe emphatique des derniers vers, on reconnait l'in-

fériorité enorgueillie par les éloges et par la prière de la reine des dieux :

> Tu das epulis accumbere divum,
> Nimborumque facis tempestatumque potentem.

Parmi le grand nombre de descriptions de tempêtes répandues dans différens poètes, aucune n'approche de celle de Virgile. Ce qui la distingue principalement, c'est la rapidité, le mouvement, la variété et la vérité des images. Ces sortes de sujets sont d'autant plus difficiles à traiter, qu'ils sont plus abondans : il s'agit moins d'inventer que de choisir parmi cette foule d'accidens que présentent le ciel, la terre et la mer. C'est lorsque la nature, dans toute sa majesté ou dans toute sa fureur, présente les plus frappans phénomènes, que les poètes médiocres, non contens de ces sources fécondes de grandes images et de beaux mouvemens, se précipitent dans la plus extravagante exagération; et, soit qu'ils peignent un incendie, un ouragan ou une tempête, toute la fureur des élémens ne peut leur suffire.

C'est dans Lucain surtout que cette exagération ridicule est poussée le plus loin. Dans la fameuse tempête qui porte César en Épire, non seulement les planètes sont ébranlées, mais les étoiles sont prêtes à se détacher; la mer atteint les nues; les sommets des montagnes sont abattus, le pilote ne craint pas d'échouer contre les côtes, mais de se briser contre les plus hauts rochers des monts Acrocérauniens; la mer de Toscane passe dans la mer Égée; la mer Adriatique dans la mer Ionienne, et vingt autres exagérations de ce genre. Sans doute les admirateurs de Lucain doivent trouver les peintures de Virgile froides et communes auprès de celle-ci. Ce qui manque surtout à cette description, c'est la rapidité et le mouvement. Tandis que Lucain fait arriver les vents les uns après les autres, comme dans un dénombrement d'armée; qu'il dit froidement : C'est toi, Co- » rus, qui le premier t'élevas de la mer Atlantique, » et qu'il ajoute, plus froidement encore : « Je ne crois pas que le Notus et le Zéphyre » soient restés enfermés dans les prisons d'Éolie, etc.; » déjà, dans l'impétuosité des vers de Virgile, la montagne s'est renversée sous le sceptre d'Éole; les vents échappés et répandus en tourbillon se sont déchaînés en mugissant sur la mer, qu'ils bouleversent dans ses plus profonds abîmes; déjà les cris des matelots et le froissement des câbles se font entendre; le jour s'est éclipsé, la nuit couvre tout de

ses ombres; on entend dans l'harmonie des vers le roulement de la foudre et le petillement répété des éclairs; toute la nature enfin est conjurée contre les Troyens.

Il n'est pas inutile non plus d'observer avec quelle sagesse Virgile évite de prolonger la description de la tempête, et la partage en deux par le discours pathétique où Énée témoigne un regret si noble et si naturel de n'avoir pas succombé les armes à la main, sous les remparts de Troie, au milieu de ses concitoyens. Tout ce qui suit est remarquable par la perfection de l'harmonie imitative.

Il faut le dire à ceux qui doutent encore de l'existence de cette harmonie: c'est surtout à l'aide de cette magie que Virgile a su rendre présens et sensibles tous les objets, tantôt par la rencontre de deux syllabes, dont la prononciation péniblement aspirée exprime un effort, comme *illi indignantes*, qui rappelle *illi inter sese* du quatrième livre des *Géorgiques;* tantôt par la rapidité impétueuse des dactyles, comme dans *qua data porta ruunt;* tantôt par une coupe de vers brusquement interrompue pour marquer une secousse subite, comme dans *impulit in latus*, et plus bas, *dat latus;* tantôt par la répétition d'une lettre dont la prononciation est plus fortement marquée, comme dans *vastos volvunt ad littora fluctus*: mettez *magnos tradunt ad littora fluctus*, l'harmonie s'évanouit; il n'y plus là de vagues. Tantôt c'est un monosyllabe qui, placé, pour ainsi dire, au haut du vers, exprime le sommet de la montagne d'eau, *cumulo præruptus aquæ mons*. Veut-il exprimer le vaisseau plongé d'un côté dans la mer, de l'autre élevé dans les airs: une moitié de vers demeure suspendue; l'autre se précipite sur le vers suivant:

> Hi summo in fluctu pendent; his unda dehiscens
> Terram inter fluctus aperit.

Tantôt c'est par la répétition d'un mot qu'il donne au vers plus de mouvement:

> Insequitur clamorque virum, stridorque rudentum.

Mais peut-être doit-on lui reprocher d'avoir employé trois fois cette forme dans le même morceau. A l'égard de ceux qui affectent de ne pas croire à l'harmonie imitative, je leur dirai: « Venez » écouter les grands acteurs; voyez comment ils cherchent à expri» mer cette harmonie, quand elle existe, ou à la créer quand elle

» manque au poète. Ils précipitent à propos ou ralentissent le jeu, » gonflent ou amincissent les sons; leur goût exquis supplée, en » quelque sorte, au génie du poète. »

Avez-vous entendu Lekain prononçant dans les fureurs d'Oreste ce vers fameux :

Pour qui sont ces serpens qui sifflent sur vos têtes?

Oubliait-il de marquer fortement à l'oreille le sifflement de tous ces *s* répétés? Pourquoi les poètes ne chercheraient-ils pas, dans la composition, de ces expressions imitatives que les grands acteurs s'efforcent de rendre ou de suppléer dans la déclamation théâtrale?

Je conviens que quelques unes de ces beautés arrivent d'elles-mêmes dans la chaleur de la composition; mais combien d'autres sont le fruit d'un art exquis, et des plus savantes combinaisons, comme dans ces deux vers du huitième livre, qui expriment le travail des Cyclopes!

Illi inter sese multa vi brachia tollunt
In numerum, versantque tenaci forcipe massam.

Le premier est composé de spondées qui, ne laissant de place qu'au dactyle nécessaire à la mesure, font sentir les efforts des bras soulevant les marteaux; le second, formé du retour régulier du dactyle et du spondée, rend d'une manière admirable le levé et le baissé alternatif des marteaux qui s'élèvent et tombent en cadence.

Attribue-t-on à la chaleur de la verve poétique ce vers fameux, connu même des enfans, même de ceux qui n'ont pas lu une page de Virgile, ce vers où il exprime d'une manière si heureuse le galop cadencé du cheval?

Quadrupedante putrem sonitu quatit ungula campum.
Æneidos lib. VIII, v. 596.

Je cite ce vers, pour que mon assertion soit sans réplique; mais le poème entier de l'*Énéide* est plein de ce genre de beautés; le cinquième livre surtout est rempli de ces sortes de combinaisons. J'ose assurer qu'il y a tel morceau où, dans l'espace de vingt lignes, il n'y a pas une coupe de vers, pas un mot, quelquefois pas une syllabe, qui ne soit une imitation de l'action par les sons: telle est particulièrement la description du combat des galères. C'est ce

mérite éminent, fruit d'une organisation heureuse et d'un travail opiniâtre, qui rendait cette traduction d'une difficulté incalculable : cent des plus beaux vers d'Ovide et d'Homère lui-même sont moins effrayans pour le traducteur, parce que ces beautés dépendent du plus ou du moins de ressources qu'on trouve dans une langue peu pittoresque et encore moins musicale.

J'ai cité ailleurs le mot charmant de M. le chevalier de Boufflers. Dans une société où des gens de beaucoup d'esprit niaient l'existence de l'harmonie imitative, je lus pour réponse des vers où j'avais essayé de produire ce genre de beauté, plus rare dans notre langue que dans toute autre : « Il a fait, dit M. de Boufflers, comme » le philosophe à qui l'on niait le mouvement : il a marché. » J'ai insisté, dans cette longue note, sur cette partie essentielle de la poésie pittoresque, pour préparer le lecteur à remarquer ces beautés dans le cours de l'ouvrage, et à me savoir gré des efforts que j'ai faits pour en transporter quelques unes dans notre langue; mais le poète et son interprète ont peut-être travaillé pour un bien petit nombre de lecteurs. Achevons cependant nos observations sur cette description de tempête; on ne peut rien ajouter à la beauté des vers suivans :

Unam, quæ Lycios fidumque vehebat Orontem,
Ipsius ante oculos ingens a vertice pontus
In puppim ferit; excutitur, pronusque magister
Volvitur in caput; ast illam ter fluctus ibidem
Torquet agens circum, et rapidus vorat æquore vortex.
Apparent rari nantes in gurgite vasto :
Arma virum, tabulæque, et Troïa gaza per undas.

Il n'y a là aucune idée recherchée, c'est un des accidens les plus communs des tempêtes, que décrit Virgile; mais avec quelle variété, quelle force dans l'expression, et quelle imitation dans les sons ! La beauté de l'harmonie est peut-être encore supérieure à celle de l'expression. La chute de la vague, et celle du pilote qu'elle précipite dans la mer, sont toutes deux marquées par une coupe de vers brusque et interrompue : *In puppim ferit. Volvitur in caput.* Rien de plus énergique que la peinture de cette vague tournante, et dans son tourbillon rapide entraînant le vaisseau, qui tout-à-coup s'enfonce et disparaît dans l'abîme. Les dactyles multipliés expriment admirablement le tournoiement ra-

pide des flots. Le mot *vorat* est surtout d'une heureuse hardiesse. A cette mesure succède, avec un goût exquis, la lenteur des spondées destinés à peindre l'immensité de la mer. *Apparent rari nantes* est admirablement opposé à *gurgite vasto*. L'imagination est vivement frappée de ce peu d'hommes épars sur un abîme immense, et ce vers est un des plus admirés de l'*Énéide* : le plus grand éloge que l'on puisse en faire, c'est de dire qu'il a fourni l'idée d'un des plus sublimes tableaux du Poussin, et que la tempête de Virgile a servi de modèle à la peinture du déluge. Le peintre, en effet, n'a jeté dans l'immense étendue des ondes qu'un petit nombre de personnages, mais tous frappans par l'expression de leur danger : le plus remarquable est une mère tendant son fils à un homme qui a déjà gagné la hauteur d'un rocher. On pourrait mettre au-dessous de ce tableau le vers qui l'a inspiré :

Apparent rari nantes in gurgite vasto.

Dans le vers qui suit, le poète représente avec précision la confusion des débris épars sur la mer ; ces mots *Troïa gaza* rendent l'image plus touchante, parce qu'elle rappelle l'antique opulence des Troyens, et contraste avec leur misère présente. *Per undas* ajoute aussi à la beauté ; ces débris avaient échappé aux flammes, ils viennent périr dans les ondes. Rien n'exprime mieux la fatalité qui poursuivait les compagnons d'Énée : tous les élémens semblent ligués contre eux.

14 PAGE 60, VERS 1.

Interea magno misceri murmure pontum,
Emissamque hiemem sensit Neptunus, et imis
Stagna refusa vadis, graviter *commotus*, et alto
Prospiciens, summa *placidum caput* extudit unda.

Une divinité avait excité la tempête, une divinité devait l'apaiser : c'était au dieu des mers à la calmer. Le poète le peint avec toute la majesté convenable ; c'est là qu'on voit l'idée que les anciens se formaient du beau idéal, particulièrement réservé à la peinture des dieux : les passions humaines peuvent affecter leur âme, mais ne doivent pas défigurer leurs traits. Neptune est en courroux, mais son front est calme : voilà comment il faut entendre l'apparente contradiction des mots *commotus* et *placidum caput*. Dans l'Apollon du Belvédère, représenté au moment où il

vient de percer le serpent Python, le sculpteur a exprimé, non pas l'ivresse, mais la satisfaction de la victoire. Les artistes ont suivi le même principe pour les personnages inférieurs aux dieux, mais distingués par leur caractère ou leur dignité. Dans le fameux tableau qui représente l'*Hostie miraculeuse*, l'étonnement est sur tous les visages; le ministre de Dieu lui seul ne paraît point surpris; le peintre l'a mis dans le secret de la Divinité. *Laocoon* est dévoré par des serpens; au milieu de leurs horribles morsures, sa douleur est noble, et ses traits sont altérés sans être difformes. Enfin le *Gladiateur mourant* expire noblement et sans convulsions; défaut trop commun dans les compositions modernes. Au reste, les savans prétendent que Virgile a emprunté ce portrait de Neptune d'une médaille antique.

Le discours de ce dieu aux vents est d'une grande noblesse, même dans l'ironie qui le termine; le *quos ego*, qui exprime si bien la colère retenue, est justement fameux. Racine, qui a quelquefois si bien réussi à transporter dans notre langue les beautés de Virgile, a été moins heureux dans l'imitation qu'il a hasardée de ce beau mouvement, lorsqu'il fait dire par Athalie au grand-prêtre Joad :

> Je devrais sur l'autel où ta main sacrifie
> Te... Mais du prix qu'on m'offre il faut me contenter.
>
> *Athalie*, act. V, sc. 6.

Ce monosyllabe muet, rejeté au commencement du second vers, n'a ni la vivacité ni l'harmonie imposante du *quos ego* de Virgile.

[15] PAGE 60, VERS 19.

Sic ait, et dicto citius tumida æquora placat, etc.

La rapidité avec laquelle Virgile a peint la tempête se retrouve dans la peinture du calme renaissant. Les descriptions sont l'écueil de presque tous les jeunes poètes : ce n'est pas de l'entassement, c'est du choix des images et des détails que résulte la beauté des descriptions. Il n'est peut-être pas inutile d'expliquer ici ce qui jette les poètes médiocres dans la prolixité et la diffusion : c'est que, ne rencontrant pas d'abord l'image vive, l'expression forte, l'idée propre, si j'ose ainsi parler, et sentant l'insuffisance de chaque trait, ils redoublent de mots et de phrases, et tâchent de racheter la fai-

blesse par l'abondance. Le grand écrivain, au contraire, saisit d'abord le trait profond et caractéristique, et passe à d'autres objets. Ainsi, dans cette peinture, peu de vers suffisent à rendre les ondes calmées d'un mot, les nuages en fuite, le soleil vainqueur des nuages, les Nymphes, les Tritons, et Neptune lui-même, dégageant les vaisseaux.

16 PAGE 62, VERS 12.

Est in secessu longo locus : insula portum
Efficit objectu laterum, quibus omnis ab alto
Frangitur inque sinus scindit sese unda reductos.
Hinc atque hinc vastæ rupes geminique minantur
In cœlum scopuli, quorum sub vertice late
AEquora tuta silent, etc.

Pour sentir le mérite de la description de ce port, une réflexion est nécessaire ; c'est que l'étonnement est une des sources de nos plaisirs. Nous aimons à trouver dans les ouvrages de l'art l'image de la nature, et nous aimons à rencontrer dans la nature ces hasards heureux qui la font ressembler aux ouvrages de l'art. C'est par là que doit plaire au lecteur attentif cette description. On aime à voir ce port commode et sûr, formé par la nature même; on aime le hasard qui, des deux côtés, a placé des rochers correspondans; et, dans la symétrie de ces masses brutes et sauvages, on aime ces voûtes taillées par la nature, comme pour servir de palais aux Nymphes de la mer; enfin, les bancs de pierre vive, également l'ouvrage de la nature : tout cela cause un agréable étonnement, et cette impression est une de celles que la poésie se plaît à produire. C'est avec cette attention, c'est dans cet esprit qu'il faut lire celui de tous les poètes qui imite le plus habilement ce grand modèle, et dont les beautés sont presque toujours un résultat heureux de la connaissance profonde qu'il avait de ce qui affecte le plus vivement l'imagination, et que personne n'a encore égalé dans la beauté du choix et de l'imitation. Ces chefs-d'œuvre sont le résultat de l'instinct qui devine, de l'attention qui découvre, de la méditation qui combine, et du travail qui perfectionne.

17 PAGE 62, VERS 17.

Tum silvis scena coruscis
Desuper, horrentique atrum nemus imminet umbra.

Cet amphithéâtre de forêts, balancé par les vents, couronnant

ces masses de rochers, et dont l'ombre se projette sur les flots, ajoute beaucoup au pittoresque de cette description.

[18] PAGE 62, VERS 22.

Unco non alligat anchora morsu.

Les mots *alligat unco morsu* paraissent offrir d'abord des images disparates; mais, comme la morsure saisit et retient véritablement, il n'y a là que de la hardiesse sans incohérence.

[19] PAGE 62, VERS 24.

Magno telluris amore.

Quiconque a fait sur mer de longues traversées sent la beauté d'une telle expression, qui rend si bien le désir passionné de la terre, après un long exil sur la mer.

[20] PAGE 64, VERS 1.

Et sale tabentes artus in littore ponunt.

Quelques médecins se sont autorisés de ces vers, qui expriment l'action des parties salines de l'air sur le corps humain, pour prouver que les anciens, sans faire de longues navigations, n'ignoraient pas la maladie la plus commune des gens de mer, connue sous le nom de *scorbut.*

[21] PAGE 64, VERS 2.

Ac primum silici scintillam excudit Achates.

Une des choses qui nous intéressent le plus, ce sont les ressources qu'imagine le besoin excité par la nécessité, soit après les horreurs du naufrage, soit dans l'isolement du désert; c'est ce qui fait le charme de l'admirable roman de *Robinson,* et une partie de cet intérêt se trouve dans cette courte description. Les Troyens commencent par se procurer le feu : cette idée a quelque chose de philosophique. Cet élément est tellement nécessaire à la vie et aux arts qui la soutiennent ou l'embellissent, qu'à peine on conçoit l'existence de l'homme indépendante de celle du feu. Les détails de cette peinture sont de la plus aimable poésie; on aime à voir l'étincelle reçue à sa naissance dans un lit de feuilles, la nourriture qui l'entretient, et la vivacité avec laquelle on saisit le

premier jet de la flamme. C'est ce qu'on trouve dans ces vers charmans :

> Suscepitque ignem foliis, atque arida circum
> Nutrimenta dedit, rapuitque in fomite flammam.

On aime à voir combien cette figure est heureuse, et combien elle est heureusement suivie. L'étincelle, au sortir du caillou, est représentée comme un enfant reçu dans un lit, et, pour ainsi dire, dans un berceau de feuilles; elle est bientôt nourrie des alimens qui lui conviennent.

Boileau a heureusement imité ces vers dans son *Lutrin :*

> Des veines d'un caillou qu'il frappe au même instant
> Il fait jaillir un feu qui petille en sortant;
> Et bientôt au brasier d'une mèche enflammée,
> Montre, à l'aide du soufre, une cire allumée.

Ces deux derniers vers, d'une élégance un peu pénible, ne valent pas la vivacité des mots *rapuitque in fomite flammam.* Ils ont d'ailleurs quelque chose d'obscur dans leur construction, le dernier mot *allumée* se rapportant à ces mots *au brasier,* dont il se trouve trop éloigné. Si on rencontre quelques taches dans un poète aussi correct que Boileau, alors même qu'il écrit un ouvrage original, et qu'il reste maître de ses idées et de ses expressions, quelle indulgence ne doit-on pas à ceux qui marchent avec toutes les entraves de la traduction?

22 PAGE 64, VERS 12.

> Navem in conspectu nullam...

Racine le fils a fort bien dit : « Mettez *nullam in conspectu navem ;* cette seule transposition, sans changer un mot, gâte tout. » C'est le cas de dire :

> D'un mot mis à sa place enseigna le pouvoir.
>
> Boileau, *Art poétique,* chant I.

23 PAGE 64, VERS 13.

> Tres littore cervos
> Prospicit errantes . . . .
> Ductoresque ipsos primum, capita alta ferentes
> Cornibus arboreis, sternit. . . . .

Cette chasse a plus d'un mérite. La poursuite de ces cerfs a

fourni un beau passage, qui contraste agréablement avec les horreurs du naufrage que le poète vient de décrire. On se plaît à voir Énée nourrir lui-même les Troyens pressés par la faim; une sorte de paternité se joint à son autorité, et c'est alors que cette dénomination si souvent répétée, *pater Æneas*, a un véritable sens. *Cornibus arboreis* doit plaire au lecteur un peu physicien; il retrouve dans les cornes *arboréennes*, qu'on me passe cette expression, l'union souvent remarquée de deux règnes en un. En effet, nos cheveux, nos ongles sont une véritable végétation; et les cornes du cerf tous les ans dépouillées, et poussant de nouveaux rejets, sont une végétation plus étonnante encore. Ce qui rapproche d'une manière plus frappante les deux règnes, c'est que certains arbres, comme certains animaux, dépouillent tous les ans leur peau, tel que le serpent, d'autres leur écorce, tel que le platane. On ne saurait trop prévenir les jeunes écrivains qu'il n'y a point de belle poésie sans quelque connaissance de la physique; les grands poètes ont tous été naturalistes.

[24] PAGE 66, VERS 18.

O passi graviora, dabit Deus his quoque finem.

Cette courte harangue a toute l'éloquence qui convient aux circonstances. C'est au nom des dangers qu'ils ont bravés, des fatigues qu'ils ont supportées, que leur chef leur recommande la patience et le courage pour des périls et des malheurs nouveaux. On ne veut point perdre le fruit de ses efforts et de ses sacrifices: qui commence des conquêtes veut les achever, c'est un sentiment naturel.

[25] PAGE 68, VERS 13.

Atque illum tales jactantem pectore curas
Tristior, et lacrymis oculos suffusa nitentes,
Alloquitur Venus...

Ces deux discours de Vénus et de Jupiter ont chacun le caractère qui leur convient. L'un est plein de respect filial, d'insinuations adroites, de reproches tendres et affectueux; c'est à la fois la mère d'Énée, la fille de Jupiter, la déesse des Amours, que l'on entend parler. L'autre est, tel qu'il convenait au souverain des dieux, plein de noblesse et de dignité; il renferme une seconde

exposition du sujet, qui dans la bouche de l'arbitre des destinées, est plus imposante qu'elle ne l'eût été dans celle du poète. Jupiter montre à sa fille Rome dans le lointain, avec toutes les circonstances qui doivent précéder et suivre sa création ; et déjà l'imagination s'élance à travers les dangers, les batailles, les évènemens de tout genre, qui doivent amener la naissance de la reine du monde. Les trois vers qui annoncent ce discours sont d'une convenance parfaite. Si Virgile avait dit seulement, « Jupiter sourit à sa fille, » il eût dit une chose commune : mais il est admirable quand il dit : « Le père des hommes et des dieux, avec le doux » sourire qui rend la sérénité au ciel et le calme à la mer, etc. » L'image est à la fois gracieuse et sublime. *Oscula libavit natæ* exprime avec une convenance extrême la pureté du baiser d'un père, effleuré sur la bouche de sa fille.

26 PAGE 70, VERS 3.

Antenor potuit, mediis elapsus Achivis;
Illyricos penetrare sinus atque intima tutus
Regna Liburnorum, et fontem superare Timavi,
Unde per ora novem vasto cum murmure montis
It mare proruptum, et pelago premit arva sonanti,
Hic tamen ille urbem Patavi sedesque locavit.

Ce passage n'a pas toujours été bien compris, même par les anciens. Virgile, qui s'était proposé de célébrer dans l'*Énéide* les origines antiques de l'Italie, rappelle ici le souvenir de la première colonie asiatique qui, peu après la guerre de Troie, entra dans le golfe Adriatique, découvrit son extrémité et la route qui conduisait en Italie. Tite-Live, Strabon, Justin, ont parlé de cette transmigration chacun à leur manière. Nous ne devons nous attacher qu'à ce qu'en dit ici notre poète. Anténor, à la tête d'une colonie partie du pays des Hénètes, dans l'Asie mineure, pénétra dans l'Illyrie; et, traversant, dit Virgile, le pays des Liburniens, c'est-à-dire, les provinces illyriennes ou la Morlakie des modernes, il arriva au fond du golfe où se trouvait le Timave, torrent encore aujourd'hui connu sous le nom de *Timao*. Anténor, en redescendant au midi, entra en Italie, fonda la ville de Padoue, et donna au pays dont il s'empara le nom de *Henetia* ou *Venetia*, et au canton où il établit sa colonie, celui de *Pagus Trojanus*. Ces mots *hic tamen*, etc., ne sont donc point relatifs au Timave, et

n'indiquent pas que la nouvelle colonie se trouvait sur les rives de ce fleuve, dont elle était au contraire fort éloignée ; mais ils rappellent qu'elle était en Italie. Ces mots sont dans la bouche de Vénus un reproche fait à Jupiter. La déesse se plaint que, pour l'empêcher d'aborder en Italie, on écarte Enée de tous les rivages.

Cunctus ob Italiam terrarum clauditur orbis.

Et cependant, dit-elle, Anténor est bien venu d'Asie en Italie, et y a fondé Padoue.

Hic tamen ille urbem Patavi sedesque locavit.

J'ai dit que ce passage avait été mal compris par les anciens; en effet Stace [1], en parlant de Tite-Live, qui était de Padoue, dit qu'il était *Alumnus Timavi*. Lucain [2] confond de même le *Timavus* avec le fleuve qui coule à Padoue ou le *Medoacus minor* des anciens, le Bachiglione des modernes. Sidoine Apollinaire [3], et plusieurs autres auteurs cités par Cluvérius [4], commettent la même faute; et il est certain que ce passage de Virgile, mal interprété, a été la seule cause de cette erreur : en effet, Tite-Live, Strabon, Méla, Pline, Martial, Servius, l'Itinéraire d'Antonin, la table de Peutinger, et même antérieurement Polybe et Posidonius, s'accordent tous à placer le Timave entre *Tergeste* ou Trieste, et *Aquileia,* dont on voit encore les ruines près de Montfalcone, et à l'est duquel nos cartes modernes marquent le port de *Timao* et le torrent ou la rivière du même nom [5]. Virgile luimême nous indique autre part la situation de ce fleuve, puisque dans ses *Géorgiques*, liv. III, vers 475, il nous apprend que le Timave coule chez les Japides et près des montagnes de la Norique, et *Iapidis arva Timavi.* Comparons sa description avec celle de Strabon, qui écrivait peu d'années après lui. « Au fond du » golfe Adriatique, dit le géographe grec [6], se voit un lieu con- » sacré à Diomède; on l'appelle le *Timavum*, et il est singulière-

[1] Statius Silver., lib. IV, carm. 2.

[2] Lucanus, *Pharsalia*, lib. VII, v. 194.

[3] Sidonius Apollinaris, carm. 9.

[4] Cluver., *Ital. antiq.*, t. I, p. 190.

[5] Voyez la carte *del regno d'Italia*, dressée par le Dépôt de la Guerre en 1806, feuille IV.

[6] Strabon, *Géogr.,* liv. V, p. 214, trad. franç., t. II, p. 125.

» ment remarquable ; car il est pourvu d'un port, ainsi que d'un » très beau bois sacré ; et de ce même endroit sortent sept sources » d'eau potable, dont la réunion forme un fleuve large et pro- » fond, qui, à peu de distance de là, se jette dans la mer. Sui- » vant Polybe, toutes ces sources, hormis une seule, sont d'eau » salée ; et c'est pour cela que ce lieu s'appelle la source et la *mère* » *de la mer.* » D'après les observateurs modernes qui ont visité les lieux [1], entre Aquilée et Trieste, près d'un village qu'on appelle Borgo San-Giovanni, on voit s'échapper de divers antres formés au sein des rochers, plusieurs sources d'eau fort considérables : la plus grosse est celle qui sort du château de Tywein. Ces différentes sources se réunissent d'abord en trois canaux, et ensuite en une seule rivière, qui, après un cours de mille pas, arrive à la mer ; elle se nomme *Timao ;* et de nos jours encore on la qualifie de *mère de la mer.* Au moyen des cavernes, la mer remonte quelquefois jusqu'aux sources du Timao, qui alors sortent des rochers avec bruit et avec un mugissement souterrain :

Vasto cum murmure montis.

On comprendra mieux, je l'espère, après ce détail, toute l'exactitude de la description de Virgile, et surtout pourquoi il distingue *Fons Timavi*, d'avec les *Ora Timavi ;* car il est évident qu'*Ora novem* signifie *les neuf sources*, et non *les neuf embouchures.* Cependant Pline semble s'y être mépris, et avoir été aussi induit en erreur par ce vers de Virgile : ce naturaliste, en parlant d'une île, dit : « *Ante ostia Timavi* [2], devant les embouchures du Timave. » Méla, mieux instruit et plus exact, dit, au contraire : *Timavus novem capitibus exsurgens uno ostio emissus.* « Le Timave a neuf sources [3] et se verse dans la mer par une seule embouchure. » Il paraîtra sans doute étrange que des poètes latins aussi habiles que Lucain, Stace, Sidoine Apollinaire, qu'un savant tel que Pline, presque tous ayant passé leur vie en Italie, et

[1] Carli, *Antichità d'Italia*, part. I, p. 118 ; Cluvérius, t. I, p. 191 ; Strabon, *Éclaircissemens*, t. II, p. 7.

[2] Pline, *Hist. nat.*, lib. III, cap. 30.

[3] Martial, liv. IV, épigr. 25, n'admet que sept sources, comme Strabon ; Claudien neuf, comme Virgile et Méla ; Cluvérius n'en a vu que six ; il paraît qu'au reste le nombre varie selon les saisons.

versé dans la lecture de Virgile, n'aient pas compris des vers de ce grand poète, et se soient mépris sur le sens de ses expressions, relativement à un détail qui concerne l'Italie même : nous en convenons, mais cela cependant ne nous semble pas moins certain.

C. A. WALCKENAER.

[27] PAGE 74, VERS 6.

Claudentur belli portæ : Furor impius intus, etc.

Cette peinture de la Discorde enchaînée dans le temple de Janus est de la plus grande beauté. Quiconque a l'oreille sensible aura remarqué tout ce que les sons et les images ont d'expressif dans ces mots énergiques, *Fremet horridus ore cruento.* Racine le fils en a fait une imitation faible, mais assez élégante :

Il est fermé ce temple où, par cent nœuds d'airain,
La Discorde attachée et déplorant en vain
Tant de complots détruits, tant de fureurs trompées,
Frémit sur un amas de lances et d'épées.

Religion, chant IV.

[28] PAGE 76, VERS 4.

Cui mater media sese tulit obvia silva, etc.

Cette apparition de Vénus à son fils est une fiction pleine d'intérêt et de grâce. Elle est habillée en chasseresse; cela est convenable, puisque leur entrevue a lieu au milieu d'une forêt. Mais pourquoi Vénus se montre-t-elle déguisée aux yeux de son fils? Cela vaut la peine d'être discuté. Il semble que les dieux ne doivent se montrer aux hommes dans tout l'appareil de la divinité que pour leur donner des ordres : ainsi, lorsque Énée est près d'immoler Hélène protégée par Vénus, cette déesse lui apparaît

Jeune, brillante, enfin telle que dans les cieux
Des immortels charmés elle éblouit les yeux.

Trad. de *l'En.*, liv. II.

Cela doit être. Il s'agissait, dans ce moment, d'arrêter la fureur, et d'en imposer à la violence de ses transports. Mais ici il s'agit seulement de calmer les inquiétudes d'Énée sur la nature des lieux où il a été jeté par la tempête, et sur les caractères de leurs habitans. Tout ce qui est voilé et mystérieux plaît à l'imagination; et la si-

tuation de deux personnages, dont l'un entretient l'autre sans le reconnaître, est toujours piquante; et cet intérêt s'accroît en raison de l'intimité des rapports qu'ils ont ensemble. Le déguisement ou le costume de Vénus est peint avec une grande élégance, et a de plus l'avantage de conserver au peintre et au poète le costume des vierges de Sparte et des amazones de Thrace.

29 PAGE 78, VERS 1.

Tum Venus : Haud equidem tali me dignor honore...

Le récit de Vénus était nécessaire pour instruire Énée de toutes les particularités qu'il doit savoir avant d'arriver à Carthage. Le récit des aventures de Didon est rapide, animé, et quelquefois pathétique : il se termine heureusement par ce trait vif et précis, *Dux femina facti.*

30 PAGE 84, VERS 3.

Dixit, et avertens rosea cervice refulsit,
Ambrosiæque comæ divinum vertice odorem
Spiravere...

Ici Virgile a rassemblé les traits les plus caractéristiques de la divinité; mais les plus distincts sont la majesté, l'éclat de la figure, le parfum qui s'exhale sur ses traces, la noblesse de son long vêtement flottant avec dignité jusque sur ses pieds, et surtout sa démarche.

31 PAGE 84, VERS 6.

Et vera incessu patuit Dea.

C'est ainsi que le poète, dans le cinquième livre, fait remarquer cette démarche divine, *divino incessu ;* c'est ainsi qu'il faut dire à Junon, *Ast ego, quæ divum incedo regina.* Fénelon dit, en parlant de la poésie, qu'elle ressemble à ces divinités fabuleuses qui paraissent glisser dans l'air, plutôt que marcher sur la terre.

32 PAGE 84, VERS 12.

At Venus obscuro gradientes aere sepsit,
Et multo nebulæ circum dea fudit amictu, etc.

Ceux qui ont prétendu que le poème épique peut se passer du merveilleux n'ont pas senti qu'ils lui ôtaient ses plus riches res-

sources. Sans le secours du merveilleux, le courroux de Junon n'aurait point poussé les Troyens à Carthage; Énée n'aurait point raconté ses aventures à Didon; et nous aurions perdu le magnifique récit de l'embrasement de Troie, le plus beau peut-être de l'*Énéide;* nous aurions également perdu l'inimitable peinture des amours de Didon et d'Énée, qui a servi de modèle à tous ceux qui ont depuis peint la passion de l'amour. Sans l'aide du merveilleux, Énée serait arrivé au palais de Didon comme un aventurier, exposé à des mépris et aux insultes d'un peuple ombrageux et féroce. La fiction du nuage dont Vénus l'environne prépare heureusement son apparition subite et presque théâtrale aux yeux des Tyriens et de la reine de Carthage. Virgile n'ignorait point que la surprise et l'étonnement sont un des ressorts les plus puissans de l'épopée.

33 PAGE 86, VERS 2.

Jamque ascendebant collem qui plurimus urbi
Imminet...

Les oreilles sensibles à l'harmonie imitative remarqueront les sons aspirés et la lenteur des spondées qui expriment la peine avec laquelle Énée et ses compagnons gravissent la colline. Les voyelles rencontrent heureusement les voyelles; le mot *imminet* est renvoyé avec goût au commencement du second vers, et marque parfaitement le faîte de la colline d'où Énée aperçoit les pompes naissantes de Carthage. La description qu'en fait le poète est admirable, en ce que, dans un petit nombre de vers, elle renferme tous les travaux d'une ville nouvellement fondée, la construction des portes, la longueur pavée des rues populeuses et bruyantes, l'emplacement des maisons des particuliers, ensuite les édifices publics; l'établissement d'un sénat, le creusement des ports : c'est à Carthage surtout que convient ce dernier trait. Enfin, après les monumens utiles et les monumens du luxe nécessaires à un grand peuple, Virgile n'a pas oublié le lieu destiné à la pompe des représentations théâtrales; et alors ses vers prennent le ton de noblesse et de majesté qui convient au sujet :

Immanesque columnas
Rupibus excidunt, scenis decora alta futuris.
Qualis apes æstate nova per florea rura, etc.

Cette comparaison, où Virgile s'est répété lui-même, n'a rien de

bien original; mais elle a de la grâce et de la justesse. Aucune partie du règne animal n'a plus de droits que les établissemens et la police des abeilles, d'être comparée à la police et aux travaux d'une grande ville; la comparaison aurait eu plus de justesse et plus de grâce encore, si, au lieu d'un roi, les abeilles de Virgile reconnaissaient une reine.

34 PAGE 86, VERS 20.

O fortunati, quorum jam mœnia surgunt!

Rien de plus touchant et de plus naturel que le sentiment exprimé dans ce vers admirable. Énée doit aussi bâtir une ville; mais, par quelle longue attente, quels sanglans combats, ce bonheur doit être acheté! Il faut conquérir jusqu'au sol où doit s'élever cette cité future. Dans une pareille situation, qu'il est naturel de s'écrier, à l'aspect de Carthage naissante :

Peuple heureux, qui déjà vois naître tes murailles!

Voltaire a mis le même sentiment dans la bouche de Henri IV, lorsqu'à la vue du bonheur dont jouissent les Anglais, et dont les Français, déchirés par la guerre civile, sont encore si éloignés, il fait dire à son héros :

Quand pourront les Français
Réunir, comme vous, l'abondance et la paix?

Ce vers en rappelle un non moins charmant de la première églogue de Virgile. Mélibée, chassé du patrimoine de ses pères, dit à un vieillard conservé dans la possession de son domaine :

Fortunate senex! ergo tua rura manebunt!

Fénelon disait : « Malheur à celui qui peut lire ce vers sans verser quelques larmes! » C'est que personne n'était plus digne que Fénelon de sentir et d'admirer Virgile, avec lequel son génie, et plus encore son cœur, ont une si heureuse ressemblance.

35 PAGE 88, VERS 16.

Videt Iliacas ex ordine pugnas,
Bellaque jam fama totum vulgata per orbem, etc.

Quelque fidèle imitateur que Virgile ait été d'Homère, voici un

de ces passages qui n'appartiennent qu'à lui et à son siècle : cette idée, sans être recherchée, est pourtant trop ingénieuse pour le siècle d'Homère; et quiconque a comparé les deux poètes s'en apercevra d'abord. J'ai déjà dit qu'Énée ne devait point arriver à Carthage comme un homme ordinaire; son arrivée devait être préparée, ainsi que l'accueil de la reine. Déjà Mercure avait été envoyé par Jupiter pour disposer en faveur du héros fugitif Didon et ses sujets. Voilà qui est tout-à-fait dans le goût d'Homère; mais ces tableaux où sont peintes les infortunes célèbres des Troyens, où le héros lui-même se reconnaît au milieu des plus vaillans guerriers de Troie; voilà, je pense, une invention qui n'appartient qu'à un siècle plus ingénieux et plus poli. Ce morceau me paraît le plus agréable et le plus intéressant de ce premier livre. Parmi les tableaux que Virgile suppose tracés sur les murs du temple, les plus touchans me semblent être celui du jeune Troïle, renversé de son char, tenant encore les rênes, et traînant sur la terre sa chevelure souillée de poussière; celui du malheureux Priam, tendant au fier Achille ses mains désarmées, et lui redemandant le corps sanglant de son fils.

36 PAGE 94, VERS 10.

Maximus Ilioneus placido sic pectore cœpit, etc.

Je n'entrerai pas dans de longs détails sur la beauté des discours suivans. Les esprits les moins attentifs distingueront aisément dans celui d'Ilionée la gravité de son âge, la douce insinuation d'une éloquence également touchante et majestueuse, la fierté du malheur, et un souvenir modeste de l'antique splendeur de Troie. La réponse de Didon est pleine de douceur et de dignité. Lorsqu'on sait d'avance dans quels malheurs doit la précipiter l'arrivée du prince troyen à Carthage, on ne peut lire sans intérêt les vers où son cœur, imprévoyant de sa destinée, exprime le désir de le voir, de l'accueillir dans ses états. Le lecteur jouit aussi, dans le discours d'Ilionée, du plaisir que doivent causer à Énée, encore invisible dans son nuage, les expressions d'intérêt et de tendresse des Troyens pour leur prince. Il est inutile de dire combien l'apparition subite d'Énée est heureusement préparée, combien l'effet en est frappant et pour les Troyens et pour Didon elle-même. La peinture des charmes dont Vénus, en ce moment, rehausse la beauté naturelle de son fils, est d'une admirable poésie :

Lumenque juventæ
Purpureum, et lætos oculis afflarat honores.

Toutes ces images sont d'une hardiesse heureuse.

37 PAGE 94, VERS 19.

Est locus, Hesperiam Graii cognomine dicunt,
Terra antiqua, potens armis atque ubere glebæ;
OEnotri coluere viri: nunc fama minores
Italiam dixisse, ducis de nomine, gentem.

Virgile rappelle ici avec beaucoup d'art et d'exactitude les noms anciens de l'Italie : celui d'*Hespérie*, ou *Contrée de l'ouest,* fut d'abord donné à l'Épire, ensuite à l'Italie, et enfin à l'Espagne. Ces changemens successifs dans les dénominations marquent les progrès des découvertes géographiques des Grecs. La dernière contrée connue vers l'ouest recevait exclusivement le nom d'*Hespérie;* il en fut de même sur le continent opposé. Le *Jardin des Hespérides* et l'*île Fortunée* furent d'abord placés dans la grande Oasis, ensuite plus à l'ouest, au midi de la Cyrénaïque; puis après, encore plus à l'ouest, aux environs du fleuve Lathon, qui se perd dans la grande Syrte, et enfin, dans des temps encore postérieurs, sur l'océan Atlantique, et vis-à-vis les îles Canaries, qui furent alors nommées les *îles Fortunées*. Les autres noms que rappelle ici Virgile sont dus à des peuples ou à des chefs de peuples qui ont successivement occupé quelques parties de l'Italie. On n'y trouve point celui d'*Ausonie*, souvent employé, comme synonyme d'*Italie*, par M. Delille, surtout au commencement de ce livre; mais, indépendamment d'autres exemples, le poète français a pour lui l'autorité de Virgile, qui, dans un grand nombre de vers, se sert du mot *Ausonia,* pour désigner l'Italie. Au reste, les quatre vers qui font l'objet de cette note se trouvent encore répétés, liv. III, vers 163 à 166. C. A. WALCKENAER.

38 PAGE 104, VERS 13.

Non ignara mali, miseris succurrere disco.

Ce vers est justement célèbre; il exprime parfaitement une vérité sentie par les belles âmes, que le malheur est l'école de la sensibilité. Plusieurs poètes l'ont imité plus ou moins heureusement. Voltaire, le premier, dit :

Qui ne sait compatir aux maux qu'il a soufferts?
Zaïre, act. II, sc. 2.

Du Belloy :

> Vous fûtes malheureux, et vous êtes cruel!
> *Siége de Calais*, act. V, sc. 7.

Lemierre, parlant à un homme sans pitié :

> Tu n'as donc, malheureux! jamais versé de larmes!
> *Veuve du Malabar*, act. III, sc. 5.

Mais aucun de ces imitateurs n'a rendu le mot philosophique, le mot véritablement essentiel, *disco*, qui exprime si bien que la pitié, comme je l'ai dit, se forme à l'école de l'adversité; aussi ai-je traduit ainsi ce vers digne de la belle âme de Virgile :

> Malheureuse, j'appris à plaindre le malheur.

39 PAGE 104, VERS 20.

> At domus interior regali splendida luxu
> Instruitur.

La peinture de la magnificence royale de Didon aurait fourni à un poète de mauvais goût une page entière. Virgile est fidèle à sa précision ordinaire; mais on reconnaît toujours son talent pour relever les plus petits détails. Dans l'intérêt qu'il donne à l'argenterie placée sur les buffets du lieu du festin, c'est moins la valeur du métal et même la beauté du travail qui en fait le prix, que la représentation des aïeux de Didon, et la suite glorieuse de leurs exploits, depuis leur origine jusqu'à la fondation de Carthage.

40 PAGE 106, VERS 14.

> At Cytherea novas artes, nova pectore versat
> Consilia.

Ce stratagème de Vénus, ce déguisement de l'Amour empruntant les traits d'Ascagne pour séduire Didon en faveur d'Énée, est sans contredit une des plus heureuses inventions de Virgile. Indépendamment de ce qu'il entre comme moyen dans l'action, l'idée en est pleine de grâce.

Un poète d'un goût moins sévère aurait prodigué les détails et les descriptions; il aurait peint les bosquets d'Idalie, la cour de Vénus; il aurait peint Ascagne endormi, les Amours s'approchant

légèrement et d'un pas suspendu du lit de fleurs où ce bel enfant repose, l'éventant doucement de leurs ailes, faisant tomber sur lui une pluie de roses, le prenant pour un de leurs frères, comme Énée prend l'Amour pour son fils, épiant le moment de son réveil pour l'admettre à leurs jeux; il aurait peint l'étonnement d'Ascagne à son réveil, son ravissement à l'aspect de ces lieux enchantés, enfin son inquiétude filiale et ses tendres accens redemandant son père. Mais Virgile court à l'évènement, il n'a pas même marqué le moment où Ascagne prend sa place à la cour de Didon et dans les bras de son père; tous ces détails auraient embarrassé le poète, sous le rapport de la vraisemblance, et alongé inutilement la narration. Une foule de vers heureux distingue ce morceau; rien de plus agréable, comme image et comme sentiment, que ces deux-ci:

> Ille, ubi complexu Æneæ colloque pependit,
> Et magnum falsi implevit genitoris amorem....

La peinture d'Ascagne endormi dans les bosquets d'Idalie est d'une mollesse délicieuse. On ne peut trop remarquer non plus quelle énergique volupté, si je puis parler ainsi, règne dans la peinture de la cour de Didon et des impressions brûlantes de l'Amour assis sur ses genoux; le dernier trait cause une espèce d'effroi :

> Insidat quantus miseræ Deus.

J'ai oublié de remarquer le goût que Virgile a mis dans le choix des présens destinés à Didon : c'est le voile d'Hélène et le sceptre d'Ilione, l'aînée des filles de Priam, c'est-à-dire, l'ornement de la beauté et le symbole de la puissance. Peut-être, je le dis avec toute la circonspection que l'on doit mettre à critiquer un grand homme, peut-être aurait-il pu mettre plus d'imagination et de poésie dans la description du festin que donne au prince troyen la reine de Carthage. Un des plus beaux morceaux de Lucain est la description de la fête que Cléopâtre donne à César. S'il est vrai que Virgile ait péché par trop de sobriété, Lucain, à son ordinaire, est tombé dans la profusion des peintures; mais ce morceau, parfaitement traduit par M. de La Harpe, est plein de poésie. Du reste, cette fête se termine d'une manière véritablement solennelle, par les hymnes du poète Iopas, chantant sur sa lyre les lois éternelles de la nature.

Ce premier livre marche rapidement; les discours y sont fré-

quens, mais nécessaires à l'exposition : la description de la tempête excitée par Éole, apaisée par Neptune, et les tableaux où Énée reconnaît la peinture des malheurs de Troie; l'Amour empruntant les traits d'Ascagne, et préparant, assis sur les genoux de Didon, la passion malheureuse dont bientôt elle sera la proie, sont sans contredit ce que le premier chant de l'*Énéide* offre de plus remarquable, soit pour l'invention, soit pour l'exécution.

NOTES

DU LIVRE II.

Ce second livre est généralement regardé comme le plus beau de l'*Énéide*. Le sujet n'en pouvait être ni plus majestueux, ni plus touchant : c'est la dernière catastrophe d'un des plus grands empires de l'Asie; ce sont les derniers momens du meilleur et du plus puissant des rois; c'est pendant la nuit que se passent ces épouvantables scènes. Les autres livres de l'*Éneide* ne sont que la suite de l'histoire lamentable des Troyens; celui-ci en présente le moment le plus intéressant. Achille, Hector, ne sont plus; mais Pyrrhus remplace Achille, Hector revit dans Énée. C'est le courage et la piété tour à tour, l'impétuosité de la rage guerrière, et le courage du désespoir; tantôt l'adresse des piéges militaires; les Grecs et les Troyens se méconnaissant dans l'ombre, et combattant contre leur propre parti. Là, c'est le siége d'une vaste tour, que les assiégés font écrouler et précipitent à grand bruit sur les assaillans écrasés par sa chute; ailleurs, on attaque l'antique palais des rois. Aux peintures du carnage qui entasse les mourans et les morts dans les places publiques, succède le tableau lamentable des palais livrés à la furie des vainqueurs; dans ces sanctuaires augustes d'infortune et de douleur, pères, mères, enfans, vieillards se pressent ensemble autour du même autel. Le dernier fils du roi, tombant sous le fer de Pyrrhus, souille de son sang les cheveux blancs de son malheureux père. Ce père lui-même, armant pour venger son fils ses mains glacées par l'âge, mêle son sang à celui de cet enfant, au pied même de l'autel consacré par ses mains. Enfin, Énée raconte les derniers malheurs de sa famille. Là, se montre tout ce que le courage et la tendresse ont de plus touchant et de plus auguste. Un vieillard vénérable, ne pouvant s'arracher au séjour de ses pères, est résolu de mêler ses cendres à celles de sa patrie; Énée le menaçant d'aller affronter de nouveau tous les traits des Grecs, s'il ne se rend à ses instances; ses prières, d'accord avec les présages des dieux,

déterminant enfin Anchise; sa piété filiale, devenue si fameuse, se chargeant de ce poids vénérable; son épouse égarée dans la précipitation de sa fuite; poursuivi par l'ennemi, il hâte ses pas pour leur dérober son père; le désir de retrouver son épouse le rejette dans le sein de la ville enflammée, et lui donne lieu de peindre les dernières scènes de cette horrible catastrophe; Troie, devenue la proie des Grecs, et son antique magnificence leur butin; les prisonniers, mères, femmes et enfans, rangés par file, en attendant que le sort décide auquel de leurs vainqueurs ils vont tomber en partage : tels sont les grands tableaux que présente ce second livre. C'est le plus beau des sujets, tracé par le plus grand des poètes.

[1] PAGE 126, VERS 3.

Infandum, regina, jubes, etc.

Tout ce début d'Énée est plein de noblesse et de sensibilité. Il raconte des malheurs dont il fut témoin et victime, des maux qui auraient arraché des larmes aux plus cruels ennemis des Troyens : rien ne pouvait mieux commander l'attention, ni exciter la curiosité. Le mot *miles* n'est pas inutile à la force de l'expression : non seulement les héros, mais la soldatesque elle-même, ordinairement plus insensible, auraient donné au récit de tant de maux des larmes involontaires. La fable d'un cheval de bois bâti par les Grecs, et rempli de leurs soldats, était une vieille tradition populaire, faite pour amuser les enfans et les vieilles femmes : quelle noblesse, quel intérêt, quelle vraisemblance a su lui donner l'art du poète ! Pour mieux motiver la crédulité, d'ailleurs si naturelle aux peuples demi-civilisés, il emploie avec adresse la superstition des présages et l'autorité des prodiges : tel est le récit de la mort de Laocoon, doublement admirable, et parce qu'il est écrit d'une manière sublime, et parce que ce châtiment de Laocoon rend plus vraisemblable l'introduction de la fameuse machine dans les murailles de Troie.

[2] PAGE 128, VERS 6.

Nos abiisse rati, et vento petiisse Mycenas.
Ergo omnis longo solvit se Teucria luctu.

Deux sentimens pleins de vérité animent ce tableau des Troyens persuadés du départ de leurs ennemis, et sortant en foule de leurs murailles : l'un, c'est la joie d'être enfin délivrés des horreurs d'un

long siége; et l'autre, la curiosité si naturelle de voir, de parcourir les lieux abandonnés par les Grecs. Cette seule idée fournirait à un poète médiocre une foule de vers. Virgile a été plus sobre de détails, mais aucun trait important ne manque à cette peinture rapide. La situation de la flotte, celle du camp surtout, la tente du terrible Achille, n'y sont point oubliées. Il n'y a pas moins de vérité dans la peinture des sentimens divers qui partagent les Troyens à la vue du cheval funeste qui recèle leurs ennemis. Une variété singulière distingue les expressions par lesquelles le poète les représente.

[3] PAGE 128, VERS 12.

Pars stupet innuptæ donum exitiale Minervæ,
Et molem mirantur equi : primusque Thymœtes
Duci intra muros hortatur, et arce locari;
Sive dolo, seu jam Trojæ sic fata ferebant.
At Capys, et quorum melior sententia menti, etc.

Mais il faut remarquer que cette fécondité d'expressions ne nuit point à la rapidité du récit, et qu'il y a là abondance sans prolixité.

[4] PAGE 130, VERS 11.

Timeo Danaos et dona ferentes.

Ce vers est passé en proverbe, et les applications en sont fréquentes. M. de Voltaire l'a imité ainsi :

Les dons d'un ennemi leur semblaient trop à craindre.
Henriade, ch. II.

On ne peut rien ajouter à la force, à l'harmonie et à la vérité des vers par lesquels Virgile peint la lance de Laocoon enfoncée dans les flancs du cheval. J'indique ici ce qui est remarquable, soit comme harmonie, soit comme énergie, soit comme vérité dans l'image :

Sic fatus, *validis ingentem* viribus hastam
In latus inque feri *curvam compagibus* alvum
Contorsit : *stetit illa tremens*, uteroque recusso
Insonuere cavæ gemitumque dedere cavernæ.

Ce dernier vers surtout est admirable, par la répétition d'une lettre communément consacrée à peindre les choses lugubres. Virgile a souvent usé, avec un art infini, de ces consonnances, et de l'opposition expressive des mêmes voyelles : il faut remarquer seu-

lement que le nombre de ces lettres étant borné, ces consonnances peignent souvent des effets fort différens. Ainsi, dans ce vers d'une des Eglogues,

> Mollia luteola pingit vaccinia caltha,
>
> *Eclog.* II, v. 50.

c'est l'aimable assortiment des différentes fleurs que le poète a voulu exprimer. Dans cet autre vers,

> Omnia sub magna labentia flumina terra,
>
> *Georg.*, lib. IV, v. 366.

c'est le bruit monotone des fleuves qui coulent et s'épanchent sous les voûtes de la terre. On pourrait citer une infinité d'exemples de ce genre, qui prouvent à la fois combien Virgile cherche avec soin ces imitations par les sons, et combien les élémens de cette harmonie sont bornés. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'aucun poète, sans en excepter Homère, n'a autant multiplié les imitations musicales que Virgile; et je ne puis être de l'avis de M. Heyne, l'un de ses meilleurs commentateurs, qui prétend que c'est dans la chaleur de la composition, et par hasard, que ces effets se rencontrent sous sa plume. Cela me rappelle la réponse d'un homme d'esprit à quelqu'un qui voulait mettre une action très belle sur le compte du hasard : « Cela peut être, dit-il; mais il n'y a que des » gens d'esprit qui rencontrent de ces hasards-là. »

5 PAGE 130, VERS 18.

> Trojaque, nunc stares; Priamique arx alta, maneres.

On a remarqué, avec raison, la beauté de cette apostrophe, fort différente de celles que prodiguent les jeunes poètes en général; elles refroidissent toujours le récit, lorsqu'elles ne l'échauffent pas. Celle-ci rappelle ces vers si touchans d'Andromaque :

> Non, vous n'espérez plus de nous revoir encor,
> Sacrés murs, que n'a pu conserver mon Hector!
>
> RACINE, *Androm.*, act. I, sc. 4.

6 PAGE 130, VERS 19.

> Ecce manus juvenem interea post terga revinctum
> Pastores magno ad regem clamore trahebant
> Dardanidæ; qui se ignotum venientibus ultro,
> Hoc ipsum ut strueret, Trojamque aperiret Achivis, etc.

Cet épisode de Sinon est justement admiré pour l'artifice de la

composition. D'abord, il faut remarquer que c'est le roi qui l'interroge; mais ce sont les impressions produites par ses discours sur le peuple qui doivent décider de son sort : aussi, emploie-t-il les sermens, genre d'éloquence qui s'empare le plus sûrement de la multitude; car il est des sentimens qui gagnent plus facilement les hommes en masse que les hommes isolés : de ce nombre sont la joie et la pitié. Il n'est pas moins vrai, et cela est trop prouvé par l'expérience, qu'il est plus aisé de tromper une nombreuse foule qu'un seul homme d'un sens droit. Sinon n'eût pas trompé un agent de police; mais la populace aurait été sa dupe. Le recueil des harangues de ceux qui nous ont gouvernés pendant quelques années suffirait pour prouver quels médiocres frais d'éloquence il faut faire pour séduire la multitude. Cependant le discours de Sinon est remarquable par plus d'un artifice : ses exclamations sur son malheureux sort, la haine des Grecs qu'il est forcé de fuir, et enfin le désespoir qu'il affecte de ne pouvoir désarmer la colère des Troyens. La pitié une fois excitée, il se pare d'une feinte franchise, en s'avouant pour Grec; et d'un air de magnanimité, en assurant que la fortune a pu faire de lui un malheureux, mais qu'elle n'en fera pas un imposteur; il se dit le parent, le protégé du vertueux Palamède, et la victime d'Ulysse, dont on sait que les ruses leur avaient été plus fatales que la valeur même d'Achille. C'était un titre à leur amitié que d'être haï d'Ulysse. Ayant excité la curiosité et l'intérêt, il s'interrompt avec adresse, et fait désirer plus vivement ce qu'il paraît refuser, la continuation de son affligeant récit. Son malheur est celui de tous qui émeut le plus sûrement : c'est l'oppression et la persécution. Toutes les âmes appartiennent à l'homme persécuté : c'est l'effet naturel de ce sentiment de justice, de liberté, qui règne impérieusement dans les cœurs. Victime dévouée à la haine d'Ulysse et à la lâche complaisance de Calchas, il a fui les autels et les couteaux déjà levés sur lui.

7 PAGE 142, VERS 7.

Hic aliud majus miseris multoque tremendum
Objicitur magis, etc.

Cette peinture de Laocoon et de ses deux enfans étouffés et dévorés par deux serpens monstrueux est justement fameuse : expressions énergiques, images vives, harmonie imitative, tout y est réuni.

Je ferai remarquer les coupes savantes employées dans plusieurs de ces vers :

Tranquilla per alta...

Cette circonstance est choisie avec goût. Ces serpens, voyageant sur une mer orageuse, ne feraient point d'effet; le calme profond fait mieux ressortir les mouvemens de leur marche terrible : ce ne sont plus les flots, ce sont les monstres eux-mêmes qui frappent l'attention.

[8] PAGE 142, VERS 12.

Horresco referens.

Ces mots font un bel effet; ce qu'on raconte avec effroi produit plus sûrement l'effroi.

9 PAGE 142, VERS 13.

Incumbunt pelago.

Cette expression est pleine de force.

[10] PAGE 142, VERS 14.

Pectora quorum inter fluctus *arrecta*, jubæque
Sanguineæ exsuperant undas : pars cetera pontum
Pone legit, sinuantque *immensa volumine terga.*

La variété de ces coupes, dont pas une ne ressemble à une autre, est une grande beauté; la première surtout exprime parfaitement les cous des serpens dominant sur les eaux, et redressés en l'air. *Immensa volumine terga* rappelle ce beau vers de Racine :

Sa croupe se recourbe en replis tortueux.
Phèdre, act. V, sc. 8.

Ces yeux remplis de sang et de feux, la vibration rapide de leurs langues sifflantes, sont des images terribles.

[11] PAGE 142, VERS 25.

Spirisque ligant ingentibus, et jam
Bis medium amplexi, etc.

C'est avec un goût infini que la phrase s'arrête au mot *ingentibus*, dont la longueur exprime parfaitement celle des replis qui ceignent Laocoon; elle est encore mieux rendue par les vers qui suivent. Déjà les serpens l'ont entouré deux fois par le milieu du corps, deux fois par son cou; et cependant leurs têtes s'élèvent au-dessus de la sienne. Ce malheureux lutte contre ces effroyables

nœuds, tout couvert de sang et du poison de ces monstres. Images terribles! Le mot *vittas* ajoute à la beauté de la peinture : ce n'est point une victime ordinaire, c'est un prêtre des dieux, que les serpens dévorent; et les bandelettes, symbole de sa dignité sacrée, ne leur en imposent pas. La comparaison de ses cris avec les mugissemens d'un taureau qui s'enfuit, blessé au pied des autels, n'a rien de bien ingénieux; mais rien n'égale la hardiesse du mot *excussit securim* (a secoué la hache), qui exprime si bien le mouvement de tête de la victime frappée.

L'épithète *incertam* est aussi parfaitement choisie. Ce morceau était un des plus difficiles à traduire, parce que la poésie descriptive est celle pour laquelle notre langue, dénuée de longues et de brèves, a le moins de ressources.

A l'époque où Virgile composa ces vers, on ne connaissait pas encore à Rome le fameux groupe de Laocoon et de ses fils dévorés par des serpens : ainsi le poète a précédé le sculpteur. Mais c'est ici surtout qu'il faut remarquer la différence qui existe entre la sculpture, la peinture et la poésie : les deux premières ne peuvent peindre qu'un moment, la poésie peint plusieurs momens successifs. Ainsi Virgile nous montre les serpens partant de Ténédos, voyageant sur les eaux, abordant ensemble au rivage, saisissant d'abord les deux fils de Laocoon; leur père volant à leur secours, lui-même saisi par ces monstres, et les tourmens affreux produits par leurs morsures. Le sculpteur n'a pu peindre que le moment où les fils et le père sont en même temps la proie des serpens. En supposant que Virgile ait servi, dans quelques détails, de modèle au sculpteur, il en est quelques uns où celui-ci a été obligé d'abandonner les idées du poète. Ainsi celui-ci, après avoir fait replier deux fois les serpens autour de la taille et du cou de Laocoon, peint leur tête s'élevant au-dessus de la sienne; ce qui, dans la sculpture, aurait présenté à l'œil deux pointes désagréables, et l'aurait mal à propos distrait de l'ensemble de ce bloc magnifique. Virgile a bien pu faire sortir de la bouche du grand prêtre des cris épouvantables, et semblables au mugissement d'un taureau frappé de la hache; mais cette idée ne pouvait convenir au sculpteur, qui n'aurait pu exprimer ces cris qu'en ôtant au visage du pontife le caractère de calme et de dignité qui, dans ce groupe, est le premier objet de l'admiration des connaisseurs. Mais supposons le sculpteur méditant cet admirable ouvrage : « Je veux, se sera-t-il dit, mettre dans ma

composition toute la variété et toute l'expression dont le sujet est susceptible; je veux que les enfans soient de deux âges différens, et que la différence des âges produise celle de l'expression; je veux mettre sur le visage du père, et le caractère de la souffrance, et celui de la pitié paternelle: sa douleur n'est point celle d'un homme ordinaire; je veux que ses traits soient altérés et non déformés, et que la dignité du pontife se montre encore dans l'homme souffrant.» Toutes ces conceptions se trouvent en effet dans ce groupe inimitable. Joignons à cela le jeu des nerfs, des muscles, moins ressenti dans le corps plus faible et plus délicat des enfans, et plus prononcé dans celui du père; tant d'autres beautés réunies sur le marbre vivant ou plutôt mourant, selon la sublime expression de Sadolet, *veros saxo moriente dolores;* et bénissons à jamais le hasard heureux qui a fait découvrir ce beau monument dans une fouille des bains de Titus.

[12] PAGE 144, VERS 16.

Dividimus muros, et mœnia pandibus urbis, etc.

Ces vers, où Virgile peint l'entrée de la fatale machine, sont un des plus beaux passages de ce livre. Il a mis en contraste avec beaucoup d'art l'effroi de ce moment terrible avec la joie et l'empressement aveugle des Troyens travaillant eux-mêmes à leur perte, et, ce qui est encore d'un plus grand effet, avec l'ingénuité confiante des jeunes garçons et des jeunes filles qui, aidant à ce travail funeste, se plaisent à saisir la corde qui traîne le monstre, se font un sujet d'allégresse de ce qui menace leur ville, le palais de leur roi et leurs propres foyers, fêtent à l'envi leur ruine, et chantent, pour ainsi dire, leur cantique de mort.

[13] PAGE 146, VERS 2.

O patria! o divum domus Ilium! et inclyta bello
Mœnia Dardanidum!

L'apostrophe est toujours d'un grand effet dans Virgile, parce qu'il ne la prodigue pas; ici cette figure est belle et touchante. C'est avec la même sensibilité que les tribus des Hébreux, dans un chœur d'*Esther,* modèle de la poésie lyrique, s'écriaient:

O rives du Jourdain! ô champs aimés des cieux!
Sacrés monts! fertiles vallées
Par cent miracles signalées!

Du doux pays de nos aïeux
Serons-nous toujours exilées?
Racine, *Esther*, act. I, sc. 2.

Il faut faire observer aux jeunes poètes que plus les figures sont brillantes, plus il faut en user avec sobriété; l'apostrophe doit toujours s'annoncer comme l'expression d'une émotion vive, et l'élan d'une âme fortement affectée.

14 PAGE 146, VERS 3.

Quater ipso in limine portæ
Substitit, atque utero sonitum quater arma dedere.

Rien n'est plus pathétique et plus naturel à la fois que ces souvenirs des avertissemens inutiles des malheurs dont l'admission de la fatale machine menaçait les Troyens. Il n'y a point de malheureux dont la pensée, par un instinct invincible, ne revienne vers les circonstances et les pronostics qui ont précédé et présagé son désastre : le regret de n'en avoir pas profité ajoute encore au malheur. C'est toujours dans une profonde connaissance du cœur humain que Virgile puise ses plus grandes beautés. Des deux présages marqués par le poète, le premier est peut-être le plus frappant : quatre fois, près d'entrer, le colosse homicide s'arrête tout-à-coup sur le seuil même des portes de la ville qu'il menace.

15 PAGE 146, VERS 11.

Vertitur interea cœlum, et ruit *oceano nox*,
Involvens *umbra magna* terramque, polumque,
Myrmidonumque dolos.

Ces vers sont beaux d'images et d'harmonie; le monosyllabe qui termine le premier est un des artifices dont Virgile s'est servi quelquefois heureusement pour marquer à l'oreille la chute subite d'un objet quelconque. On lit dans le premier livre, *Insequitur cumulo præruptus aquæ mons*; dans le cinquième, *Procumbit humi bos*.

On doit remarquer ici la belle consonnance d'*umbra magna*, si propre à exprimer le voile immense que jette la nuit sur l'univers.

16 PAGE 146, VERS 16.

Per amica silentia lunæ...

Cette expression est d'une hardiesse remarquable, si elle signifie, comme je le crois, que la lune favorisait les Grecs de son absence. En effet, sa présence les aurait trahis : on peut donc dire poétique-

ment que son absence leur garde le secret; c'est sans doute ce que Virgile veut exprimer.

[17] PAGE 146, VERS 20.

Laxat *claustra* Sinon...

Le mot *claustra* est encore un exemple de la variété infinie des expressions que Virgile a employées à représenter ce que nous appelons le cheval de bois. L'énumération des guerriers qui sortent de ses flancs se termine ingénieusement par le nom de celui qui l'avait fabriqué :

Et ipse doli fabricator Epeus.

[18] PAGE 148, VERS 9.

Tempus erat quo prima quies mortalibus ægris
Incipit, etc.

Ces vers mêmes sont pleins d'élégance et de douceur; mais l'apparition d'Hector à Énée est, sous plusieurs rapports, d'une admirable beauté. Virgile, par la nature de son sujet, ne pouvant offrir ce héros vivant, comme le fait Homère, le reproduit du moins pour quelque temps à notre pensée par l'artifice d'un songe, et nous le montre, dans l'espace d'un petit nombre de vers, tel qu'il était aux jours de sa gloire : contraste qui console de l'état horrible où le réduisit l'impitoyable Achille.

Énée, non encore instruit de ce qui se passe dans Troie, devenue la proie des Grecs, ne pouvait l'être d'une manière plus forte et plus frappante, que par l'apparition de celui qui l'avait le plus courageusement défendue : par ce récit, le lecteur est déjà transporté au milieu de cette ville en flammes.

Cet épisode touchant influe sur le reste du poème, par l'ordre qu'Hector donne à Énée de chercher un nouvel empire au-delà des mers : jamais composition poétique ne fut plus belle et plus savante.

[19] PAGE 150, VERS 19.

Quanquam secreta parentis
Anchisæ domus, arboribusque obtecta recessit, etc.

L'éloignement de la maison d'Anchise, reléguée dans un bois, était nécessaire pour justifier Énée de n'être pas déjà réuni aux défenseurs de Troie.

20 PAGE 152, VERS 1.

In segetem veluti cum flamma furentibus Austris
Incidit, etc.

La beauté des images et de l'harmonie imitative rend cette comparaison admirable. On entend et la course rapide de la flamme, et celle du torrent qui se précipite, grossi des ruines de tout ce qu'il rencontre. L'image du berger épouvanté, prêtant du haut d'un rocher une oreille attentive au bruit dont il ignore la cause, est d'une extrême beauté. Mais ici se présente une objection, et je demande la permission de conter comment et par qui elle me fut faite pour la première fois. J'étais à Ferney en 1776; M. de Voltaire me pressa beaucoup de lui lire de suite ma traduction des deuxième et quatrième livres de l'*Énéide*. Sa critique épargna les deux ou trois premières comparaisons qui se trouvent dans le récit d'Énée; mais, lorsqu'arriva celle où ce héros compare la superbe Troie tombant du faîte des grandeurs à la chute d'un arbre antique attaqué par les coups redoublés des bûcherons, succombant enfin, et couvrant la montagne de sa ruine immense, il m'arrêta, et me dit avec humeur : « Mais, monsieur, est-il convenable qu'Énée emploie dans » son récit des comparaisons qui ne conviennent que dans la bou- » che du poète ? » Je lui répondis qu'Énée était né dans l'Orient, que les Orientaux aiment tout ce qui est figuré, les allégories et les comparaisons. J'ajoutai. « Un de nos plus grands poètes a fait dire » à Henri IV, en parlant de la mort de Joyeuse :

» Telle une tendre fleur, qu'un matin voit éclore,
» Des baisers du Zéphyre et des pleurs de l'Aurore,
» Brille un moment aux yeux, et tombe, avant le temps,
» Sous le tranchant du fer et sous l'effort des vents... »

VOLTAIRE, *Henr.*, ch. III.

Un sourire un peu embarrassé fut sa réponse.

21 PAGE 152, VERS 15.

Ecce autem telis Panthus, etc.

Cette rencontre de Panthée est, pour plus d'une raison, très ingénieusement imaginée. Tout la rend intéressante : il est prêtre d'Apollon; il porte d'une main les symboles des mystères sacrés et ses dieux vaincus; de l'autre il conduit son petit-fils. C'est une manière heureuse de présenter au lecteur l'image de Troie livrée à la flamme et au fer : rien de plus animé, de plus énergique et de plus

touchant que la description que Virgile en a mise dans la bouche de ce personnage auguste. Voltaire en a fait une belle imitation dans la tragédie de l'*Orphelin de la Chine* (acte Ier, scène 2e.)

22 PAGE 154, VERS 12.

Juvenisque Corœbus.

C'est avec beaucoup de goût que Virgile a mis au nombre de ceux qui suivent Énée le jeune Corèbe, amant de Cassandre : cela prépare la scène touchante où il se précipite au milieu des Grecs pour leur arracher son amante.

23 PAGE 154, VERS 18.

Quos ubi confertos audere in prælia vidi, etc.

Ce discours d'Énée est l'expression la plus vive du désespoir courageux. Le vers qui le termine,

Una salus victis nullam sperare salutem,

a été souvent traduit ou imité ; il est d'une grande vérité : *se battre en désespéré* est passé en proverbe. La comparaison qui le suit a quelque chose d'énergique et de sombre, très convenable à la situation du héros et des braves qui l'accompagnent ; ce sont des loups furieux qui s'élancent au milieu d'une ombre épaisse, pressés par la rage d'une faim dévorante, et, ce qui est plus pressant encore que leurs propres besoins, par les besoins de leurs petits. On aime à rencontrer cette expression énergique de l'instinct paternel dans une description de la fureur guerrière : elle plaît par le contraste.

24 PAGE 156, VERS 8.

Nox atra cava circumvolat umbra.

Voilà encore une de ces consonnances qui ajoutent infiniment à la force de l'expression. Observons que la première partie du récit du sac de Troie est dans la bouche d'Hector, la seconde dans celle du prêtre d'Apollon, le reste dans celle d'Énée : de là naît la variété si nécessaire dans un long récit.

25 PAGE 156, VERS 12.

Plurima perque vias sternuntur inertia passim
Corpora, perque domos, et religiosa deorum
Limina.

Il y a ici une belle gradation ; les morts qui jonchent les rues

sont moins touchans que ceux qui périssent dans leurs maisons, et moins encore que ceux qui sont immolés dans les temples où ils ont cherché un asile. Corneille, dans le récit de Cinna, qui contient peut-être les plus beaux vers qui existent dans notre langue, paraît s'être souvenu de ce passage de Virgile :

Les uns assassinés dans les places publiques,
Les autres dans le sein de leurs dieux domestiques, etc.
Cinna, act. I, sc. 3.

Ce dernier vers renferme lui seul les deux dernières parties de la gradation que j'ai remarquée dans ceux de Virgile.

26 PAGE 156, VERS 17.

Et plurima mortis imago.

Ce trait est beau, parce que, dans une mêlée, ce qu'il y a de plus affreux, c'est la variété des blessures qui distinguent les victimes de la guerre, c'est l'horrible variété des formes sous lesquelles la mort se présente de toutes parts.

27 PAGE 156, VERS 18.

Primus se, Danaum magna comitante caterva, etc.

Les peintures générales du massacre ne pouvaient suffire au tableau de cette désastreuse nuit; il a fallu décrire des engagemens particuliers. La rencontre et la méprise d'Androgée, qui prend les Troyens pour des Grecs, sont ingénieusement imaginées, ainsi que le stratagème qu'emploient les premiers en se revêtant des armes de leurs ennemis tombés sous leurs premiers efforts; d'autant que le déguisement, par une nouvelle méprise très naturelle, produira par la suite une aventure fort tragique et fort touchante.

28 PAGE 158, VERS 3.

Improvisum aspris veluti qui sentibus anguem, etc.

L'idée de cette comparaison, quoique belle, l'est moins que l'exécution, surtout sous le rapport de cette harmonie imitative si admirable dans Virgile, et si méconnue. Il n'y a personne qui ne sente la beauté de la différence des sons qui existe entre les deux moitiés de ce vers :

Pressit humi nitens, trepidusque repente refugit;

dont l'une, par le mot *nitens*, exprime si bien le pied du voya

geur appuyé sur le serpent; et l'autre, par des dactyles multipliés, exprime si bien sa fuite précipitée. Le vers suivant est encore plus admirable.

Attollentem iras, et cærula colla tumentem...

Au lieu de dire, comme tout le monde eût pu le faire, *se dressant en courroux*, le poète dit avec une hardiesse qui n'est admissible que dans sa langue, ou dans celles qui s'en rapprochent, *dressant sa colère*. L'étendue du mot *attollentem* semble déployer le serpent dans toute sa longueur.

29 PAGE 160, VERS 3.

Ecce trahebatur passis Priameïa virgo
Crinibus a templo Cassandra adytisque Minervæ, etc.

On ne peut en moins de vers tracer un plus touchant tableau; quiconque a du goût sent quelle harmonie mélancolique résulte de ces mots *ecce trahebatur*. Dans tout le reste, pas une expression qui ne concoure à l'effet. C'est une vierge traînée par des soldats; cette vierge est fille de Priam, le plus grand roi de l'Asie, et la grandeur de l'infortune se mesure toujours par la hauteur de la chute; elle est arrachée, non seulement au temple, mais au sanctuaire de la divinité même dont elle est la prêtresse; elle ne peut, dans cet horrible état, lever vers le ciel que ses yeux, car ses faibles mains sont chargées de chaînes. La répétition du mot *lumina* est d'un bel effet. La douleur et le désespoir du jeune Corèbe, à qui sa main est destinée, ont été adroitement préparés, comme nous l'avons vu dans les vers précédens.

30 PAGE 160, VERS 22.

Apparent; primi clypeos mentitaque tela
Agnoscunt, atque ora sono discordia signant.

On ne peut exprimer plus élégamment l'artifice de ces armes empruntées, et la différence du langage qui trahit les Troyens. La suite de cette description est pleine de détails qui ajoutent à l'intérêt : c'est Corèbe qui succombe le premier, cela est naturel; combattant pour sa maîtresse, il a droit d'être la première victime, car l'amour ne calcule point le danger; il meurt au pied de l'autel dont son amante est prêtresse. On donne ensuite des regrets à la probité et à la vertu immolées dans la personne de Rhipée, à la

mort d'Hypanis et de Dymas, tués par leurs propres concitoyens; enfin Panthée est mal protégé par sa piété et par les ornemens d'un prêtre d'Apollon. Tout ce choix admirable et varié de circonstances ajoute à la perfection du tableau. Cependant Énée avait à s'excuser d'avoir échappé à ce massacre, il ne faut pas que son courage soit soupçonné : aussi Virgile met à propos dans sa bouche cette belle apostrophe :

> Iliaci cineres, et flamma extrema meorum,
> Testor, in occasu vestro, nec tela, nec ullas
> Vitavisse vices Danaum; et, si fata fuissent
> Ut caderem, meruisse manu.

Virgile ne pouvait faire jurer Énée par rien de plus saint et de plus touchant que les cendres d'Ilion, et les dernières flammes qui dévorèrent ses habitans. Ce n'est pas non plus sans intention qu'il fait dire à son héros qu'il s'arrache à ce combat avec un vieillard et un Troyen blessé par Ulysse; c'est assez dire que sa défense était devenue impossible.

> Protinus ad sedes Priami clamore vocati, etc.

Dans cette admirable peinture de la dernière nuit de Troie, l'intérêt est toujours croissant. Nous avons parcouru les scènes de carnage dont cette malheureuse ville est le théâtre; mais c'est le palais du roi qui devient maintenant l'objet de tous les efforts des assiégeans et des assiégés. Là réside ce que Troie a de plus touchant et de plus auguste; un monarque également intéressant, et par son âge, et par ses vertus, et par sa longue infortune; autour de lui se sont rassemblés les restes d'une famille à moitié moissonnée par Achille; c'est le sanctuaire de toutes les douleurs et de toutes les vertus. Aussi le ton du poète semble-t-il augmenter de force et de chaleur pour peindre ces intéressans tableaux des grandeurs humaines précipitées.

Toute cette peinture de l'assaut livré au palais de Priam est pleine de verve, de rapidité et de pathétique; ce qu'on y remarque de plus touchant, c'est le désespoir des Troyens, qui, au défaut d'autres armes, se défendent avec les combles mêmes et les débris du palais, et roulent sur l'ennemi des poutres dorées, monumens de l'antique magnificence de leurs ancêtres.

31 PAGE 164, VERS 8.

Limen erat, cæcæque fores, et pervius usus
Tectorum inter se Priami, postesque relicti
A tergo, etc.

C'est dans les plus petits détails qu'on reconnaît souvent le mieux le grand talent de Virgile. Il avait à exprimer ici une fausse porte, ou un passage de communication entre les différens appartemens du palais : cela a peu d'importance; mais, si c'est par cette porte et par ce passage que, dans des temps plus heureux, Andromaque, sans suite, conduisait à son aïeul le jeune Astyanax, ce petit détail acquiert un grand intérêt. Ce n'est plus cette porte que l'on voit, c'est la plus tendre des mères, le plus chéri des enfans, le plus grand et le plus heureux des rois, et le souvenir attendrissant de cette grandeur évanouie. La peinture de la tour renversée sur les ennemis n'est pas moins admirable : la facilité qu'avaient les Troyens de voir de là leur ville entière, et les vaisseaux des Grecs, et leur camp, augmente le regret du sacrifice qu'ils font de ce monument à la nécessité de se défendre. L'harmonie imitative produite par la coupe variée de la mesure est une des principales beautés de cette peinture ; je les indiquerai aux lecteurs qui ne sont pas accoutumés à saisir ces effets :

Aggressi ferro circum, qua *summa* labantes
Juncturas tabulata dabant, convellimus altis
Sedibus, impulimusque. Ea lapsa repente ruinam
Cum sonitu *trahit*, et Danaum super agmina late
Incidit : ast alii subeunt, etc.

Ce dernier trait exprime vivement une des choses les plus frappantes dans les chocs militaires, les morts remplacés à l'instant par des soldats qui succèdent à leurs dangers. J'ai tâché d'en rendre la précision et l'énergie. Peu de personnes m'ont paru avoir bien compris la description de cette tour et des efforts que font les Troyens pour la renverser. Il me semble que Virgile la suppose appuyée sur le comble du palais, de manière à procurer aux habitans de Troie une vue très étendue sur le camp des Grecs et sur la mer. Les ouvertures entre les combles du palais et le pied de la tour donnant plus de prise aux Troyens qui veulent la renverser, c'est là qu'ils l'attaquent, qu'ils l'ébranlent avec des leviers de fer introduits dans ces ouvertures exprimées par ces mots, *qua summa labantes juncturas tabulata dabant.*

[32] PAGE 166, VERS 5.

Vestibulum ante ipsum primoque in limine Pyrrhus, etc.

Il était naturel que, dans l'attaque du palais, Pyrrhus tînt la place d'Achille son père. On ne peut rien ajouter à la vivacité des couleurs dont Virgile l'a peint exerçant sur le palais de Priam cette terrible hérédité de haine et de vengeance qui lui fut léguée par le plus irréconciliable ennemi des Troyens. Les vers où il le compare à un jeune serpent débarrassé de sa vieille dépouille, tout brillant de jeunesse, et s'étalant fièrement aux rayons du soleil, sont de la plus belle et de la plus riche poésie. Dans cet assaut donné au palais, Virgile a sagement marqué les différens degrés de l'attaque, et suspendu la catastrophe; Pyrrhus, la hache à la main, assiège la porte, et lui fait une large ouverture : c'est, pour ainsi dire, le premier acte. Les oreilles sensibles à l'analogie que mettent les grands poètes entre les sons et les idées n'entendront pas sans un extrême plaisir les vers suivans:

Apparet domus intus, et atria longa patescunt;
Apparent Priami et veterum penetralia regum, etc.

La répétition du même verbe, tout composé de syllabes longues, fait un bel effet. L'imagination s'enfonce dans les profondeurs de ces vastes et augustes demeures, sanctuaire de la royauté; et déjà l'œil voit de loin les scènes douloureuses dont ces lieux vont être le théâtre : les femmes éplorées, collant leurs bouches tremblantes sur ces portes sacrées, sont le trait le plus touchant de ce tableau. Pyrrhus poursuit son attaque, les portes succombent, et le torrent des Grecs se précipite dans l'intérieur du palais.

[33] PAGE 168, VERS 13.

Vidi ipsi furentem
Cæde Neoptolemum, etc.

Ce tableau de Pyrrhus au milieu du carnage rappelle ces vers de Racine dans *Andromaque :*

Figure-toi, Pyrrhus, les yeux étincelans,
Entrant à la lueur de nos palais brûlans,
Sur tous mes frères morts se faisant un passage,
Et, de sang tout couvert, échauffant le carnage.
Act. III, sc. 8.

Ce dernier trait me paraît supérieur aux vers de Virgile. Tout

ce qui suit est du plus grand pathétique : c'est Hécube et ses cent brus, dans chacune desquelles souffre sa maternité; c'est Priam souillant de son sang l'autel que lui-même avait consacré :

> Quinquaginta illi thalami, spes tanta nepotum, etc.

Racine paraît aussi avoir voulu imiter ce vers quand il fait dire à Aricie :

> J'ai perdu dans la fleur de leur jeune saison
> Six frères : quel espoir d'une illustre maison !
> *Phèdre*, act. II, sc. I.

34 PAGE 170, VERS 3.

> Forsitan et Priami fuerint quæ fata requiras.

Je ne crois pas qu'il y ait rien dans Homère d'aussi beau que ce récit de la mort de Priam. Que, surpris au milieu de son palais, déjà vaincu par le chagrin et la vieillesse, il perde sous les coups de Pyrrhus une vie prête à s'éteindre, cela serait déjà touchant; mais que ce monarque ranime sa vieillesse, et, résolu de mourir en roi, arme ses faibles mains d'un fer inutile; qu'Hécube, réfugiée avec ses malheureuses filles sous un laurier sacré, à côté d'un autel protecteur, détourne ce vieillard d'un vain projet de défense, et le place à côté d'elle; qu'un de ses enfans, poursuivi par Pyrrhus, vienne tomber mort à ses pieds, et souille de son sang ses cheveux blanchis par l'âge; qu'alors l'indignation paternelle s'exhale en imprécations; que, par un dernier effort, il jette d'un bras débile un trait languissant qui vient mourir sur le bouclier de Pyrrhus; que ce guerrier naturellement violent, et surtout irrité par la comparaison que fait Priam de sa lâcheté avec la magnanimité de son père qui lui rendit le corps d'Hector, le traîne à l'autel, et termine sa vie : voilà une belle, une admirable, une sublime composition. Tous les détails ajoutent à l'ensemble; la comparaison d'Hécube et de ses filles avec de faibles colombes qui se pressent l'une contre l'autre pendant l'orage, est à la fois gracieuse et touchante. Rien n'est plus pathétique que le discours de Priam couvert du sang de son fils :

> Telumque imbelle *sine ictu*
> Conjecit, rauco quod protinus ære repulsum,
> Et summo clypei nequicquam umbone pependit.
> Cui Pyrrhus, etc.

Cette peinture est admirable. Une élision heureuse exprime bien

la faiblesse du trait qui vient mourir sur le bouclier de Pyrrhus, et demeure suspendu à l'airain qu'il effleure. L'indignation de Pyrrhus, attaqué dans ce qui le touche le plus, dans sa gloire et dans son orgueil à la fois, rend plus excusable l'atrocité de sa vengeance.

Au reste, pour bien juger des caractères violens et des excès terribles qui en sont la suite, il est nécessaire d'examiner deux choses : quelles étaient les mœurs à l'époque dont Homère et Virgile nous peignent les évènemens, et jusqu'à quel point ces mœurs convenaient à la poésie. La Grèce, au temps d'Homère, était peuplée de petits états rivaux qui sortaient à peine de la barbarie, et se trouvaient placés entre un reste de férocité et un commencement de civilisation ; des rivalités de ces petites peuplades naissaient des haines violentes, et de ces haines des vengeances atroces : c'est ce qu'on pourrait appeler les *passions primitives*. Les droits de la nature, avec toute la force de l'instinct, existaient encore entre les parens et les amis; mais, entre ennemis, sa voix était entièrement étouffée. Ces habitudes de haines une fois établies, après avoir divisé les états, bouleversaient les familles; de là les haines fameuses d'Étéocle et de Polynice, d'Atrée et de Thyeste, les imprécations d'OEdipe contre son fils; de là aussi des contrastes frappans dans les caractères et les actions. Achille aime Patrocle autant qu'il hait Agamemnon, et c'est ce contraste de tendresse et de fureur qui nous attache à lui, beaucoup plus que le caractère égal et peut-être un peu monotone des héros de l'*Énéide*. Ce ne sont point là des défauts marqués dans sa peinture, comme l'a dit Boileau ; ce sont de grandes passions se portant avec la même impétuosité vers les bonnes et les mauvaises actions, vers la haine et l'amitié; ces deux excès se balancent dans ces sortes de caractères d'une manière tout-à-fait intéressante pour le lecteur, qui y trouve le charme des oppositions et de la variété. Cet Achille, qui a traîné trois fois le cadavre d'Hector autour des murailles de Troie, s'émeut tout-à-coup lorsque Priam lui dit : « Achille, souviens-toi de ton père » Pélée; peut-être que dans ce moment il tremble pour les jours » de son fils. » Achille, à ces mots, se rend à la nature : ce n'est déjà plus l'ennemi d'Hector; il se souvient seulement des malheurs de la paternité; sa tendresse pour son père, si adroitement réveillée, lui recommande le père malheureux qui baise ses mains encore sanglantes du meurtre de son fils. Voilà la nature, voilà les mœurs

primitives. Il y a plus : les lecteurs attentifs aux horribles traitemens qu'Achille fait éprouver au cadavre d'Hector, y voient moins encore sa haine pour le Troyen, qu'une horrible expiation de la mort de son ami : ce n'est pas un rival qu'il punit, c'est le meurtrier de Patrocle; et, sous ce rapport, il est intéressant dans son atrocité même. La civilisation n'avait pas encore amené ces sentimens de bienveillance philosophique pour tout ce qui est homme, et ce code de la guerre, où l'on trouve toute l'humanité dont cet horrible métier est susceptible : le sang des prisonniers coulait sur le bûcher des morts pour consoler leurs ombres. On a voulu comparer les mœurs de cette époque à celles de la chevalerie; et, en effet, quelques nuances, le courage, et surtout le sentiment d'honneur, semblent les rapprocher; mais la chevalerie ressemble encore bien peu aux mœurs et aux passions primitives. La barbarie de ces temps était de l'ignorance, et non de la férocité; une sorte de politesse et de galanterie, inconnue aux Grecs de ces temps-là, distinguait les caractères chevaleresques.

Maintenant examinons jusqu'à quel point ces mœurs primitives, faiblement adoucies par un commencement de civilisation, conviennent à la poésie. La poésie vit de la peinture des grandes passions et des émotions fortes; cette seule observation décide la question : un certain degré de civilisation affaiblit l'énergie des caractères et l'explosion des passions violentes. Pyrrhus immolant le vieux Priam est du temps d'Homère; Énée prêt à pardonner au jeune Turnus est du siècle d'Auguste. Mais, puisque nous en sommes revenus à Pyrrhus, n'oublions pas que Priam vient de reprocher à ce héros, héritier de toute la fierté d'Achille, d'avoir dégénéré de son père : c'est ce mot qui décide la mort de Priam; et si ce malheureux prince, au moment où Pyrrhus est prêt à tuer son fils, se fût écrié : « Songe » quelle eût été la douleur d'Achille, si sous ses yeux l'on eût at- » tenté à tes jours! » peut-être que ce peu de mots l'aurait désarmé.

35 PAGE 174, VERS 8.

Subiit cari genitoris imago,
Ut regem æquævum crudeli vulnere vidi
Vitam exhalantem, etc.

Énée a rempli ses devoirs de héros et de citoyen; mais il est fils, époux et père. On ne pouvait revenir à ce que lui imposent ces titres d'une manière à la fois plus ingénieuse et plus touchante : il vient

de voir périr un prince infortuné; ce prince est de l'âge de son père; toute sa tendresse se réveille à ce souvenir. Ce passage prouve combien les poëtes sont obligés d'étudier le cœur humain, pour en toucher tour à tour les différentes cordes. Ils doivent apprendre la savante généalogie des idées, comment elles sont de proche en proche réveillées les unes par les autres. C'est un art que Virgile a peut-être mieux connu qu'Homère; on pourrait dire que l'un a plus d'instinct, l'autre plus de raison poétique: ces nuances si fines, ces passages si délicats, se trouvent plus rarement dans son modèle.

36 PAGE 174, VERS 15.

Jamque adeo super unus eram, etc.

Virgile a grand soin de conserver à son héros toute sa dignité : après la mort de Priam il se trouve seul; tous ses compagnons l'ont abandonné; l'inutilité de ses efforts le rend donc naturellement à la défense de sa famille.

37 PAGE 174, VERS 15.

Cum limina Vestæ
Servantem et tacitam secreta in sede latentem
Tyndarida adspicio, etc.

La fameuse Hélène, cause de tant de maux, devait nécessairement paraître dans quelqu'une des scènes de cette épouvantable nuit : pour mieux sentir avec quel art Virgile choisit, pour la peindre, les circonstances, le lieu, et saisit les convenances, il faut rappeler un des plus beaux passages du troisième livre de l'*Iliade*, relatif à Hélène. Des vieillards assis sur les remparts de Troie la voient passer auprès d'eux. Ces vieillards, dit Homère, ont à peine encore quelques gouttes de sang dans les veines; cependant, à son aspect, ils s'écrient tous à la fois : « Qu'elle est belle ! Il n'est pas » étonnant que deux empires se soient armés pour elle. » Voilà, ce me semble, le plus bel éloge qu'on ait fait de la beauté. Ce cri d'admiration n'aurait pas eu la même valeur dans des bouches plus jeunes : c'est ce qui m'a fait dire, dans un éloge d'Homère :

Par la voix des vieillards tu louas la beauté.
Imagination, ch. V.

Au moment où les vieillards troyens louaient ainsi Hélène, Troie existait encore; Priam lui-même voyait moins en elle la cause de ses malheurs, que l'épouse de Pâris son fils. Mais, dans le moment

présent, Troie a péri victime de ses funestes charmes; ce n'est donc plus la belle et séduisante Hélène qu'il fallait peindre, c'est l'Hélène destructrice d'Ilion : c'est ce que Virgile a fait d'une manière sublime. Tourmentée par ses remords, fléau de sa patrie et des Troyens, elle se cache dans l'ombre auprès de l'autel de Vesta, la plus révérée des déesses de Troie.

Il n'y avait que deux déesses à qui il convînt de protéger Hélène : Vénus, parce que c'est à elle que cette femme devait ses célestes attraits; Junon, parce qu'elle avait détruit une ville que cette déesse abhorrait : mais cette protection convenaït mieux encore à celle qui était à la fois la mère des Amours et celle d'Énée. Du reste, ce passage prouve ce que j'ai dit ailleurs, que les dieux ne se montraient sans voile que dans les occasions importantes : c'est pour calmer un emportement violent, et empêcher la mort d'une des beautés les plus chères à Vénus, que cette déesse se montre dans tout l'éclat de la divinité. Son discours est doux et touchant; il ne faut pas oublier de remarquer ces mots, *quonam nostri tibi cura recessit?* Vénus, pour mieux déterminer Énée, veut être de la famille malheureuse qu'elle recommande à sa tendresse, et qu'il a long-temps abandonnée.

38 PAGE 178, VERS 6.

Adspice : namque omnem quæ nunc obducta tuenti
Mortales hebetat visus tibi, et humida circum
Caligat, nubem eripiam, etc.

Ce passage, où Vénus, levant le bandeau mortel qui couvre les yeux d'Énée, lui montre tous les dieux ennemis de Troie occupés à sa destruction, et Jupiter même les excitant contre elle, est imité d'Homère, mais avec une grande supériorité de mouvement et d'images : on pourrait dire que cette lutte de deux grands poètes est plus intéressante que tous les combats qu'ils ont décrits, etc.

39 PAGE 180, VERS 8.

Ac veluti summis antiquam in montibus ornum
Cum ferro accisam crebrisque bipennibus instant
Eruere agricolæ certatim, etc.

Cette comparaison est une des plus magnifiques de l'*Énéide*, non qu'elle offre rien de bien rare et de bien nouveau, mais parce que l'harmonie et les images en sont admirables. C'est un vieux frêne qui, du sommet d'une montagne, domine au loin tout le paysage.

On ne pouvait mieux peindre une ville antique et puissante; on ne pouvait mieux exprimer l'acharnement des bûcherons ligués pour sa ruine. Cet arbre balançant dans l'air sa tête ébranlée, et menaçant de sa chute ceux mêmes qui le détruisent, présente une image d'une grande beauté. Cet arbre enfin succombe, pousse un dernier gémissement, et couvre la montagne de son vaste débris. Ce fut à cette comparaison que Voltaire m'arrêta dans la lecture que je lui fis de ma traduction du second livre de l'*Énéide*, pour me faire observer que le poète seul avait le droit de faire des comparaisons. Indépendamment des raisons que j'ai alléguées plus haut en faveur de Virgile, je laisse à juger au lecteur si la beauté de cette comparaison n'a pas droit d'obtenir grâce pour la petite inconvenance que Voltaire s'est permise lui-même, en faisant parler non un ancien, non un personnage oriental, mais un Français dans un entretien avec Élisabeth.

40 PAGE 180, VERS 8.

Ducente deo, flammam inter et hostes.
Expedior.

J'ai déjà remarqué de quel secours était le merveilleux pour sauver le poète de ce que la vérité et la nature peuvent offrir des circonstances embarrassantes. Comment, sans le secours de Vénus, son fils aurait-il pu, dans cette ville devenue la proie des Grecs, arriver, à travers le fer et le feu, au palais de ses ancêtres préservé de la destruction par un autre miracle?

41 PAGE 180, VERS 13.

Abnegat excisa vitam producere Troja,
Exsiliumque pati.

Cette double répugnance prêtée à Anchise de survivre à Troie et d'endurer l'exil est noble et naturelle : on peut dire que les habitudes sont les dernières passions des vieillards, elles survivent à toutes celles que donne la nature et qu'affaiblit l'âge; et plus elles sont anciennes, plus on sait qu'elles ont de force. On pourrait voir dans les derniers vers de ce discours d'Anchise, combien Virgile, toujours fidèle à la dignité de l'épopée, sait donner de noblesse aux plus petits détails. Anchise allègue ses infirmités; mais ces infirmités n'ont rien de vulgaire, c'est Jupiter qui l'a frappé du vent terrible de la foudre, *fulminis afflavit ventis*. Le discours d'Énée pour le déterminer à la fuite est d'un pathétique digne de la tra-

gédie : les mouvemens les plus passionnés de l'amour filial, les images les plus vives, les expressions les plus énergiques, y sont prodigués; et ce seul discours prouve que Virgile, s'il n'avait été le plus grand poète épique de Rome, pouvait en être le plus grand auteur dramatique. Le discours de Créuse n'est pas moins touchant: rien de plus modeste et de plus doux que ces mots, *Conjux quondam tua dicta.* Les scènes les plus pathétiques que puisse offrir la poésie sont celles où un personnage intéressant se condamne par un sentiment de vertu ou de désespoir à un sacrifice contre lequel réclame l'amour ou l'amitié; c'est ce qui a rendu de tout temps si intéressante la scène où Oreste et Pylade se disputent la mort. Cicéron nous parle de l'effet prodigieux que cette scène produisait sur le théâtre romain.

42 PAGE 184, VERS 10.

Cum subitum dictuque oritur mirabile monstrum, etc.

Il n'y avait que l'intervention des dieux qui pût déterminer Anchise à quitter sa patrie : le prodige que peint ici Virgile est du plus heureux choix; il s'opère sur la personne du jeune Ascagne, l'espoir et l'héritier des grandes destinées de Troie; la description en est vive et pittoresque : rien de plus élégant que les expressions

Tactuque innoxia mollis
Lambere flamma comas, et circum tempora pasci.

Comme le parti que va prendre Anchise doit influer sur les plus grandes destinées, de nouveaux prodiges se joignent au premier; la plus grande richesse d'expressions distingue la peinture de cette étoile miraculeuse qui va se perdre sur le sommet d'Ida, désigné par le présage comme lieu du rendez-vous des Troyens fugitifs. Tous ces prodiges multipliés consacrent de plus en plus et divinisent en quelque manière la famille d'Anchise, de qui doivent sortir les Romains et la race impériale des Césars. Virgile, qui ne néglige rien de ce qui peut augmenter la vraisemblance, ajoute à ces présages impérieux l'approche menaçante de l'incendie. Rien n'est plus fameux que la piété filiale d'Énée emportant son père à travers les flammes : la poésie, la peinture et la sculpture se sont disputé ce sujet à jamais intéressant.

43 PAGE 186, VERS 18.

Longe servet vestigia conjux.

Il semble que, par cet ordre donne à sa femme de suivre de loin

ses pas, Virgile ait voulu préparer le malheureux accident qui les sépare.

[44] PAGE 186, VERS 20.

Est urbe egressis tumulus, templumque vetustum
Desertæ Cereris, juxtaque antiqua cupressus
Religione patrum multos servata per annos :
Hanc ex diverso sedem veniemus in unam.

Ce passage est une nouvelle preuve du soin que prend Virgile d'ennoblir les plus petits détails. Ces vers ont pour objet le rendez-vous donné par Énée à tous les compagnons de sa fuite; mais ce qui suffirait au romancier pour désigner un tel lieu ne suffit pas à l'épopée. Rien de plus noble et de plus auguste que la description de l'endroit où doivent s'assembler les compagnons d'Énée : c'est un temple vénérable par son antiquité et par ses ruines mêmes; près de ce temple est un cyprès également respectable par son grand âge, et parce qu'il fut long-temps témoin des hommages rendus à la déesse de ce temple abandonné. Ces ruines, cette antiquité, transportent l'imagination jusqu'aux premiers âges de cette ville que dévorent aujourd'hui les flammes, et lui font toucher à la fois par la pensée son cercueil et son berceau.

[45] PAGE 188, VERS 4.

Sequiturque patrem non passibus æquis, etc.

Cette peinture du petit Ascagne suivant d'un pas inégal la marche de son père est remarquable par le naturel et la naïveté.

[46] PAGE 188; VERS 6.

Et me, quem dudum non ulla injecta movebant
Tela, neque adverso glomerati ex agmine Graii,
Nunc omnes terrent auræ; sonus excitat omnis
Suspensum, et pariter comitique onerique timentem.

Jamais l'amour filial n'a été peint d'une manière plus touchante et plus vraie. Ce guerrier qui avait affronté sans pâlir tous les traits des Grecs, et des bataillons entiers, maintenant qu'il est chargé du salut de son fils et de son père, le bruit le plus léger, le moindre souffle l'épouvante. On ne peut trop répéter aux jeunes poètes combien on est sûr d'émouvoir les cœurs, quand on peint les grandes affections combattues ou triomphantes.

[47] PAGE 188, VERS 10.

Jamque propinquabam portis, omnemque videbar

Evasisse vicem; subito cum creber ad aures
Visus adesse pedum sonitus, etc.

Ici le poète est arrivé au moment le plus difficile de cette magnifique narration. Créuse et Lavinie ne peuvent exister ensemble : il faut donc faire disparaître Créuse, mais de la manière la plus décente et la plus vraisemblable; c'est ce que fait Virgile. Près d'arriver à la porte de la ville, Énée croit entendre un bruit menaçant, et se croit poursuivi; son père, à son tour, croyant voir de loin les ennemis qui s'approchent, et distinguer l'éclat de leurs armes à travers l'épaisseur des ombres, presse son fils de précipiter ses pas. Énée obéit; et, l'imagination frappée des dangers de son père, il laisse derrière lui son épouse qui s'égare : on ne pouvait présenter de sa perte une cause plus vraisemblable, et même plus intéressante; c'est la tendresse du fils qui trahit celle de l'époux. Cependant toutes ces précautions n'ont pas mis ce passage à l'abri de la critique, et même de la plaisanterie, comme le prouve cette strophe de Rousseau le lyrique, en parlant de Didon :

Pouvait-elle mieux attendre
De ce pieux voyageur,
Qui, fuyant sa ville en cendre
Et le fer du Grec vengeur,
Quitta les murs de Pergame,
Tenant son fils par la main,
Sans prendre garde à sa femme,
Qui se perdit en chemin?

Liv. II, ode 7.

Mais Virgile répond d'avance à toutes les critiques, et par le trouble d'Énée tremblant pour son père, et par son retour courageux dans cette ville en cendres, pour y chercher son épouse. Un autre avantage de cette narration, c'est que sans ce retour nous aurions perdu la magnifique peinture des derniers momens, et, pour ainsi dire, des derniers soupirs de Troie, et celle des vainqueurs accumulant ses riches dépouilles et leur immense butin. Cette peinture, à la fois si précise et si brillante dans Virgile, se fût immodérément étendue sous la plume de Lucain ou de tout autre auteur moins sobre de détails et moins sévère dans sa composition. Un petit nombre de traits choisis lui a suffi : l'imagination fait le reste.

48 PAGE 192, VERS 9.

Et terram Hesperiam venies, ubi Lydius arva
Inter opima virum, leni fluit agmine Thybris.

L'épithète de *Lydius*, Lydien, que Virgile donne au Tibre, est ici synonyme d'*Étrurien* ou *Tyrrhénien*. Cette épithète prouve que Virgile adoptait l'opinion de ceux qui croyaient les Étrusques originaires d'une colonie de Lydiens de l'Asie mineure. Les récits d'Hérodote sont conformes à cette opinion; mais Denys d'Halicarnasse la combat. Dans un ouvrage récent sur l'Égypte, M. Hamilton[1] rapporte une inscription en caractères étrusques, que deux voyageurs anglais ont, dit-on, récemment trouvée dans l'intérieur de l'Asie mineure; ce qui doit nous porter à croire au récit d'Hérodote, et nous ramener au sentiment de Virgile. Les Étrusques ont possédé primitivement tout le nord de l'Italie; le Tibre coulait dans leurs possessions; c'est par cette raison que Virgile, Horace, Ovide, Lucain, Stace et d'autres poètes latins ont fréquemment donné au Tibre l'épithète de *Tuscum*, ou d'autres semblables[2].

C. A. WALCKENAER.

49 PAGE 192, VERS 16.

Sed me magna Deum genitrix his detinet oris.
Jamque vale, et nati serva communis amorem.

Virgile a bien senti que la perte accidentelle de Créuse ne suffisait pas à la dignité de l'épopée : le merveilleux vient donc à son secours. C'est Cybèle elle-même qui s'empare d'elle, et l'attache à son culte; Cybèle, la protectrice des Troyens, rompt les premiers nœuds d'Énée en faveur de l'hymen futur d'où dépendent ses destinées en Italie. On ne peut s'empêcher d'admirer cette composition pleine de convenance, et si féconde en ressources dans les sujets aussi difficiles à traiter que l'était celui-ci. Enfin, Virgile a su tirer avantage des inconvéniens mêmes de cette partie de son sujet, et en faire un moyen épique. Créuse, inspirée par Cybèle, lui prédit ses grands destins et l'empire qui l'attend au-delà des mers. Une chose remarquable, c'est que ses dernières paroles contien-

[1] *Hamilton's* Egyptiana, *p.* 217.

[2] *Voyez Cluverius*. Ital. antiqua, *p.* 798.

nent peu d'expression de tendresse; tout se borne à ces mots où elle lui recommande Ascagne :

Jamque vale, et nati serva communis amorem.

Elle est encore mère, mais l'épouse a disparu; cela ne peut s'expliquer que par son nouvel état : Créuse ne lui appartient plus, elle appartient aux dieux; ce n'est plus la femme d'Énée, c'est la favorite de Cybèle; et par ce nœud sacré tous les autres sont rompus. Virgile reconduit Énée à ses compagnons d'exil, dont le nombre se trouve prodigieusement accru : cela était nécessaire pour la fondation de la colonie. Enfin le jour se lève, les Grecs sont maîtres des portes de la ville, tout espoir est perdu, il part; et emporte son père au sommet de la montagne. Tel est ce second livre, éternellement admirable et par le sujet et par l'exécution. Virgile en a, dit-on, emprunté quelques idées et quelques passages de différens poètes grecs; je n'irai point chercher les traces des emprunts qu'il a pu faire à des auteurs plus ou moins obscurs. Quel homme, se promenant au bord d'une belle rivière qui coule à plein canal, peut avoir l'envie et le loisir de rechercher quelles sources obscures, quelles filtrations cachées, ont augmenté de quelques gouttes d'eau l'abondance de son lit et la majesté de sa course!

NOTES

DU LIVRE III.

Ce livre, l'un des moins cités, des moins renommés de l'*Énéide*, est, à ce qu'il me semble, un de ceux où Virgile a montré le plus de goût et quelquefois d'imagination. Ce livre, où sont racontées les aventures de la navigation d'Énée, comme Homère a raconté les voyages d'Ulysse, pourrait être appelé l'*Odyssée* de Virgile. Son imagination y a ajouté de nombreuses beautés. Le tombeau de Polydore; la veuve d'Hector devenue l'épouse d'Hélénus, placée entre l'urne d'Astyanax et celle de son père, et se dédommageant, par une douce et consolante imitation de Troie, de tout ce qu'elle a perdu; le magnifique récit de Polyphème et des Cyclopes, si supérieur à celui d'Homère; la belle leçon d'humanité qu'il donne dans l'aventure du malheureux Grec reçu sur les vaisseaux troyens; tout cela est digne d'être mis à côté des plus grandes beautés de l'*Énéide*. Il règne d'ailleurs dans ce chant une grande variété de faits et de descriptions. La partie géographique devait avoir pour les Romains un charme particulier : ils parcouraient sans cesse les mers de la Grèce, ou comme négocians, ou comme guerriers, ou comme vainqueurs; ils y retrouvaient partout les merveilles de la fable, les monumens de l'histoire, les trophées de leurs victoires, et le berceau de leurs dieux. Ces dieux leur étant communs avec les Grecs, on pourrait dire que leurs courses sur la mer étaient souvent des pèlerinages pieux, dont le charme et l'intérêt sont perdus pour les voyageurs modernes, qui ne font plus que voir en curieux observateurs ce que les Romains adoraient en hommes religieux. Dans toute la partie géographique Virgile a fait un heureux choix des lieux les plus fameux, les plus poétiques, et qui réveillaient le plus de souvenirs intéressans; de manière qu'on pourrait dire encore,

> Là tous les noms heureux semblent nés pour les vers.
>
> BOILEAU, *Art poét.*, ch. III.

On pourrait seulement se plaindre de cette multiplicité d'oracles mal interprétés qui prolongent la navigation vagabonde des Troyens; mais le poète en a tiré partie, en prenant de là occasion de peindre des lieux célèbres, des aventures intéressantes, enfin les contrées habitées par leurs cruels ennemis. Tel est le charme de ce livre, qui réunit quelquefois l'intérêt de l'*Odyssée* a celui de l'*Iliade*.

[1] PAGE 206, VERS 1.

Postquam res Asiæ Priamique evertere gentem
Immeritam visum Superis, ceciditque superbum
Ilium, et omnis humo fumat Neptunia Troja, etc.

Ce commencement est d'une beauté simple, noble et touchante. On y voit en peu de mots l'Asie bouleversée; le peuple de Priam détruit, quoique innocent; le superbe Ilion tombé du faîte des grandeurs, et Troie entière, Troie, l'ouvrage des dieux, fumante sur la terre. Cette dernière image est d'une grande beauté.

[2] PAGE 206, VERS 5.

Classemque sub ipsa
Antandro et Phrygiæ molimur montibus Idæ.

Antandros subsiste encore au fond du golfe d'Adramitti; elle a conservé son nom. Cette ville est située, suivant nos meilleures cartes, à dix-sept milles géographiques, au sud de Bounar-Bachy, où l'on a reconnu l'emplacement de l'ancienne Troie. Antandros est placée au pied du mont Gargara, le plus haut sommet de l'Ida, nommé aussi *Alexandria*, parce que ce fut sur cette montagne que, suivant la tradition, Pâris décerna le prix de la beauté à Vénus. Hérodote, VII, 42; Thucydide, VIII, 108; Méla, I, 18; Pline, V, 30; Strabon, lib. XIII, v. 903 et 904, donnent d'intéressans détails sur Antandros. C. A. WALCKENAER.

[3] PAGE 206, VERS 7.

Incerti quo fata ferant, ubi sistere detur, etc.

Ce vers renferme l'expression simple et forte d'un des plus grands malheurs qui puissent affliger l'homme: l'exil, et l'incertitude d'un asile.

[4] PAGE 206, VERS 10.

Littora cum patriæ lacrymans portusque relinquo, etc.

Virgile excelle à peindre les affections les plus douces de l'âme,

et particulièrement l'amour de la patrie. Mélibée dit dans la première Eglogue :

> Nos patriæ fines et dulcia liquimus arva, etc.

Dans un des derniers livres de l'*Enéide*, on ne peut lire sans attendrissement la mort de ce guerrier qui regarde encore une fois le ciel, et se rappelle, en expirant, le doux pays d'Argos : *Et dulces moriens reminiscitur Argos.* (Lib. X, v. 782.)

[5] PAGE 206, VERS 11.

> Et campos ubi Troja fuit.

Ce passage est justement cité par le marquis de Beccaria, dans ses *Recherches sur le style*, comme un trait sublime. Quelle description dirait autant que le trait si précis, mais si profond, *les champs où fut Troie ?*

Ce seul mot de Troie rappelle la capitale de l'Asie, sa richesse et sa puissance, son long siége, sa longue résistance, et, comme le dit Virgile, la patrie des héros et des dieux. C'est une règle importante en poésie, de ne point dire ce que l'imagination peut suppléer; lui ôter ce travail, c'est lui ôter un plaisir; et on peut dire que dans ce cas la poésie s'enrichit de tout ce que le poète ne dit pas. Quelles idées réunies de grandeur et de misère renferme ce peu de mots! Voltaire a heureusement imité ce passage dans sa *Henriade :*

> Il découvre avec joie
> Le faible Simoïs, et les champs où fut Troie.
> Chant IX.

On a mieux su distinguer de nos jours, qu'au temps de Virgile, *les champs où fut Troie.* Des voyageurs éclairés se sont empressés d'aller visiter ces lieux immortalisés par les vers d'Homère. En attendant le bel ouvrage que prépare M. de Choiseul-Gouffier sur cet objet, on peut consulter avec fruit ceux de M. Lechevalier, de Dallaway, de Moritt, et surtout celui de Gell, intitulé : *Topography of Troy.* A la page 107, cet auteur nous donne un plan topographique de la colline où *fut Troie ;* et dont le village de Bounar-Bachy n'occupe qu'une partie. M. Gell calcule que l'emplacement de l'ancienne Troie pouvait contenir cinquante mille habitans.

WALCKENAER.

[6] PAGE 206, VERS 12.

Cum sociis, natoque, penatibus, et magnis dis.

Ce vers exprime avec une précision admirable tout ce qui accompagne Énée dans sa fuite : ce sont les objets à la fois les plus saints et les plus chers. Ce vers spondaïque, quoique terminé par un monosyllabe, a de la majesté.

[7] PAGE 206, VERS 18.

AEneadasque meo nomen de nomine fingo.

« Sur la rive des mers un nouvel Ilion,
» Élevé par mes mains, avait reçu mon nom. »

Cette ville conserve encore ce nom, et elle l'a communiqué au golfe à l'entrée duquel elle se trouve, qui s'appelle *Enos*, comme la ville. La rivière de Marizza, qui se jette dans ce golfe, est l'ancien Hèbre. M. de Choiseul, dans le second volume de son *Voyage pittoresque de la Grèce*, a donné des détails intéressans sur l'état actuel de cette ville. C. A. WALCKENAER.

[8] PAGE 208, VERS 4.

Forte fuit juxta tumulus, etc.

Cette histoire de Polydore est de l'intérêt le plus touchant. Tout concourt à cet intérêt; sa jeunesse, la tendresse de son père qui lui cherche un asile contre les dangers de la guerre chez un allié perfide, sa mort malheureuse et cruelle; joignez-y d'autres idées accessoires, la fin des grandeurs de Troie, le commencement d'une fatale guerre, le respect que l'on doit au malheur et aux tombeaux, la peinture admirable que fait Virgile de la terreur que causent à Énée ces arbustes sanglans : tout dans ce morceau porte au fond de l'âme une impression profonde de mélancolie.

[9] PAGE 208, VERS 6.

Heu! fuge crudeles terras, fuge littus avarum.

Voilà un bel exemple de la figure que donnent aux choses les épithètes qui ne conviennent qu'aux personnes.

[10] PAGE 210, VERS 18.

Ergo instauramus Poydoro funus, et ingens, etc.

Une des choses qui font le plus d'honneur à Virgile, c'est le plaisir qu'il prend à décrire les cérémonies religieuses, et particulièrement celles qui consacrent la cendre et la mémoire des morts. On

a cru voir dans ce culte funéraire couler des flots de lait sur les tombeaux; mais on ne voit pas sans regret les sacrificateurs les arroser de sang, et cette barbarie se mêler avec un acte d'humanité. Rien de plus poétique à la fois et de plus attendrissant que l'illusion touchante des vivans qui appelaient par trois fois les mânes chéris du fond de leurs tombeaux. C'est cet usage qui a dicté ce vers heureux à Marmontel :

> Ou mon époux respire, ou son ombre m'entend,
> *Pénélope*, act. I, sc. 8.

et ceux-ci, tirés d'un morceau sur les cérémonies funéraires :

> Les morts étaient muets à ces cris douloureux,
> Mais le cœur leur parlait, et répondait pour eux.
> *Imagination*, ch. IV.

[11] PAGE 212, VERS 2.

> Inde, ubi prima fides pelago, placataque venti
> Dant maria, etc.

On ne peut dire avec plus de grâce et d'élégance, *lorsque le temps devint favorable à l'embarquement.* C'est cette élégance qui donne de la valeur aux plus petits détails; et on peut dire souvent de la poésie comme de la sculpture: *Materiam superabat opus.*

[12] PAGE 212, VERS 3.

> Et lenis crepitans vocat Auster in altum.

Notre poète commet ici une inadvertance assez forte. Chez les anciens, les vents du nord étaient considérés comme impétueux et ennemis des voyageurs; ceux du midi, au contraire, ramenaient le calme sur les flots, et semblaient toujours accompagner la belle saison. Ainsi Virgile, voulant dire qu'Énée attendit le printemps pour partir, fait souffler le vent du midi; mais il oublie que ce vent était directement contraire pour les Troyens qui se rendaient à Délos; avec ce vent, ils n'auraient pas pu sortir du port d'Ænos. Homère, plus exact, fait souffler le Borée ou le vent du nord, pour écarter Ulysse des mêmes rivages de Thrace, où se trouve Énée (Hom., *Odyssée*, liv. IX, v. 67), et Virgile lui-même appelle ce même vent à son secours lorsqu'il veut porter la flotte des Troyens sur les côtes de Crète. C'est, en effet, le vent du nord qui, dans la belle saison, souffle le plus habituellement dans l'Archipel. Voyez ci-après, note 20. C. A. Walckenaer.

[13] PAGE 212, VERS 5.

Terræque urbesque recedunt.

Ces mots me rappellent un de ces bons vers qu'on trouve en si petit nombre et en si mauvaise compagnie dans la *Pucelle* de Chapelain :

Chinon baisse, décroît,
S'éloigne, se blanchit, s'efface et disparoît.
Ch. V, v. 151.

Dans tout le morceau qui suit, où Virgile décrit la navigation d'Énée, il n'y a guère d'autre intérêt que celui de la variété. On est tenté de trouver quelque ridicule dans les oracles qui ne s'expliquent qu'à moitié, et qui égarent, par une funeste ambiguïté, de malheureux bannis, ainsi que dans l'apparition de ses dieux pénates qui redressent les torts de l'oracle de Delphes. Mais Virgile a tiré parti de toutes ces absurdités par la variété des lieux que ces erreurs font parcourir aux Troyens, par les détails, tantôt géographiques, tantôt généalogiques, que ce récit amène; détails qui intéressaient également les Romains, et comme voyageurs, et comme descendans des Troyens. Peut-être Virgile aurait-il pu donner plus d'intérêt poétique à Délos, que le poète Callimaque compare si ingénieusement à une fleur jetée au sein de l'onde.

[14] PAGE 212, VERS 6.

Sacra mari colitur medio gratissima tellus
Nereidum matri et Neptuno AEgæo;
Quam pius Arcitenens, oras et littora circum
Errantem, Gyaro celsa Myconoque revinxit.

Par cette longue périphrase poétique, Virgile désigne la célèbre Délos, nommée *Sdilis* sur plusieurs de nos anciennes cartes. On doit être étonné de voir la fable attacher cette petite île à *Gyaros,* qui est l'île *Joura* des modernes : cette dernière est à plus de trente milles géographiques vers le nord-ouest; d'ailleurs deux autres îles, Rhénée et Syra, se trouvent entre elle et Délos. Cependant on sait, par plusieurs passages des anciens, et surtout par un fragment en vers de Pétrone, que Virgile se conforme ici à la tradition commune. Thucydide dit que Polycrates avait attaché Délos à *Rhénée*, et ce récit est un peu moins absurde, car Rhénée ou la grande Délos n'est qu'à une demi-lieue de distance de Délos; à l'est et à peu de distance est Myconi : deux petits écueils nommés le grand et le

petit Rématiari[1], sont à l'entrée du port de Délos, du côté de l'ouest et vis-à-vis de Rhénée. Le plus grand de ces écueils et le plus méridional est l'île d'*Hécate* ou *Psammetiché* des anciens. C'est de ce côté et au pied du mont *Cynthus* qu'étaient la ville et le temple d'Apollon, où affluaient les dons et les offrandes d'une multitude de peuples. Aujourd'hui Délos est déserte; et l'emplacement de la ville n'offre plus qu'un amas confus de colonnes brisées, des morceaux de granit, de porphyre, des débris de bas-reliefs et des fragmens d'inscriptions. Ces ruines curieuses ont été décrites par Spon, Tournefort, M. de Choiseul et d'autres voyageurs. Cette île est schisteuse et granitique; elle n'offre aucune trace de volcan, et rien qui puisse expliquer, par les lois de la physique, les merveilles que les Grecs nous ont transmises à son égard. Elle n'est point élevée non plus, comme Tine, Naxos et Myconi[2]. L'épithète de *celsa* que Virgile donne à cette dernière, est très exacte, tandis que celle d'*humilis*, que lui applique Ovide, ne lui convient pas. L'île de Délos avait un grand nombre de noms que Pline a rapportés; celui d'*Ortygia*, dont Virgile se sert ci-après, vers 124, 145 et 154, était un des plus anciens. C. A. WALCKENAER.

15 PAGE 216, VERS 6.

Linquimus Ortygiæ portus, pelagoque volamus;
Bacchatamque jugis Naxon, viridemque Donysam,
Olearon, niveamque Paron, sparsasque per æquor
Cycladas, et crebris legimus freta consita terris.

. . . .

Prosequitur surgens a puppi ventus euntes;
Et tandem antiquis Curetum allabimur oris.
Ergo avidus muros optatæ molior urbis,
Pergameamque voco.

Ces vers, d'une grande exactitude géographique, devaient se graver facilement dans la mémoire des Romains, auxquels ils rappelaient des rivages amis et souvent visités par eux. En quittant l'île d'Ortygie ou Délos, et en cinglant au midi vers l'île de Crète, la flotte d'Énée avait trois îles devant elle : *Naxos, Olearos* et *Paros*. *Naxos* (Naxie des modernes) est celle que Virgile nomme la

[1] Comparez Olivier, *Voyages*, t. II, p. 156, in-8°, avec la carte 38 de l'atlas d'*Anacharsis*, quatrième édition.

[2] Olivier, t. II, p. 159.

première, parce que c'était la plus grande et la plus considérable; il y joint *Donysa*, parce qu'elle était près de *Naxos*, et liée à cette dernière par des souvenirs historiques. Virgile distingue *Naxos* par ses hauts sommets parcourus par des Bacchantes, *Bacchatamque jugis Naxon.* En effet, on sait que Bacchus était révéré dans *Naxos;* il y avait un temple dont on voit encore les ruines près de la côte du nord-ouest, à l'entrée du port[1], sur une petite île voisine de la fontaine d'Ariadne, qui n'est qu'un simple filet d'eau. L'île de Naxie, conforme à la peinture qu'en fait Virgile, est parsemée de hautes montagnes de marbre blanc ou de pierre calcaire dure; une de ces montagnes porte encore aujourd'hui le nom de *Corono*, qu'elle a pris de la nymphe Coronis, nourrice de Bacchus; une autre est nommée Dia ou Zia par les habitans, et un scoliaste d'Apollonius nous apprend que *Dia* était l'ancien nom de *Naxos*[2]. Au pied du mont Dia est une grotte célèbre de beau marbre blanc, où les Bacchantes, selon la tradition des gens du pays, venaient célébrer leurs fêtes et leurs mystères. De ces monts découlent une multitude de sources. Au bas des coteaux, et dans les plaines qui ne sont pas arrosées, les habitans cultivent des vignes, mais le vin qu'ils en tirent n'est pas propre à faire renaître en cette île le culte de Bacchus. Méla, Pline, Tacite et Étienne de Byzance ont fait mention de *Donysa.* Le dernier[3] nous apprend que Bacchus transporta Ariadne de l'île de Naxos dans celle de *Donysa;* et, quoique cet auteur ajoute que Naxos alors appartenait aux Rhodiens, il n'est pas nécessaire pour cela de supposer une autre île du même nom parmi les Sporades et dans la mer de Crète, comme font un grand nombre de modernes. Le passage de Virgile et celui d'Étienne de Byzance sont les seuls qui nous donnent quelque indication sur la position de *Donysa.* Je crois qu'on doit la rapporter à celle des deux îles modernes nommées *Guphonisa* qui se trouve la plus proche de Naxie. M. Barbier du Bocage, dans sa carte générale de la Grèce et de ses colonies, place *Donysa* à Raklia, ou Héraklia des modernes, ce qui l'éloigne un peu plus de Naxie. D'Anville l'a omise sur ses cartes de géographie ancienne. Dans l'incertitude où

[1] Voyez Tournefort, *Voyages,* t. I, p. 219; M. de Choiseul, *Voyage pittoresque de la Grèce*, pl. 23; Olivier, *Voyages*, t. I, p. 162, in-8°.

[2] Cellarius, *Geogr. antiq.*, p. 1050.

[3] Stephanus, *De urbibus*, p. 307, édit. Berk.

nous sommes, il est impossible de décider si Virgile donne à cette île l'épithète de *verte* à cause de ses marbres ou de sa belle végétation. Ce dernier sens est le plus vraisemblable, car l'épithète de *niveam,* donnée à Paros, est bien certainement due au beau marbre blanc qui a rendu cette île si célèbre. *Olearos* est l'île que les modernes nomment *Antiparos,* parce qu'elle est vis-à-vis et tout proche de l'île de *Paros;* elle n'est remarquable que par sa belle grotte, décrite avec tant de détails par Tournefort. Les *Cyclades* offrent un groupe d'îles très rapprochées les unes des autres, qui forment entre elles des détroits parsemés d'écueils, ce qui exige de la part des navigateurs beaucoup de prudence et d'habileté. Virgile exprime admirablement bien tout cela par ce vers :

Cycladas, et crebris legimus freta consita terris.

Enfin, pour qu'aucune circonstance favorable ne manquât à cette heureuse navigation, ce n'est qu'après avoir franchi ces îles et ces détroits que le vent souffle en poupe et fait voguer à pleine voile, sur une mer libre et dégagée de tout écueil, les vaisseaux du héros troyen. Virgile dit les *rivages de Curètes* pour l'île de *Crète,* qui est l'île de *Candie* des modernes, parce que les Curètes étaient considérés comme les premiers habitans qui eussent civilisé cette île. Plus haut, Anchise dit *Gnosia regna petamus*, parce que Gnose était le nom d'un des principaux états et d'une des principales villes de Crète. Cette ville était sur la côte septentrionale, et on en voit encore les ruines près d'un couvent grec nommé Énadieh, suivant M. Barbier du Bocage, qui a dressé une carte intéressante de la Crète ancienne[1], et ci-après, vers 171. Les dieux pénates d'Énée lui disent :

Dictæa negat tibi Jupiter arva,

parce que la montagne orientale de l'île de Crète portait le nom de *Dictée.* La montagne du milieu, qui était la plus élevée, s'appelait *Ida,* de même que celle de la Troade, dont les habitans étaient originaires de Crète, suivant d'anciennes traditions. Ainsi Virgile

[1] Barbier du Bocage, *Géographie ancienne ;* dans l'*Abrégé de Géographie moderne,* par Pinkerton et Walckenaer, t. II, p. 657; et analyse de la carte de l'île de Crète, dans l'ouvrage de M. de Sainte-Croix, intitulé : *Des anciens Gouvernemens fédératifs*, p. 467.

satisfait à la fois à l'histoire et à la géographie, lorsqu'il fait dire à Anchise :

> Creta Jovis magni medio jacet insula ponto ;
> Mons Idæus ubi, et gentis cunabula nostræ.

Le mont *Ida* de Crète se nomme aujourd'hui *Psiloriti.* La ville de Pergame, en Crète, dont Virgile attribue la fondation à Énée, a été mentionnée par Velléius Paterculus, Strabon, Pline et Plutarque ; mais Servius, auteur du cinquième siècle et commentateur de Virgile, est le seul qui nous donne quelque renseignement sur sa position. Il nous apprend qu'elle était près de *Cydonie*, et comme Strabon nous dit que le temple de Diane-Dictynne était situé dans la partie septentrionale du territoire de *Pergame*, on a pu placer *Pergama* sur le côté oriental du promontoire de Spada, à un lieu nommé *Cognes*, sur la carte d'une partie de l'empire de la Turquie d'Europe d'Arrowmith [1]. A peu de distance vers le sud, et près du village moderne d'*Acladia* [2], sont les ruines de la célèbre *Cydonia*, dont les habitans étaient renommés comme d'habiles archers, et savaient fabriquer d'excellentes flèches.

> Libet Partho torquere Cydonia cornu
> Spicula.
>
> Virg., *Eclog.* X, v. 54.

Anchise, en exhortant les Troyens à se rendre en Crète, dit qu'à partir de l'île Délos, il ne faut qu'une navigation de trois jours par un vent favorable.

> Placemus ventos, et Gnosia regna petamus.
> Nec longo distant cursu, modo Jupiter adsit,
> Tertia lux classem Cretæis sistet in oris.

Nos meilleures cartes modernes nous font compter cent vingt-cinq milles géographiques de distance entre Délos et le lieu où nous plaçons Pergame; par conséquent les vaisseaux des anciens, dans cette mer, faisaient quarante-deux milles géographiques, ou quatorze lieues marines, dans les vingt-quatre heures, lorsqu'ils étaient favorisés par le vent. M. Olivier, qui de Délos se dirigea sur Naxos, et de Naxos sur l'île de Crète, fut, comme Énée, favorisé par le

[1] Cette carte est ridiculement intitulée : *Constantinople and its environs.* 4 feuilles, 1802.

[2] Barbier du Bocage, *loc. cit.*, p. 657.

vent du nord, qui, ajoute-t-il, souffle régulièrement en été sur l'Archipel[1]. Ainsi le *surgens à puppi ventus euntes* de Virgile s'accorde donc avec les vents dominans dans cette mer, et il n'y a pas un seul trait de ce tableau qui ne soit d'une justesse parfaite.

C. A. WALCKENAER.

16 PAGE 220, VERS 25.

Italiam dixisse, ducis de nomine, gentem.

Ce vers et les trois précédens se trouvent liv. I, vers 167-171. Profitons de cette répétition pour faire une remarque importante. Quelques auteurs grecs, entre autres Strabon[2], ont prétendu que le nom d'Italie avait commencé par la grande Grèce, d'où il s'était étendu jusqu'aux Alpes; mais ce n'était pas le sentiment des Romains[3], qui croyaient que ce nom avait été d'abord uniquement donné au pays voisin du Tibre, par Italus, roi de Sicile, lorsqu'il vint s'y établir, et qu'ensuite il s'était communiqué peu à peu aux autres contrées qui composent aujourd'hui l'Italie, à mesure que les Romains y avaient étendu leurs conquêtes. Etienne de Byzance, quoique Grec, est de ce sentiment, puisqu'il dit que la Calabre est voisine de l'Italie : Plaute[4] appelle la grande Grèce, *Grèce exotique,* et la distingue de l'Italie[5]. On voit d'après Strabon, qui s'explique très clairement à cet égard, que l'*Œnotrie*, proprement dite, comprenait la partie méridionale de l'Italie ou la grande Grèce, et s'étendait jusqu'au golfe de Salerne. Plus au nord, dans la Campanie ou terre de Labour, était l'*Ausonie* proprement dite; au-delà était la *Saturnie*, qui renfermait le *Latium* ou la campagne de Rome. *Sæpius et nomen posuit Saturnia tellus*, dit Virgile, liv. VIII. Encore plus au nord et à l'ouest du Tibre, jusqu'à la chaîne des Apennins, était l'Etrurie ou la Tyrrhénie, et enfin au-delà des Apennins, les Gaulois, à une époque très reculée, avaient donné le nom de Gaule, *Gallia*, à la partie septentrionale de l'Italie, qu'ils avaient enlevée aux Etrusques et aux Ligures, possesseurs de la Ligurie, ou de l'état de Gènes des modernes. J'ai parlé de l'origine du nom de *Hénétie* ou *Vénétie*, et de la dénomination gé-

1 Olivier, *Voyages*, t. II, p. 179.

2 Strabo, *Geogr.*, lib. V, p. 209, et lib. VI, p. 254.

3 Servius, *Æneid. I*, in prim.

4 Plaute, *Menæchm*, act. I, sc. 1, v. 11.

5 Bouhier, *Mémoires de l'academie des inscriptions*, t. XII, p. 287 et suiv.

nérale d'*Hespérie*. Il est certain que le nom d'*Italie*, tel qu'il est employé dans l'*Énéide*, et désignant toute la contrée renfermée par les Alpes et là mer, est un anachronisme. Quoique Hérodote parle des Métapontins en Italie, de son temps on ne paraît cependant avoir eu aucune dénomination générale pour désigner le pays compris depuis sous le nom d'*Italie*; mais Virgile, qui voulait illustrer cette contrée, reculait à dessein l'antiquité d'un nom qui était devenu célèbre et d'un usage universel. WALCKENAER.

17 PAGE 220, VERS 6.

Corytum terrasque requirat
Ausonias.

Par *terras Ausonias*, Virgile entend l'Italie en général, et par *Corytum*, l'Etrurie ou la Toscane en particulier. Coryte était un ancien roi d'Etrurie. Ce passage de Virgile, et un autre du liv. X, mal interprété, ont fait supposer à Servius une ville et une montagne portant le nom de *Coryte*, qu'aucun ancien ne connaît, et qui paraissent n'avoir jamais existé. Par une figure hardie, Virgile met le nom du roi pour celui de la contrée qui lui était consacrée, et, comme l'observe Cluvérius, *Corytum* est ici pour *sedem Coryti, sepulcrum sive monumentum aut memoriam ejus;* de même Silius Italicus, en parlant du passage de l'armée de Flaminius dans la Toscane, dit lib. IV, v. 718 :

Ergo agitur raptis præceps exercitus armis
Lydorum in populos, sedemque ab origine prisci
Sacratam Coryti.

De là les Etruriens furent appelés Corytes ou peuples de Corytes, et pour désigner l'Etrurie on a dit les *champs de Coryte, Arva Coryti*. Voyez, à ce sujet, la savante description de Cluvérius, *Italia antiqua*, tome Ier, page 592; et Dempster, *De Etruria regali*, lib. II, cap. 10, tom. I, page 131.

C. A. WALCKENAER.

18 PAGE 222, VERS 19.

Servatum ex undis Strophadum me littora primum
Accipiunt. Strophades Graio stant nomine dictæ
Insulæ Ionio in magno.

Virgile, toujours exact jusque dans les plus petits détails, a soin de nous dire que les îles habitées par les Harpies ont été surnom-

mées *Strophades* par les Grecs, ce qui fait entendre qu'elles avaient un autre nom; Apollonius de Rhodes et Pline nous apprennent qu'en effet elles se nommaient *Plotæ*. Virgile dit encore *insulæ in Ionio magno*, pour indiquer leur situation, et l'épithète de *magnus* convient à la *mer Ionienne*, comparativement à la mer Egée et à l'Adriatique qui l'avoisinent et qui sont beaucoup plus resserrées. L'ignorance des premiers navigateurs, qui ne savaient pas retrouver les îles déjà découvertes, et qui leur faisait croire qu'elles avaient changé de place, avait, chez les anciens, semé les mers d'îles flottantes. Les *Strophades* sont les deux îles *Strivali*, à vingt milles au nord-ouest du cap Konello dans la Morée. Elles ont été visitées par Spon : elles sont fort basses; la plus grande, qui n'a pas plus de quatre milles de circuit, est fertile, bien habitée et abondante en sources. A. C. Walckenaer.

19 PAGE 222, VERS 21.

Quas dira Celæno,
Harpyiæque colunt aliæ, Phineïa postquam
Clausa domus, mensasque metu liquere priores.

Cet épisode des Harpies a été blâmé par plus d'un critique, comme présentant des objets hideux et dégoûtans. S'ils n'eussent été que hideux, les critiques auraient tort; et c'est ici le cas de rappeler les vers de Boileau:

Il n'est point de serpent ni de monstre odieux
Qui, par l'art imité, ne puisse plaire aux yeux :
D'un pinceau délicat l'artifice agréable,
Du plus affreux objet fait un objet aimable.
Art poét., ch. III.

Aimable n'est sûrement point le mot propre : un objet affreux, peint avec vérité, peut devenir intéressant, mais jamais aimable. A cela près, Boileau a raison. A l'égard de Virgile, le lecteur français peut blâmer dans sa peinture ce qu'elle offre de dégoûtant : aucune langue n'est aussi dédaigneuse ni aussi délicate que la nôtre dans le choix de ses tableaux. Cicéron, dans une de ses *Philippiques*, a osé peindre Antoine vomissant, aux yeux du peuple romain, le vin et les viandes dont il s'était gorgé la veille. Quel orateur oserait, dans notre barreau, hasarder une pareille peinture, qu'à peine tout le talent de Cicéron a pu rendre supportable à la bonne compagnie de Rome? Quoi qu'il en soit, ce morceau des

Harpies est écrit avec une élégance et une énergie admirables. L'imagination, flattée par la beauté de l'harmonie et de l'expression, oublie ce qu'une partie de cette peinture a de révoltant pour notre délicatesse française. Enfin, Virgile a su lier habilement cet épisode au sujet, par la prédiction que fait aux Troyens la plus terrible de ces Harpies, des malheurs qui doivent leur arriver. Convenons cependant qu'il aurait dû jeter plus d'intérêt dans quelques parties de ce livre. Pourquoi, dans la description de la peste qui chasse les Troyens de la Crète, n'a-t-il pas mis en danger les jours d'Anchise, d'Énée, ou du jeune Ascagne si cher à son père, et sur qui reposent la destinée et la grandeur future des Troyens? C'est avec une extrême timidité que je hasarde cette observation; mais il me semble que cet épisode eût produit un grand intérêt dans un tableau touchant de la tendresse paternelle.

20 PAGE 228, VERS 6.

Jam medio apparet fluctu nemorosa Zacynthos,
Dulichiumque, Sameque, et Neritos ardua saxis.

Zacynthos, aujourd'hui *Zante*, ne mérite plus l'épithète de *nemorosa*, que lui donne Virgile d'après Homère, et les hautes montagnes qui abritent ses trois vallées, quoique bien cultivées, sont nues et dépouillées des forêts qui l'ombrageaient. Denys d'Halicarnasse rapporte qu'Énée construisit à Zacynthe un temple à Vénus, et y institua des jeux encore en vigueur du temps d'Auguste. A cette époque, les jeux de la course se nommaient *la course d'Énée et de Vénus*[1]. *Samé* est la grande île de Céphalonie, plus connue depuis sous le nom de *Cephallenia*. Quant à *Dulichium* et à *Néritos*, on ne sait à quelles îles modernes elles répondent. D'Anville prétend que la première est la même qu'*Ithaque*, et que *Néritos* est *Leucade*; mais l'exactitude de Virgile, qui distingue ces îles et devait les connaître, nous fait croire qu'il se trompe. D'ailleurs, Méla s'accorde avec Virgile relativement à *Néritos*; nous osons même dire que le sentiment unanime des géographes modernes, qui rapportent *Ithaque* à *Theaki* moderne, n'est pas sans quelques difficultés, malgré l'ouvrage que vient de publier M. Gell[2]. Si nous commentions Homère, il serait de notre de-

[1] Dionys. Halicarn. lib. I, § 50; Larcher, *Memoire sur Vénus*, p. 145.

[2] Gell's, *Topography and Antiquities of Ithaca*, in-4°, 1807. L'auteur

voir d'approfondir toutes ces questions; mais nous suivons Énée, et, comme lui,

> Nous fuyons le berceau de l'exécrable Ulysse,

et nous abordons aux rivages plus connus de *Leucade*, aujourd'hui *Sainte-Maure*. Denys d'Halicarnasse dit qu'Énée bâtit un temple à Vénus dans l'île de Leucade, que l'on appelait le *temple de Vénus Æneas*; il en construisit un autre à *Actium*, qui subsistait encore du temps de Virgile, et un troisième à Ambracie [1]. Le mont de *Leucate*, si redouté des navigateurs et si funeste aux amans, porte aujourd'hui le nom de *Capo Ducato*; et le cap du continent qui lui est opposé rappelle l'ancien nom d'*Actium* dans le nom moderne d'*Azio*. Enfin, en côtoyant la Chaonie, et remontant vers le nord, Énée aperçoit la ville et l'île des Phéaciens, c'est-à-dire, *Corcyre* [2], aujourd'hui *Corfou*. Vis-à-vis de cette île et sur une hauteur du continent opposé, on aperçoit les ruines de l'ancienne ville de *Buthrotum* [3], dont la position était par conséquent conforme à l'indication de Virgile :

> Et celsam Buthroti ascendimus urbem.

Ce lieu porte encore le nom de *Butrinto*, et la capitale du Troyen Hellanicus est devenue le siége d'un évêché grec. Denys d'Halicarnasse nous apprend qu'Énée construisit un temple à *Onchesme*, près de Buthrote [4], et qu'il se rendit de ce dernier lieu à Dodone, pour consulter l'oracle. Énée, parti de Crète, et remontant au nord de *Buthrotum*, pour se rendre en Italie, a l'air de faire un

ne dit rien des mesures que nous donne Strabon, et c'est surtout ce point qu'il fallait discuter.

[1] Larcher, *Mémoire sur Vénus*, p. 1481.

[2] Telle paraît avoir été l'opinion générale du temps de Virgile; mais lorsqu'on lit attentivement l'*Odyssee*, cette opinion éprouve de bien fortes objections. Les Romains arrangeaient la géographie d'Homère à leur manière. Nous voyons par Strabon que le fil des traditions était depuis long-temps perdu.

[3] Poucqueville, *Voyage en Morée*, t. III, p. 14.

[4] Dionys. Halicarnas., *Antiq. roman.*, lib. I, § 51; Paulmier de Grentmesnil, *Græciæ antiquæ*, lib. II, cap. 2, p. 245; Larcher, *Mémoire sur Vénus*, p. 145.

long détour, mais, de son temps où l'on ne quittait point la terre de vue, il suivait la route directe.

C. A. Walckenaer.

[21] PAGE 228, VERS 8.

Effugimus scopulos Ithacæ, Laertia regna;
Et terram altricem sævi execramur Ulyssei.

C'est avec un goût infini que, parmi tant de lieux moins intéressans parcourus par Énée, le poète distingue ceux qui devaient frapper les Troyens par des souvenirs agréables ou douloureux. Et comment auraient-ils oublié la patrie d'Ulysse, le plus cruel de leurs ennemis? Le vers qui le rappelle est d'une admirable énergie.

[22] PAGE 228, VERS 16.

Actiaque Iliacis celebramus littora ludis.

Les amateurs de la langue latine remarquent que Virgile, au lieu de dire *celebramus ludos Iliacos in littore Actio*, a dit *celebramus littora Actia ludis Iliacis*. Mais ce qui est bien plus digne de remarque, c'est l'adroite flatterie adressée à Auguste. C'est sous ce promontoire d'Actium que la fameuse bataille de ce nom lui donna l'empire du monde. Des jeux solennels célébraient tous les ans cette grande journée; et Virgile, toujours soigneux de trouver dans la plus haute antiquité troyenne l'origine des cérémonies civiles et religieuses de Rome, suppose que les Troyens transmirent ces jeux célèbres aux Romains; de manière qu'Auguste semblait avoir moins créé que renouvelé cet usage antique, originaire de Troie, ainsi que les Romains.

[23] PAGE 230, VERS 4.

Æneas hæc de Danais victoribus arma.

Cette inscription est ingénieuse et nouvelle : on se fait ordinairement un trophée des armes enlevées à des ennemis vaincus; ici Énée attache aux portes du temple d'Apollon un bouclier conquis sur les Grecs triomphans.

[24] PAGE 230, VERS 10.

Hic incredibilis rerum fama occupat aures, etc.

Cet épisode est un de ceux qui font le plus d'honneur à l'imagination et à la sensibilité de Virgile. Il suppose qu'Andromaque, épouse involontaire de Pyrrhus, avait eu le bonheur, après la mort

de ce héros, d'épouser le jeune Hélénus, fils de Priam, et devenu, par la mort du fils d'Achille, l'héritier de son empire et de sa femme. Dans cette nouvelle situation, elle était encore moins la femme d'Hélénus que la femme d'Hector : elle avait élevé deux antels où venaient couler ses larmes. Le poète ne dit pas, mais le lecteur devine aisément, que, de ces deux antels, l'un était consacré à son fils, et l'autre à son époux. C'est peu : elle avait, dans ce coin de l'Épire, imité tous les objets de ses regrets, Ilion, le Simoïs, le Scamandre, et, par cette douce ressemblance, elle trompait la douleur de ses pertes, et les rigueurs de son exil. C'est encore une idée qui, quoique naturelle et touchante, ne serait point venue au bon Homère; elle est digne d'un élève de ce grand poète, mais d'un élève écrivant dans le siècle d'Auguste : cela se sent mieux qu'on ne peut le prouver.

25 PAGE 230, VERS 22.

Ut me conspexit venientem, et Troïa circum
Arma amens vidit, magnis exterrita monstris,
Deriguit visu in medio, etc.

Ce premier moment de l'entrevue d'Andromaque et d'Énée est admirablement peint : quelle vérité! quel naturel! L'aspect imprévu d'Énée, le costume troyen, la troublent : elle s'évanouit; revenue à elle, elle doute si elle voit Énée lui-même ou son ombre. Mais avec quel élan de sensibilité elle ajoute : « Si vous revenez d'un autre » monde, où est mon Hector ! » Voilà le sublime du sentiment. C'est un petit nombre de ces traits, c'est cet épisode peut-être qui a fait l'*Andromaque* de Racine; car le génie reçoit facilement l'empreinte du génie, et la reproduit de même : c'est ainsi que la peinture des amours de Didon se retrouve dans *Phèdre*.

26 PAGE 232, VERS 10.

Heu! quis te casus dejectam conjuge tanto
Excipit?

L'homme de goût sentira, sans en être averti, la beauté et la hardiesse de cette expression, *dejectam conjuge tanto*. Énée ne dit pas enlevée, arrachée à un si glorieux époux, mais *précipitée* d'un si noble époux, comme du faîte de la grandeur et de la gloire. On ne peut rendre dans notre langue que par des équivalens la beauté de cette expression.

[27] PAGE 232, VERS 13.

Dejecit vultum, et demissa voce locuta est, etc.

Il y a dans cette peinture d'Andromaque un sentiment exquis des convenances. Énée lui demande si elle appartient encore aux mânes d'Hector ou de Pyrrhus : Andromaque, honteuse de la fatalité qui l'a fait passer des bras d'Hector dans ceux de Pyrrhus, de là dans ceux d'Hélénus, esclave comme elle du fils d'Achille, par deux hymens également involontaires, baisse, pour réponse, les yeux et la voix ; et, sans satisfaire directement à la question d'Énée, trop embarrassante pour une épouse deux fois infidèle malgré soi au plus chéri des époux, s'écrie : « Heureuse Polyxène, égorgée » sur le tombeau d'Achille à l'aspect des murs de ta patrie! » Voilà une réponse vraiment sublime : elle est digne à la fois et de son malheur et de sa vertu. Si on osait, dans un sujet si sérieux et si touchant, se permettre l'application de vers plaisans, on se rappellerait ceux-ci d'un ouvrage trop célèbre :

C'est donc en vain que l'on fait ce qu'on peut
N'est pas toujours femme de bien qui veut.

[28] PAGE 232, VERS 20.

Servitio enixæ, tulimus.

Ce peu de mots exprime le sujet d'une douleur profonde. Non seulement Andromaque est esclave et l'épouse d'un esclave ; pour comble de malheur, sa triste fécondité a donné le jour à d'autres esclaves, et elle est mère de trois fils du fier Pyrrhus.

[29] PAGE 234, VERS 11.

Quid puer Ascanius?

Rien de si naturel que les questions d'Andromaque. C'est une mère qui interroge un père : elle demande donc si Ascagne vit encore, s'il conserve quelque regret de la mort de sa mère, enfin s'il promet d'être un jour digne fils d'Énée, digne neveu d'Hector. Ce dernier trait surtout appartient bien à Andromaque : ce n'est plus la mère, c'est l'épouse qui parle, c'est une épouse fière encore d'un époux qui n'est plus.

[30] PAGE 234, VERS 21.

Procedo, et parvam Trojam, simulataque magnis
Pergama, etc.

J'ai déjà fait remarquer ce que cette fiction a d'intérêt, de nou-

veauté et de grâce. Cette heureuse imitation de Troie, ce simulacre du Xanthe; Énée reconnaissant avec surprise, embrassant avec transport l'image consolante des portes de sa ville qui n'est plus et qui revit un instant pour lui par cette douce imposture : tout cela appartient entièrement à Virgile.

51 PAGE 234, VERS 22.

Et arentem Xanthi cognomine rivum, etc.

Une chose remarquable, c'est que, ce que dit Virgile de ce petit ruisseau qui représentait le Xanthe, La Condamine le dit et du Xanthe et du Simoïs : « En les voyant, on s'aperçoit de l'illusion » qu'ont faite au monde les beaux vers d'Homère. »

52 PAGE 236, VERS 21.

Atque hæc deinde canit divino ex ore sacerdos :
Nate dea, etc.

Cette prédiction d'Hélénus, qui est une imitation de celle que Circé fait à Ulysse dans Homère, est d'un prodigieux intérêt sous les rapports historique et géographique. D'abord elle reporte les lecteurs à ces temps reculés où l'Italie n'était connue des Grecs que de nom. Du temps d'Homère, quatre cents ans après la guerre de Troie, ce grand poète n'indique au-delà de la *Trinacrie* ou de la Sicile que l'île d'*OEa*, l'entrée des enfers, le pays des Cimmériens et les sources de l'Océan, vaste fleuve qui, suivant les idées de ce temps, entourait la terre entière. Énée se trouvait sur la côte de Grèce la plus rapproché de l'Italie, et cependant il ne pouvait passer directement dans cette dernière contrée et y séjourner, parce que la portion qui faisait face à la Grèce était occupée par des Grecs. Il lui faut donc faire un long détour pour atteindre les côtes occidentales d'Italie, où les destins l'appellent ; c'est ce qui est exprimé par ces vers, dont le dernier est admirable par son harmonie imitative :

Principio, Italiam quam tu jam rere propinquam,
Vicinosque, ignare, paras invadere portus,
Longa procul longis via dividit invia terris.

Énée est donc obligé de longer ces côtes ennemies; car, ainsi que je l'ai déjà observé, les navigateurs, avant l'invention de la boussole, ne pouvaient s'écarter des côtes; il est donc nécessaire qu'Hélénus fasse connaître à Énée les divers peuples qui habitent les pays

dont les rivages s'offriront successivement à ses regards : et d'abord il signale la colonie des *Locriens-Naryciens,* venus de cette partie de la Grèce, voisine de l'Eubée ou des environs de la ville Talanda des modernes; c'étaient les *Salentini* qui habitaient vis-à-vis Buthrote, dans la terre moderne d'Otranto : ensuite *Petilia*, fondée par Philoctète, vis-à-vis les *Salentini*, de l'autre côté du golfe de Tarente dans la Calabre citérieure, et dans le lieu moderne de Strongoli, où l'on a trouvé des inscriptions qui portent le nom ancien de cette ville. Mais Hélénus avertit Énée, lorsqu'il aura tourné l'extrémité méridionale de l'Italie, et que le vent l'aura rapproché de la Sicile, de ne pas tenter de franchir le détroit de *Pélore*, aujourd'hui le détroit de Messine. Les dangers qui accompagnent les navigateurs dans ce détroit en avaient fait un objet d'épouvante chez les anciens, dont l'imagination enfanta les monstres de Charybde et de Scylla. Hélénus en fait à Énée l'effrayante peinture, et rappelle en même temps cette ancienne opinion qui faisait de la Sicile une portion de l'Italie, avant qu'un tremblement de terre l'en eût séparée et n'eût formé le détroit de Messine. Eschyle, cité par Strabon, est le plus ancien auteur qui rapporte cette tradition. Hélénus dit à Énée de prendre vers la gauche, et, pour éviter ce terrible détroit, de faire le tour de la Sicile et de doubler le cap *Pachynum*, aujourd'hui cap Passaro, qui forme l'extrémité méridionale de cette île,

Præstat Trinacrii metas lustrare Pachyni.

L'inspiré des dieux recommande au héros troyen, lorsqu'il aura franchi la Sicile et atteint les côtes occidentales de l'Italie, de s'arrêter à Cumes, ville située sur le rivage de la Campanie, aujourd'hui la terre de Labour, et dont on voit encore les vestiges près de *Puzzuolo*, qui est *Dicearcha*. Cumes, fondée par des Grecs de l'île d'*Eubée* (île Négrepont), était, selon Strabon, la plus ancienne des villes grecques de la Sicile et de l'Italie, et le territoire volcanique qui l'environnait formait les fameux champs Phlégréens, théâtre de l'aventure des géans et d'autres prodiges mystérieux : c'est là qu'était la Sibylle qu'Énée devait consulter, afin de recevoir les instructions nécessaires pour terminer son voyage; car l'implacable déesse, fille de Saturne, qui régna sur le *Latium*, promis par les destins à Énée, Junon enfin interdit la connaissance du reste à Hélénus :

Scire Helenum farique vetat Saturnia Juno.

Je ne remarquerai pas avec quel art admirable Virgile, jusque dans les épithètes en apparence les plus indifférentes, rappelle sans cesse aux Romains l'histoire de l'Italie, les origines sacrées de leur culte, et les souvenirs antiques de leur patrie. Si mes notes ne font pas comprendre tout le mérite de ce grand poète, sous ce rapport, elles ont manqué leur but. C. A. WALCKENAER.

[33] PAGE 238, VERS 9.

Longa procul longis via dividit invia terris.

Ce vers est d'un bel effet; l'heureuse répétition du même mot semble éterniser la route d'Énée : *via invia* est d'une grande hardiesse; il ajoute à l'idée du long espace qu'il doit parcourir celle d'un espace *infréquenté* et presque impraticable. C'est ici qu'il faut remarquer la faiblesse de l'art de la navigation dans sa naissance, et combien nos trois voyages autour du monde ont rendu misérable cette promenade des Troyens sur la mer de l'Archipel et de l'Italie; c'est surtout dans les progrès de cet art que s'est montrée la perfectibilité humaine. Quel intervalle immense entre ses timides essais et ces derniers prodiges! Mais n'oublions pas de remarquer que c'est seulement dans les sciences que se développe cette perfectibilité trop souvent funeste : l'homme moral est bien moins perfectible que l'homme intellectuel. La morale, après s'être développée dans de longs traités et de grands ouvrages, revient toujours se renfermer dans un petit nombre de préceptes. Les sciences s'étendent du centre à la circonférence; la morale revient de la circonférence au centre, et roule sur un petit nombre de points à jamais invariables.

[34] PAGE 242, VERS 19.

Quæcumque in foliis descripsit carmina virgo,
Digerit in numerum, atque antro seclusa relinquit:
Illa manent immota locis, neque ab ordine cedunt.

Cette prophétesse, qui, dans la solitude de son antre, écrit ses oracles sur des feuilles, semble exprimer, par une heureuse allégorie, les effets de l'inspiration produite par les méditations solitaires. Tant que la porte de l'antre reste fermée, les mots qui composent l'oracle restent immobiles à leur place et liés ensemble dans leur ordre naturel; mais, dès que la porte ouverte donne accès aux vents, les feuilles mobiles s'éparpillent, voltigent dans les profon-

deurs de l'antre, et la prêtresse ne peut les ressaisir. Ainsi, tant que la retraite inspire le poète solitaire, les idées naissent unies et restent liées ensemble; mais, dès que la distraction et la dissipation arrivent, les idées fugitives se désordonnent et s'envolent. Si cette application n'est pas exacte comme allégorie, du moins est-elle juste et même ingénieuse comme comparaison.

35 PAGE 244, VERS 21.

Arma Neoptolemi.

Autant Homère est supérieur à Virgile dans l'ensemble de la marche progressive de son poème, autant son rival l'emporte par le choix des détails et les beautés multipliées de sa composition savante. On aime à voir Hélénus donner à Énée l'armure de Pyrrhus, destructeur de Troie. Quelles idées touchantes et terribles doivent lui rappeler ces armes, si fatales aux Troyens!

36 PAGE 246, VERS 13.

Accipe et hæc, manuum tibi quæ monumenta mearum
Sint, puer, et longum Andromachæ testentur amorem,
Conjugis Hectoreæ.

C'est une chose éternellement étonnante que la facilité avec laquelle les grands poètes se mettent à la place des personnages qu'ils font parler. Jamais la sensibilité maternelle n'eut un plus doux, un plus tendre épanchement que dans ce discours d'Andromaque; lui seul peut-être, par l'impression profonde qu'il a faite sur celui de tous les poètes qui ressemble le plus à Virgile, nous a valu la belle tragédie d'*Andromaque*. Quel intervalle immense entre cette pièce et les *Frères ennemis!* C'est que dans l'une Racine n'a été inspiré que par Stace, et que dans l'autre il l'a été par Virgile. Andromaque, toujours pleine d'Astyanax, ne fait point de présens aux autres Troyens; elle est mère, c'est à un enfant qu'elle les adresse : mais en même temps avec quel noble orgueil elle s'écrie qu'elle fut épouse! Recevez, dit-elle, ces ouvrages travaillés des mains d'Andromaque. Et, cherchant à en rehausser la valeur, elle ne se dit pas la fille des rois, mais l'épouse d'Hector.

37 PAGE 246, VERS 15.

Cape dona extrema tuorum.

Cette idée est infiniment touchante : rien n'est plus cher aux âmes tendres que les dernières marques d'amitié qu'on reçoit des

personnes qu'on aime, lorsqu'on les quitte pour toujours; les derniers présens alors ressemblent aux derniers adieux.

38 PAGE 246, VERS 16.

O mihi sola mihi super Astyanactis imago!

La beauté de ce vers si doux à l'oreille et à l'âme peut se sentir, mais non s'expliquer.

39 PAGE 246, VERS 17.

Sic oculos, sic ille manus, sic ora ferebat.

Racine n'a pas manqué de s'emparer de ce beau vers, qu'il a encore embelli; il fait dire à Andromaque (acte II, sc. 5):

Voilà ses yeux, sa bouche, et déjà son audace.

On peut remarquer dans le vers du poète français combien *son audace* est heureux. Pyrrhus, dans la bouche duquel il met cette expression, mais qui ne fait que répéter ce qu'il a entendu dire par Andromaque, a dû être frappé du plaisir avec lequel cette mère remarque l'ardeur naissante du fils d'Hector, qui est souvent représenté dans la tragédie comme le vengeur futur de Troie. Par cette légère addition, Racine s'est approprié d'une manière adroite le passage de Virgile.

40 PAGE 246, VERS 18.

Et nunc æquali tecum pubesceret ævo.

Voltaire a mis ce vers si naturel dans la bouche de Mérope (acte II, sc. 2):

Il me rappelle Égysthe, Égysthe est de son âge.

Mais il faut remarquer que le vers de Voltaire est plus simple, et celui de Virgile plus poétique et plus figuré. Cela devait être: l'un écrit une épopée, et l'autre une tragédie. Enfin, ce qui ajoute beaucoup à l'intérêt de cette situation, c'est que c'est une mère privée de son fils, qui parle à un fils privé de sa mère.

41 PAGE 246, vers 19.

Hos ego digrediens lacrymis affabar abortis, etc.

Rien de plus attendrissant que ce discours et ces adieux. Énée ne peut les entendre sans émotion. La comparaison qu'il fait du bonheur de ces duex époux jouissant d'un établissement solide,

voyant tous les jours cette douce représentation de Troie, ouvrage de leurs mains, avec la fortune errante des Troyens fugitifs, poursuivant sur les flots cette Italie qui s'enfuit devant eux, est touchante par le contraste de cette double situation. Et combien sont intéressans encore les projets qu'il s'est formés de ne faire un jour de l'Epire et de l'Italie, deux colonies unies par les nœuds du sang et par ceux de l'amitié, qu'une même patrie et qu'une même nation ! Tout cela est beau, parce que tout cela est naturel, simple et touchant ; c'est en outre une manière adroite de lier l'histoire des Romains à celle des Troyens, dont ils s'enorgueillissaient d'avoir rempli les destinées.

42 PAGE 248, VERS 14.

Provehimur pelago vicina Ceraunia juxta.

En sortant de Buthrote, Énée remonte encore vers le nord, et suit la côte de l'Epire qu'habitaient les *Chaones*, afin d'atteindre les *monts Cérauniens*, aujourd'hui les *monts Kimara*, parce que cette terre est la plus rapprochée des côtes de l'Italie vers lesquelles il se dirige et qu'il doit suivre ensuite.

Unde iter Italiam, cursusque brevissimus undis.

La *citadelle de Minerve*, le premier lieu de l'Italie où aborde Énée, nommé aujourd'hui *Castro*, est à huit milles romains, au midi d'*Hydruntum*, Otranto, selon la mesure qui nous est donnée par la table de Peutinger. Denys d'Halicarnasse nous apprend que le port de cette citadelle, dont Virgile fait une description si pittoresque, fut nommé *port de Vénus* depuis qu'Énée y eut abordé. Le héros troyen se rembarque et traverse le golfe de Tarente, *sinus Herculei Tarenti*, qui a conservé son nom antique. Les Troyens voient en passant le promontoire *Lacinium*, aujourd'hui le *cap de Nau*, sur lequel se trouvait le temple de Junon Lacinienne, à six milles romains [1], au midi de *Croton*, aujourd'hui *Cortone :* peu après ils rencontrent la forteresse de Caulon et *Scylaceus*,

Caulonisque arces, et navifragum Scylacæum.

Ici Virgile semble intervertir l'ordre géographique; car, en venant du nord, le *Scylacæus sinus*, ou *golfe de Squillace*, se présentait avant *Caulon*, déjà détruite ou déserte au siècle d'Auguste [2],

[1] Voyez Tite-Live, liv. XXIV, chap. 3.

[2] Voyez *Strabon*, liv. VI, p. 261.

et qui paraît avoir été placée près de *Castel Vetere*, sur les bords de la rivière Alano; cependant je ne crois pas que Virgile ait commis cette faute. En effet, on a dû remarquer qu'il donne à *Scylacæum* l'épithète de *navifragum*, *brise-vaisseaux*, qui ne convient pas du tout à un golfe. Cette épithète semble nous désigner un promontoire, et je soupçonne que le cap de Bruzzano portait le nom de *Scylacæum*, quoique je ne trouve aucun autre ancien que Virgile qui en ait fait mention sous ce nom. Ce qui semble appuyer cette conjecture, c'est que Virgile fait dire à Énée qu'immédiatement après avoir passé *Scylacæum* les Troyens aperçurent la Sicile et le mont Etna :

Tum procul e fluctu Trinacria cernitur AEtna.

Or, comment est-il possible de croire que ce grand poète, qui se montre si exact jusque dans les plus petits détails géographiques, n'eût nommé aucun des caps qui formaient l'extrémité méridionale de l'Italie, ni indiqué que les Troyens doublèrent cette extrémité, évènement le plus important de toute cette navigation? Les Troyens reconnaissent ensuite le terrible détroit signalé par Hélénus, séjour de *Charybde* et de *Scylla*. La courte description qu'en donne Virgile est en partie traduite d'Homère, et Spallanzani, qui a observé ces lieux en habile naturaliste, a su démêler dans ces deux grands poètes des connaissances locales déguisées sous d'ingénieuses fictions. Les Troyens, dociles aux conseils d'Hélénus, tournent vers la gauche, et relâchent sur la côte des épouvantables Cyclopes : cette côte était celle qui s'étendait au sud-est de l'Etna, dont les éruptions volcaniques avaient donné lieu à toutes ces fables : le nom de *Jaci*, que porte un village situé sur la côte, au nord de Catane, rappelle celui du fleuve *Acis*, si célèbre dans la mythologie [1], et les fameux *rochers des Cyclopes* se retrouvent aussi dans les quatre écueils nommés *Faraglioni*. Le vent du nord souffle ensuite très à propos pour écarter nos navigateurs du redoutable *Pelore*, et les aider à longer la côte orientale de la Sicile. Ils dépassent l'embouchure du *Pantagia*, fleuve dont Thucydide, Ovide, Pline, Silius Italicus, ont fait mention. C'est, suivant nous, la rivière *Lentini* de la carte de Sicile de Zannoni, que Cluverius et

[1] Voyez Cluverius, *Sicilia antiqua*, p. 114, Amico e Statella; *Siculum typographium*, t. III, p. 23, et la carte de Sicile en deux feuilles, par Zannoni.

Amico appellent *Porcari* [1]. A l'une de ces embouchures (car cette rivière en a deux, et le mot *ostia* est par conséquent très exact) on distingue, près du cap Brucca, les rochers aigus dont parle Virgile. Le golfe de Mégare est la vaste baie comprise entre les caps de *Santa-Croce* et de *Santa-Panagia :* l'île de *Thapsus*, qui s'y trouve, est la presqu'île *Magnisi;* elle était presqu'île comme aujourd'hui dès le temps de Thucydide qui en fait mention, et qui même ajoute qu'elle ne tenait à la terre que par un isthme très étroit [2]. Les Troyens paient ensuite en passant leur tribut d'adoration à l'île d'*Ortygie*, qui fut le berceau de la vaste *Syracuse*, et qui renferme aujourd'hui toute la Syracuse des modernes. Cette île, qui dès les premiers temps fut liée au continent par une chaussée, s'étend vers le promontoire *Plemmyrium*, et semble vouloir fermer l'entrée de la baie qui formait le grand port, et qui est le *Sicanius sinus* de notre poète; derrière ce promontoire sont des marais formés par l'*Anapus*, l'Anapo ou l'*Alfeo* des modernes [3]. Virgile exprime très bien tous ces détails en deux vers :

> Sicanio prætenta sinu jacet insula contra
> Plemmyrium undosum ; nomen dixere priores
> Ortygyam.

Ensuite *Helorum* et ses gras pâturages se présentent aux regards de la flotte; les ruines d'*Helorus* existent à mille pas de la côte, au sud-est de Noto, dans un lieu nommé *Muri-Ucci-Rocchari* [4]; enfin, nos navigateurs doublent le promontoire *Pachynum,* ou le *cap Passaro,* qui s'avance dans la mer comme une presqu'île; et bientôt ils passent devant *Camarina,* qui, avec peu d'altération, a conservé son ancien nom, plus heureuse à cet égard que l'immense *Gela,* dont on voit les vestiges près de *Terranova* et de la rivière qui porte aussi ce nom moderne. La ville d'*Acragas* ou *Agrigente,* dont le nom s'est converti en celui de *Girgenti*, étonne encore le voyageur par quelques faibles débris de son antique magnificence : les ruines de *Selinus,* riche en palmiers, se voient près de *Torre Pollici* et de *Pileri,* entre les deux petites rivières

[1] Cluverius, p. 131; Amico, t. I, p. 179.

[2] Thucydide, liv. VI.

[3] Voyez Borch, *Lettres sur la Sicile,* t. I, p. 138.

[4] Amico, t. I, p. 204.

de Modiuni et de Belici [1]; cette dernière, qui est la plus occidentale, est l'ancien fleuve *Hypsa*. Les Troyens, tournant ensuite le *Promontorium Lilybeum*, ou le cap *Boeo* des modernes, entrent dans le port de *Drepanum* ou *Trapani* d'aujourd'hui, où mourut Anchise. C'est en sortant de ce port que la flotte d'Énée fut dispersée par une tempête furieuse, et qu'il fut jeté, avec quelques uns des siens, sur la côte de la célèbre *Carthage*, dont on trouve avec peine quelques légères traces près de *Tunis*, qui s'est accrue de ses débris.

C. A. WALCKENAER.

43 PAGE 250, VERS 7.

Cum procul obscuros colles humilemque videmus
Italiam. Italiam primus conclamat Achates;
Italiam læto socii clamore salutant.

Toute cette peinture est pleine de vérité. *Obscuros* exprime fort bien les collines cachées à demi sous un voile de vapeurs; et la convexité des mers qui suivent la forme du globe suffit pour faire comprendre comment l'Italie leur paraît basse dans le lointain. Les navigateurs savent comment les rivages et les coteaux semblent sortir des eaux, et s'élever sur l'horizon à mesure qu'on en approche. Le mot *Italiam*, trois fois répété, donne à ce passage beaucoup de mouvement et de vivacité. J'ai pris soin de conserver cette répétition, qui rend parfaitement les cris redoublés des matelots lorsque la terre est aperçue.

44 PAGE 252, VERS 1.

Objectæ salsa spumant aspergine cautes.

J'ai remarqué dans ce livre peu de vers imitatifs; celui-ci, par la répétition de sa lettre *s*, rend parfaitement le sifflement des vagues qui battent les rochers. Du reste, tous les détails des manœuvres nécessaires à la navigation sont partout bien rendus; et on ne peut rien ajouter ni à la vérité des images, ni à la propriété de l'harmonie, toujours adaptée à l'objet qu'il faut peindre. Ceux qui nient l'existence de cette harmonie, ou qui en laissent tous les honneurs au hasard de la composition, ne pourront pas, je crois, méconnaître l'intention du poète dans le vers suivant, où il s'agit

[1] Conférez la carte de Sicile par Zanuoni, avec l'intéressante description d'Amico, t. II, p. 178.

de peindre la longueur des antennes recouvertes de leurs larges voiles :

Cornua velatarum obvertimus antennarum.

La consonnance même, qui ailleurs serait un défaut, est ici une beauté.

[45] PAGE 256, VERS 3.

Sed horrificis juxta tonat AEtna ruinis, etc.

Cette peinture de l'Etna est, sous tous les rapports, d'une grande perfection; on y trouve aussi des effets savans d'harmonie imitative, remarqués avec beaucoup de goût par Racine le fils (*Réflexions sur la poésie*). La répétition de la lettre *t* fait un bel effet dans ce vers où il s'agit de peindre l'effet de l'Etna.

[46] PAGE 256, VERS 6.

Attollitque globos flammarum, etc.

Les longues multipliées font là un bel effet, et marquent bien l'élévation des globes de flammes vomis par le volcan.

Dans les mots *Urgeri mole hac*, on croit entendre le craquement des membres du géant écrasés sous le poids de la montagne.

[47] PAGE 256, VERS 15.

Et, fessum quoties mutet latus, intremere omnem, etc.

Ce vers, arrêté au quatrième pied, exprime fort bien le mouvement brusque et la chute pesante du corps d'Encelade se retournant et retombant sous le poids qui l'accable.

[48] PAGE 256, VERS 17.

Noctem illam tecti silvis immania monstra
Perferimus, etc.

Aucun poète n'a peint avec plus de vérité que Virgile les sentimens et les sensations qu'excitent dans le cœur humain les objets de la nature. Le bruit de l'Etna frappe d'autant plus vivement les Troyens qu'ils n'en connaissent pas la cause. L'obscurité de la nuit ajoute à leur terreur. Ce sentiment est naturel, et tous les militaires conviennent que les combats nocturnes sont les plus effrayans. C'est ce que j'ai tâché d'exprimer dans les vers suivans, tirés du poème de l'*Imagination*, chant IV :

Quand du fer, de l'airain, le brillant appareil

Éclate, et resplendit aux rayons du soleil,
Le soldat avec joie affronte les tempêtes;
Les dangers sont des jeux, les combats sont des fêtes:
Mais, quand la nuit répand sa ténébreuse horreur,
Quand l'œil ne peut juger l'objet de sa terreur,
Alors tout s'exagère à notre âme tremblante;
Le danger moins connu cause plus d'épouvante.

49 PAGE 256, VERS 24.

Cum subito e silvis, macie confecta suprema,
Ignoti nova forma viri, etc.

Cet épisode est d'un genre absolument neuf, et appartient tout entier à l'âme tendre de Virgile. Deux choses le rendent intéressant : d'abord c'est un bel et touchant exemple de la pitié que se doivent même les ennemis; ensuite il ennoblit le caractère des Troyens, qui, victimes de la haine implacable des Grecs, respectent dans l'un d'eux les droits sacrés du malheur. Le tableau de sa vie misérable est tracé d'une manière à la fois vigoureuse et touchante, et prépare parfaitement l'accueil hospitalier des Troyens.

PAGE 258, VERS 23.

Immemores socii vasto Cyclopis in antro
Deseruere.

Cet épisode de Polyphème est emprunté d'Homère; mais Virgile lui est fort supérieur par la force, l'énergie, la beauté des images, et même l'harmonie, malgré les avantages de la langue grecque.

51 PAGE 260, VERS 4.

Vidi egomet, duo de numero cum corpora nostro,
Prensa manu magna, medio resupinus in antro, etc.

Jamais Virgile n'a tracé un tableau plus terrible. Cette description offre quelques images qui ont paru révolter la délicatesse française. Il est temps de lutter contre ces préjugés; c'est à cette timidité des écrivains et des traducteurs qu'il faut attribuer toute celle de notre langue; c'est à la beauté de l'harmonie, au choix des expressions, de réconcilier avec ces peintures notre délicatesse pusillanime. Avant que Racine eût écrit ces admirables vers,

Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange
D'os et de chairs meurtris, et traînés dans la fange,

Des lambeaux pleins de sang et des membres affreux,
Que des chiens dévorans se disputaient entre eux,
Athalie, act. II, sc. 5.

qui aurait pu croire que notre langue fût susceptible de pareilles images? Il faut, dans ces peintures, que ce qu'elles ont de dégoûtant soit couvert par ce qu'elles ont de terrible. Tout le monde a lu, et on a traduit dans toutes les langues le passage du Dante où le malheureux Ugolin, représenté dans l'enfer rongeant le crâne de son ennemi, essuie sa bouche avec la chevelure de ce crâne ensanglanté. C'est la faute du traducteur, quand ces images révoltent, au lieu d'effrayer. Venons maintenant à cet épisode de Polyphème: il prouve que le poète a droit de peindre non seulement les objets naturels, mais encore ce qui est hors de la nature. Le monde ne suffit pas plus aux grands poètes qu'aux conquérans; on peut dire d'eux comme d'Alexandre:

Maître du monde entier, s'y trouvait trop serré.
BOILEAU, satire 8.

Il me faut du nouveau, n'en fût-il plus au monde,
Clymène, coméd.

dit La Fontaine. L'extraordinaire appartient encore plus que le vrai à la poésie épique; et, quand elle a peint ce qui est grand, elle a encore à peindre ce qui est gigantesque. Les récits des géans sont un des premiers charmes de l'Arioste. Enfin, tous les hommes sont enfans pour les fables, ce qui fait dire encore à La Fontaine:

Si *Peau-d'Ane* m'était conté,
J'y prendrais un plaisir extrême.
Liv. VIII, fable 4.

52 PAGE 260, VERS 9.

Haud impune quidem; nec talia passus Ulysses.

« Ulysse impunément ne vit point leur trépas. »

Le mot *impunément* est employé ici dans une acception différente de celle que lui donne l'usage. Cependant il exprime la pensée de Virgile avec tant d'exactitude, que j'ai cru devoir m'en servir; et je me suis en cela appuyé de l'autorité de Racine, qui fait dire dans le même sens à Eriphile:

Dans un lâche sommeil crois-tu qu'enseveli
Achille aura pour elle impunément pâli?
Iphigénie, act. IV, sc. 1.

53 PAGE 260, VERS 12.

Jacuitque per antrum
Immensus, etc.

On sent avec quel goût le mot *immensus* est rejeté au vers suivant, et combien il alonge la taille immense du géant.

54 PAGE 268, VERS 9.

Heu! genitorem, omnis curæ casusque levamen,
Amitto Anchisen, etc.

Un poète sans goût se serait étendu très au long sur cette mort d'Anchise; Virgile, en peu de vers, rend compte de cet évènement, et il peint la douleur d'Énée avec la plus touchante sensibilité.

En tout, ce livre, l'un des moins cités de l'*Énéide*, est un des plus estimables : on ne pouvait donner plus d'intérêt à un voyage sur les mers de Grèce et d'Italie. L'aventure touchante de Polydore; l'entrevue encore plus touchante d'Andromaque et d'Énée; les regrets du veuvage et de la maternité; les malheurs de l'exil; et, dans l'histoire d'Achéménide, cette belle recommandation de la pitié et de l'humanité, même entre ennemis; les regrets touchans d'Énée à la mort de son père; une foule de descriptions variées; celle d'une peste, d'un volcan, d'une tempête, des lieux les plus fameux de la Grèce et de l'Italie; l'exactitude du géographe; l'imagination brillante du poète; en un mot, la réunion de tout ce que l'histoire, la fable, la nature morale et physique, offrent de plus touchant, de plus beau, de plus pittoresque : voilà ce que personne n'a dit de ce troisième livre, supérieur peut-être à d'autres dont les beautés, plus sensibles, sont plus à la portée des lecteurs ordinaires. Ainsi, dans un cabinet de tableaux, tandis que la foule se presse devant une composition dont le sujet est plus intéressant, ou le coup d'œil plus brillant, le connaisseur reste les yeux fixés sur un chef-d'œuvre, qui, moins intéressant au premier coup d'œil, rappelle et entretient l'attention par la beauté du dessin, la vérité du coloris, et la perfection des détails.

FIN DES NOTES DU TOME PREMIER DE L'ÉNÉIDE.

VARIANTES.

VARIANTES DU LIVRE I[1].

PAGE 49, VERS 1.

Moi qui, jadis assis sous l'ombrage des hêtres,
Essayai quelques airs sur mes pipeaux champêtres,
Qui depuis oubliant les bois pour les vergers,
Et quittant pour le soc les flûtes des bergers,
Soumis les champs ingrats au laboureur avide;
Aujourd'hui, d'une voix plus forte et moins timide,
Je chante, etc.

PAGE 49, VERS 14.

Que n'imagina pas la déesse implacable,
Alors qu'il disputait à cent peuples fameux
Cet asile incertain tant promis à ses dieux,
Qui doit au Latium sa brave colonie,
Qui dut mêler son sang au vieux sang d'Ausonie,
Préparait le berceau de ces fameux Albains,
Nobles fils d'Ilion, et pères des Romains;
Et leur cité, de Rome un moment la rivale,
Et des vainqueurs des rois la ville impériale!
Muse, etc.

Et préparait de loin la race ausonienne,
L'empire des Albains et la grandeur romaine.
Muse, etc.

Et formait des débris de la race troyenne,
L'empire des Albains, etc.

PAGE 51, VERS 36.

Et du monde conquis vaste dominateur:
Du sort impérieux tel est l'ordre suprême.
Tremblante pour sa gloire, et pour les Grecs qu'elle aime,
Se rappelant encor tous ces fameux combats

[1] On a négligé de rapporter ici comme variantes les changemens de quelques mots, et même d'un ou deux vers; ces corrections sont trop nombreuses, et il eût été sans utilité de les accumuler.

Que pour ces Grecs chéris avait livrés son bras,
Une autre injure parle à son âme indignée,
Par un berger troyen sa beauté dédaignée:
L'odieux jugement qui fit rougir son front,
Hébé pour Ganymède, etc.

PAGE 51, VERS 57.

Tant dut naître avec peine et croître lentement
De l'empire romain l'éternel monument!
A peine leurs vaisseaux, partis de la Sicile,
Voguaient à pleine voile, etc.

PAGE 53, VERS 68.

» Pourrait dans l'Italie aborder malgré moi!
Sort cruel! Quoi! Pallas, une simple déesse...

PAGE 59, VERS 159.

D'autres au fond des eaux
Roulent épouvantés de découvrir la terre:
Aux sables bouillonnans l'onde livre la guerre.
Par le fougueux Autan rapidement poussés,
Contre de vastes rocs trois vaisseaux sont lancés;
Trois autres par l'Eurus, etc.

PAGE 59, VERS 178.

Et, cédant sous le poids de la vague qui gronde,
La nef tourne, s'abîme et disparaît sous l'onde:
Son mât seul, un instant, se montre à nos regards.
Alors s'offrent au loin, confusément épars,
Nos armes, nos débris, notre antique opulence,
Et quelques malheureux, etc.

Alors s'offrent aux yeux, flottant de toutes parts,
Un mélange confus de voiles, d'étendards,
Les débris d'Ilion, son antique opulence,
Et quelques malheureux, etc.

PAGE 59, VERS 187.

Le vaisseau fatigué s'ouvre, se brise, éclate;
Et les torrens vainqueurs entrent de tous côtés.
Cependant de ses flots, sans son ordre agités,
Neptune entend le bruit; il entend la tempête
Mugir autour d'Énée, et gronder sur sa tête;
Il voit flotter épars les débris d'Ilion,
En devine la cause, et reconnaît Junon.
Aussitôt appelant, etc.

PAGE 63, VERS 217.

. . . . . . Son char léger rase, en volant, les flots.
Ainsi, dans la chaleur d'une émeute soudaine,
Quand d'un peuple irrité le courroux se déchaîne,
Déjà par la fureur tous les bras sont armés,
Déjà volent dans l'air les brandons enflammés;
Mais d'un sage vieillard si la vue imposante
Dans l'ardeur du tumulte, etc.

PAGE 65, VERS 258.

Entre les mains d'Achate un cailloux étincelle;
Il nourrit d'un bois sec cette flamme nouvelle.
Du fond de leurs vaisseaux, etc.

Achate au même instant prend un caillou qu'il frappe:
En éclairs petillans l'étincelle s'échappe;
Le feuillage amassé reçoit le feu naissant;
Achate d'un bois sec nourrit ce feu croissant;
Et bientôt au brasier d'une tige brûlante,
Cherche, attise, et saisit la flamme étincelante.
Du fond de leurs vaisseaux, etc.

PAGE 65, VERS 276.

Il tressaille, il s'arrête, il saisit à l'instant
Et son arc, et ses traits, qui sifflent en partant:
Leurs chefs, qu'enorgueillit leur ramure superbe,
Déjà percés de traits, ont ensanglanté l'herbe.

PAGE 67, VERS 288.

Déjà leurs maux cédaient à la douce liqueur;
Il y joint ce discours, plus puissant sur leur cœur:
« Compagnons, leur dit-il, etc.

PAGE 67, VERS 309.

Dépouille avec ardeur leur sauvage butin,
Divise par le fer la proie encor vivante,
Enfonce un bois aigu dans la chair palpitante;
D'autres sur des trépieds, etc.

PAGE 69, VERS 333.

« Arbitre souverain de l'empire des cieux,
Toi qui, régnant dans l'air, sur la terre et sur l'onde,
Tiens en main et la foudre et les rênes du monde,
Qu'a donc fait mon Énée? etc.

PAGE 71, VERS 363.

» Sa main du Latium nous écarte sans cesse!
Grand dieu! de notre encens est-ce donc là le prix? »

A ces mots, souriant à la belle Cypris,
Avec cet air serein qui calme la tempête,
Vers elle doucement il incline la tête,
Sur sa bouche de rose, etc.

PAGE 73, VERS 388.

» Et, de Lavinium aux remparts des Albains,
Portera le premier le berceau des Romains.
Là, durant trois cents ans, sur toute l'Italie
Règneront vos Troyens, lorsque la jeune Ilie,
Mêlant au sang de Mars, etc.

PAGE 73, VERS 406.

» A la superbe Argos, à la fière Mycènes,
Le sang d'Assaracus imposera des chaînes;
Et les fils des vaincus, etc.

PAGE 75, VERS 437.

Il sort, va visiter ces rivages nouveaux;
Sont-ils peuplés d'humains ou de monstres sauvages?
A l'abri des rochers, et sous de noirs ombrages,
Il laisse ses vaisseaux, etc.

PAGE 81, VERS 532.

Elle dit. Le héros,
Poussant du fond du cœur de douloureux sanglots :
« O déesse ! dit-il, si du sort qui m'accable, etc.

PAGE 87, VERS 609.

Le bruit tumultueux des travaux et des arts :
Des chaumes faisant place à ce séjour superbe,
Des temples s'élevant aux lieux où croissait l'herbe,
Là des rochers pesans, etc.

PAGE 87, VERS 615.

Là viendra l'innocence invoquer la justice;
Contre les flots grondans et les vents orageux
Le commerce a ses ports; le théâtre a ses jeux;
Et déjà, de la scène ornemens magnifiques,
Les marbres africains sont taillés en portiques.
Au retour du printemps, etc.

PAGE 89, VERS 635.

Un bois pompeux s'élève au milieu de Carthage,
Qui reçut ses enfans échappés du naufrage.

PAGE 89, VERS 646.

Là, pour les yeux d'Énée, un objet plein de charmes
Pour la première fois vint suspendre ses larmes,
Et fit briller pour lui quelques rayons d'espoir.

PAGE 89, VERS 655.

Et ce fils de Pélée, à tous les deux terrible.
Il s'arrête, il s'étonne, et répandant des pleurs :
« Cher Achate ! quel lieu n'est plein de nos malheurs !
Dit-il. Voilà Priam ! Jusque sur ce rivage
On plaint donc l'infortune, on chérit le courage !
Cher ami ! dans ces lieux j'espère un sort plus doux :
L'éclat de nos malheurs y parlera pour nous. »
Il dit, et parcourant les longs malheurs de Troie,
Gémissant de douleur, etc.

PAGE 91, VERS 672.

Volent loin de ces bords ses superbes chevaux,
Avant que du Scamandre ils aient goûté les eaux :
Là, fuyait désarmé le malheureux Troïle,
Faible enfant dont le bras ose affronter Achille.

PAGE 93, VERS 715.

Et le cœur de Latone en palpite de joie.
Telle marche Didon d'un air majestueux,
Et fend des Tyriens les flots respectueux.
Auprès de la déesse, etc.

PAGE 95, VERS 730.

Il regarde : ô surprise ! ô comble de la joie !
Ce sont ses compagnons que le ciel lui renvoie ;
C'étaient Sergeste, Anthée, etc

PAGE 95, VERS 735.

Caché dans son nuage, il hésite, il balance,
Il veut savoir leur sort, veut savoir en quels lieux, etc.

PAGE 95, VERS 759.

» Venons-nous, violant les droits sacrés des hommes,
Porter ici le fer et le feu destructeur?
Non : tant d'audace, hélas ! ne sied pas au malheur.
Il est un lieu, etc.

PAGE 99, VERS 808.

Il dit : les Phrygiens, qu'enchante son discours,
D'un murmure flatteur, etc.

PAGE 101, VERS 832.

Pour moi, jusqu'aux confins de mes vastes états,
Je vais faire chercher la trace de ses pas.

Du moins, soyez-en sûrs, dans mes vastes états...

PAGE 101, VERS 851.

Elle-même en secret, d'un souffle de sa bouche,

Fait luire sur son front, rayonner dans ses yeux,
Ce doux éclat, etc.

PAGE 107, VERS 930.

Il y fait joindre encor le sceptre qu'Ilione
Reçut du vieux Priam, et sa riche couronne,
Qui réunit à l'or l'éclat du diamant;
Enfin, de son collier le superbe ornement,
Ces trésors arrondis, ces perles que l'aurore
De l'onde orientale autrefois vit éclore.
Il veut, etc.

PAGE 113, VERS 1030.

Des plafonds élevés trente lustres descendent;
Ils s'allument, la nuit cède aux feux qu'ils répandent.
Didon alors demande un riche vase d'or, etc.

VARIANTES DU LIVRE II.

PAGE 127, VERS 1.

On se presse, on attend dans un profond silence;
De sa couche élevée Énée ainsi commence :
« Reine, il faut donc rouvrir cette source de pleurs,
Il faut donc d'Ilion retracer les malheurs,
Vous rappeler l'horreur de ce jour lamentable,
Qui vit d'un grand état la chute épouvantable!
J'ai vu, j'ai partagé ces désastres affreux :
Hélas! en écoutant, etc.

PAGE 127, VERS 15.

La nuit tombe; et montant sur l'horizon vermeil,
Déjà l'aube naissante invite au doux sommeil :
Mais, si de nos malheurs, etc.

PAGE 131, VERS 64.

» Vous croyez en effet l'ennemi loin de nous :
Ses présens, je le crains, cachent quelque artifice.
Ignorez-vous les Grecs? ignorez-vous Ulysse?
Ou les Grecs sont cachés, etc.

PAGE 131, VERS 73.

A ces mots, saisissant sa javeline immense,
De son bras vigoureux avec force il la lance :

Le trait part, siffle, vole, et s'arrête en tremblant;
La masse est ébranlée, et dans son vaste flanc,
De ses concavités les profondeurs gémirent.
Les Troyens aveuglés vainement l'entendirent.
Sans cet aveuglement, sans le courroux des dieux,
Dans les flancs entr'ouverts du colosse odieux
Nous aurions étouffé les fléaux près d'éclore;
Et toi, chère Ilion, etc.

PAGE 131, VERS 83.

Cependant, vers le roi quelques bergers troyens
Traînaient un inconnu tout chargé de liens,
Qui, pour servir des Grecs, etc.

PAGE 131, VERS 87.

Jeune, hardi, tout prêt à l'un ou l'autre sort,
Résolu de tromper, ou de souffrir la mort.

PAGE 133, VERS 107.

« Le sort a pu, sur moi déployant sa rigueur,
Me rendre malheureux, mais non pas imposteur.

PAGE 133, VERS 122.

» Mais lorsque Ulysse enfin eut à sa lâche envie :
Vous ne l'ignorez pas.....

PAGE 137, VERS 183.

» Jamais mes tristes yeux
Ne reverront ces champs qu'habitaient nos aïeux.

PAGE 139, VERS 187.

» Ils expîront ma fuite, et leur malheureux sang
Teindra ce fer cruel qui dut percer mon flanc.

PAGE 139, VERS 194.

· ......» Captif, on te pardonne,
Sois libre, lui dit-il d'un ton plein de douceur;
Oublie ici les Grecs et leur vaine fureur :
Nous t'adoptons, etc.

PAGE 141, VERS 243.

» De Pallas à vos murs ne rendît la faveur :
Car, si quelqu'un de vous, d'un bras profanateur,
Attentait sur ce don, etc.

PAGE 143, VERS 271.

Ils abordent ensemble, ils s'élancent des mers;
Leurs yeux, rouges de sang, lancent d'affreux éclairs :
Et les rapides dards de leurs langues brûlantes
S'agitent en sifflant dans leurs gueules béantes.

PAGE 143, VERS 279.

L'enveloppe, l'étouffe, arrache de son flanc
D'affreux lambeaux suivis de longs ruisseaux de sang.
Le père accourt; tous deux à l'instant le saisissent,
D'épouvantables nœuds tous les deux l'investissent.

PAGE 145, VERS 285.

Ils redoublent encore, et leur tête effrayante
Élève encore en l'air sa crête triomphante.

Ils redoublent leurs nœuds, et leur tête hideuse
Dépasse encor son front de sa crête orgueilleuse.

PAGE 145, VERS 290.

Il exhale sa rage en hurlemens horribles.
Tel, d'un coup incertain par la hache frappé.....

Tel, secouant encor le fer qui l'a frappé,
Mugit un fier taureau de l'autel échappé.
Enfin, dans les liens du couple sanguinaire
Il meurt.... et de Pallas gagnant le sanctuaire,
Aux pieds de la déesse, et sous son bouclier,
Ses superbes vengeurs vont se réfugier.

PAGE 145, VERS 305.

» Lancer un fer impie, et d'un bras sacrilége,
D'un présent fait aux dieux souiller le privilége.
Il faut fléchir Pallas, il faut offrir des vœux,
Et conduire en nos murs ce colosse pompeux. »
Recelant dans son sein l'appareil des batailles,
La masse énorme arrive, et franchit nos murailles;
Un chœur nombreux d'enfans en chantant la conduit,
Et se plaît à toucher les câbles qu'elle suit.
Elle entre enfin, elle entre en menaçant la ville.
O Troie! ô ma patrie! ô vénérable asile!
Murs peuplés de héros! murs bâtis par les dieux
Quatre fois, etc.

PAGE 147, VERS 335.

Et cependant le ciel, dans son immense tour,
A ramené la nuit triomphante du jour;
Déjà, du haut des cieux jetant ses crêpes sombres,
Avec ses noirs habits et ses muettes ombres,
Sur le vaste Océan elle tombe, et ses mains
D'un grand voile ont couvert, etc.

Cependant, sur les mers la nuit tombe, et ses mains
D'un long voile ont couvert, etc.

PAGE 149, VERS 375.

Sa barbe hérissée et ses soureils hideux,

Le sang noir et glacé, etc.

L'arène ensanglantée :
Dieux ! qu'il m'attendrissait ! qu'Hector ressemblait peu
A ce terrible Hector, qui, fier et l'œil en feu,
Lançait aux vaisseaux grecs les flammes dévorantes,
Et d'Achille emportait les dépouilles fumantes.
Meurtri, défiguré, percé des mêmes coups
Que sous nos murs cent fois il affronta pour nous,
Son sang glacé souillait sa chevelure affreuse,
Et moi je lui disais, d'une voix douloureuse :
« O lumière de Troie ! ô sauveur des Troyens !
Hector ! quel dieu vous rend à vos concitoyens ?
Que nous avons souffert dans votre longue absence !
Que nous avons d'Hector imploré la présence !
Que dis-je ? ah ! cher Hector, si long-temps attendu,
En quel état affreux nous êtes-vous rendu ?
Pourquoi ce front sauglant ? et quelle indigne rage
A pu défigurer votre auguste visage ? »
Il ne me répond rien; mais d'un ton plein d'effroi,
Poussant un long soupir : « Fuis, dit-il, sauve-toi,
Sauve-toi, fils des dieux ! la superbe Pergame
Est en proie au vainqueur, est en proie à la flamme ;
Ton bras pour Ilion a fait ce qu'il a dû.
Fuis ! Hector l'eût sauvé, si quelqu'un l'avait pu :
Ilion te remet ses dieux, leurs sacrifices ;
Pars, voyage avec eux ; sous de meilleurs auspices
Cherche-leur un asile, etc.

PAGE 157, VERS 481.

Et que les fruits affreux de leur amour sauvage
Attendent dans la nuit, altérés de carnage.

PAGE 157, VERS 495.

Tour à tour on éprouve, on répand la terreur ;
On fuit, et l'on poursuit ; on tombe, on est vainqueur ;
Partout des pleurs, etc.

PAGE 159, VERS 535.

Nous triomphons alors.
Une foule de Grecs descend aux sombres bords.

PAGE 160, VERS 544.

Cassandre échevelée, et par d'affreux soldats
Trainée indignement, etc.

PAGE 165, VERS 629.

Aux endroits mal unis, où sa tremblante masse
De nos bras réunis favorisait l'audace.

Des assiégés unis, etc.

De nos communs efforts, etc.

PAGE 167, VERS 660.

De nos antiques rois séjour majestueux.
Sur le seuil apparaît la sentinelle en armes;
Mais au fond du palais ce n'est partout que larmes,
Que lugubres sanglots et longs gémissemens.
Les femmes, perçant l'air d'horribles hurlemens,
Dans l'enceinte royale errent désespérées;
Au seuil de ces parvis, à leurs portes sacrées,
Elles collent leur bouche, entrelacent leurs bras.
Pyrrhus, digne d'Achille, échauffe ses soldats,
Poursuit, presse l'assaut. A sa fougue guerrière,
Des gardes, des verroux l'impuissante barrière,
Tout cède, etc.

De nos antiques rois séjour majestueux.
Sa garde sur le seuil leur oppose ses armes;
Mais au fond du palais, etc.

PAGE 169, VERS 682.

Un passage sanglant s'ouvre à la violence,
Tout fuit; et des vainqueurs le flux impétueux
Répand de tous côtés ses flots tumultueux:
Tel enfin, etc.

Un passage sanglant s'ouvre à la violence,
Dispersés par leurs coups, renversés sous leurs pas,
Tout fuit, et le palais se remplit de soldats:
Tel enfin, etc.

PAGE 171, VERS 721.

Moins couvert qu'accablé d'une armure stérile:
« Quelle aveugle fureur! quelle rage inutile!
Lui crie Hécube en pleurs.
Moins couvert qu'accablé d'une armure inutile:
« Quelle aveugle fureur! quel courage stérile!
Lui crie Hécube en pleurs. Où courez-vous? hélas!

PAGE 173, VERS 746.

« D'un ennemi vaincu respectant la misère,
Achille révéra dans sa noble fureur
Les droits des nations, et les droits du malheur:
Et rendant mon Hector à mes mains suppliantes,
Me laissa librement retourner sous mes tentes.
Tiens, cruel! »

» Et, pour rendre au tombeau des dépouilles si chères,
Me laissa retourner au séjour de mes pères...

PAGE 175, VERS 766.

Ainsi périt Priam ; ainsi la destinée
Marqua par cent malheurs sa mort infortunée.
Il périt en voyant de ses derniers regards
Brûler son Ilion et crouler ses remparts.
Ce potentat jadis si grand, si vénérable,
N'est plus qu'un tronc sanglant, qu'un débris déplorable,
Dans la foule des morts tristement confondu,
Hélas! et sans honneur sur le sable étendu.

PAGE 185, VERS 941.

Sur la tête d'Ascagne une flamme rayonne
Forme autour de son front une ardente couronne,
Et d'un brillant azur l'effleurant mollement,
Autour de ses cheveux se joue innocemment.
On s'alarme, on s'empresse, et d'une onde abondante
On arrose à grands flots sa chevelure ardente;
On secoue à l'envi, etc.

PAGE 187, VERS 968.

La flamme cependant menace mon palais,
Et, d'un cours plus rapide avançant vers sa proie,
En tourbillons fougueux sa fureur se déploie.

PAGE 187, VERS 985.

» Je ne puis y toucher avant que des eaux pures »
Du sang dont je suis teint n'aient lavé les souillures.

PAGE 191, VERS 1048.

Dans l'ombre de la nuit je l'appelle cent fois.
Tandis que je me livre à ma vaine furie,
O terreur! sous les traits d'une épouse chérie,
A mes yeux effrayés se présente soudain
Un spectre d'une taille au-dessus de l'humain.
Je frémis, ma voix meurt, etc.
Je l'appelle cent fois;
Et remplissant les airs de ma voix gémissante,
Dis et redis le nom de mon épouse absente.
Tandis que, plein d'amour, etc.

PAGE 193, VERS 1081.

Trois fois s'évanouit le fantôme trompeur.
Le jour naît : je retourne à ma troupe fidèle,
Qu'avait encore grossie une troupe nouvelle.

VARIANTES DU LIVRE III.

PAGE 209, VERS 38.

Un froid soudain saisit mon cœur épouvanté ;
Je tressaille d'horreur ; mais ma main téméraire
De ce prodige affreux veut sonder le mystère.

PAGE 211, VERS 65.

Je frémis ; ma voix meurt, mes sens sont oppressés ;
Et mes cheveux d'horreur sur mon front sont dressés.
D'un hymen si fécond ce tendre et dernier gage,
Le malheureux Priam voyant venir l'orage,
Et des Grecs sous ses murs le drapeau déployé,
L'avait au roi de Thrace en secret envoyé,
Pour conserver ses jours et former sa jeunesse.
Le lâche quelque temps fidèle à sa promesse,
Sitôt qu'il eut appris les malheurs d'Ilion,
Se rangea sous les lois du fier Agamemnon ;
Et, le vil intérêt faisant taire la gloire,
Oublia le malheur pour suivre la victoire.
Le cruel, etc.

PAGE 211, VERS 83.

Tous veulent fuir ces lieux et ce bord sacrilége
Où l'hospitalité n'a plus de privilége.

PAGE 213, VERS 117.

» A ce malheureux peuple, errant, persécuté,
Donne un asile sûr, une postérité.
Où faut-il transporter nous, nos dieux et Pergame ?
Viens, parle, etc.

PAGE 215, VERS 141.

» Berceau de nos aïeux, berceau de Jupiter.
De là vers la Rhétie emporté par la mer,
Au pied d'un autre Ida, premier berceau de Troie,
Teucer à ses grandeurs préludait avec joie.
Ilion n'était pas, et des tribus sans noms
De l'Ida phrygien habitaient les vallons :
La Crète est ce pays. De là nous vint Cybèle,
Par qui le soc apprit à vaincre un sol rebelle ;

De là les saints honneurs de son culte secret,
Que jamais ne dévoile, etc.

PAGE 221, VERS 223.

Tremblant, je me relève; et d'une ardeur pieuse,
Je lève au ciel ma voix, ma main religieuse;
Aux dieux hospitaliers je rends un juste honneur,
Et je cours à mon père annoncer mon bonheur.
Égaré, etc.

PAGE 223, VERS 252.

Le ciel mugit sur nous; sous nos pieds la mer gronde;
Sur nous la foudre éclate; et d'un ciel orageux
Mille horribles éclairs sont les astres affreux.

PAGE 225, VERS 275.

La terre ne vit pas de fléaux plus terribles,
L'enfer ne vomit pas de monstres plus horribles.
Sous les traits d'une vierge, un instinct dévorant
De leur rapace essaim conduit le vol errant,
Une éternelle faim creuse leurs traits livides,
Et, toujours s'emplissant, leurs flancs sont toujours vides.
Nous abordons: soudain sur le rivage épars
Des troupeaux sans berger s'offrent à nos regards.

PAGE 225, VERS 283.

Et de ce vil fardeau, rebut de la nature,
Répandent autour d'eux l'exhalaison impure.

PAGE 225, VERS 289.

Une table, dressée au bord courbé des mers,
Se couvre de ces mets par le hasard offerts.
Soudain d'un vol bruyant, autour de notre table,
Leur troupe secouant son aile redoutable,
S'empare de nos mets dans sa vorace ardeur,
Souille tout, etc.

PAGE 227, VERS 319.

Quoi! vils usurpateurs de notre ancienne terre!
Quoi! pour un vil butin vous nous livrez la guerre?

PAGE 231, VERS 390.

Ce jour même sa veuve, inconsolable encor,
Hors des murs, dans un bois qui d'un épais ombrage
D'un nouveau Simois ornait le doux rivage,
Figurant en gazon un triste et vain cercueil,
Offrait à son époux le tribut de son deuil.

Pour charmer ses regrets, loin des regards profanes,
A ce lugubre asile elle invitait ses mânes,
L'appelait auprès d'elle ; et chers à ses douleurs,
Deux autels partageaient le tribut de ses pleurs,
L'un pour Astyanax, et l'autre pour son père :
Là, pleurait tour à tour, etc.

PAGE 233, VERS 411.

Et remplit tout le bois de sa voix douloureuse.
Aux transports, aux accens de sa douleur affreuse,
Je pleure, etc.

Et fait entendre au loin sa plainte attendrissante.
Aux accens douloureux de sa voix gémissante,
Je pleure, etc.

PAGE 233, VERS 431.

» Moi d'un jeune orgueilleux, digne fils de son père,
Souffrant l'amour superbe et la fierté sévère,
J'ai rampé sous un maître, et par mille revers,
Passé de Troie en cendre, etc.

PAGE 235, VERS 442.

» De son rapt criminel par un crime est vengé :
Il l'égorge aux autels de son père égorgé.
Par cette mort funeste, Hélénus en partage
Obtint une moitié, etc.

PAGE 241, VERS 540.

» Et que des bancs étroits qui séparent cette île
L'embouchure à tes yeux ira s'agrandissant....

PAGE 243, VERS 563.

» Son visage est d'un homme ; à la figure humaine
Se joint le vaste corps d'une lourde baleine.

PAGE 243, VERS 574.

» Et de ces chiens hideux les rauques hurlemens.
Enfin, dans l'avenir s'il m'est permis de lire,
Hélénus ne peut trop le dire et le redire :
Junon fit tous tes maux et les prolonge tous....

PAGE 243, VERS 581.

» Et tes vaisseaux vainqueurs, des bords siciliens
Parviendront, etc.

PAGE 245, VERS 620.

Mon peuple aussi reçoit de sa magnificence
Des rameurs vigoureux, des armes, des guerriers....

PAGE 247, VERS 643.

De superbes tissus où la navette agile
A glissé des fils d'or dans sa trame fragile,
Des travaux de ses mains plus précieux encor.
« Tenez, prenez ce don de l'épouse d'Hector,
Cher enfant : qu'il vous prouve à jamais ma tendresse.
C'est le dernier présent d'une triste princesse ;
De vos parens, hélas ! c'est le dernier bienfait.
Prenez, ô de mon fils doux et vivant portrait !

PAGE, 251, VERS 703.

..... L'aurore matinale
Semait de ses rubis la rive orientale,
Lorsque insensiblement un point noir et douteux
De loin paraît, s'élève et s'agrandit aux yeux.
C'était le Latium. Partout la joie éclate :
« Latium ! Latium ! crie aussitôt Achate ;
Latium ! Latium ! disent nos cris joyeux. »
Tous d'un commun transport nous saluons ces lieux.
Anchise prend un vase orné d'une guirlande ;
Et joignant la prière à sa liquide offrande,
Debout sur le tillac, etc.

PAGE 253, VERS 734.

Sont le premier présage offert à nos regards.
Anchise alors s'écrie : « O malheureuse terre !
Ces coursiers belliqueux nous annoncent la guerre ;
Oui, la guerre à son char attelle des coursiers :
Mars conduit aux combats ces animaux guerriers.
O toi que j'ai choisie, ô terre hospitalière !
Le sang doit-il encor marquer notre carrière ?
Mais ces mêmes coursiers, domptés par notre main,
Traînent d'accord un char, se soumettent au frein :
J'espère encor la paix ! »

PAGE 261, VERS 869.

» Ulysse de sang-froid ne vit pas leur trépas ;
Et, dans de tels momens, il ne s'oublia pas.

PAGE 261, VERS 873.

» Il a courbé sa tête, et tombant de langueur,
De son corps déployé dans toute sa longueur
Couché la masse immense ; au moment où sa bouche
Comme un gouffre profond revomit sur sa couche
Parmi des flots de sang la chair des malheureux,
Effroyable débris de son festin affreux ;
Pour punir les forfaits de sa faim assassine,
De l'horrible géant nous hâtons la ruine ;

Nous invoquons les dieux ; on l'entoure : à l'instant
Nous fondons à l'envi sur l'horrible géant.

PAGE 267, VERS 951.

Chacun de nous voulait retourner sur sa trace,
Quand, des rocs de Pélore, un des vents de la Thrace
De sa puissante haleine emporte les nochers
Aux lieux où le Pantage à travers des rochers
S'élance dans les mers au golfe de Mégare.
Aux plaines de Thétis aucun détour n'égare
Nos vaisseaux, que ce Grec par nos soins secouru
Conduit vers chaque bord qu'il avait parcouru.

PAGE 269, VERS 977.

Je passe ces rochers qu'élève dans les airs
Pachynum, dont le pied s'avance au sein des mers :
Je rase de plus près les campagnes fangeuses
Qu'engraissent d'Hélorus les eaux marécageuses.

PAGE 271, VERS 1008.

Enfin les dieux plus doux m'ont porté dans Carthage... »
Ainsi parlait Énée. Alors, de son discours
Le besoin du repos vient arrêter le cours ;
Chacun part à regret, et grave en sa mémoire
Les récits du héros, ses malheurs et sa gloire.

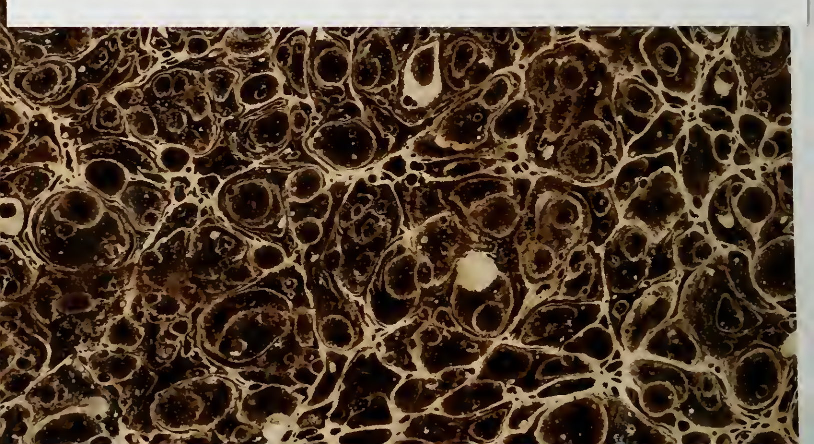
FIN DU TOME PREMIER DE L'ÉNÉIDE.

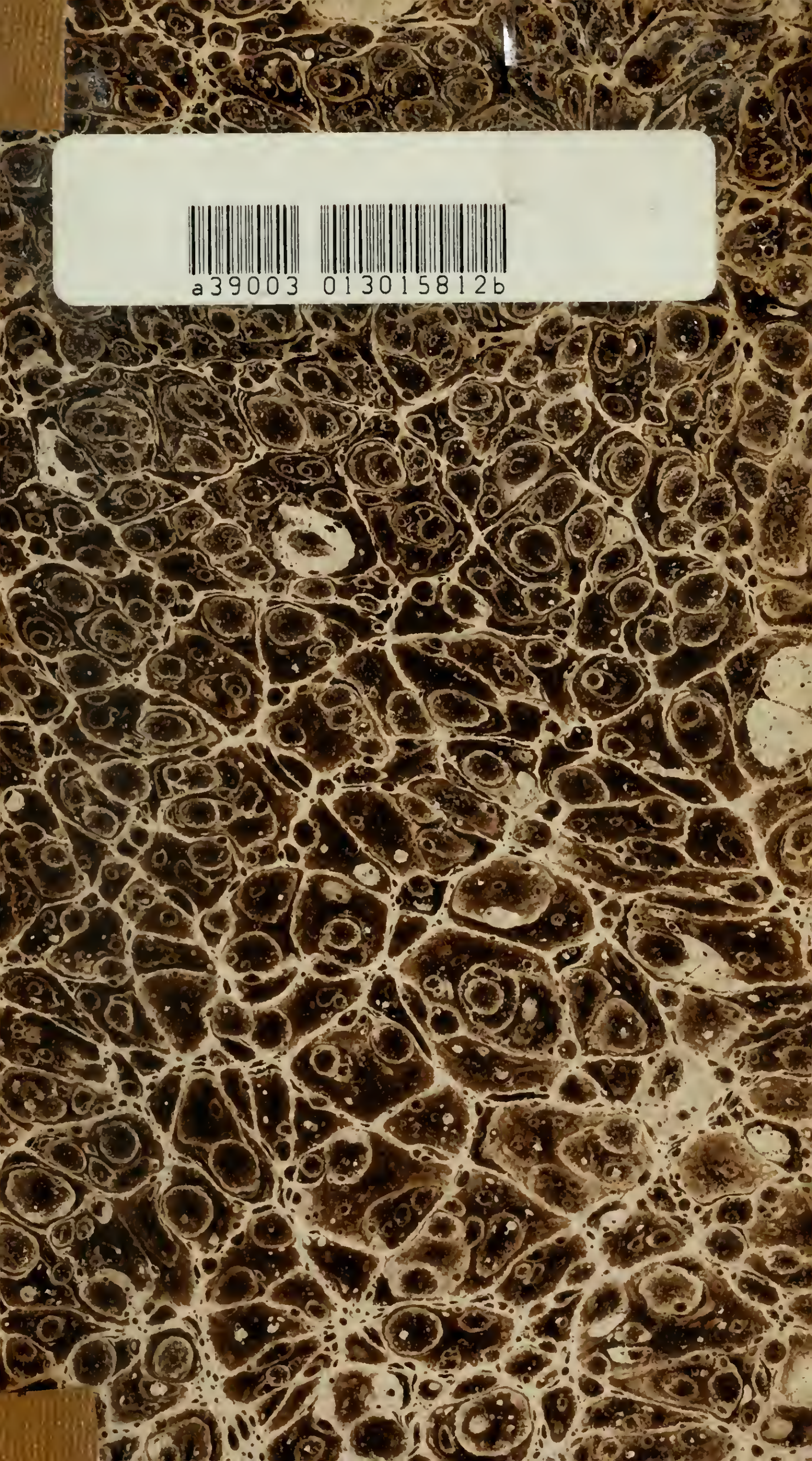
TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

L'ÉNÉIDE.

FIN DE LA TABLE.




a39003 013015812b

